





BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III.^a SALA

SCAFFALE.....

PLUTEO.....

N.^o CATENA.....

A
II
18

41. IV. 13





III, A, II, 18



RÉCITS
D'UN
CHASSEUR

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ DONAVENTURE ET DUCENSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

32711

RÉCITS
D'UN
CHASSEUR

PAR IVAN TOURGUÉNEF

TRADUITS

PAR H. DELAVEAU

ILLUSTRATIONS DE GODEFROY DURAND

SEULE ÉDITION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR.

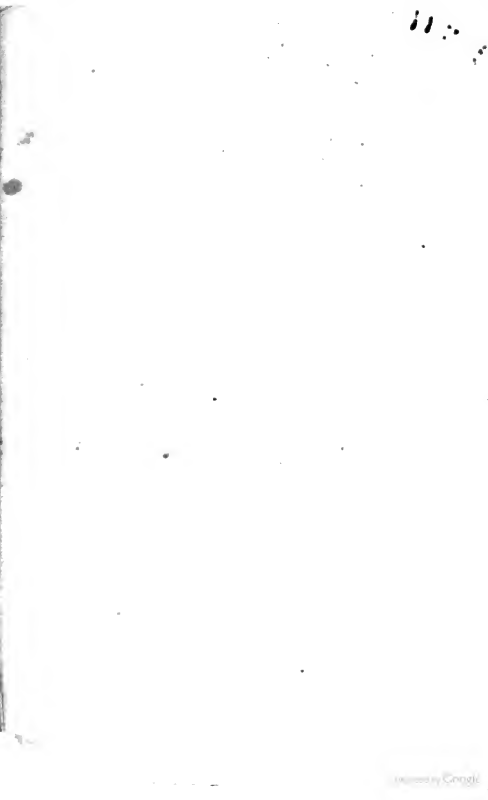


PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

1858

Tous droits réservés.





AVERTISSEMENT

Avant de faire ressortir en peu de mots le mérite des tableaux de mœurs qui composent ce volume, je demanderai permission au lecteur d'exposer les motifs qui m'ont engagé à les traduire.

Au moment où la guerre d'Orient était le plus animée, M. Charrière fit paraître un livre intitulé : *Mémoires d'un Seigneur russe* ; il le donna pour une traduction des *Récits d'un Chasseur*, par M. Tourguénef, ouvrage qui avait obtenu en Russie un succès légitime. Les journaux en parlèrent avec éloges, et les *Mémoires d'un Seigneur russe* se répandirent assez

promptement. Mais il leur restait à subir une dernière épreuve ; les lecteurs russes ne s'étaient pas encore prononcés. Lorsque la paix eut rétabli les relations commerciales, ce livre pénétra en Russie ; il y fut assez mal accueilli. On trouva généralement qu'au lieu de traduire l'ouvrage russe, M. Charrière s'était borné à en donner une imitation et une imitation beaucoup trop libre. L'auteur lui-même confirma ce jugement ; il protesta, dans une feuille qui paraît à Pétersbourg, contre le travestissement sous lequel M. Charrière l'avait présenté au public français. Cette susceptibilité est fort naturelle ; un peintre de mœurs qui n'a jamais produit que des œuvres sérieuses et longuement méditées n'aime point qu'on lui attribue des compositions peu sévères et traitées avec négligence. Les journaux français, qui avaient si généreusement accordé leurs suffrages au travail de M. Charrière, ne jugèrent point à propos de reproduire la protestation de M. Tourguénef. Comme on pourrait en conclure qu'elle aurait été déplacée dans leurs colonnes, je vais la transcrire ici dans son entier.

« Il vient de me tomber entre les mains une traduction française d'un de mes ouvrages, publié il y a deux ans à Moscou. Cette traduction, intitulée, je ne sais trop pourquoi, *Mémoires d'un Seigneur russe*, a donné lieu à plusieurs articles insérés dans différents journaux étrangers. On comprendra facilement, sans doute, qu'il ne peut pas me convenir d'entrer en discussion avec mes critiques, d'ailleurs beaucoup trop bienveillants pour moi; mais ce qui me tient à cœur, c'est de protester contre la traduction d'après laquelle on m'a jugé.

Cette prétendue traduction est une véritable mystification littéraire. Je ne parle pas des contre-sens, des erreurs dont elle fourmille. Une traduction du russe ne saurait s'en passer. Mais, en vérité, on ne peut se figurer les changements, les interpolations, les additions qui s'y rencontrent à chaque page. C'est à ne pas s'y reconnaître. J'affirme qu'il n'y a pas dans tous les *Mémoires d'un Seigneur russe* quatre lignes de suite fidèlement traduites. M. Charrière a pris surtout soin d'orne^r mon style, qui a dû lui sembler beaucoup trop mesquin et trop maigre. Si je fais dire à quelqu'un « et je m'enfuis, » voici de quelle façon cette phrase si simple est rendue. « Je m'enfuis d'une fuite effarée, échevelée, comme si j'eusse eu à mes trousses toute une légion de couleuvres commandée par des sorcières. » Un lièvre poursuivi par un chien devient, sous la plume enjouée de mon traducteur « un écureuil qui monte

sur le sommet d'un pin, s'y place debout et se gratte le nez. « Un arbre qui tombe se transforme en « un géant chevelu qui s'était ri des assauts séculaires de plusieurs milliers d'insectes et qui s'incline solennellement et sans hâte vers la terre, sa vieille nourrice, comme pour l'embrasser, en expirant sous la morsure d'un fer tranchant emmanché par l'homme d'un fragment de bois que l'arbre avait peut-être fourni lui-même ». Une vieille dame « passe du chocolat au safran, puis au café au lait, tandis que des bouquets de poil jaune et frisé s'agitent sur son front et que ses yeux clignent avec un mouvement aussi rapide que la flèche coureuse de la pendule qui bat soixante fois à la minute », etc., etc., etc. On comprendra sans peine mon étonnement ? Mais voici quelque chose de bien plus fort encore : Dans le chapitre xvii, à la page 280, M. Charrière introduit un nouveau personnage, qu'il décrit longuement et avec complaisance, une espèce de colporteur, de marchand d'allumettes chimiques... que sais-je ! Eh bien ! il n'y a pas un mot de tout cela dans mon livre, par la bonne raison qu'un semblable personnage n'existe pas en Russie. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en parlant précisément de ce chapitre dans sa préface, M. Charrière prévient le lecteur que « les préparatifs de l'auteur peuvent paraître un peu longs à notre impatience française. » Vous concevez, Monsieur, qu'avec un pareil système de traduction on peut donner pleine carrière à sa fantaisie. Aussi M. Charrière ne s'en est-il pas fait faute ;

il taille, il coupe, il change, il me fait pleurer et rire à volonté, il me fait ricaner, et c'est ce dont je lui en veux le plus ; il a l'horreur du mot propre, il met une quene en trompette au bout de chaque phrase ; il improvise toutes sortes de réflexions, d'images, de descriptions et de comparaisons. Il est possible que toutes ces improvisations soient charmantes et surtout pleines de goût ; mais, je le demande à M. Charrière lui-même, comment ne sent-il pas qu'en ajoutant tant de belles choses au texte de mon ouvrage, il le prive par cela même du seul mérite qui pourrait le recommander à l'attention des lecteurs français : du mérite de l'originalité ? Je remercie beaucoup M. Charrière de toutes les amabilités dont sa préface est remplie. Mais n'est-il pas un peu étrange de louer l'esprit de quelqu'un quand on vient de lui en prêter tant du sien ?

I. TOURGUÈNEF.

Saint-Pétersbourg, le 19 août 1852.

P. - S. On me pardonnera d'ajouter un *post-scriptum* à une lettre déjà si longue ; mais parmi les contre-sens dont j'ai parlé plus haut, il y en a deux ou trois de si piquants que je ne puis me refuser le plaisir de les citer. Page 104, on trouve la phrase suivante : « Les chiens faisaient tourner leurs queues... dans l'attente d'un *ortolan*. » D'où vient cet *ortolan* ? Il y a *afsianka* dans le texte, et le dictionnaire consulté par M. Charrière ne lui aura probablement pas dit qu'*afsianka* signifie aussi *pâtée pour les chiens*. — Page 380, le lecteur est tout surpris d'entendre parler (la scène se passe au fin fond de la Russie) des allées et venues continuelles des noirs occupés gravement du service. » Des noirs !!! Voici l'explication de

l'énigme : M. Charrière a confondu les mots *arapnik*, fouet de chasse, et *arap*, nègre, et il a arrangé la phrase en conséquence. — Page 338, on voit un dignitaire donner sa main à baiser à un général !... Du reste, je soupçonne ici M. Charrière de s'être trompé à dessein. J'en passe, et des meilleurs; mais il est temps que je m'arrête.

La condamnation est très-formelle, comme on le voit; impossible de s'y méprendre. L'auteur déclare nettement que M. Charrière a usurpé le titre de traducteur. Mais pourquoi dénaturer ainsi les pages de l'écrivain russe? La réponse n'est pas difficile : non-seulement M. Charrière connaît fort mal le russe, ainsi que le démontrent de nombreux contre-sens, mais il a eu la prétention d'embellir son auteur. Cela est impardonnable; les torts de M. Charrière sont réels, j'en conviens; pourtant, à bien considérer les choses, il existe en sa faveur des circonstances atténuantes.

D'abord, la langue russe et surtout l'idiome populaire que M. Tourguénef met dans la bouche de ses personnages présentent à un étranger des difficultés à peu près insurmontables; on peut hardiment avancer qu'aucun des littérateurs français qui croient connaître le russe ne l'entendent suffisamment pour traduire une seule page

de ces récits. Peut-être même sont-ils beaucoup moins savants que M. Charrière; la plupart ne sauraient rendre une ligne de russe sans recourir à une version allemande de leur auteur. Quant aux changements que M. Charrière a volontairement apportés au texte russe, on devrait également les apprécier avec moins de sévérité. Plus que jamais l'exagération et le mauvais goût sont de mode aujourd'hui dans la littérature : c'est au point qu'un ouvrage exclusivement destiné à plaire aux esprits d'élite trouve difficilement un éditeur. Cela étant, M. Charrière aurait dû désarmer ses juges; personne n'a contribué autant que lui à populariser en France le nom de l'auteur russe. Enfin les retouches maladroites qu'il s'est permis de faire aux délicates esquisses de M. Tourguénéf ne les ont point entièrement dénaturées. On retrouve dans les *Mémoires d'un Seigneur russe* la plupart des traits fins et touchants qui donnent tant de prix à l'ouvrage original; M. Charrière pouvait les supprimer et il ne l'a pas fait; c'est une justice qu'il ne faut point oublier de lui rendre.

Le lecteur doit comprendre maintenant pourquoi j'ai pris la résolution de traduire les *Récits d'un Chasseur* ; il serait parfaitement inutile d'insister sur ce point. Cependant, je crois nécessaire d'observer que , connaissant la difficulté d'un travail de ce genre, je ne me serais peut-être point décidé à l'entreprendre si l'auteur lui-même ne m'y avait encouragé. Est-il besoin d'ajouter qu'au lieu de suivre le procédé un peu trop commode de M. Charrière, je me suis soumis de tout point aux devoirs qu'imposent les modestes fonctions de traducteur. On peut être assuré de ne trouver dans ces pages rien qui n'appartienne à l'auteur. Si j'y ai ajouté quoi que ce soit de ma façon , ce sont les fautes qui ont échappé à mon attention. Enfin, comme il aurait pu se rencontrer néanmoins de par le monde des esprits assez disposés à m'adresser les accusations que M. Charrière s'est volontairement attirées, j'ai prié l'auteur de revoir attentivement mon travail , et il s'est prêté à ma demande avec beaucoup d'obligeance ; il a même consenti à rétablir quelques passages qu'il avait cru devoir prudemment supprimer dans l'œuvre

originale et qui, par un cachet particulier de vérité, ajoutent encore à l'effet qu'elle produit dans son ensemble.

La pensée qui a inspiré cette composition est digne d'éloges. Les *Récits d'un Chasseur* sont principalement destinés à nous dépeindre l'intéressante population qui, à la honte de notre siècle, est encore courbée en Russie sous le joug odieux du servage. On y rencontre bien quelques petits seigneurscampagnards; mais ils se trouvent placés au second plan; tout l'intérêt est concentré sur les hommes qui vivent dans leur dépendance. Chacun applaudira sans doute au courage de l'écrivain qui, sous le régime ombrageux alors dans toute sa vigueur ¹ en Russie, n'a pas craint de consacrer sa plume à une pareille entreprise. Avant lui, personne n'avait osé la tenter; le monde au milieu duquel il nous introduit était une région inconnue pour la littérature russe.

Quoiqu'on puisse considérer les *Récits d'un Chasseur* comme un éloquent plaidoyer en faveur de l'affranchissement des serfs, l'auteur n'a nul-

¹ La première édition russe des *Récits d'un Chasseur* est épuisée depuis longtemps; mais l'autorisation d'en publier une seconde n'a pu être obtenue jusqu'à ce jour.

lement cherché à donner une idée favorable du paysan russe. Gardons-nous de le supposer ; il n'a point dissimulé les défauts de son modèle. Les portraits qui composent ce volume sont d'une ressemblance parfaite, et aucun des nombreux imitateurs que M. Tourguénef compte actuellement en Russie ne peut à cet égard lui être comparé. Si une lecture attentive des *Récits d'un Chasseur* inspire une profonde aversion pour les droits dont disposent les seigneurs russes, ce n'est point M. Tourguénef qu'il faut en accuser ; il s'est borné à retracer consciencieusement les scènes et les traits de mœurs populaires qu'il a recueillis en parcourant, le fusil sur l'épaule, les différentes provinces de l'empire. En un mot, il n'y a rien de romanesque dans ces pages ; ce sont des études sérieuses et impartiales qui nous initient fidèlement aux habitudes et au caractère du peuple. En les méditant, on arrive à connaître le paysan russe aussi parfaitement que si on avait passé sa vie dans le pays.

Mais tout en s'imposant pour règle de demeurer constamment fidèle à la vérité, l'auteur n'en a pas moins distribué avec beaucoup d'art les

remarques et les souvenirs qu'il a réunis dans ce volume. L'analyse psychologique n'étant point son fait, et, pour mon compte, je ne m'en plaindrai pas, les nombreuses observations qui remplissent les *Récits d'un Chasseur* portent principalement sur l'état social, les mœurs et l'extérieur des paysans russes; l'auteur nous fait rarement pénétrer dans les replis de leur conscience. C'est en retraçant les habitudes et les actions de ses personnages qu'il nous donne ordinairement la mesure des sentiments et des désirs qui les animent. Le procédé n'est pas nouveau assurément, surtout en Russie; il y est très-répandu, depuis Gogol, dans la littérature; mais je crois vraiment qu'en ce genre, M. Tourguénef n'a point de rivaux, même parmi nous. Rien n'égale l'éloquence de son mutisme; un regard, un soupir, le moindre geste en disent plus sous sa plume que toutes les analyses. On sait que l'écueil ordinaire des écrivains qui marchent dans cette voie est la monotonie et la vulgarité, M. Tourguénef a su l'éviter, et cela sans beaucoup d'efforts; il en a été préservé par la nature de son sujet, le paysan russe étant encore

b.

essentiellement poétique, et probablement aussi par l'heureuse disposition de son esprit, qui aime avant tout la distinction sans pousser jusqu'à la recherche. Mais où il excelle surtout, c'est dans la description pittoresque du pays ; il sait rendre avec une merveilleuse exactitude les mouvements les plus imperceptibles, et jusqu'aux traits fugitifs qui caractérisent inopinément la physionomie mobile et expressive de la nature. Rien ne l'arrête ; il nous dépeint , avec une précision vraiment surprenante, le frémissement de la forêt, le murmure lointain d'une cascade, la couleur et la forme changeante des nuages, le jeu d'un rayon de soleil qui éclaire subitement la plaine ; et comme la nature est toujours attrayante, tous ces détails, loin de lasser l'attention du lecteur , ont un charme infini. On a beaucoup écrit dernièrement contre la direction littéraire que l'auteur a suivie dans cet ouvrage. Après avoir lu les *Récits d'un Chasseur*, on demeure convaincu qu'elle ne saurait être vraiment funeste qu'à la médiocrité.

Quant à passer en revue les diverses pièces de ce recueil, je ne le crois point nécessaire ; le lecteur saura fort bien, sans mon secours, distinguer

celles qui sont les plus dignes de fixer son attention. Cependant, aux personnes qui voudraient se borner à feuilleter le volume, il est bon d'indiquer les nouvelles qui caractérisent le mieux le paysan russe. La triste et humiliante situation où il se trouve est admirablement dépeinte dans trois récits : *le Bourgmestre*, *Lgove* et *les Deux Propriétaires*. Le premier surtout mérite d'être remarqué ; l'auteur y montre des paysans vivant sous une double oppression ; on les voit aux prises avec un intendant hypocrite et brutal, comme il y en tant en Russie, et un de ces propriétaires qui, sous les formes d'un homme du monde, cachent l'insensibilité et l'égoïsme calculateur du commerçant le plus madré. Sans doute, il existe un petit nombre de seigneurs qui ne rappellent en rien cet odieux et ridicule personnage, et l'auteur en dépeint loyalement plusieurs dans ses récits, mais, ce ne sont là que des *accidents heureux*, comme on l'a dit du pouvoir. On est surpris d'apprendre, en lisant les deux autres études, à quel point sont souvent poussées en Russie, d'une part la tyrannie des seigneurs, et de l'autre la bassesse que la servitude impose aux

hommes qui les approchent. Mais il ne faut point croire que tous les paysans russes soient dans cet état de dégradation ; ils se relèvent au plus léger souffle de liberté, comme l'herbe flétrie que frappe un rayon de soleil. Prenons les hommes que l'auteur nous montre dans la nouvelle intitulée *Koret Kalinitch* ; ils ne le cèdent assurément pas, pour l'intelligence et la dignité, aux paysans des pays les plus éclairés, et l'emportent sur eux à beaucoup d'autres égards. Les sentiments qui nous attachent au foyer domestique et qui en éloignent le plus sûrement les inquiétudes et les désirs, sources ordinaires de révolutions, règnent encore généralement sous l'humble toit du paysan russe, le sentiment religieux surtout ; pour en demeurer convaincu il faut suivre attentivement les discours de *Kaciane* : on entendra sortir de la bouche d'un pauvre serf des paroles qui accusent une inspiration puissante et dont la forme a quelque chose de biblique. L'homme qui parle ainsi n'est point une exception ; les pensées qu'il exprime sont communes à presque tous les sectaires russes, et le nombre de ceux-ci est très-considérable. Mais au sentiment religieux qui

le soutient et le guide dans sa pénible carrière le paysan russe joint un tour d'esprit gracieux et poétique; les pages charmantes intitulées *la Prairie* semblent avoir pour objet principal de mettre en évidence cette disposition naturelle. L'auteur s'est plu à y exposer avec détail une partie des idées superstitieuses qui, en Russie, peuplent encore l'imagination du paysan. C'est dans cette nouvelle que le talent descriptif dont nous avons parlé plus haut est surtout frappant : M. Tourguénef nous promène longuement au milieu d'une de ces plaines immenses qui se trouvent au centre de la Russie, et on le suit sans éprouver la moindre fatigue. Enfin, personne n'ignore que le paysan russe se fait remarquer aussi par une véritable passion pour la musique. Ce dernier trait de caractère a fourni à l'auteur une de ses meilleures études; elle est intitulée *les Chanteurs*, et, ainsi que son titre l'indique, nous y assistons à un concert champêtre qui est plein d'intérêt.

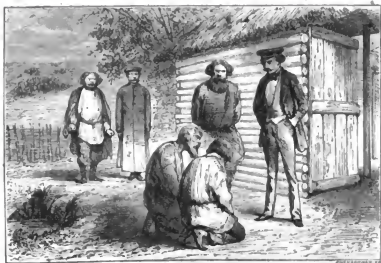
Après avoir parcouru les pièces que je viens d'indiquer, le lecteur ne saurait se refuser sans doute à reconnaître le talent de M. Tourguénef; mais il aurait une idée encore fort incomplète du

peuple russe ; car, dans presque toutes ces études, l'auteur ne s'est attaché à présenter son sujet que par les côtés qui sont les plus propres à éveiller notre sympathie. Le paysan russe en offre d'autres qui attiédissent un peu ce sentiment. On rencontre souvent dans les villages des hommes que la Providence semble tenir en réserve pour châtier un jour les partisans obstinés du servage ; tels sont, entre autres, deux paysans avec lesquels nous faisons connaissance dès le début du livre dans les pièces intitulées : *Birouk* et *Jermolaï et la Meunière*. Dans la première, l'homme sombre et impitoyable que l'auteur nous dépeint est esquissé rapidement, mais le fantasque personnage qui figure dans la seconde est étudié avec beaucoup de soin. Parmi les traits qui le distinguent, il en est un malheureusement général chez le peuple russe ; c'est un dédain, un mépris pour les femmes qui rend le sort de celles-ci des plus tristes. Cela ne doit point nous surprendre ; il faut au contraire s'étonner que l'oppression et la misère n'aient point communiqué au paysan russe une plus grande sauvagerie ; il le doit sans doute aux croyances que le chris-

tianisme a développées dans son esprit inculte.

Mais je m'arrête, car il faudrait citer presque toutes les pièces de ce recueil; il n'en est pas une qui ne soit à la fois instructive et intéressante. On doit encore à l'auteur quelques autres nouvelles et plusieurs pièces de théâtre qui ont été accueillies avec faveur; mais les *Récits d'un Chasseur* sont toujours le plus beau fleuron de sa couronne littéraire, et jusqu'à présent, je le répète, aucun écrivain n'a dépeint le paysan russe avec plus de talent et de vérité.

H. DELAVEAU.



I

LE BOURGMESTRE¹.

A cinquante *verstes*² environ de ma campagne habite un jeune propriétaire de ma connaissance, Arcadi Pavlitch Pénotchkine. Il y a beaucoup de gibier sur ses terres, sa maison est construite sur

¹ On donne ce nom, en Russie, aux maires des gros villages ; ils sont choisis parmi les paysans.

² La verste équivaut à un kilomètre.

les plans d'un architecte français, ses gens sont habillés à l'anglaise, il a une table excellente, il accueille ses hôtes avec affabilité, et néanmoins on ne se sent nullement porté à lui rendre visite. C'est un homme positif et judicieux ; il a reçu, selon l'usage, une éducation excellente, il a servi dans l'armée, il s'est frotté au grand monde, et maintenant il s'applique avec succès à l'administration de ses domaines. Arcadi Pavlitch est, comme il le dit lui-même, sévère mais juste ; il se préoccupe beaucoup du sort de ses serfs, et ne les punit que pour leur bien. « Ils demandent à être traités comme des enfants, » — dit-il à ce propos ; — « l'ignorance, *mon cher, il faut prendre cela en considération* ¹. » Lorsqu'il se trouve dans la triste nécessité en question, aucun signe d'emportement ne trahit les sentiments qui l'agitent ; il n'aime point à élever la voix ; il donne un coup sec en portant le bras en avant et se borne à dire avec un calme parfait : — « Je te l'avais pourtant recommandé, *mon cher*. » Ou encore : — « Qu'est-ce qui te prend, *mon ami* ? Reviens à toi. » Mais en prononçant ces paroles, il serre un peu les dents et sa bouche se contracte. Arcadi Pavlitch est d'une taille moyenne, sa tournure est élégante, ses traits ne manquent point d'agrément, et il a un soin tout particulier de ses mains et de ses ongles ; ses joues et ses lèvres vermeilles respirent la santé, il rit avec

¹ Toutes les phrases soulignées sont en français dans le texte russe.

éclat, de bon cœur, et sait au besoin imprimer à ses yeux clairs un clignotement gracieux qui ajoute encore à la séduction de ses prévenances. Il s'habille avec goût, achète des livres français, des gravures, et reçoit des journaux, quoique la lecture ait peu de charmes pour lui ; c'est avec beaucoup de peine qu'il a terminé celle du *Juif-Errant*. Mais au jeu il est d'une force supérieure. En un mot, Arcadi Pavlitch est l'un des seigneurs les plus accomplis, et un des promis les plus enviables de tout le gouvernement ; les femmes raffolent de lui et s'extasient particulièrement sur l'élégance de ses manières. Il est en outre extrêmement réservé, prudent comme un chat, et n'a jamais été mêlé à la moindre affaire compromettante ; cependant, à l'occasion il ne dédaigne point de se mettre en avant et même de contredire jusqu'à le décontenancer un homme timide. Il est ennemi déclaré de la mauvaise compagnie, et craint par-dessus tout de manquer aux convenances ; ce qui n'empêche pas que dans ses moments de bonne humeur il ne lui arrive de se poser en partisan d'Épicure ; mais il estime peu, toutefois, la philosophie ; il l'appelle la nourriture brumeuse des intelligences germaniques, et parfois même il la traite de fatras insipide. Il connaît la musique ; en jouant aux cartes, il chantonne souvent à demi-voix avec beaucoup d'expression ; il sait par cœur quelques passages de la *Lucie* et de la *Somnambule*, mais il les prend ordinairement un peu trop haut. C'est à Pétersbourg qu'il passe les hivers.

A la ville comme à la campagne sa maison est tenue avec un soin extrême; l'influence qu'il exerce à cet égard sur ses gens est si grande, que les cochers même la subissent; non-seulement ils entretiennent avec soin les harnais et nettoient leurs propres vêtements, mais ils se débarbouillent. Il est vrai que tous ses *dvorovi*¹ en général regardent un peu en dessous; on ne saurait toutefois en tirer aucune conséquence, car il est presque impossible, comme chacun le sait, de distinguer, dans notre chère patrie, si c'est la rancune ou le sommeil qui altèrent les traits d'un serviteur. Arcadi Pavlitch parle d'une voix douce et flûtée; il a la prononciation lente et semble confier avec satisfaction à ses belles moustaches parfumées les paroles qu'il articule. Dans la conversation, il emploie à tout propos un grand nombre de termes français, comme par exemple : — *Mais c'est impayable!* — *Mais comment donc!* etc. — Quoi qu'il en soit, on n'aime pas, je le répète, à lui rendre visite, et pour ma part c'est presque à contre-cœur que je le fais; il est même probable que si ce n'étaient ses perdrix et ses coqs de bruyère, j'aurais entièrement cessé toute relation avec lui. Je ne sais quelle inquiétude étrange on ressent lorsqu'on entre dans sa maison; toutes les

¹ Domestiques serfs pris parmi les paysans. Ils forment une classe à part, reçoivent la nourriture et des gages et sont privés de la portion de terre qu'ils possédaient étant paysans. Ils sont habillés à l'européenne. Cette classe, ou plutôt cette caste, date d'assez loin; le descendant d'un *dvorotine* retourne jamais à son ancien état. — Ce sont les prolétaires de la Russie.

commodités que l'on y trouve sont dépouillées d'agrément. Lorsque le soir un domestique frisé et revêtu d'une livrée bleu-clair avec des boutons armoriés se présente devant vous et se met avec un zèle extrême en devoir de tirer vos bottes, vous sentez que si, au lieu de sa pâle et maigre figure, apparaissaient tout à coup à vos yeux les larges pommettes et le nez épaté d'un jeune rustre que son maître a enlevé depuis peu à la charrue, mais qui a déjà eu le temps de découdre en plus de dix endroits les coutures du *kaftane*¹ de nan-kin qu'on vient de lui faire endosser, — ce changement vous causerait un indicible plaisir, et que vous vous exposeriez très-volontiers au danger d'avoir vos pieds mis en sang par la maladresse de ce valet improvisé.

Quel que fût mon éloignement pour Arcadi Pavlitch, il m'arriva une fois de passer la nuit chez lui. Le lendemain, dès l'aube du jour, je donnai ordre d'atteler ma calèche, mais il ne voulut pas me laisser partir sans m'avoir fait déjeuner à l'anglaise, et me conduisit dans son cabinet. On nous apporta du thé, des côtelettes, des œufs à la coque, du beurre, du miel, du fromage, etc. Deux valets de chambre, dont les gants étaient d'une blancheur irréprochable, nous servaient en silence, mais avec une adresse et une prévenance extrêmes; ils devinaient nos moindres désirs. Nous étions assis sur un divan, à la mode persane; Arcadi Pavlitch portait un long pantalon de

¹ Longue redingote sans boutons et croisée sur la poitrine.

soie, une jaquette de velours noir, un fez élégant auquel pendait un gland bleu foncé, et ses pantoufles jaunes à la chinoise étaient sans talons. Il buvait du thé, il riait, examinait ses ongles, fumait, s'appuyait nonchalamment sur les coussins dont il était entouré et paraissait à tous égards dans les meilleures dispositions. Après avoir mangé d'un bon appétit et avec une évidente satisfaction, il se versa un verre de vin rouge et l'approcha de ses lèvres; mais sa figure se rembrunit presque aussitôt.

— Pourquoi le vin n'est-il pas réchauffé? demanda-t-il d'un ton assez brusque, à l'un des valets de chambre.

Celui-ci se troubla, s'arrêta comme s'il eût été soudainement pétrifié, et pâlit.

— Il me semble que je t'adresse une question, mon ami? ajouta Arcadi Pavlitch avec calme, et il le regarda fixement.

Le malheureux valet de chambre s'agita, mais sans changer de place, tordit machinalement entre ses doigts la serviette qu'il tenait, et ne souffla pas un mot.

Arcadi Pavlitch baissa la tête, jeta un regard oblique sur le coupable et parut réfléchir.

— Pardon, *mon cher*, me dit-il bientôt avec un sourire gracieux et en appuyant amicalement la main sur mon genou; puis, il porta de nouveau les yeux sur le valet de chambre. — Eh bien! va-t-en; — lui dit-il, après un instant de silence, et ayant repris sa physionomie habituelle, il sonna.

Un homme trapu, au teint basané, aux cheveux

noirs et dont le front était déprimé et les yeux noyés dans la graisse, se présenta devant nous.

—Qu'on prenne les dispositions nécessaires..... relativement à Théodore, dit Arcadi Pavlitch, à demi-voix et d'un air parfaitement dégagé.

—Vous allez être obéi, répondit le gros homme, et il disparut.

—Voilà, mon cher, les désagréments de la campagne, remarqua gaiement Arcadi Pavlitch; mais où allez-vous? Restez donc encore un peu.

—Non, répliquai-je, il est temps que je parte.

—Toujours à la chasse! Ah! les chasseurs sont vraiment terribles! Mais de quel côté allez-vous maintenant?

—A quarante verstes d'ici, à Rébova.

—A Rébova? Ah! mais dans ce cas je vais partir avec vous. Rébova n'est qu'à cinq verstes de ma campagne de Chipilofka, où je n'ai pas été depuis fort longtemps; il m'a été impossible de trouver un instant pour cela. Mais voilà qui se rencontre à merveille. Vous passerez la journée à chasser et reviendrez le soir chez moi. *Ce sera charmant*; je prendrai un cuisinier, nous souperons ensemble et vous coucherez à Chipilofka. C'est cela! c'est cela! ajouta-t-il, sans attendre une réponse. *C'est arrangé*. Eh! qui est là? Qu'on attèle la calèche, et promptement. Vous n'avez jamais été à Chipilofka? Je me serais fait scrupule de vous inviter à y passer la nuit dans la maison de mon bourgmestre, où je m'établis d'habitude,

mais je sais que vous n'êtes pas difficile, et d'ailleurs à Rébova vous auriez également couché dans une grange sur du foin. Partons ! partons ! Et Arcadi Pavlitch entonna je ne sais quelle romance française.

— Vous ne le savez peut-être pas, reprit-il en se dandinant, mes paysans de Chipilofka sont à l'*abrok*¹ ; que faire ? Au reste, ils me paient très-exactement. Il y a longtemps, je l'avoue, que je les aurais mis à la corvée, mais le village a trop peu de terres pour cela. Je suis même étonné qu'ils puissent nouer les deux bouts ensemble ; au reste, *c'est leur affaire*. J'ai là-bas un bourgmestre qui est un fameux gaillard ! *une forte tête*. C'est vraiment un homme d'administration ; vous pourrez vous en convaincre. Ah ! vraiment, cela se trouve fort à propos.

Il n'y avait rien à faire. Au lieu de partir tout de suite, nous ne nous mîmes en route qu'à deux heures de l'après-midi. Les chasseurs comprendront mon désappointement. Arcadi Pavlitch aimait parfois, comme il le disait lui-même, à se dorloter. Il prit en conséquence une telle quantité de linge, de vêtements, de parfums, de coussins et de nécessaires de toute espèce, qu'un Allemand économe en aurait eu très-certainement pour plus d'un an. A chaque descente, il adressait une allocution peu étendue, mais fort éner-

¹ Redevance annuelle qui varie suivant les temps et décharge les paysans de tout travail manuel au profit du seigneur.

gique, à son cocher, d'où je me crus autorisé à conclure que mon cher voisin était un grand poltron. Le voyage s'accomplit du reste fort heureusement; le seul accident qui arriva n'eut point de suites fâcheuses. Une des roues de derrière de la *téléga*¹ qui portait le cuisinier s'étant enfoncée dans un pont nouvellement réparé, ce personnage important eut l'abdomen légèrement comprimé. Lorsqu'Arcadi Pavlitch vit le danger que courait le Carême domestique, il s'effraya tout de bon et envoya savoir s'il ne s'était point blessé à la main; mais la réponse qu'on lui rapporta l'ayant complètement rassuré à cet égard, il reprit son calme habituel. Nous allions assez lentement, et vers la fin de notre expédition j'éprouvais une fatigue extrême; j'étais assis à côté d'Arcadi Pavlitch, et au bout d'une heure de conversation il s'était mis à faire du libéralisme, faute de mieux.

Nous arrivâmes enfin à Chipilofka, et non pas à Rébova; le cocher ne savait comment cela se faisait. Mais il était déjà beaucoup trop tard pour chasser ce jour-là, et je me décidai bon gré, mal gré, à subir mon sort avec résignation.

Le cuisinier, qui était arrivé quelques minutes avant nous, avait eu le temps de prendre toutes ses dispositions et de prévenir de notre arrivée les personnes qu'elle pouvait intéresser. A l'entrée du village, nous trouvâmes le *starosta*² (le fils du bourgmestre);

¹ Charrette à quatre roues et très-légère.

² Titre inférieur à celui de bourgmestre.

c'était un robuste paysan, aux cheveux roux, et d'une taille gigantesque ; il nous attendait à cheval, chapeau bas, et portait un *armiak*¹ neuf, sans ceinture.

— Où est donc Safrone ? lui demanda Arcadi Pavlitch.

L'énorme starosta commença par sauter à terre, et ayant salué profondément son maître, il lui dit : — Bonjour, mon père Arcadi Pavlitch ; puis, s'étant redressé de tout son haut, et ayant rejeté ses cheveux en arrière par un mouvement de tête, il ajouta que Safrone était allé à Pétrova, mais qu'on l'avait envoyé chercher.

— Eh bien ! suis-nous, lui dit Arcadi Pavlitch ; et nous repartîmes.

Le starosta tira son cheval vers l'un des bas-côtés de la route, par respect pour nous, se hissa sur son dos et se mit à suivre la calèche au grand trot, mais en tenant toujours son chapeau à la main. En traversant le village, nous rencontrâmes plusieurs paysans dans des téléga vides ; leurs jambes pendaient hors de ces rustiques équipages, dont les cahots les faisaient sauter en l'air à tout moment ; ils revenaient du travail et chantaient à tue-tête. Mais dès qu'ils eurent aperçu notre calèche et le starosta, ils se turent, ôtèrent leurs bonnets fourrés (on était cependant au cœur de l'été) et se levèrent comme s'ils attendaient des ordres. Arcadi Pavlitch leur accorda, en passant, un signe de tête plein de dignité. Une agitation inac-

¹ Long par-dessus de drap que portent particulièrement les paysans.

coutumée se répandit bientôt dans tout le village. Les paysannes en jupes rayées jetaient des bâtons aux chiens trop zélés ou assez peu perspicaces pour nous accueillir par des aboiements. Un vieillard boiteux dont la barbe blanche montait presque jusqu'aux yeux arracha précipitamment d'un abreuvoir le cheval qu'il venait d'y amener, et qui n'avait pas encore achevé de boire, et, lui ayant donné, sans le moindre motif, un grand coup de pied dans le côté, il nous salua. Des enfants en longues chemises¹ s'éloignaient à notre approche avec des hurlements, se couchaient à plat ventre sur le seuil des portes, baissaient la tête, levaient les pieds en l'air et se trouvaient très-expéditivement transportés de cette manière au fond des *sénis*² obscurs de leurs demeures respectives, qu'ils ne quittaient plus. Les poules mêmes prenaient le trot et allaient se réfugier dans les cours. Un coq au poitrail noir et luisant comme un gilet de satin, et dont la queue écarlate flottait fièrement au vent, était le seul être animé qui avait eu l'audace de rester sur la route à notre approche, et il s'apprêtait même à chanter, lorsque tout à coup il se troubla et prit la fuite à son tour.

La maison du bourgmestre était située à l'écart, au

¹ Pendant tout l'été les enfants ne portent dans les villages que des chemises montantes, nouées à la taille par une étroite ceinture, et vont nu-pieds.

² Pièce froide et sans fenêtres qui tient lieu d'antichambre dans les maisons des paysans russes. Le seuil de la porte est ordinairement très-haut.

milieu d'un enclos semé de chanvre qui était alors en pleine croissance. La calèche s'arrêta devant la porte. M. Pénotchkin se leva, fit tomber, par un mouvement fort pittoresque, le manteau qui était jeté sur ses épaules, et mit pied à terre en promenant autour de lui un regard plein de bienveillance. La femme du bourgmestre s'avança vers nous avec force salutations et approcha ses lèvres de la main seigneuriale. Arcadi Pavlitch lui laissa le temps de la couvrir de baisers et monta l'escalier. Au fond de la première pièce se tenait blottie, dans un coin obscur, la femme du starosta ; elle salua le maître, mais n'osa point lui baiser la main. Dans la *chambre froide*¹ qui se trouvait à droite de celle où nous étions entrés, deux autres paysannes étaient occupées à disposer le local en toute hâte ; elles en tiraient une foule de vieilleries, des cruches vides, des *touloupes*² dont la peau était durcie à force d'usage, des pots à beurre, un berceau rempli de chiffons de toute couleur, et contenant un enfant à la mamelle ; elles balayaient avec les paquets de branches dont on se sert au bain³ les ordures qui couvraient le plancher... Arcadi Pavlitch les chassa et alla s'établir sur le banc près des *images*⁴. Les cochers commencèrent à apporter des malles, des cassettes

¹ Logement d'été, attenant ordinairement à celui d'hiver ou du moins situé sous le même toit.

² Pelisse en peau de mouton.

³ Les paysans russes se fouettent dans les étuves avec des petits balais de branches de bouleau garnies de leurs feuilles.

⁴ Place d'honneur dans les maisons de paysan.

et d'autres objets, en s'efforçant de faire le moins de bruit possible avec leurs épaisses chaussures.

Pendant ce temps Arcadi Pavlitch interrogeait le starosta sur l'état des semailles, et sur quelques autres sujets qui se rapportaient à l'économie agricole. Les réponses du starosta étaient satisfaisantes, mais il avait un air gauche et embarrassé; on eût dit qu'il agrafait son kaftane au cœur de l'hiver avec des doigts glacés par la gelée. Il se tenait près de la porte et tournait continuellement la tête comme s'il s'attendait à quelque danger; il se préoccupait beaucoup aussi des allées et venues incessantes du valet de chambre. Quoiqu'il me masquât presque entièrement la porte, j'aperçus derrière lui, dans la première pièce, la femme du bourgmestre qui donnait en silence une bourrée de coups de poing à je ne sais quelle autre paysanne. Mais un bruit de roues se fit entendre, et une télèga s'arrêta devant la maison; le bourgmestre fit son entrée dans la chambre.

Cet homme d'administration, comme l'appelait Arcadi Pavlitch, était de petite taille; mais il avait les épaules larges, et quoiqu'il eût les cheveux gris, il était encore robuste; il avait le nez rouge, de petits yeux d'un bleu gris, et une barbe en éventail. Je crois nécessaire de faire à ce propos la remarque suivante : depuis que la Russie existe, tous ceux qui s'y sont enrichis ont une barbe démesurée. Un paysan de votre connaissance a une barbe peu fournie et effilée; vous le rencontrez un beau jour et remarquez

avec stupéfaction que sa figure est entourée d'une véritable auréole; d'où lui vient cet ornement? Le bourgmestre avait à ce qu'il paraît fait bonne chère à Pétrova; il exhalait une odeur d'eau-de-vie assez prononcée, et sa figure était passablement avinée.

—Ah! vous qui êtes nos pères, nos bienfaiteurs, —commença-t-il à crier d'une voix haute et trépanante, et en donnant à sa physionomie une expression d'attendrissement si vif qu'il semblait au moment de verser un torrent de larmes,—vous avez donc daigné venir nous visiter! Votre petite main, mon père, votre main chérie,—ajouta-t-il en tendant les lèvres avec ardeur. Arcadi Pavlitch s'empressa de satisfaire à cette preuve d'attachement.

—Eh bien! père Safrone, comment vont les affaires?—demanda-t-il ensuite au bourgmestre d'un ton presque caressant.

—Ah! père,—reprit celui-ci,—comment pourraient-elles aller mal? N'êtes-vous pas nos pères, nos bienfaiteurs? Vous avez daigné honorer notre pauvre village de votre présence; vous nous avez comblés par là de bonheur pour le reste de nos jours. Dieu soit loué! Arcadi Pavlitch; Dieu soit loué! tout va bien, grâce à vos bienfaits.

Cela dit, Safrone se tut et resta un moment immobile, les yeux fixés sur son maître; mais un nouveau transport de sentiment (auquel l'ivresse devenait visiblement de moins en moins étrangère) s'empara

encore une fois de lui ; il se mit à baiser de plus belle les mains d'Arcadi Pavlitch, et reprit ensuite sur le même ton.

— Ah ! pères très-miséricordieux que vous êtes... et... quoi encore ? que Dieu me le pardonne, mais je crois vraiment que la joie me rend imbécile. Oui, j'en prends Dieu à témoin, il m'est impossible de croire à mes yeux. Ah ! pères...

Arcadi Pavlitch me jeta un coup d'œil d'intelligence, sourit et me dit : — *N'est-ce pas que c'est touchant ?*

— Mais, mon père Arcadi Pavlitch, — continua l'interissable bourgmestre, — comment n'avez-vous pas daigné me prévenir.... de votre arrivée ? C'est donc pour me désespérer tout à fait ? Où allez-vous passer la nuit ? Tout ici est malpropre, rempli d'ordures.

— Cela ne fait rien, Safrone ; cela ne fait rien, — répondit Arcadi Pavlitch avec un sourire. — Tout est bien ici.

— Oui, pour nous autres paysans, — dit Safrone ; — mais pour vous ? Ah ! vous qui êtes nos pères, nos bienfaiteurs !

Mais sur ces entrefaites on apporta le souper ; Arcadi Pavlitch se mit à table ; Safrone renvoya son fils en lui disant qu'il viciait l'air.

— Eh bien ! as-tu fini les arpentages, mon vieux ? — lui demanda M. Pénotchkin en cherchant à imiter le parler des paysans ; et il me regarda d'un air satisfait.

—Les arpentages sont finis, mon père,—lui répondit Safrone,—grâce à tes bienfaits. Il y a trois jours que l'état est signé. Ceux de Klinova l'avaient d'abord pris assez mal ; oui, ils ne l'avaient pas bien pris. Ils exigeaient... ils exigeaient... Dieu sait quoi ! Mais c'est un tas d'imbéciles, mon père ; ces gens-là sont bêtes. Quant à nous, mon père, grâce à tes bontés nous avons tout terminé, et nous en avons remercié¹ Nikolai Nikolaitch l'arpenteur. Toujours en nous conformant à tes ordres, père, et en le donnant à savoir à Egor Dmitritch.

—Egor m'en a informé,—dit M. Pénotchkine d'un ton d'importance.—Vous êtes donc satisfaits maintenant ?

—Ah ! vous qui êtes nos pères, nos bienfaiteurs !—s'écria aussitôt Safrone qui attendait depuis longtemps cette question,—comment ne le serions-nous pas ? Nous prions Dieu pour vous la nuit et le jour... Sans doute, le village n'a pas assez de terres...

—C'est bien, c'est bien, Safrone,—dit M. Pénotchkine en l'interrompant ;—je sais, tu es un fidèle serviteur. Et le battage, comment va-t-il ?

—Le battage, père, je dois en convenir,—répliqua Safrone en poussant un profond soupir,—n'a pas rendu beaucoup. Mais, Arcadi Pavlitch, permettez-moi de vous conter une petite affaire qui nous est arrivée.—Et ici, il s'avança les bras écartés, vers son

¹ On entend par là, en Russie, l'argent et les cadeaux que l'on donne aux agents du gouvernement.

maître, et s'étant baissé, il lui dit en fermant un œil :

— Il s'est trouvé un cadavre sur nos terres.

— Comment cela ? — fit M. Pénotchkine avec vivacité.

— Je n'y comprends rien moi-même, mon bon père; le diable y est sans doute pour quelque chose. Mais heureusement le corps, quoique sur notre terre, était près de nos limites. J'ordonnai aussitôt de le traîner sur le champ du voisin avant qu'il ne fût trop tard. Puis, je mis là un gardien, et dis aux nôtres : Qu'on se taise ! Je l'ordonne. J'ai du reste expliqué tout cela ensuite au *stanavoï*¹, en le régaland de thé, et puis comme de raison je l'ai remercié. Que croyez-vous, père ? La chose est restée sur le dos des autres, et cependant un cadavre ! ce n'est pas une petite affaire, vous le savez ; il en coûte au moins deux cents roubles, aussi vrai qu'il faut payer cinq kopeks un *kalatch*².

L'adresse dont le bourgmestre avait fait preuve à cette occasion réjouit beaucoup M. Pénotchkine, et il me répéta plusieurs fois en me le montrant du doigt : — *Quel gaillard ! hein ?*

Mais il faisait déjà nuit ; Arcadi Pavlitch ordonna de desservir la table et d'apporter du foin. Le valet de chambre étendit des draps, plaça des coussins, nous nous couchâmes. Safrone se retira aussi, après avoir pris les ordres de son maître pour le lende-

¹ Officier de police du district.

² Pain blanc très-mou et d'un usage populaire dans le pays.

main. Tout en s'endormant celui-ci revint encore une fois sur les excellentes qualités du paysan russe, et me rappela que depuis le jour où Safrone avait été nommé bourgmestre, les paysans de Chipilofka lui avaient toujours régulièrement payé leurs redevances... Le gardien frappa sur sa *planche*¹; un enfant qui n'avait pas eu le temps encore de se pénétrer des sentiments de respect qu'il devait nourrir pour son seigneur, se mit à crier je ne sais où dans la maison; nous nous endormîmes.

Le lendemain nous nous réveillâmes d'assez bonne heure. Je me disposais à partir pour Rébova, mais Arcadi Pavlitch voulut à toute force m'en faire voir son bien, et comme je n'étais pas fâché de vérifier par moi-même les mérites de l'administrateur modèle qui gouvernait le village, je consentis à l'accompagner. Le bourgmestre parut; il avait un *armiak* bleu et un *kouchak*² rouge. Il était beaucoup moins verbeux que la veille; il regardait son maître d'un œil scrutateur, et répondait à ses questions avec beaucoup de tact et d'intelligence. Nous nous dirigeâmes avec lui vers l'aire; son fils, le starosta à la taille de géant, qui suivant toutes les apparences était un homme des plus bornés, se joignit à nous, avec le *zemskoï*³ Fédor-

¹ Dans les villages et même dans les villes, des gardiens veillent toute la nuit près des maisons et des dépendances seigneuriales et frappent de temps en temps sur une plaque de fonte suspendue.

² Large ceinture de laine ou de soie.

³ Ecrivain attaché à l'administration d'un bien.

çéitch, soldat en retraite qui avait une énorme paire de moustaches et la plus étrange figure que l'on puisse imaginer ; on eût dit qu'il avait été terrifié jadis par un événement désastreux, et que depuis lors il était demeuré sous le coup de cet effroi.

Nous visitâmes l'aire, les séchoirs, les granges, le moulin à vent, les basses-cours, les vergers et les chenevières : l'ordre le plus parfait régnait effectivement dans tous ces lieux. J'étais quelque peu surpris toutefois de l'air triste et abattu de tous les paysans qui se trouvaient sur notre passage. Au reste, Safrone n'avait point entièrement sacrifié l'agréable à l'utile ; tous les canaux étaient bordés de saules, et des petits sentiers bien sablés étaient tracés dans l'aire entre les meules ; il avait fait planter au sommet du moulin une girouette qui représentait un ours dont la gueule était béante et la langue couleur de fen ; enfin, on lisait sur un fronton gris qu'il avait ajouté au corps de bâtiment des étables, ces mots tracés à la chaux : « CONSTRUÏT DANS LE VILLAGE DE CHIPLOFKA L'AN MIL HUIT CENT QUARANTE ; CETTE BASSE-COUR. » Arcadi Pavlitch était dans le ravissement ; il se mit à me développer en français les avantages qu'offrait le système des redevances, sans nier toutefois que celui des corvées ne fût cependant plus profitable pour le seigneur.—Mais que faire ?—Il entreprit ensuite de donner des conseils au bourgmestre, relativement à la manière dont il faut planter les pommes de terre, aux soins qu'il convient d'apporter à la

nourriture des bestiaux, etc... Safrone prêtait une oreille attentive à son maître, mais il ne l'approuvait pas toujours et ne lui donnait ni le nom de père, ni celui de bienfaiteur; il revenait très-souvent au contraire sur le peu de terres que possédait le village, et ajoutait qu'il serait bon d'en acheter.

—Eh bien ! achetez-en, — lui dit enfin Arcadi Pavlitch, —mais en mon nom ; je ne m'y oppose pas.

Le bourgmestre ne répondit rien ; mais il passa la main sur sa barbe.—Allons maintenant visiter le bois,—dit M. Pénotchkine. On nous amena aussitôt des chevaux de selle, et nous nous dirigeâmes de ce côté. Le bois était extrêmement fourré ; M. Pénotchkine en complimenta Safrone, et lui frappa même amicalement sur l'épaule. Il s'en tenait, en fait de sylviculture, aux anciennes idées du pays ; et à ce sujet il me conta, comme un fait des plus plaisants suivant lui, qu'un farceur de propriétaire s'était avisé d'arracher la moitié de la barbe à son garde forestier pour lui faire comprendre que les coupes ne rendent pas les bois plus touffus... Au reste, Safrone et son maître n'étaient nullement ennemis déclarés des innovations quelles qu'elles fussent. Lorsque nous eûmes regagné le village, le bourgmestre nous mena voir un crible qu'il avait fait venir de Moscou. Cette machine fonctionnait effectivement à merveille ; mais si Safrone avait pu prévoir le désagrément qui l'attendait ainsi que son maître à la suite de cette dernière visite, il est probable qu'il nous l'eût épargnée.

En sortant de la grange, le spectacle suivant s'offrit à nos yeux. A quelques pas de la porte, près d'une mare boueuse dans laquelle barbottaient avec insouciance plusieurs canards, se tenaient deux paysans. L'un était un vieillard de soixante ans environ, l'autre, un garçon d'une vingtaine d'années. Ils portaient de grosses chemises¹ de toile fabriquées au village; une corde leur tenait lieu de ceinture, et ils étaient nus-pieds. Le zemskoï Fédocéitch tournait autour d'eux d'un air fort préoccupé, et il est probable qu'il aurait fini par les décider à s'éloigner si nous étions restés un peu plus longtemps à examiner le crible. Mais dès qu'il nous aperçut, il prit la position du soldat sans armes, et ne la quitta plus. Le starosta était aussi à côté des deux paysans; il avait la bouche béante et les poings serrés, mais il paraissait indécis sur l'usage qu'il convenait d'en faire. Arcadi Pavlitch fronça les sourcils, se mordit la lèvre, et s'approcha des paysans; ceux-ci se jetèrent à ses pieds.

— Que me voulez-vous? de quoi s'agit-il? — leur demanda-t-il d'une voix sévère et nazillarde.

Les paysans se regardèrent mutuellement sans dire mot; mais ils clignèrent un peu les yeux comme on le fait lorsque le soleil est trop ardent, et leur respiration devint précipitée.

¹ Les paysans, lorsqu'ils sont au village, ont pour tout costume des chemises de toile ou d'indienne retenues par une ceinture.

—Eh bien ! quoi ?—répéta Arcadi Pavlitch sur le même ton, et il se tourna vers le bourgmestre.—De quelle famille sont-ils ?

—De celle des Toboleïeff,—répliqua le bourgmestre avec lenteur.

—Eh bien ! que me voulez-vous ?—reprit M. Pénotchkine.—Est-ce que vous n'avez plus de langue ? hein ? Réponds, toi, que veux-tu ?—continua-t-il en jetant les yeux sur le vieillard.—Allons ! n'aie pas peur, imbécile.

Le vieillard allongea son long cou brûlé par le soleil et couvert de rides ; ses lèvres blêmes se contractèrent, et il répondit d'une voix rauque :—Protége-nous, seigneur, — et il se prosterna de nouveau en frappant la terre de son front. Le jeune paysan suivit son exemple. Arcadi Pavlitch arrêta les yeux sur leurs nuques d'un air de dignité, rejeta la tête en arrière, et écarta un peu les jambes.

—Qu'est-ce que c'est ? de qui as-tu à te plaindre ?

—Aie pitié de nous, seigneur. Permits que nous respirions. Nous sommes anéantis.—Le vieillard s'exprimait avec difficulté.

—Qui est-ce qui t'a anéanti ?

—Safrone Jakovlitch, mon père.

Arcadi Pavlitch garda le silence.—Comment t'appelles-tu ?

—Antipe, mon bon père.

—Et celui-là ? qui est-ce ?

—Mon fils.

Arcadi Pavlitch se tut de nouveau pendant quelques instants, mais ses lèvres étaient agitées.—Comment vous a-t-il donc anéantis?—dit-il enfin, en relevant sa moustache.

—Mon père,—reprit le vieillard,—il nous a ruinés de fond en comble. Il a déjà fait soldats, *hors de tour*¹, deux de mes fils, et veut maintenant m'enlever mon troisième. Hier, mon père, il a pris dans notre cour les deux dernières vaches qui nous restaient, et il a abîmé de coups ma pauvre femme. Voilà ce qu'a daigné faire Sa Grâce!—Et en prononçant ces mots, le vieillard montra le starosta.

—Hein?—fit Arcadi Pavlitch.

—Ne lui laisse point achever notre ruine; tu es notre père nourricier.—La figure de M. Pénotchkine devint tout à fait rébarbative.—Au fait, qu'est-ce que tout cela signifie?—demanda-t-il au bourgmestre à demi-voix, et d'un ton qui laissait percer un secret mécontentement.

—C'est un ivrogne, — dit respectueusement le bourgmestre,—un fainéant; voilà cinq ans qu'il est arriéré pour ses redevances.

—Safrone Jakovlitch a complété ce qui me man-

¹ Dans chaque village, toutes les familles sujettes au recrutement sont inscrites dans un ordre déterminé, et ne fournissent des soldats à l'Etat qu'à leur tour; les paysans regardent comme une grande injustice l'inobservation de cet ordre.

quait pour les payer; il y a cinq ans de cela, et depuis il m'oblige à travailler pour son compte... et d'ailleurs...

—Et pourquoi n'étais-tu pas en mesure de payer ta redevance?—reprit M. Pénotchkine d'une voix menaçante. Le vieillard baissa la tête.—Tu aimes à boire? Tu te traînes dans les cabarets?—Le vieillard allait ouvrir la bouche pour parler.—Je vous connais,—continua M. Pénotchkine avec chaleur;—votre affaire, à vous, c'est de boire et de rester étendus sur le poêle¹; les bons paysans sont obligés de répondre pour vous, et vous les laissez faire.

—Et de plus, il est insolent, — ajouta le bourgmestre, en renchérissant sur les paroles de son maître.

—Cela s'entend, — dit M. Pénotchkine, — il en est toujours ainsi. C'est ce que j'ai déjà remarqué plus d'une fois... Ils se livrent à la crapule toute l'année, et puis ils viennent se traîner à vos pieds.

—Mon bon père Arcadi Pavlitch; — s'écria le vieillard avec l'accent du désespoir, — aie, pitié de moi; prends ma défense! Moi un insolent?... Nous n'en pouvons plus; c'est aussi vrai que si je parlais en présence de Dieu! Safrone Jakovlitch m'a pris en haine et pourquoi? Que le Seigneur Dieu en soit juge! Il nous a épuisés; voilà mon dernier fils, et celui-là

¹ Les paysans russes couchent, en hiver, sur une petite plate-forme qui est ménagée au-dessus du poêle, et qui se trouve à quelques pieds du plafond.

aussi, il veut... — Des larmes brillaient dans les yeux jaunis et à demi fermés du vieillard. — Aie pitié de nous, maître tout-puissant, prends notre défense !

— Et ce n'est pas nous seulement qu'il accable... — dit le jeune homme. — Mais Arcadi Pavlitch ne lui laissa pas le temps d'achever ; il reprit avec force : — Et toi, qui est-ce qui t'interroge ? hein ? On ne te demande rien ; tais-toi ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Silence, te dis-je ; silence ! Ah ! mon Dieu ! Mais c'est tout bonnement une rébellion. Non, non, frère, ce n'est pas avec moi qu'on ose... Arcadi Pavlitch fit un pas en avant ; mais s'étant, sans doute, rappelé que j'étais présent, il recula et remit ses mains dans ses poches. — *Je vous demande bien pardon, mon cher,* — ajouta-t-il avec un sourire forcé, en se tournant vers moi, et d'une voix beaucoup moins élevée : — *C'est le revers de la médaille.* Allons ! c'est bien, — ajouta-t-il sans regarder les paysans ; — j'ordonnerai ; c'est bon, allez-vous-en.

Les paysans ne se relevaient pas.

— Je viens de vous le dire, il me semble?... C'est bien ; allez donc ; je donnerai mes ordres, on vous le répète. — Cela dit, Arcadi Pavlitch leur tourna le dos. — Toujours des désagréments ! — dit-il entre ses dents, et il reprit à grands pas le chemin de la maison. Safrone l'y suivit ; le zemskoï restait les yeux fixés en avant, comme s'il se préparait à faire un saut périlleux. Le starosta chassa les canards qui continuaient à barboter dans la mare. Les deux sollici-

teurs demeurèrent encore pendant quelques minutes à la même place ; puis, s'étant regardés, ils s'acheminèrent lentement vers le village.

Deux heures après environ, j'étais à Réhova, et je me disposais à aller à la chasse en compagnie d'Anpadiste, paysan de ma connaissance. Je me mis à causer avec lui des paysans de Chipilofka, de M. Pénotchkine, et lui demandai s'il connaissait le bourgmestre du village.

—Safrone Jakovlitch ? Je le crois bien.

—Quel homme est-ce ?

—Ce n'est pas un homme ; c'est un chien, et un chien comme vous n'en trouverez pas d'ici à Koursk.

—Comment cela ?

—La terre de Chipilofka n'appartient que de nom à... comment l'appellez-vous déjà... à Pénotchkine. C'est Safrone, et lui seul, qui en est le maître.

—Est-ce possible ?

—Il en dispose comme de son bien. Tous les paysans étant ses débiteurs, il les fait travailler pour son compte comme de vrais manœuvres. Il envoie les uns faire un convoi, les autres ailleurs. Il les a entièrement épuisés.

—Ils n'ont pas beaucoup de terres à ce que l'on dit ?

—Allons donc ! Safrone Jakovlitch loue plus de quatre-vingts *déciatines*¹ des paysans de Klinova, et cent vingt des nôtres, sans compter le reste, — en

¹ La déciatine vaut un peu plus de deux hectares.

voilà déjà plus de deux cents. Mais il ne tire pas seulement parti du sol, il fait aussi le commerce de chevaux, de bestiaux, de goudron, d'huile, de chanvre, et de beaucoup d'autres choses encore. Aussi la brute est-elle riche ! Mais le mal est qu'il frappe. C'est une bête féroce et non un homme, on vous l'a dit ; un véritable chien.

—Mais pourquoi les paysans ne portent-ils pas plainte contre lui à leur seigneur ?

—En vérité ? Mais qu'est-ce que cela fait au maître ? Il n'y a pas d'arriéré ; le reste ne le regarde pas. Ah ! bien oui, — reprit-il après avoir réfléchi pendant un instant ; je leur conseille d'aller se plaindre ! Ah ! il les... oui ; je les y engage. Ah ! c'est que voyez-vous... il les...

Je me rappelai Antipe, et lui racontai la scène dont je venais d'être témoin.

—Eh ! bien, — reprit Anpadiste, il le dévorera. Il dévorera cet homme sans pitié. Le starosta le battra à mort. Ah ! quel maladroît cela vous fait ! peut-on imaginer une pareille... le malheureux !... Et pourquoi souffre-t-il tant ? Je vais vous le dire ; il s'est disputé un jour avec le bourgmestre, à une assemblée de paysans... et celui-ci lui en a gardé rancune... La belle affaire ! C'est depuis ce moment qu'il a commencé à mordre Antipe ; maintenant, il va l'achever. C'est un chien ; que Dieu me le pardonne ! Il sait bien à qui s'attaquer ; il ne touche pas aux vieillards riches et dont la famille est nombreuse. Ceux-là, il

les ménage, le diable chauve qu'il est ! Mais les autres, il tombe sur eux sans miséricorde. Le misérable ! Il a pris déjà deux des fils d'Antipe avant leur tour ; homme sans entrailles ! C'est un vrai chien ; que Dieu me le pardonne !

Nous nous mimes en route.



II

JERMOLAÏ ET LA MEUNIÈRE.

Un soir, Jermolaï et moi, nous partîmes pour chasser à l'affût. Mais il est fort possible que le lecteur ne sache point ce que ce terme signifie. Je vais le lui expliquer en peu de mots.

Un quart d'heure environ avant le coucher du soleil, au printemps, vous entrez dans un bois, sans chien et le fusil sur l'épaule. Ayant fait choix d'un emplacement convenable, sur le bord d'une clairière,

vous vous y arrêtez ; ainsi posté, vous promenez vos regards de tous côtés, vous examinez vos capsules, et de temps en temps vous échangez un signe d'intelligence avec votre compagnon. Un quart d'heure se passe. Le soleil est déjà couché, mais il ne fait pas encore sombre dans le bois ; l'air y est pur et transparent ; les oiseaux gazouillent à l'envi autour de vous ; l'herbe naissante étincelle gaiement des reflets de l'émeraude... Vous attendez. Le jour commence à baisser rapidement ; les feux rougeâtres qui embrasent l'horizon effleurent d'abord les racines et le tronc des arbres ; puis, montant peu à peu, ils en colorent les branches les plus basses, chargées de bourgeons à peine éclos, et gagnent enfin leurs cimes immobiles, qui semblent assoupies. Mais celles-ci s'éteignent à leur tour ; le ciel jusqu'alors empourpré bleuit de plus en plus. L'air s'imprègne des suaves parfums que les bois exhalent à cette heure du jour ; un souffle humide et à peine sensible s'élève par moments et vient mourir près de vous dans les branches. Les oiseaux s'endorment successivement et par espèces ; ce sont les pinsons qui se taisent les premiers ; quelques instants après, les fauvettes ; puis, les épeiches... L'obscurité continue à augmenter ; les arbres se transforment à vos yeux en masses confuses et gigantesques ; quelques étoiles scintillent timidement à la voûte du ciel, ... la plupart des oiseaux reposent. Les rouges-queues et les jeunes pics sont les seuls qui sifflent encore par moments ; mais ils se taisent à leur tour. Le petit chant

sonore du pouillot se fait entendre une dernière fois au-dessus de votre tête ; le cri plaintif du loriot lui a répondu dans le lointain ; au fond du bois, un rossignol vient de lancer hardiment sa première note ; l'impatience vous dévore. Tout à coup... , mais un chasseur seul pourra me comprendre, au milieu du profond silence qui règne depuis quelques instants, s'élève un bruit tout particulier ; c'est celui de deux ailes qui s'agitent rapidement en mesure, et une bécasse des bois, au long bec gracieusement incliné, se détache sur le feuillage foncé d'un bouleau et se dirige lentement vers vous.

Voilà ce qu'il faut entendre par chasser à l'affût. Ainsi donc, je me mis en route avec Jermolai pour aller à la chasse. Mais j'oubliais une chose importante ; il faut encore, cher lecteur, que je vous fasse faire connaissance avec mon compagnon.

Figurez-vous un homme de quarante-cinq ans environ, d'une taille élevée, au front étroit, et au nez long et effilé. Ajoutez à cela qu'il avait les yeux gris, la chevelure hérissée et qu'un sourire moqueur errait perpétuellement sur ses lèvres épaisses ; ce personnage bizarre portait en toute saison un kaftane de nankin d'une couleur jaunâtre, taillé à l'allemande, serré à la hauteur des reins par un kouchak, un large pantalon bleu et un bonnet garni d'une broderie en poil de mouton ; un propriétaire voisin lui avait fait cadeau de cette coiffure élégante dans un accès de belle humeur. Deux sacs pendaient

à sa ceinture, l'un par devant, et l'autre par derrière ; le premier était noué de manière à former deux compartiments à peu près égaux qui renfermaient de la poudre et du petit plomb ; le second était destiné à porter le gibier. Pour se procurer de la bourre, il suffisait à Jermolaï de plonger la main dans son bonnet qui, à cet égard, paraissait être une mine vraiment inépuisable. L'idée d'acheter une carnassière ou une boîte à poudre avec l'argent qu'il tirait de la vente du gibier ne lui était jamais venue à l'esprit ; il avait de tout temps chargé son fusil avec les appareils que nous venons de décrire, et au grand étonnement de tous ceux qui assistaient à cette opération, il l'exécutait sans répandre un seul grain de plomb ou de poudre. Son fusil était à un coup et à pierre ; il avait, en outre, l'inconvénient de repousser avec une telle force qu'à la longue la joue droite de Jermolaï en était devenue beaucoup plus grosse que celle de gauche. Avec une pareille arme, tout autre que lui n'aurait peut-être pas abattu une seule pièce de gibier ; mais Jermolaï manquait rarement son coup. Il possédait, en outre, un chien d'arrêt, et cet étrange animal portait le nom de Valetka. Jamais son maître ne songeait à le nourrir. — « Moi, donner à manger à un chien ! disait-il à ce propos. Allons donc ; ce sont des bêtes intelligentes ; elles savent se nourrir elles-mêmes. » — Et, en effet, quoique par son effroyable maigreur, Valetka éveillât la compassion du passant le plus indifférent, il vivait et vécut fort longtemps. Quelque

triste que fût son sort, il ne lui était même jamais arrivé de se perdre, ni de témoigner le moindre désir d'abandonner son maître. Une fois seulement, dans sa jeunesse, il avait disparu pendant deux jours entiers ; mais l'amour seul en était fautif, et cette époque de folie avait été de courte durée. Ce qui caractérisait surtout Valetka, c'était une complète indifférence pour toutes les choses de ce monde ; si le mot pouvait être appliqué à un chien, je dirais qu'il était blasé. Il avait l'habitude de se tenir planté sur ses pattes de derrière, la mine renfrognée et la queue reployée sous lui ; de temps en temps un frémissement nerveux parcourait tous ses membres. Mais jamais sa face amaigrie ne s'épanouissait (les chiens ont, comme chacun le sait, la faculté de sourire, et ils le font quelquefois avec beaucoup de grâce). Le pauvre Valetka était donc d'un extérieur peu avantageux ; aussi était-il perpétuellement en butte aux plaisanteries envenimées de tous les domestiques désœuvrés ; mais quoique ces remarques désobligeantes fussent souvent accompagnées de coups, Valetka les supportait avec un imperturbable sang-froid. C'était surtout avec les marmitons qu'il avait maille à partir ; lorsque, ainsi que cela peut arriver à beaucoup d'autres créatures d'un autre genre, il avait la faiblesse de fourrer son museau dans la porte entr'ouverte de la cuisine pour en flairer l'atmosphère chaude et parfumée, un marmiton ne manquait pas de se détacher du fourneau et se mettait à poursuivre

l'infortuné Valetka jusque dans la cour, avec de grands cris. A la chasse, Valetka était infatigable, et il avait assez bon nez ; mais toutes les fois qu'il attrapait à la course un lièvre blessé, il le dévorait avec délices et sans en laisser le moindre morceau, dans quelque recoin écarté, à l'ombre, sous un épais buisson, et toujours, bien entendu, à une distance respectueuse de Jermolaï qui, en pareille circonstance, ne se faisait point faute de l'apostropher sans ménagement dans tous les dialectes possibles ; il lui arrivait même d'employer à cet effet des termes de son invention.

Jermolaï appartenait à un de mes voisins, homme de l'ancienne roche. Les propriétaires de cette catégorie n'aiment pas le gibier en général ; ils s'en tiennent de préférence à la volaille domestique. Mais ils s'écartent néanmoins de ce régime dans certaines occasions, comme par exemple aux jours de fêtes et de naissances, ou à l'époque des élections ¹. Les cuisiniers des seigneurs en question procèdent alors à la préparation culinaire des bécasses et autres oiseaux à longs becs ; obéissant à l'agitation fébrile qui s'empare du Russe lorsqu'il se trouve dans l'embarras, ils inventent pour apprêter ce mets des assaisonnements si étranges, que les convives ne se hasardent point à y faire honneur et se bornent à l'examiner

¹ Les élections aux différents postes que la noblesse des gouvernements est appelée à remplir ; elles ont lieu tous les trois ans.

avec curiosité. Il était enjoint à Jermolai d'apporter chaque mois quelques paires de coqs de bruyère pour la table seigneuriale ; on le laissait, du reste, parfaitement libre d'aller où bon lui semblait, et de pourvoir à son existence comme il l'entendait ; il était généralement fort peu considéré. Quant à fournir le petit plomb et la poudre sans lesquels il lui était impossible de remplir ses fonctions, son maître n'y songeait pas davantage ; il suivait, à cet égard, le principe que notre chasseur lui-même professait relativement à son chien. Jermolai avait un caractère fort bizarre ; il était insouciant comme un oiseau, assez expansif, mais en apparence distrait et maladroit ; il aimait à boire un coup, ne pouvait rester en place, et quoique sa démarche fût lourde et embarrassée, il faisait au besoin jusqu'à soixante verstes dans vingt-quatre heures. Il s'exposait volontairement aux aventures les plus variées ; il lui arrivait de passer la nuit dans un marais, sur un arbre, sur un toit, sous un pont, et même de rester enfermé dans une cave, dans un hangar, de perdre son fusil, son chien, ses vêtements les plus indispensables, d'être battu avec violence et longtemps ; mais quoi qu'il lui advînt, on ne l'en voyait pas moins reparaitre au bout d'un certain temps à la maison, costumé comme d'habitude, avec son fusil et son chien. On ne peut pas dire que son humeur fût enjouée, cependant il était ordinairement assez bien disposé ; c'est avec raison, en un mot, qu'on le traitait d'original. C'est

surtout le verre en main qu'il se laissait aller à jaser avec quelque bon luron de sa connaissance, mais il ne fallait pas que l'entretien se prolongeât trop longtemps ; au bout d'un certain temps Jermolaï avait coutume de se lever et de quitter son compagnon sans plus de cérémonie.

— « Mais ou diable vas-tu donc ? Il fait nuit close. »
— « A Tchaplino. » — « Quel besoin as-tu d'aller te traîner jusqu'à Tchaplino, qui est à dix bonnes verstes d'ici ? » — « Je vais coucher chez Safrone le paysan. » — « Passe la nuit ici. » — « Non, cela m'est impossible. » — Et Jermolaï se mettait effectivement en route avec Valetka, par une nuit sombre, à travers les broussailles et les marécages. Arrivé chez le compère Safrone, celui-ci n'était pas toujours disposé à l'accueillir ; parfois même il le recevait à coups de poing, afin de lui apprendre à venir déranger d'honnêtes gens à pareille heure. Mais pour être juste, il faut ajouter que personne ne pouvait rivaliser avec Jermolaï lorsqu'il s'agissait de pêcher au printemps dans l'eau courante, de prendre des écrevisses à la main et des cailles à l'appau, d'apprivoiser des éperviers, de découvrir le gibier au flair, et de dénicher des rossignols au *flageolet du diable* ou au *trait de coucou*¹. Il n'y avait qu'une seule chose qu'il ne sût point faire : il lui était impossible de dresser un

¹ Noms que les amateurs donnent à certaines cadences rares du rossignol.

chien, et cela faute de patience. Jermolaï était marié; il allait voir une fois par semaine sa femme, qui habitait une chaumière à demi ruinée et vivait dans la misère, sans jamais savoir la veille si elle aurait à manger le lendemain. Le sort de cette malheureuse créature était des plus tristes; quoique assez indifférent en général, Jermolaï n'était pas cependant dénué d'humanité pour ses semblables; mais à l'égard de sa femme, il était d'une grossièreté et même d'une dureté extrêmes; lorsqu'il rentrait chez lui, sa figure devenait sombre et menaçante; sa femme, qui tremblait comme une feuille sous son regard, faisait cependant tout au monde pour lui être agréable; elle se dépouillait de son dernier kopek pour lui acheter de l'eau-de-vie, et lorsque dignement allongé sur le poêle, il s'y endormait d'un profond sommeil, elle le recouvrait tendrement de son propre touloupe. J'avais souvent remarqué chez lui un indice de cruauté farouche; l'expression qui animait ses traits, quand pour achever un oiseau blessé il lui donnait un coup de dent, m'avait toujours frappé. Au reste, Jermolaï ne passait jamais plus d'un jour chez lui, et une fois dehors, il reprenait cet air de bonhomie qui lui avait valu le surnom familial de Jérmolka (petite calotte), dont il ne paraissait nullement formalisé, car il se désignait ainsi lui-même par occasion. Le dernier des dvorovi se croyait très-supérieur à ce vagabond, et c'est peut-être pour cela qu'ils le traitaient si amicalement. Quant aux paysans, il leur

était maintes fois arrivé, dans les commencements, de le poursuivre à travers champs comme un lièvre, mais ils le relâchaient bientôt après, et le laissaient errer librement à la garde de Dieu. Lorsqu'ils eurent fait connaissance avec Jermolaï, ils ne le tracassèrent plus en rien ; ils lui donnaient même souvent un morceau de pain et causaient volontiers avec cet homme aux habitudes errantes. Tel était le compagnon que j'avais pris pour aller à l'affût dans le grand bois de bouleaux qui s'étend sur les bords de l'Ista.

On rencontre en Russie un grand nombre de rivières dont une des rives est escarpée et l'autre presque à fleur d'eau ; l'Ista est dans ce cas. Cette petite rivière serpente avec beaucoup de grâce au milieu de la plaine ; elle n'y coule pas l'espace d'une verste en ligne droite, et il y a tel point de son cours où, lorsqu'on la domine d'un tertre élevé, elle se déroule à la vue sur une étendue de dix verstes au moins, avec les moulins, les étangs qu'elle alimente, les digues qui arrêtent ses eaux et les vergers entourés de saules et de troupeaux d'oies qui sont répandus sur ses bords. Le poisson y foisonne ; elle abonde surtout en mulets et les paysans les prennent à la main sous les buissons, pendant les grandes chaleurs. Le long de ses rives pierreuses, qui laissent échapper çà et là des sources d'une eau froide et limpide, voltigent en sifflant de petits courlis ; quelques canards sauvages apparaissent tout à coup au

milieu des étangs, et jettent autour d'eux un regard observateur; des grues sont perchées au fond des anses, à l'ombre de ses bords.... Au bout d'une heure, nous avons tué deux paires de bécasses; nous résolûmes de remettre la partie aux premières lueurs de l'aurore, car on peut tout aussi bien chasser à l'affût le matin que le soir, et d'aller passer la nuit dans le moulin le plus proche. Nous sortîmes du bois et gagnâmes le rivage. Les eaux de l'Ista étaient d'un bleu foncé; les nuées de vapeurs qui planaient à leur surface s'épaississaient de plus en plus. Nous frappâmes à une porte, et de longs aboiements s'élevèrent au fond de la cour.

—Qui est-là? nous dit-on bientôt d'une voix rauque et endormie.

—Des chasseurs. Laissez-nous passer la nuit ici.

— On ne nous fit point de réponse. — Nous paierons.

—Je vais le dire à mon maître; reprit notre interlocuteur.—Tais-toi, maudite bête!... Puissiez-vous être anéantis! —Nous entendîmes l'ouvrier rentrer dans la maison; il en ressortit quelques instants après et s'approcha de la porte.

—Non, nous dit-il; le maître ne permet pas de vous ouvrir.

—Pourquoi cela?

—Il a peur, vous êtes des chasseurs; qui sait? vous pourriez bien mettre le feu au moulin. Vous avez tant de choses sur vous!

—Quelle sottise !

—Notre moulin a déjà brûlé sans cela, l'année dernière ; des sauteurs de poisson avaient couché et il paraît qu'ils mirent le feu, Dieu sait comment !

—Mais nous ne pouvons pas passer la nuit à la belle étoile.

—Faites comme vous voudrez.—Et l'ouvrier s'éloigna ; nous entendîmes le bruit de ses pas qui retentissaient dans la cour.

Jermolai lui souhaita une foule de désagréments. — « Allons au village, » —dit-il ensuite avec un soupir. Mais pour y arriver il fallait encore faire deux verstes au moins. — « Couchons ici, lui dis-je à mon tour, —en plein air. La nuit est chaude ; le meunier, si nous le payons bien, nous fera donner de la paille. » — Jermolai ne fit pas la moindre objection, et nous recommençâmes à frapper de plus belle.

—Que voulez-vous donc ? —cria de nouveau l'ouvrier. —On vous a dit que c'était impossible.

Nous lui expliquâmes ce que nous désirions. Il alla aussitôt consulter le maître et revint avec lui. La *kalitka*¹ cria sur ses gonds et le meunier se présenta à nos yeux. C'était un homme d'une taille élevée ; il avait la figure bouffie de graisse, une nuque de taureau et un ventre large et rebondi. Il consentit à ma demande. Un petit hangar ouvert de tous côtés s'éle-

¹ Petite porte d'entrée qui est à côté de la grande.

vait à cent pas du moulin; on nous y apporta de la paille et du foin; l'ouvrier établit un *samovar*¹ sur l'herbe, près de la rivière, et s'étant accroupi, il se mit à en activer le foyer de toutes ses forces; la lueur des charbons enflammés éclaira bientôt en plein ses traits juvéniles. Le meunier courut éveiller sa femme et se décida enfin à me proposer d'aller reposer sous son toit; mais je préfèrai passer la nuit dehors. La meunière nous apporta du lait, des œufs, des pommes de terre et du pain. Le samovar commença bientôt à bouillir et nous nous mîmes à boire du thé. Des trainées de brouillard couraient le long de la rivière; on entendait dans le lointain le cri du râle des genêts et un murmure confus s'élevait près des roues du moulin; il était produit par les gouttelettes qui tombaient des auges immobiles, et par les minces filets d'eau qui s'échappaient à travers l'écluse. Nous allumâmes un tas de branches sèches, et pendant que Jermolaf était occupé à faire cuire quelques pommes de terre, je m'endormis. Mais je ne tardai pas à être réveillé par le bruit d'une conversation à voix basse que l'on tenait à peu de distance de moi. Je levai la tête; la meunière était assise devant le feu sur un baquet renversé et causait avec mon chasseur. J'avais déjà cru reconnaître à son costume, à ses manières et à sa prononciation, qu'elle n'appartenait ni à la classe des paysans, ni à celle des bour-

¹ Bouilloire de cuivre dont l'intérieur contient un foyer.

geois ; c'était évidemment une dvorovi. Je la regardai maintenant avec plus d'attention ; elle paraissait avoir une trentaine d'années ; ses traits pâles et amaigris conservaient encore les traces d'une grande beauté ; je fus surtout frappé du sentiment de tristesse qu'exprimait son regard. Elle se tenait les coudes posés sur les genoux et le menton appuyé sur les deux mains. Quant à Jermolaï, il me tournait le dos et était occupé à jeter des copeaux dans le feu.

— La peste est encore une fois à Jeltoukhino, — dit la meunière, — les deux vaches du père Ivane en sont mortes.... Que Dieu aie pitié de nous !

— Et que deviennent vos pourceaux ? — demanda Jermolaï après un moment de silence.

— Ils vont bien.

— Tu devrais bien me donner au moins un petit cochon.

La meunière ne répondit pas ; mais elle poussa un long soupir. — Avec qui êtes-vous là ?

— Avec le seigneur de Kostamarova. — Cela dit, Jermolaï jeta quelques branches de sapin dans le feu ; elles s'enflammèrent aussitôt en pétillant, et un nuage de fumée blanche et épaisse se rabattit sur sa figure.

— Pourquoi est-ce que ton mari ne nous a pas laissé entrer dans la maison ?

— Il a peur.

— Voyez-vous cela, le maudit ventru.... Ma petite colombe, Arina Timofeïovna, apporte-moi un verre d'eau-de-vie.

La meunière se leva et disparut dans l'obscurité.
Jermolaï se mit à chanter à demi-voix :

En allant voir ma belle
J'usai la semelle de mes bottes.

Arina revint avec un carafon et un verre. Jermolaï se leva, fit un signe de croix, et avala d'un trait le verre que lui avait versé la meunière.—J'aime cela!, —fit-il aussitôt après.

La meunière s'assit de nouveau sur le baquet.

—Tu es toujours malade, Arina Timofeïovna?

—Oui.

—Qu'as-tu donc?

—La toux ne me laisse pas un moment de repos pendant la nuit.

—Il me semble que le maître s'est endormi, reprit Jermolaï, après avoir gardé le silence pendant quelques instants. — Ne va pas consulter de médecin, Arina; tu t'en trouverais plus mal.

—C'est bien ce que je fais.

—Mais viens me voir.

Arina baissa la tête.

—Ma femme à moi, je la renverrai pour ce jour-là, — continua Jermolaï. — C'est comme je te le dis.

—Vous seriez mieux de réveiller votre maître, Jermolaï Pétrovitch; voyez donc, les pommes de terre sont cuites.

—Qu'il ronfle en paix, — dit avec calme mon

fidèle serviteur. — Il est éreinté et fait bien de dormir.

— Je me retournai sur le foin. Jermolaï se leva, et s'étant approché de moi, il me dit avec le plus grand sang-froid : — « Les pommes de terre sont prêtes ; veuillez vous lever pour en manger. »

Je sortis du hangar. A ma vue, la meunière quitta son siège et allait s'éloigner. Je lui adressai la parole.

— Y a-t-il longtemps que vous avez loué ce moulin ?

— Il y aura deux ans le jour de la Trinité.

— Et ton mari, d'où est-il ?

Arina n'entendit pas ma question.

— D'où es-tu ? Qu'est ton mari ? — répéta Jermolaï d'un air d'importance et en élevant la voix.

— De Béléva ; c'est un bourgeois de la ville.

— Et toi aussi, tu es de Béléva ?

— Non ; j'appartiens,..... j'appartenais à un seigneur.

— A qui ?

— A M. Zverkoff. Maintenant je suis libre.

— Quel Zverkoff ?

— Alexandre Silitché.

— N'étais-tu pas femme de chambre de sa femme ?

— Et qu'en savez-vous ? Oui, je l'étais.

Je regardai Arina avec un redoublement d'attention et d'intérêt. — Je connais ton maître, — ajoutai-je.

—Vous le connaissez ? — reprit-elle à demi-voix ; puis, elle baissa la tête.

Mais il faut que je fasse part au lecteur du motif pour lequel Arina m'inspirait tant de compassion. A l'époque de mon séjour à Saint-Petersbourg, je fis par hasard la connaissance de M. Zverkoff. Il occupait un poste assez important et passait généralement pour un homme instruit et d'une grande expérience. Il était marié ; sa femme était d'un embonpoint remarquable et d'une sensibilité extrême ; elle pleurait à tout propos, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort sotte et très-méchante. Le petit Zverkoff, hobereau de la pire espèce, était aussi bête que mal élevé. L'extérieur de M. Zverkoff ne prévenait point en sa faveur ; au milieu de son énorme face brillaient deux petits yeux de souris ; il avait un nez long, effilé, et ses narines étaient ouvertes ; ses cheveux gris et courts se dressaient comme des soies de porc au-dessus d'un front couvert de rides ; un mouvement convulsif agitait perpétuellement ses lèvres et son sourire avait quelque chose de contraint. M. Zverkoff avait l'habitude de se tenir les jambes écartées et il sortait rarement ses grosses mains des poches de son pantalon. Il m'arriva une fois, je ne sais à quel propos, de faire une course hors de la ville en voiture et en tête à tête avec lui. La conversation s'engagea ; en sa qualité d'homme sérieux, M. Zverkoff crut devoir me donner de bons conseils.

—Permettez-moi de vous présenter une observa-

tion importante, — me dit-il, de la voix criarde qui lui était habituelle ; — vous autres jeunes gens vous parlez et jugez de tout à l'envers du bon sens. Vous connaissez fort peu votre propre pays ; oui, la Russie, mes chers messieurs, vous est tout à fait étrangère. Mais il ne faut pas s'en étonner ; vous ne lisez que des livres étrangers. Ainsi, par exemple, vous me faites une foule de raisonnements à propos de ceci et de cela, je veux dire, au sujet des domestiques serfs ; c'est bien, je ne le nie pas, tout cela est fort bien ; mais vous ne connaissez pas ce monde-là. — Et ici, M. Zverkoff se moucha avec bruit et aspira une prise de tabac. — Permettez-moi de vous raconter à ce sujet, reprit-il, une petite anecdote ; cela vous intéressera peut-être. — Puis, ayant toussé pour éclaircir sa voix, M. Zverkoff commença en ces termes : — Vous n'êtes pas sans savoir quelle femme j'ai le bonheur de posséder ; je crois qu'il est impossible de trouver une meilleure personne ; vous en conviendrez vous-même. Il n'y a certainement pas d'existence plus heureuse que celle des femmes de chambre de ma femme ; c'est une véritable béatitude. Mais madame Zverkoff s'est donné pour règle de ne point avoir à son service de femme de chambre mariée ; et, en effet, cela ne vaut rien. Viennent les enfants, et ceci et cela ; — comment, je vous le demande, une femme de chambre mariée pourrait-elle remplir son devoir et se conformer à toutes les habitudes de sa maîtresse ? ce n'est plus cela du tout ; elle a tout autre chose en tête. Il

faut en général, lorsqu'on raisonne, ne point perdre de vue la nature humaine. Ainsi, par exemple, un jour, en traversant un de nos villages, il y a bien de cela,... comment vous dirai-je sans mentir?... une quinzaine d'années, nous remarquâmes, ma femme et moi, la fille du starosta; c'était une charmante enfant; elle avait même un je ne sais quoi, vous me comprenez, quelque chose de très-prévenant dans les manières. Ma femme me dit aussitôt : — Coco, c'est-à-dire vous comprenez; elle m'appelle ainsi; prenons cette petite fille à Pétersbourg; elle me plaît. — Prenons-la,—lui répondis-je; je ne demande pas mieux. — Le starosta tombe, bien entendu, à nos pieds; il ne pouvait pas s'attendre, vous comprenez, à un pareil bonheur. Quant à la petite, elle se mit naturellement à pleurer, par bêtise... Au commencement, ce n'est pas l'embarras, la chose peut paraître un peu dure, j'en conviens; la maison paternelle... en général,... il n'y a là rien d'extraordinaire. Je n'en persisterai pas moins à dire qu'il faut juger humainement des choses. Cependant la petite s'habitua bientôt à nous; on la mit d'abord dans la chambre des femmes de service pour l'y instruire, comme il convient. Mais ce qui vous surprendra sans doute, c'est qu'elle fit des progrès étonnants; ma femme la prit tout bonnement en adoration et daigna enfin l'attacher de préférence à toute autre, remarquez-le bien,... à sa propre personne. Et pour être juste, je dois dire que... jamais elle n'avait encore eu de meilleure femme de chambre;

c'était une créature serviable, modeste, soumise,—en un mot, elle avait toutes les qualités qu'on peut souhaiter. Mais aussi il fallait voir à quel point ma femme la gâtait; elle poussait même à cet égard les choses beaucoup trop loin; elle l'habillait on ne peut mieux, la nourrissait de notre desserté, lui faisait porter du thé; enfin, elle lui donnait tout au monde. C'est ainsi qu'elle vécut une dizaine d'années près de ma femme. Mais un beau jour, figurez-vous que je vois entrer Arina (c'était le nom de cette fille) dans mon cabinet, sans m'en avoir fait demander la permission. Arrivée devant moi, elle se jette à mes pieds. C'est, je vous l'avoue très-franchement, une habitude que je ne puis pas souffrir. Un être humain ne doit jamais manquer à sa propre dignité; convenez-en? — Que me veux-tu? — demandai-je à Arina. — Mon père Alexandre Silitché, je viens vous supplier de m'accorder une grâce. — Laquelle? — Permettez-moi de me marier. — Cette demande me surprit étrangement, je l'avoue. — Mais tu sais bien, petite sotte, — lui répondis-je, — que ta maîtresse n'a point d'autre femme de chambré? — Je continuerai à la servir, comme d'ordinaire. — Allons donc! allons donc! ta maîtresse ne veut pas avoir de femme de chambre mariée. — Malania peut me remplacer. — Je te prie de ne pas raisonner. — Qu'il en soit comme vous voudrez... Moi, je vous le déclare, j'étais stupéfait. Je suis organisé de telle sorte que... rien ne m'indigne plus, j'ose le dire, que l'ingratitude... Je n'ai pas besoin de vous le ré-

péter, vous connaissez ma femme ; c'est un ange sous forme humaine ; elle est d'une bonté vraiment inexprimable. Le plus grand des scélérats aurait bien certainement des égards pour elle. Je chassai Arina, et je supposais qu'avec le temps elle reviendrait à de meilleurs sentiments ; il me répugne, vous savez, de croire au mal et à la noire ingratitude du cœur humain. Mais que pensez-vous ? six mois après, je la vois arriver de nouveau vers moi avec la même prière. Cette fois, je le reconnais, je la chassai avec indignation ; je la menaçai et lui dis même que j'en instruirais ma femme. J'étais tout bouleversé ; mais figurez-vous mon étonnement ; quelque temps après, ma femme accourt à moi tout en larmes et si agitée que j'en fus effrayé. — Qu'est-il arrivé ? — Arina, ... — me dit-elle, vous comprenez, ... je rougis de vous le raconter. — Est-il possible ? mais avec qui donc ? — Pétrouchka le laquais. — Cette nouvelle me mit tout à fait hors de moi. Je suis ainsi fait, ... je n'aime pas les demi-mesures... Pétrouchka... n'était pas coupable ; j'aurais pu le punir ; ... mais suivant moi, il n'était pas coupable. Quant à Arina... qu'ajouter à cela ? Il n'y a vraiment rien à dire ; j'ordonnai naturellement qu'on lui coupât les cheveux ¹, qu'on l'habillât de *zatraps* ² et qu'on l'expédiât immédiatement à la campagne. Ma femme y perdit, il est

¹ Couper les cheveux à une jeune femme est regardé en Russie comme une punition infamante.

² Etoffe grossière dont les seigneurs habillent les femmes *dvorovi* de la dernière classe.

vrai, une excellente femme de chambre, mais il n'y avait rien à faire ; il est impossible cependant de tolérer des désordres pareils dans une maison ; il vaut mieux couper tout de suite les membres malades. Eh bien, maintenant, jugez-en vous-même ; vous connaissez ma femme ; c'est, comme je vous l'ai déjà dit, un ange... elle s'était attachée à Arina, ... et Arina qui la servait, n'a pas eu assez de conscience pour... Ah ! vraiment, il faut en convenir... Mais à quoi bon s'étendre là-dessus ? dans tous les cas, il n'y avait rien à faire. Cette preuve d'insensibilité m'a personnellement affecté et blessé au dernier point. Vous avez beau dire, — le cœur, les sentiments... non ! ne leur en demandez pas ! Nourrissez un loup aussi bien que vous voudrez, il aura toujours les regards tournés vers la forêt... C'est une leçon... Mais je voulais seulement vous prouver...

Et ici M. Zverkoff détourna la tête et s'enveloppa chaudement dans son manteau, en comprimant avec courage l'émotion qui l'agitait.

Le lecteur doit comprendre maintenant pourquoi je regardais Arina avec tant d'intérêt.

—Y a-t-il longtemps que tu as épousé le meunier ?
—lui demandai-je.

—Deux ans.

—Mais comment cela ? Ton maître te l'a donc permis ?

—On m'a rachetée.

—Qui cela ?

— Savéli Aléxéïevitch.

— Qui est-ce ?

— Mon mari. — Je remarquai qu'à ces mots Jermolaï avait comprimé un sourire. — Mon maître, continua Arina, — vous aurait-il parlé de moi ?

Je ne savais que lui répondre. — Arina ! — cria de loin le meunier ; celle-ci se leva et nous laissa seuls.

— Son mari est-il un brave homme ? — demandai-je à Jermolaï.

— Il n'y a rien à en dire.

— Ont-ils des enfants ?

— Ils en avaient un ; mais il est mort.

— Elle a donc plu au meunier ? Combien a-t-il donné pour l'affranchir ?

— Je n'en sais rien ; mais elle sait lire et écrire. Pour leur genre d'affaires, c'est une chose... comment dirai-je, qui peut être utile. Mais oui, du reste, il fant croire qu'Arina lui plaisait.

— Et toi, tu la connais depuis longtemps ?

— Depuis longtemps. J'allais autrefois chez ses maîtres. Leur bien n'est pas loin d'ici.

— Connaissais-tu le laquais Pétrouchka ?

— Pêtre Vassilitch ? Comment donc !

— Où est-il maintenant ?

— On l'a fait soldat.

Nous restâmes un moment sans parler. — Elle paraît souffrante ? — demandai-je à mon compagnon.

— Ah ! je le crois bien ! — Mais je gage que demain l'affût sera bon. Vous feriez bien de dormir un peu.

Une bande de canards sauvages passa en sifflant sur nos têtes et nous l'entendîmes s'abattre non loin de nous sur la rivière. La nuit était noire et le froid commençait à se faire sentir. Le chant des rossignols retentissait au fond des bois. Nous nous enfonçâmes dans le foin et quelques instants après nous dormions l'un et l'autre d'un profond sommeil.



III

BIROUK¹.

Je revenais de la chasse seul, en *drochki*²; j'avais encore huit verstes à faire pour arriver chez moi; ma bonne jument, trotteuse infatigable, courait fièrement sur la grande route poudreuse, et de temps en temps elle dressait les oreilles et jetait un hennisse-

¹ On appelle ainsi, en Russie, un homme taciturne et qui vit seul.

² Equipage découvert, à quatre roues très-légères.

ment étouffé ; mon chien harassé de fatigue suivait de près, et ne s'écartait point d'un pas ; on eût dit qu'il était attaché aux roues. L'orage approchait. En face de moi, un nuage énorme et aux reflets lilas s'élevait lentement au-dessus du bois ; des nuées grisâtres couraient rapidement à ma rencontre ; le feuillage des saules commençait à s'agiter en murmurant. La chaleur jusqu'alors étouffante tomba soudainement, et l'air devint froid et humide ; les ombres épaississaient de plus en plus. Je donnai un coup de rêne à mon cheval, descendis dans le ravin, traversai heureusement le lit d'un petit ruisseau qui était à sec, et dont les bords étaient garnis de broussailles, gravis la côte opposée, et entrai dans le bois. La route que j'avais prise traversait en serpentant un épais taillis de noisetiers, et l'obscurité y était déjà profonde ; j'avançais presque au hasard. Mon drochki heurtait à tout moment contre les racines noueuses des chênes centenaires et des tilleuls, et s'engageait dans les ornières profondes qu'avaient creusées les roues des charrettes ; mon cheval commençait à broncher. Un vent violent s'éleva tout à coup et s'engouffra dans le bois en mugissant, le bruit de quelques grosses gouttes d'eau se fit entendre dans le feuillage, un éclair sillonna le ciel et fut suivi de près par le roulement du tonnerre. La pluie tomba bientôt par torrents. Je ralentis ma course, et fus même bientôt obligé de m'arrêter ; mon cheval enfonçait dans la boue et je n'y voyais plus à deux

pas devant moi. Je parvins cependant à m'abriter tant bien que mal sous un épais buisson. Courbé en deux et la tête enfoncée dans mon manteau, j'attendais patiemment la fin de l'orage, lorsque à la lueur d'un éclair une forme élevée apparut à mes yeux sur la route, et comme je continuais à regarder de ce côté, elle se dressa devant moi, près du drochki, comme si elle sortait de terre.

—Qui es-tu?—me demanda une voix retentissante.

—Et toi-même, qui es-tu?

—Je suis le forestier.

Je lui dis mon nom.

—Ah ! je vous connais ! Vous allez à la maison ?

—Oui ; mais entends-tu l'orage ?

—Il est fort,—me répondit l'apparition.

Mais au même instant un éclair blafard illumina la route, et je pus voir distinctement celui qui m'avait abordé ainsi ; cette lueur soudaine fut suivie presque immédiatement d'un violent coup de tonnerre, et la pluie redoubla.

—Ça ne finira pas de sitôt,—reprit le forestier.

—Que faire ?

—Je vais, si vous voulez, vous conduire dans mon *isba*¹,—me dit le forestier d'un ton brusque.

—Tu me rendras service.

—Veuillez rester assis.

¹ Maison des paysans russes. Elles sont construites en bois et se composent d'un simple rez-de-chaussée.

Le forestier s'approcha de mon cheval, et l'ayant pris par la bride, il le fit avancer. Nous nous mîmes en route: Je me cramponnai au coussin du drochki qui se balançait comme le fait un bateau sur une mer houleuse, et appelai mon chien. Ma pauvre jument s'enfonçait dans la boue, glissait et bronchait à tout moment; le forestier marchait en tête, tantôt à droite, tantôt à gauche du brancard, et s'avancait dans l'ombre comme un spectre. Après m'avoir fait traverser ainsi une partie du bois, mon conducteur s'arrêta.

—Nous voici chez moi, maître,—me dit-il avec calme.

La kalitka tria sur ses gonds, et des petits chiens se mirent à aboyer en chœur dans la cour. Je levai les yeux, et distinguai à la lueur des éclairs une petite isba située au milieu d'un vaste emplacement entouré d'une haie en branches. Une des étroites fenêtres de ce lieu était faiblement éclairée. Le forestier conduisit mon cheval jusqu'au perron, et frappa à la porte.

—Voilà ! voilà !—cria une petite voix; puis un piétinement de pieds nus se fit entendre. On tira le loquet, et une petite fille de douze ans tout au plus, en chemise écourtée et retenue à la taille par une lisière, parut, une lanterne à la main, sur le seuil de la porte.

—Éclaire au maître,—lui dit mon hôte,—et moi je vais faire entrer votre drochki sous le hangar.

La petite fille jeta les yeux sur moi, et rentra dans l'isba; je la suivis.

L'isba du forestier se composait d'une seule chambre, et celle-ci avait une assez triste apparence; elle était basse, enfumée, dégarnie des ustensiles que l'on rencontre ordinairement chez le paysan; on n'y voyait ni cloisons ni soupentes. Un touloupe déchiré pendait au mur; plus loin, sur le banc, était couché un fusil, et un tas de chiffons étaient amoncelés dans un coin. Deux grands pots placés près du poêle complétaient cet ameublement qu'éclairait la lueur vacillante d'une *loutchina*¹ qui brûlait sur la table. Au milieu de la chambre pendait un berceau fixé à l'extrémité d'une longue gaule. La petite fille éteignit la lanterne, s'assit sur un escabeau, et se mit à balancer le berceau d'une main tout en ravivant de l'autre la flamme de la *loutchina*. Je promenai mes regards dans la chambre; le spectacle qu'elle offrait m'affecta profondément; rien de plus triste que l'intérieur d'une isba de paysan pendant la nuit. L'enfant qui était couché dans le berceau respirait péniblement.

—Tu es donc seule ici?—demandai-je à la petite fille.

—Oui, je suis seule,—me répondit-elle d'une voix faible et craintive.

—Tu es la fille du forestier?

—Oui,—me dit-elle en balbutiant.

La porte s'ouvrit en criant, et le forestier ayant

¹ Eclat de bois de sapin dont se servent les paysans russes pour éclairer leurs chaumières.

baissé la tête pour en franchir le seuil, entra dans la chambre. Il prit la lanterne qui était posée à terre, et s'approcha de la table pour allumer un bout de chandelle qui s'y trouvait.

—Vous n'êtes probablement pas accoutumé aux lout-china?—me dit-il en rejetant ses cheveux en arrière.

Je l'examinai attentivement, et son extérieur me frappa. C'était un homme d'une taille élevée, carré des épaules, et bâti comme on en voit peu. Les muscles saillants de sa poitrine et de ses bras robustes se dessinaient sous les plis de sa grosse chemise qui ruisselait d'eau. Une barbe épaisse et noire couvrait tout le bas de sa figure mâle et sévère; ses yeux bruns et peu ouverts, mais au regard fixe et hardi, étaient ombragés par des sourcils bien formés et qui se touchaient presque. Il s'arrêta devant moi, les deux mains posées sur les hanches.

Je le remerciai et lui demandai son nom.

—Je m'appelle Foma,—me répondit-il,—et on m'a surnommé Birouk.

—Ah! tu es Birouk?

Je le regardai avec un redoublement d'attention. J'avais souvent entendu parler du forestier Birouk à mon Jermolai et à d'autres habitants du pays; les paysans le craignaient comme le feu. Jamais homme, disaient-ils, n'avait rempli avec autant de vigilance les fonctions qui lui étaient confiées; il ne laissait pas soustraire le moindre fagot; à toute heure du jour, et même au milieu de la nuit, il tombait sur vous à

l'improviste comme une bourrasque de neige, et il n'y avait point à lui tenir tête ; il était fort et agile comme le diable. Pas moyen d'ailleurs de le corrompre ; ni l'eau-de-vie, ni l'argent n'avaient prise sur lui ; il ne se laissait séduire par rien. Déjà bien des fois on avait charitablement essayé de l'envoyer dans l'autre monde ; mais il ne s'était pas laissé faire.

Telle était la réputation de Birouk parmi les paysans du voisinage.

—C'est donc toi qui es Birouk ?—lui dis-je ;—j'ai entendu souvent parler de toi, frère. On prétend que tu es impitoyable.

—Je fais mon devoir,—me répondit-il d'un ton brusque ;—ce n'est pas tout que de manger le pain du maître, il faut le mériter.

Il prit la hache qui était passée à sa ceinture, s'assit par terre, et se mit à façonner une loutchina.

—Est-ce que tu n'as pas de femme ?—lui demandai-je.

—Non,—me répondit-il en frappant un grand coup de hache...

—Elle est donc morte ?

—Non... Oui... elle est morte,—reprit-il, et il se détourna.

Je me tus... Il leva la tête et me regarda.

—Elle a pris la fuite avec un bourgeois qui passait,—me dit-il en souriant d'un air farouche. A ces mots la petite fille baissa les yeux. L'enfant se réveilla

et se mit à crier. La petite s'approcha du berceau.—Tiens! prends-le,—lui dit Birouk en lui tendant un biberon couvert de crasse.—Voilà! elle l'a abandonné,—continua-t-il à demi-voix en me montrant l'enfant. Puis, il s'approcha de la porte; mais il s'arrêta et se tourna de mon côté.

—Vous ne voudrez sans doute pas de notre pain, maître?—me dit-il,—et nous n'avons que cela...

—Je n'ai pas faim.

—Faites comme bon vous semble. Je vous aurais bien fait chauffer le samovar, mais je n'ai pas de thé. Je vais aller voir ce que fait votre cheval.

Il sortit en tirant avec force la porte après lui. Je me mis de nouveau à examiner l'intérieur de l'isba; il me parut encore plus triste qu'avant. Cette odeur âcre qui est particulière aux lieux où la fumée séjourne, me prenait à la gorge. La petite fille se tenait immobile et les yeux baissés; de temps en temps seulement, elle agitait le berceau ou relevait timidement sa chemise sur son épaule; ses jambes nues pendaient le long de l'escabeau.

—Comment t'appelles-tu?—lui demandai-je.

—Oulita,—me dit-elle, en baissant encore plus son visage amaigri.

Le forestier rentra et s'assit sur le banc.—L'orage se calme,—me dit-il après un instant de silence.—Si vous le désirez, je vais vous conduire hors du bois.

Je me levai.

Birouk prit son fusil et se mit à examiner la batterie.

—Pourquoi le prends-tu ?—lui demandai-je.

—On fait des sottises dans le bois... On coupe un arbre dans le ravin de la Jument.

—Comment peux-tu l'entendre d'ici ?

—D'ici, non, mais de la cour.

Nous sortîmes ensemble. La pluie avait entièrement cessé. Un épais rideau de nuages s'étendait à l'horizon, et de longs éclairs s'y dessinaient encore par moments ; mais au-dessus de nous le ciel était d'un bleu sombre et de rares étoiles scintillaient à travers des nuages pluvieux qui fuyaient. On commençait déjà à distinguer la forme des arbres que le vent et la pluie venaient de battre avec tant d'acharnement. Nous nous mîmes à prêter l'oreille. Le forestier ôta son bonnet et baissa la tête.

—Voi... voilà...—dit-il tout à coup en étendant la main.—Ils ont choisi une jolie nuit.

J'écoutai en vain ; je ne distinguais que le bruit des feuilles. Birouk sortit mon cheval du hangar.

—Si nous ne nous dépêchons pas,—me dit-il,—je pourrai bien le manquer.

—Je vais t'accompagner. Y consens-tu ?

—Soit,—dit-il en faisant reculer le cheval.

—Nous l'aurons bientôt pris ; je vous reconduirai ensuite. Allons !

Nous partîmes ; Birouk marchait en avant, et moi je le suivais de près. Je ne sais vraiment pas comment il trouvait son chemin au milieu des arbres et des broussailles, mais il s'avancait d'un pas rapide,

sans hésiter, et ne s'arrêtait de temps en temps que pour écouter les coups de hache.

— Voyez - vous cela ! — dit-il entre ses dents.

— Entendez - vous ? entendez - vous maintenant ?

— De quel côté ?

Le forestier haussa les épaules. Nous nous engageâmes dans le ravin ; lorsque nous fûmes à l'abri du vent, je commençai à entendre très-distinctement le bruit d'une hache. Birouk me regarda en faisant un signe de tête. Nous continuâmes à nous avancer en marchant au milieu des fougères et des orties. Un craquement sourd et prolongé frappa mon oreille...

— Il l'a coupé ! — murmura Birouk.

Le ciel continuait à s'éclaircir ; on commençait à y voir dans le bois. Nous arrivâmes enfin à l'extrémité du ravin.

— Attendez-moi ici, — me dit le forestier à demi-voix ; et redressant son fusil, il se baissa et disparut au milieu des buissons.

J'écoutai attentivement ; malgré les mugissements du vent je distinguais des sons assez faibles qui s'élevaient à peu de distance de l'endroit où je me tenais : on abattait à coups de hache les branches d'un arbre ; puis, j'entendis le souffle d'un cheval, le cri discordant des roues d'une télégä... — Où vas-tu ? arrête ! — s'écria tout à coup Birouk d'une voix tonnante. — Ces paroles furent suivies d'un cri plaintif comme celui d'un lièvre... Une lutte venait de s'engager. — Non ! non ! — répétait Birouk d'une voix haletante, — tu ne

m'échapperas pas...—Je me précipitai dans cette direction, et après avoir trébuché plus d'une fois j'arrivai sur le lieu du combat. Le forestier était étendu par terre au pied d'un arbre coupé ; il tenait le voleur qui se débattait sous lui, et dont il s'efforçait de lier les mains avec une ceinture. Je m'approchai des combattants ; le paysan était déguenillé, mouillé jusqu'aux os, et une longue barbe en désordre lui donnait une physionomie des plus sinistres. Birouk se releva et força son prisonnier à en faire autant. Un cheval décharné couvert d'une natte toute déchirée et une téléga étaient à quelques pas plus loin dans le fourré. Le forestier était silencieux ; le paysan se taisait aussi, mais il hochait la tête.

—Laisse-le en paix!—dis-je à l'oreille de Birouk, —je payerai le prix de l'arbre.

Birouk ne me répondit pas ; il saisit la crinière du cheval de la main gauche (il avait passé la main droite dans la ceinture du voleur).

—Allons ! tourne-toi, *corneille* ¹,—dit-il d'un ton rude.

—Voilà, là-bas, ma petite hache ; prenez-la, —balbutia le paysan.

—Il ne faut pas la perdre, en effet,—reprit le forestier en relevant la hache.

Nous partîmes ; je marchais par derrière... Chemin

¹ On appelle *corneille* (en russe *varona*) les gens dont on veut se moquer.

faisant, quelques gouttes d'eau nous annonçèrent que la pluie allait recommencer; elle ne tarda point effectivement à tomber à flots. Ce n'est pas sans peine que nous parvinmes à regagner la demeure du forestier. Lorsque nous l'eûmes atteinte, Birouk laissa le cheval au milieu de la cour, conduisit le paysan dans l'isba, relâcha le nœud du kouchak qui lui retenait les mains, et le fit asseoir dans un coin. Je me plaçai en face sur le banc.

—Quelle ondée!—me dit le forestier.—Il faut attendre qu'elle passe. Ne voulez-vous pas vous reposer un peu?

—Non, merci.

—Pour ne pas vous incommoder,—me dit-il en montrant le paysan,—je l'aurais bien mis dans la petite chambre à côté, mais le loquet...

—Laisse-le là; il ne me dérange pas,—répondis-je.

Le paysan me regarda sans relever la tête. Je pris la ferme résolution de délivrer le pauvre diable, à quelque prix que ce fût. Il était toujours immobile sur le banc où Birouk l'avait placé en entrant. La lumière de la lanterne l'éclairait en plein, et je l'observai plus attentivement; il avait la figure hâve et couverte de rides, des sourcils fauves, le regard inquiet, et tous ses membres étaient d'une maigreur effrayante... La petite fille s'étendit à ses pieds sur le plancher. Quant à Birouk, il était assis devant la table, la tête posée sur ses deux mains. Un grillon

chantait dans le coin, ... la pluie battait contre le toit et les vitres; nous étions tous silencieux.

—Foma Kousmitch,—dit tout à coup le paysan d'une voix sourde et cassée,—eh! Foma Kousmitch?

—Que veux-tu?

—Relâche-moi.

Birouk ne répondit pas.

—Relâche-moi. C'est par misère... Relâche-moi.

—Je vous connais, — dit le forestier d'un air sombre.—Toute votre commune est taillée sur le même patron. Vous êtes tous plus voleurs les uns que les autres.

—Relâche-moi,—reprit le paysan,—c'est l'intendant... nous sommes ruinés. Oui, tout à fait ruinés. Relâche-moi.

—Ruinés?... ce n'est pas une raison pour voler.

—Relâche-moi, Foma Kousmitch. Ne me perds pas. Chez vous, tu sais bien ce qui m'attend. L'intendant me dévorera; vrai.

Birouk se détourna. Le paysan tremblait par moments comme s'il avait la fièvre. Il agitait aussi quelquefois la tête d'une façon étrange, et sa respiration était précipitée.

—Relâche-moi,—continua-t-il à répéter avec un accent de désespoir.—Relâche-moi, au nom de Dieu, relâche-moi. Je payerai, comme il y a un Dieu. Oui, c'est la misère... Les petits crient à la maison; tu sais bien ça. Que veux-tu, cette vie-là est si dure!

—C'est une mauvaise excuse ; tu ne devais pas voler pour cela.

—Quand ce ne serait que mon pauvre cheval...—dit le paysan ;—laisse-moi au moins mon cheval... c'est tout mon bien... ne me l'enlève pas.

—C'est impossible ; je te l'ai déjà dit. Moi aussi j'ai des devoirs à remplir. On exige que je sois sévère pour vous autres.

—Relâche-moi. C'est la misère, Foma Kousmitch ; c'est la misère, aussi vrai que j'existe.

—Je vous connais.

—Relâche-moi, au nom du ciel.

—Allons ! en finiras-tu ? Tais-toi ; tu sais bien que je ne plaisante pas. Il y a un maître là ; tu ne le vois donc pas ?

Le pauvre diable baissa la tête. Birouk se mit à bâiller et appuya son front contre la table. La pluie continuait toujours ; j'attendais impatiemment le dénouement de cette triste scène.

Le paysan se redressa subitement ; ses yeux s'animèrent et ses joues livides se colorèrent.—Allons ! tiens, — s'écria-t-il en clignant les yeux et avec le frémissement de la haine sur les lèvres — dévore, maudit assassin, bois le sang d'un chrétien, bois-le..

Le forestier se retourna.

—C'est à toi que je parle,—continua de plus belle le paysan,—à toi, *asiatique*¹, buveur de sang, à toi !

¹ Terme populaire qui s'est probablement répandu en Russie à l'époque de l'invasion tatare.

—As-tu perdu l'esprit?—dit le forestier;—je crois plutôt que tu es ivre.

—Ivre? N'est-ce pas à tes frais que je me suis enivré? maudit tueur d'âmes, bête féroce, bête féroce!

—Je vais... t'apprendre...

—Va toujours! Qu'est-ce que ça me fait; je suis prêt à tout. Que veux-tu que je devienne sans cheval? Assomme-moi; j'aime mieux en finir tout de suite que de mourir de faim. Que tout périsse à la fois... femme, enfants! Quant à toi, sois tranquille, nous te retrouverons bien.

Birouk se leva.

—Frappe! frappe!—reprit le paysan avec rage;—frappe! allons, frappe donc!

A ces mots la petite fille, qui était restée couchée, se releva avec vivacité.

—Silence!—cria le forestier d'une voix tonnante, et il fit un pas en avant.

—Allons! laisse-le, Foma, — m'écriai-je à mon tour, — cela n'en vaut pas la peine.

—Je ne me tairai pas,—reprit le malheureux avec plus de violence que jamais.—Autant crever comme ça! Tu es un tueur d'âmes, une bête féroce... Mais attends... tu ne régneras plus longtemps... On te servira le gosier un peu fort, va!

Birouk le saisit par l'épaule... Je courus au secours du paysan.

—Laissez-le, maître!—me cria le forestier.

Cette injonction ne m'intimida pas, et je portais

déjà les mains en avant ; mais à mon grand étonnement, Birouk dénoua subitement le kouchak qui liait les bras du paysan, et saisissant celui-ci par la nuque, il lui enfonça son bonnet sur les yeux, ouvrit la porte, et le poussa dehors.

—Va-t-en au diable, avec ton cheval!—lui cria-t-il en le voyant s'éloigner,—et rappelle-toi que si jamais je te reprends...

Cela dit, le forestier rentra tranquillement dans l'isba, ferma la porte, et se mit à remuer je ne sais quoi dans un coin.

—Vraiment, Birouk,—lui dis-je,—tu m'as étonné... Tu es un brave homme, à ce que je vois...

—Allons! maître, ne parlons pas de cela,—me répondit-il d'un ton d'impatience.—Mais n'allez pas le raconter. Je vais maintenant vous reconduire, car il paraît que la pluie ne cessera pas de sitôt. Ah! le voilà qui détale!—ajouta-t-il à demi voix en entendant le bruit que faisaient les roues d'une téléga qui passait devant les fenêtres de l'isba.—Ah! je le...

Une demi-heure après je prenais congé de lui sur la lisière du bois.



IV

MALINOVA.

Au commencement d'août, en Russie, les chaleurs deviennent presque insupportables, comme on le sait. A cette époque de l'année, l'homme le plus endurci et le plus patient est obligé de renoncer aux plaisirs de la chasse depuis midi jusqu'à trois heures, et le chien le plus intrépide commence, suivant un dicton vulgaire, à lécher les éperons de son maître, ou en d'autres termes, il le suit à petits pas, les yeux à

moitié fermés, le regard languissant et en tirant la langue; les ordres les plus impérieux restent sans effet sur lui; il agite la queue d'un air humble, ses traits expriment la soumission la plus complète, mais il n'en trotte pas moins paisiblement derrière vous.

C'est précisément par une journée pareille que j'étais à chasser, il y a de cela quelques années. Je résistai pendant longtemps à la tentation de me coucher à l'ombre d'un arbre, ne fût-ce que pour un instant; mon chien continuait, il est vrai, à battre les buissons avec beaucoup de zèle, mais probablement sans espoir d'y rien découvrir; la chaleur devenant de plus en plus accablante, je me décidai enfin à chercher un refuge contre le soleil. Je me traînai tant bien que mal vers les bords de l'Ista, déjà connus de mes indulgents lecteurs, descendis la berge et me dirigeai, en suivant la plage sablonneuse et humide, du côté d'une source connue dans le pays sous le nom de « Malinova. » Les eaux de cette source, qui s'échappent de la berge, suivent un ravin profond mais peu étendu, et viennent tomber dans la rivière à vingt pas tout au plus de leur origine, en formant une cascade dont le murmure rappelle le bruit confus d'une conversation enjouée. Des buissons de chêne tapissent les flancs du ravin; l'herbe qui entoure la source est courte et verdoyante; tout en serpentant au fond du ravin, ce petit filet d'eau, froide et argentée, est presque constamment à l'abri des rayons du soleil. J'atteignis la source; un puits en écorce de

bouleau y avait été laissé sur l'herbe par quelque paysan, à l'intention de ceux qui, comme lui, viendraient s'y désaltérer... J'en profitai; puis, m'étant étendu à l'ombre, je me mis à examiner les environs. Près du point de la rivière où la chute en question forme un cercle d'ondulations perpétuellement renaissantes, étaient assis deux vieillards; ils me tournaient le dos. L'un d'eux était grand et robuste; il était coiffé d'un bonnet de peluche, et son kaftane était presque neuf; il pêchait à la ligne. L'autre était petit et chétif; il avait une redingote de *moukhoïar*¹ rapiécée, et passait à tout moment la main sur sa tête grisonnante comme pour la préserver des rayons du soleil, car, il n'avait point de coiffure; il tenait sur ses genoux un pot rempli de vers. Je ne tardai pas à le reconnaître, c'était un nommé Stépouchka, du village de Choumikina... Avant d'aller plus loin, je vais faire part au lecteur des renseignements que j'avais recueillis sur ce curieux personnage.

Le village de Choumikina est assez considérable; à l'une des extrémités de la grande rue qui le traverse, s'élève une église de pierre, dédiée à saint Côme et à saint Damien. En face de cette église, se dressait fièrement autrefois une vaste habitation seigneuriale, avec toutes ses dépendances, offices, ateliers, écuries, remises et hangars, bains, cuisines, logements pour les hôtes de passage et les intendants, orangeries,

¹ Étoffe grossière et d'un très-bas prix.

balançoires pour les paysans, et quelques autres constructions du même genre plus ou moins utiles. Tout y allait à souhait, lorsque, un beau matin, cette fastueuse résidence fut détruite de fond en comble par un incendie. Les maîtres du logis se transportèrent dans un autre nid, et ce lieu si animé jadis se transforma bientôt en un désert ou peu s'en faut. On n'y voyait plus maintenant qu'un potager au milieu duquel s'élevaient encore çà et là des tas de briques, restes des dernières fondations; quelques poutres, arrachées à l'incendie, avaient servi à construire, non loin de là, à la hâte, une petite isba que l'on avait couverte de planches, achetées dix ans avant pour le toit d'un pavillon gothique qui n'avait jamais été achevé, et ce modeste réduit servait d'habitation à un jardinier, nommé Mitrophane, à sa femme Aksinia, et à leurs sept enfants. Il avait été enjoint à Mitrophane de fournir de légumes la table du seigneur qui habitait maintenant une terre située à cent cinquante verstes de là; Aksinia avait été préposée à la garde d'une vache tyrolienne que l'on avait fait venir de Moscou à grands frais, mais qui, étant stérile, n'avait jamais donné une goutte de lait, et d'un canard mâle, bête magnifique, orné d'une huppe et couleur marron, unique représentant de la basse-cour seigneuriale; quant aux enfants de Mitrophane, il ne leur avait été assigné aucune fonction, vu leur jeune âge, mais ils n'en étaient pas moins déjà de francs paresseux. Je m'étais arrêté plusieurs fois chez ce jardinier;

je lui achetais, en passant, des concombres qui, du reste, étaient d'une grosseur énorme, même au cœur de l'été, et se distinguaient surtout par leur goût aqueux et l'épaisseur de leur peau jaunâtre et coriace. C'est pendant une de ces visites que j'avais aperçu pour la première fois Stépouchka. Des nombreux dvorovi que l'on comptait à Choumikina lorsque ce village était une résidence seigneuriale, il ne restait plus que Mitrophane et sa famille, et un vieillard complètement sourd, Guérasime, qu'une femme de soldat¹, créature fort peu avenante et borgne, logeait par charité dans un coin de son isba; quant à Stépouchka, il ne pouvait être rangé, ni dans la classe des dvorovi, ni même dans celle des êtres humains, en général; c'était, ainsi que nous allons le voir, une créature d'un ordre particulier.

Tout homme, quel-qu'il soit, occupe une certaine place dans la société; il n'est pas un individu au monde qui, vivant au milieu des autres hommes, ne se trouve réuni au centre commun par une attache quelconque. Les dvorovi mêmes sont dans ce cas; ils touchent des appointements, ou reçoivent de leur seigneur une ration de nourriture plus ou moins suffisante pour leur entretien. Stépouchka faisait exception à la règle; il ne lui était accordé aucune espèce de secours, il ne se connaissait point de parents, et

¹ Les paysannes sont affranchies lorsque leurs maris sont faits soldats, mais elles continuent ordinairement à vivre dans les villages qu'habitent leurs familles.

personne ne songeait à lui. Cet étrange personnage n'avait même point de passé ; il était inconnu et n'avait jamais figuré probablement dans une révision¹. Le bruit courait qu'il avait été jadis valet de chambre de je ne sais qui ; mais on ignorait complètement son origine, comment il se trouvait au nombre des serfs du domaine de Choumikina, par quelles circonstances il était devenu possesseur du kaftane de mouklioïar qu'il portait depuis un temps immémorial, où il demeurerait et comment il faisait pour vivre ; — personne ne pouvait répondre à une seule de ces questions, et, à vrai dire, aucun des habitants du lieu ne s'y intéressait. L'oncle Trafime, qui connaissait la généalogie de tous les dvorovi jusqu'à la quatrième génération en ligne ascendante, est le seul auquel on eût entendu dire une fois que Stépouchka avait eu jadis dans le pays une parente ; c'était, autant qu'il pouvait se le rappeler, une femme turque, que feu le brigadier Alexi Romanitch, seigneur du village, avait daigné ramener dans un convoi à la fin d'une campagne. Les jours de fête, lorsque, suivant l'ancien usage, toute la maison était régälée de flans et d'eau-de-vie, jamais Stépouchka n'était admis aux tables et aux tonneaux qui se dressaient alors de tous côtés ; il ne venait point, comme tous les autres, baiser la main du maître, après lui avoir fait un profond salut ; il ne lui était point permis d'avalier d'un trait, en

¹ Dénombrement périodique de la population.

présence de celui-ci et à sa santé, un verre d'eau-de-vie, rempli par les soins d'un intendant au ventre rebondi ; quelquefois un des assistants lui tendait, en passant et par compassion, un morceau de gâteau entamé ; telle était la seule aubaine qui lui échût en partage dans ces galas. On lui souhaitait, il est vrai, la fête le jour de Pâques, mais il ne retrouvait point la manche grasse de sa redingote, il ne sortait point de sa poche de derrière un œuf rouge, il ne l'offrait pas, en clignant les yeux et d'un air gauche et ému, aux filles du maître ou à leur respectable mère. Il passait l'été dans un petit hangar, derrière le poulailler, et en hiver, il se réfugiait dans la petite chambre qui précède le bain ¹ ; à l'époque des grandes gelées, il s'abritait dans le grenier à foin. On le voyait aller et venir ; quelquefois on lui appliquait un coup de poing, mais on ne lui parlait pas ; il ne lui était même jamais arrivé, à ce que je crois, d'ouvrir la bouche.

Peu de temps après l'incendie de la maison et des dépendances seigneuriales, cet être abandonné avait été chercher un asile chez le jardinier Mitrophane. Celui-ci l'avait laissé faire ; il ne s'était point empressé de le mettre à la porte, mais il ne l'avait point invité non plus à rester. Aussi ne peut-on pas dire que Stépouchka vécût chez le jardinier ; il végétait dans le

¹ Les bains se composent, dans les villages, de deux pièces dont l'une sert d'antichambre.

potager. Il marchait et se mouvait sans faire le moindre bruit ; lorsqu'il éternuait ou qu'il toussait en se couvrant la bouche, une sorte d'anxiété se peignait sur sa physionomie ; il était toujours en l'air et courait silencieusement d'un coin à l'autre comme une fourmi ; mais ces allées et venues perpétuelles n'avaient qu'un seul objet, — la nourriture. Au reste, cette préoccupation était fort naturelle ; le pauvre Stépouchka serait très-certainement mort de faim s'il n'avait ainsi constamment veillé à sa subsistance. Ne pas savoir en se levant où ni comment on mangera le soir est un sort assez triste. Stépouchka était cependant fort peu exigeant en fait de nourriture ; tantôt on le voyait, assis sous une haie, avaler une rave ou émietter un trognon de chou couvert d'ordures, tantôt il passait tout essoufflé et traînant, Dieu sait où, un seau d'eau, ou bien encore on le surprenait allumant un peu de feu sous un pot dans lequel il jetait de petits morceaux d'une substance noire qu'il avait apportée mystérieusement enveloppée dans un pli de sa redingote ; parfois aussi on l'entendait frapper à petits coups dans son coin avec un morceau de bois, plantant quelques clous et assujettissant une planche pour le pain ; mais suivant son habitude, il procédait à ces diverses occupations sans dire un mot, avec une sorte de méfiance ; à peine avait-on eu le temps de l'entrevoir qu'il était déjà caché quelque part. Souvent il disparaissait pour plusieurs jours ; mais personne, bien entendu, ne remarquait ces absences...

Puis tout à coup il revenait à son gîte habituel ; on le découvrait un beau matin près d'une haie plaçant à la dérobee quelques éclats de bois sous une marmite. Il avait les traits fins, les yeux petits et jaunâtres, les cheveux qui descendaient sur le front, un nez effilé, des oreilles énormes et transparentes ; sa barbe n'était jamais faite, mais elle ne dépassait jamais une certaine longueur. Tel est le portrait de l'individu que je venais d'apercevoir sur le bord de l'Ista, en compagnie d'un autre vieillard.

Je m'approchai des deux pêcheurs, et leur ayant souhaité le bonjour, je m'assis à côté d'eux. Le compagnon de Stépouchka était aussi de ma connaissance ; c'était un serf affranchi qui avait appartenu au comte Petre Ilitch¹ ; il se nommait Mikail Savélitch, mais on lui avait donné le surnom de Toumane¹. Il demeurait chez un bourgeois de Bolkhoff, propriétaire d'une auberge où je m'arrêtais souvent.

Les jeunes employés du gouvernement et toutes les personnes qui voyagent pour leur plaisir (les marchands enfoncés dans leurs coussins ont bien autre chose en tête) remarquent sur la grande route d'Orel, à peu de distance du bourg de Troïtsk, une grande maison à deux étages, entièrement abandonnée, dont le toit s'est affaissé et dont les fenêtres sont bouchées avec des planches ; elle touche presque au grand chemin. Rien de plus triste que cette ruine, surtout

¹ Brouillard.

en plein midi et par un beau soleil. C'est là qu'habitait autrefois le comte Petre Ilitch, riche seigneur de l'ancienne roche, très-célèbre par l'hospitalité et le faste qu'il déployait. Tous les propriétaires du gouvernement se trouvaient quelquefois réunis chez lui, dansant et se livrant à toutes sortes de réjouissances, au bruit étourdissant d'un orchestre domestique, à la lueur des pétards et des chandelles romaines ; plus d'une vieille femme, en passant actuellement devant cette maison délaissée, doit pousser un soupir en songeant aux plaisirs de sa jeunesse et aux temps qui ne sont plus. Le comte mena joyeuse vie pendant longtemps ; il continua pendant longtemps à accueillir d'un air épanoui et le sourire sur les lèvres les flots de parasites qui affluaient sous son toit... Mais malheureusement sa fortune finit avant lui. Lorsqu'il eut complété sa ruine, il partit pour Pétersbourg, afin d'y solliciter une place, mais il mourut à l'auberge avant d'avoir rien obtenu. Toumane avait servi dans la maison du comte en qualité de maître-d'hôtel, et c'est de son vivant que le comte avait affranchi ce vieux serviteur. Toumane était maintenant un homme de soixante et dix ans environ ; il avait une figure régulière et agréable ; lorsqu'il souriait, ce qui lui arrivait souvent, son sourire avait cette expression de noblesse et de bonté qui est particulière aux hommes du siècle de Catherine ; il parlait lentement, d'une voix un peu nazillarde, et toutes les fois qu'il se mouchait ou qu'il prenait une prise de tabac, il le faisait avec une sorte

de gravité et comme s'il eût accompli un acte important.

— Eh bien ! Mikail Savélitch , — lui demandai-je, — as-tu pris quelques poissons ?

— Mais, voilà, — veuillez regarder dans le panier..., j'ai attrapé deux perches et cinq ou six mulets. Montre-les, Stépa.

Stépouchka me tendit la corbeille.

— Comment cela va-t-il, Stépane¹ ? dis-je à celui-ci.

— Mais... mais... mais pas mal, père, — me répondit-il, avec une difficulté extrême.

— Et Mitrophane se porte-t-il bien ?

— Oui, cer... certainement, père.

Le pauvre diable se retourna.

— Mais ça ne mord pas trop bien ; — reprit Toumane. — Il fait trop chaud ! Le poisson est caché sous les buissons ; il dort. Mets-moi un ver, Stépa.

Celui-ci obéit ; il prit un ver, le mit sur la paume de sa main, le frappa deux ou trois fois, l'ajusta à l'hameçon, cracha dessus et le tendit à Toumane.

— Merci, Stépa. Et vous, père, — dit-il en se tournant vers moi, — vous daignez chasser ?

— Comme tu le vois.

— Ah ! vraiment ? — Ce petit chien-là est-il anglais ou *fourlandais* ?

Le vieillard aimait à montrer parfois que lui aussi il avait, dans son temps, hanté le monde.

¹ Stépouchka et Stépa sont les diminutifs de Stépane (Etienne).

—Je ne sais pas de quelle race il est; mais c'est une bonne bête.

—Ah! vraiment? — Chassez-vous quelquefois au chien courant?

—Oui, j'ai une petite meute.

Toumane sourit et branla la tête. — Oui, en effet; — dit-il, — il y a des gens qui aiment les chiens, et d'autres ne sauraient qu'en faire. Moi, je pense, dans ma simplicité, que c'est surtout pour l'apparence qu'il faut tenir des chiens. Mais alors tout le reste doit être aussi en bon état; il faut avoir de bons chevaux, de bons piqueurs, et ainsi du reste. Le défunt comte, Dieu veuille avoir son âme, n'était pas, à vrai dire, grand chasseur, mais il n'en avait pas moins une meute, et daignait s'en servir deux ou trois fois par an. Les piqueurs se rassemblaient alors dans la cour en habits rouges galonnés et commençaient à sonner du cor; Sa Seigneurie daignait paraître, et on amenait un cheval à Sa Seigneurie; lorsque Sa Seigneurie était montée à cheval, le chef des piqueurs lui mettait les pieds dans les étriers, puis, ôtant son bonnet, il y posait l'extrémité des rênes et les tendait à Sa Seigneurie. Cela fait, Sa Seigneurie daignait claquer, comme cela, de la langue; les piqueurs poussaient aussitôt un cri et on partait. Un des piqueurs ne quittait pas le comte; il tenait attachés avec une laisse de soie les deux chiens favoris, et il en avait bien soin, je vous assure. Ce piqueur-là était perché sur une selle cosaque, très-élevée; c'était un rougeaud, et il vous avait de gros yeux

qu'il faisait rouler à plaisir. Il y avait aussi, bien entendu, des invités qui suivaient la chasse. On s'amusait, tout se passait convenablement, et puis... Ah ! il m'a échappé, l'asiatique ! — ajouta-t-il en tirant sa ligne.

— On dit que le comte a mené joyeuse vie. Est-ce vrai ? — demandai-je au vieillard.

— C'était un homme qui aimait à faire figure ; c'est connu ; — me répondit Toumane, et ayant craché sur son hameçon, il le rejeta dans la rivière ; — les plus grands personnages de Pétersbourg, on peut le dire, venaient lui rendre visite en passant. Ils s'asseyaient à sa table tout couverts de rubans bleus. Mais aussi, c'est qu'il n'y en avait pas comme lui pour faire les honneurs d'une maison. Il avait coutume de m'appeler alors et me disait : « Toumane, il faut te procurer pour demain des *sterlets*¹ vivants, donne tes ordres en conséquence. — Je n'y manquerai pas, Votre Excellence. » — Kaftanes brodés, perruques, cannes, odeurs, *eau de Colone* de première qualité, tabatières, tableaux deux fois hauts comme vous, tout cela lui arrivait de Paris en droite ligne. Donnait-il un repas, Dieu tout-puissant, maître de ma vie ! Feux d'artifices, promenades en équipages, c'était un train ! On tirait même le canon. Il y avait toujours dans la maison un orchestre de quarante musiciens au grand complet. Le maître de chapelle était un étranger, mais il finit par devenir exigeant ; il voulait à toute

¹ Poisson très-estimé en Russie.

force dîner à la table du maître, et le comte n'entendait pas cela. — « Mes musiciens, dit-il, connaissent leur affaire et peuvent se passer de lui. Qu'on le mette à la porte, et que Dieu l'accompagne. » — Il fallut bien lui obéir; il était le maître. On dansait aussi quelquefois; cela durait jusqu'au jour, et c'était l'*écossaise matradowe*... Eh!... eh!... eh!... te voilà pris, frère! — dit ici le vieillard en coupant court à sa narration, et il tira sa ligne à laquelle pendait un mulet.—Tiens, Stépa,—et il lui tendit le poisson.

—Le maître était ce qu'un maître doit être,—reprit-il en lançant de nouveau sa ligne;—puis, il avait bon cœur. Il nous battait quelquefois; mais à peine était-ce fini, qu'il l'oubliait. On ne pouvait lui reprocher qu'une seule chose; il avait des *matresses*. Oh! les *matresses*! C'est ça, Dieu me le pardonne, qui l'a perdu! Il les prenait ordinairement dans notre classe. Elles auraient dû ne pas se montrer trop exigeantes. Ah! bien oui! Il leur fallait au contraire ce qu'il y avait de plus beau dans toute l'*Europe*. Après ça, vous me direz qu'il était bien libre de vivre à sa guise; oui sans doute, un maître fait ce que bon lui semble... , mais il aurait pu ne pas se ruiner. Il y en avait une surtout qui lui a coûté cher; elle s'appelait Akoulina; mais Dieu veuille avoir son âme, elle est morte maintenant! C'était une fille du commun; son père était *deciatski*¹ à Sitofa; mais elle

¹ Dizainier, titre que l'on donne dans les villages à des

était méchante comme tout. On peut dire qu'elle avait ensorcelé le comte ; elle a fait un soldat de mon neveu... : il avait renversé une tasse de chocolat sur sa robe... ; et il n'est pas le seul qui ait eu à se plaindre d'elle... Eh bien ! malgré ça, c'était tout de même un bon temps !—Ici le vieillard poussa un profond soupir ; puis, il baissa la tête, et resta silencieux.

Quoique nous fussions à l'ombre, la chaleur était extrême, et l'on se tournait en vain de tous côtés pour sentir un souffle de vent ; l'air était d'une immobilité parfaite. Le soleil dardait ses rayons ardents ; le ciel était limpide, mais d'un bleu foncé ; en face de nous , de l'autre côté de la rivière, s'étendait un champ d'avoine, dont les épis qui commençaient à jaunir étaient entremêlés de quelques touffes d'absinthe ; on n'y distinguait point le moindre mouvement. Un peu plus bas, un cheval de paysan se tenait dans l'eau jusqu'aux genoux et agitait lentement sa queue humide ; au pied des buissons qui couronnaient la rive, un gros poisson paraissait tout à coup à la surface de l'eau, et après avoir lâché quelques bulles d'air redescendait lentement au fond, laissant après lui un cercle de petites rides qui s'effaçaient bientôt. Des grillons chantaient de tous côtés dans l'herbe roussie ; le cri des caillies était plus traînant que d'ordinaire ; des éperviers planaient majestueusement au-dessus des champs de blé, et

paysans placés sous les ordres du starosta, et chargés en particulier de la police et des travaux dans les villages.

s'arrêtaient par moments en étalant la queue et en battant des ailes. Accablés par la chaleur, nous restions assis sans faire le moindre mouvement. Un bruit de pas s'éleva subitement derrière nous, du côté de la source. M'étant retourné, j'aperçus un paysan d'une cinquantaine d'années qui descendait le ravin ; il était couvert de poussière, en *lapti*¹, et portait sur le dos son arniak et une besace en écorce. Il s'approcha de la source, s'y désaltéra avec avidité et se releva.

— Eh ! Vlass ! — s'écria Toumane en le regardant ; — bonjour, frère ! d'où Dieu t'amène-t-il ?

— Bonjour, Mikail Savélitch, — répondit le paysan en s'approchant. — Je viens de loin.

— Et d'où donc ? — lui demanda Toumane.

— J'ai été voir mon maître à Moscou.

— Pourquoi ?

— J'avais une grâce à lui demander.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai été le prier de diminuer ma redevance, ou bien de me mettre à la corvée, ou bien encore de me transporter sur une autre terre. Mon fils est mort ; il m'est impossible, maintenant que je suis seul, de me tirer d'affaire.

— Ton fils est donc mort ?

— Il est mort, — répondit le paysan ; et il fit une

¹ Chaussure en écorce de bouleau que les paysans portent surtout en voyage.

pause. — Le défunt était *izvostchik*¹ à Moscou, et c'est lui, je dois l'avouer, qui payait mon abrok.

— Vous êtes donc maintenant à l'abrok?

— Oui.

— Eh bien ! qu'est-ce que ton maître t'a répondu ?

— Mon maître ? Il s'est mis en colère ; ... il m'a dit : Comment oses-tu te présenter à moi sans m'en avoir fait demander la permission ? Ces choses-là regardent l'intendant. Tu devais avant tout, — m'a-t-il dit, — t'adresser à l'intendant. Et où veux-tu que je te transporte ? Commence, — dit-il, — par payer ce que tu me dois d'arriéré.

— Eh bien ! et tu es revenu comme cela ?

— Oui. Cependant avant de repartir, l'idée m'est venue d'aller voir si le défunt n'avait pas laissé quelque chose après lui ; mais je n'ai rien pu tirer au clair. Arrivé chez son patron je lui dis comme ça : C'est moi qui suis le père de Philippe. — Qu'est-ce qui me le prouve ? — me répondit-il. — D'ailleurs, — me dit-il, — ton fils n'a rien laissé ; il me redoit au contraire. — Là-dessus, moi, je m'en suis allé.

Tout en parlant ainsi, le paysan souriait ; on eût dit que ce qu'il racontait ne le concernait pas. Mais une petite larme brillait dans son œil voilé, et parfois un tiraillement involontaire contractait ses lèvres.

— Et maintenant tu t'en retournes à la maison ?

— Où veux-tu que j'aille ? Certainement que je vais

¹ Cocher de voiture de place.

à la maison. Ma femme doit crier la faim à cette heure.

—Tu devrais... comment donc?...—s'écria tout à coup Stépouchka. Mais il se troubla, et se remit à fouiller silencieusement dans le pot qu'il avait sur les genoux.

—Irás-tu voir l'intendant?—reprit Toumane tout en regardant Stépouchka d'un air étonné.

—A quoi bon? J'ai un arriéré; mon fils a été un an malade avant de mourir, et n'a même pas pu payer son propre abrok. Ah! ça ne m'inquiète guère! Il serait bien malin s'il trouvait quelque chose à me prendre. Ah! je l'en défie! En fait de garanties,—ajouta-t-il en riant,—je n'en ai pas une au service de Kinticiane Sémenitch; il n'a qu'à se creuser la tête tant qu'il voudra...—A ces mots Vlass se mit à rire de plus belle.

—Tout cela, frère Vlass,—dit Toumane avec lenteur,—peut mal tourner pour toi.

—Qu'est-ce qui peut en arriver? Ne...—Mais ici la voix du paysan s'éteignit subitement.—Quelle chaleur il fait!—ajouta-t-il en essuyant son front avec la manche de sa chemise.

—Comment s'appelle votre maître?—lui demandai-je.

—Le comte Valériane Pétrovitch**.

—Le fils de Petre Ilitch?

—Oui,—répondit Toumane.—Feu Petre Ilitch lui a donné encore de son vivant la terre que Vlass habite. Et comment se porte-t-il?

— Il va bien, Dieu merci, — répliqua Vlass. — Il a maintenant la figure rouge et toute ronde. Il se porte bien.

— Voilà ce que c'est, père, — continua Toumane, — l'abrok ne serait pas trop lourd si le village était près de Moscou.

— Et combien paie le *téglo* ¹.

— Quatre-vingt-quinze roubles, — marmotta Vlass.

— Voyez-vous ça, et presque pas de terre. Il n'y a que les bois du seigneur.

— On dit même qu'ils ont été vendus.

— Voyez-vous ça ! — Stépa, donne-moi un ver. — Allons ! es-tu endormi ?

Stépouchka tressaillit.

Le paysan s'assit à côté de nous ; nous étions silencieux. Le refrain d'une chanson retentit tout à coup de l'autre côté de la rivière ; il respirait la tristesse et l'abattement... Le pauvre Vlass se prit la tête à deux mains, et devint pensif.

Une demi-heure après, nous nous séparâmes...

¹ Le *téglo* représente un travailleur, établi sur une certaine portion de terre. Quelquefois deux paysans n'en font qu'un.



V

LA MORT.

J'ai pour voisin de campagne un jeune propriétaire qui est un chasseur déterminé, quoique encore un peu novice. Je me rendis chez lui à cheval par une belle matinée du mois de juillet, et lui proposai d'aller chasser le coq de bruyère. Il y consentit avec empressement, mais à une condition.—Nous nous dirigerons d'abord,—me dit-il,—du côté de la Zoucha ; je profiterai de la circonstance pour visiter mon

bois de chênes de Tchaplguina, où l'on fait maintenant des coupes. J'y consentis; il fit aussitôt seller un cheval, endossa une redingote verte dont les boutons de métal portaient des lures de sanglier, prit une carnaissière richement brodée, une poire à poudre d'argent, et jeta sur son épaule un fusil de fabrique française tout resplendissant de jeunesse. Cela fait, il s'examina assez attentivement dans une glace, et appela son chien de chasse Espérance, jolie bête dont une vieille cousine très-richement pourvue en fait de sentiments, mais un peu chauve, venait de lui faire cadeau. Nous partîmes bientôt après pour la Zoucha, accompagnés du déciatski Arkipe, gros paysan à la figure carrée et aux pommettes saillantes. Un intendant originaire des provinces de la Baltique, nouvellement entré en fonctions, se joignit à nous; c'était un jeune blondin de vingt-cinq ans, d'une maigreur extrême, pâle, miope, aux épaules tombantes, et dont le cou était en revanche d'une longueur démesurée; il se nommait Gotlieb Von der Kock. Je dois ajouter que mon voisin n'était entré que depuis fort peu de temps en jouissance de ce bien; il en avait hérité d'une de ses tantes, remarquable de son vivant par le prodigieux embonpoint qu'elle avait atteint; elle était devenue si grasse, dans les derniers temps de sa vie, qu'elle ne pouvait plus marcher. Le petit bois de la Zoucha n'était pas éloigné; nous y arrivâmes en fort peu de temps.

—Attendez-moi ici,—dit Ardalion Mikailovitch à

nos compagnons de route. L'Allemand s'inclina, descendit de cheval, s'assit à l'ombre, près d'un buisson, et tira de sa poche un livre; c'était à ce que je crois un roman de *Jeanne Chopenhauer*¹. Quant au déciatski Arkipe il arrêta sa monture en plein soleil, et ne mit point pied à terre; une heure après nous le retrouvâmes à la même place.

Nous parcourûmes avec soin tous les alentours sans y lever une seule pièce de gibier. Ce début n'était pas fort encourageant; aussi Ardalion Mikailovitch me déclara-t-il bientôt qu'il renonçait à la chasse. J'en fis autant, et résolu de l'accompagner dans le bois qu'il se proposait de visiter. Nous regagnâmes le pré où nous avions laissé notre monde. L'Allemand mit son livre dans sa poche après en avoir marqué la page, et enfourcha, non sans difficulté, la jument rétive qu'il montait, et qui ne manquait pas à la moindre contrariété qu'elle éprouvait, de jeter un hennissement aigu et de lancer une petite ruade. L'énorme déciatski s'agita, tira sur les rênes, se mit à balotter les jambes, et finit par décider sa chétive monture à se mettre en mouvement. Nous nous acheminâmes tous quatre vers le bois en question.

Je connaissais ce lieu depuis mon enfance. Je m'y étais rendu bien des fois en compagnie de mon gou-

¹ Auteur de romans allemands; elle excelle dans le genre sentimental. —

verneur français, M. Désiré Fleury, digne homme auquel je n'ai d'autre reproche à faire que d'avoir failli me délabrer à tout jamais l'estomac à force de m'administrer la médecine Leroy. Le bois de Tchaplguina n'était pas considérable ; il ne se composait en tout que de deux ou trois cents pieds de frênes et de chênes, mais ces arbres y avaient atteint une grosseur prodigieuse. A peu de distance du sol leurs troncs se détachaient en noir sur des touffes de noisetiers, de platanes et de sorbiers dont le feuillage transparent scintillait de lumière ; plus haut, ils se dessinaient fièrement sur l'azur éclatant du ciel, et à leur sommet, ils étaient couronnés d'un diadème de verdure au-dessus duquel planaient, en jetant leur cri perçant, des éperviers, des buses et des crécerelles. Au sein de cet épais feuillage retentissait le chant sonore du merle ; on entendait à tout instant les coups répétés que frappaient sur les tiges de ces géants des pics au plumage bigarré ; plus bas, dans les buissons, gazouillaient les fauvettes et les tarins ; des pinsons couraient gaiement le long des sentiers ; des lièvres se glissaient çà et là furtivement entre les charmilles ; et après avoir sautillé longtemps d'un arbre à l'autre, parfois un écureuil au poil roux restait immobile et ramenait la queue par-dessus la tête. Au milieu de l'herbe, et souvent à quelques pas d'une énorme fourmilière, à l'ombre légère des feuilles élégamment découpées de la fougère, s'épanouissaient des violettes et des muguets qu'entou-



raient des champignons de toutes les espèces ; au bord des clairières, près des buissons touffus, croissaient des fraisiers aux fruits vermeilles... Oh ! que le repos y était délicieux ! Même au milieu des plus grandes chaleurs, en plein jour, en eût dit qu'il faisait déjà nuit, tant le calme y était profond, l'air embaumé, la fraîcheur pénétrante... J'avais passé dans ce lieu des heures que je n'oublierai jamais, et c'est pourquoi, je l'avoue, ce n'est pas sans un serrement de cœur que je contemplai le spectacle qui s'offrait à moi maintenant. Le redoutable hiver de l'année 1840 ¹ n'avait point épargné mes anciens amis, les chênes et les frênes ; ils s'élevaient à demi morts au milieu des rejetons qui avaient poussé de tous côtés à leurs pieds. Quelques-uns de ces troncs centenaires étaient entourés d'un lambeau de verdure au-dessus duquel semblaient se dresser d'un air de reproche des branches desséchées ; d'autres étaient plus fournis de feuilles, il est vrai, mais beaucoup

¹ En 1840, l'hiver ayant été très-rigoureux et la terre étant restée dépouillée de neige jusqu'à la fin de décembre, les blés furent gelés et il périt un très-grand nombre de vieux chênes. Il serait difficile de les remplacer, dans l'état actuel de la sylviculture en Russie ; la force productrice de la terre commence à être épuisée ; dans les endroits *consacrés* (autour desquels on a promené des images et auxquels il devient un péché de toucher), ce ne sont plus des chênes ou des tilleuls comme autrefois, mais bien des bouleaux ou des trembles, qui poussent d'eux-mêmes ; comme on ne connaît pas encore en Russie d'autre moyen d'entretenir ou de régénérer les bois, les arbres qui en font le plus bel ornement ne tarderont pas à y être fort rares. (*Note de l'auteur.*)

moins touffus qu'autrefois; d'autres encore étaient étendus sur le sol comme d'énormes cadavres, et tombaient déjà en pourriture. Enfin, chose étrange, et que je n'aurais jamais prévue, il n'y avait presque plus d'ombre dans le bois de Tchapliguina!—Oh! oui, —pensai-je en voyant ces arbres qui m'avaient si souvent servi d'abri dans mon enfance,—vous êtes tristes, je le comprends, vous êtes honteux de votre sort! n'est-ce pas? Je me rappelai involontairement les vers de *Koltsoff*[†] :

Qu'est-tu devenue
Force orgueilleuse,
Grandeur royale

Qu'est devenue ta vaste couronne? —

—Comment se fait-il,—demandai-je à Ardalione Mikailovitch, — que l'on n'ait point abattu ces arbres au lieu de laisser au vent le soin de les renverser? On n'en tirera plus maintenant que le dixième du prix qu'ils valaient sur pied.

—C'est à ma tante que vous auriez dû adresser cette question,—me répondit-il en haussant les épaules.—On lui a cependant proposé de les acheter, des marchands vinrent la trouver argent en main, ils la pressaient même instamment.

—Meingott! meingott!—s'écriait à chaque pas M. Von der Kock,—quel tommage! quel tommage!

[†] Poète national russe très-distingué.

—Qu'est-ce qui vous indigne?—lui demanda mon voisin en riant.

Le jeune Allemand lui expliqua dans un jargon presque inintelligible, que c'était la vue de ces arbres magnifiques étendus sur le sol qui lui arrachait ces exclamations. Quelque triste qu'il fût, ce spectacle ne touchait nullement le déciatski Arkipe; il le contemplait avec une indifférence parfaite, et semblait même fort satisfait de rencontrer ces troncs sur son passage; on le voyait alors s'escrimer de son mieux pour forcer son malheureux cheval à les franchir, et il leur donnait des petits coups de fouet en passant. Au moment où nous allions déboucher sur le lieu de la coupe, un craquement aigu se fit entendre; il fut suivi de près par quelques cris auxquels succédèrent bientôt des murmures confus. Nous allions nous diriger de ce côté, lorsqu'un jeune paysan dont les traits étaient altérés et les vêtements en désordre, s'élança à quelques pas de nous hors du fourré.

—Qu'est-il arrivé? — lui cria Ardalione Mikailovitch, —où cours-tu comme cela?

—Ah! père Ardalione Mikailovitch, — dit le paysan qui s'était arrêté aussitôt qu'il avait entendu la voix de son maître, —quel malheur!

—Qu'est-ce que c'est?

—Maxime vient d'être écrasé par un arbre.

—Comment! l'entrepreneur?

—Oui, père, l'entrepreneur. Nous venions d'attaquer un frêne à coups de hache, et lui il nous regar-

daît faire. Il resta comme cela un bout de temps, puis il se dirigea du côté du puits ; il paraît qu'il avait soif. Le frêne se met tout à coup à craquer et s'incline du côté de Maxime. Sauve-toi ! sauve-toi ! lui criions-nous. Mais au lieu de se jeter de côté, il se mit à courir droit devant lui... Il avait sans doute perdu la tête. En touchant terre les branches du frêne l'ont atteint. Mais comment l'arbre est-il tombé si tôt, Dieu le sait ; il faut croire qu'il était creux.

—A-t-il été tué du coup ?

—Non, père ; il est encore en vie. Mais c'est tout comme ; il a les bras et les jambes cassés. Je cours chercher Sélivestritch, le médecin.

Ardalione Mikailovitch donna ordre au déciatski de se rendre ventre à terre au village, et d'en ramener Sélivestritch. Quant à lui il partit au grand trot dans la direction de la coupe ; je le suivis. Nous trouvâmes le pauvre Maxime étendu par terre ; une dizaine de paysans l'entouraient. Nous descendîmes de cheval ; le blessé ne se plaignait pas ; il ouvrait de temps en temps les yeux, regardait autour de lui d'un air qui semblait exprimer l'étonnement, et un léger frémissement agitait parfois ses lèvres bleuies. On voyait aux mouvements irréguliers de sa poitrine qu'il respirait avec peine ; il avait les cheveux collés sur le front et son menton tremblait,... il se mourait. L'ombre légère d'un jeune tilleul se projetait sur sa figure. Nous nous penchâmes vers lui ; il reconnut Ardalione Mikailovitch.

—Père,—lui dit-il avec effort,—envoyez chercher le... prêtre... Le Seigneur... m'a puni... j'ai les jambes et les bras cassés... je suis tout rompu... C'est aujourd'hui dimanche... et j'ai... j'ai tout de même fait travailler mes hommes.—Il se tut ; la respiration lui manquait. — Remettez, — continua-t-il, — remettez... l'argent qui me revient... à ma femme... après avoir payé... Voilà Onésime, il vous le dira... ce que je dois.

—Nous avons envoyé chercher le médecin, mon pauvre Maxime,—lui dit mon voisin.—Tu ne mourras peut-être pas.

A ces mots, le blessé qui avait fermé les yeux, souleva ses paupières avec effort, regarda Ardalione Mikailovitch d'un air attendri, et lui répondit : — Non... je vais mourir... Voilà... elle approche... voilà, voilà ! Pardonnez-moi, enfants,... si je vous ai...

—Dieu te pardonnera, Maxime Andreïevitch,—répondirent sourdement et tout d'une voix les paysans, et ils se découvrirent.—C'est à nous de te demander pardon.

Le moribond remua convulsivement la tête ; il porta la poitrine en avant, comme s'il faisait un effort pour se relever, et s'affaissa de nouveau sur lui-même.

—Il ne faudrait pourtant pas le laisser mourir là,—dit Ardalione Mikailovitch ; —apportez la natte qui est dans la téléga, couchons-le dessus, et vous le conduirez à l'hospice.—Quelques-uns des bûcherons se précipitèrent vers la charrette.

—Hier,—murmura le mourant,—j'ai acheté... à Jéfime... de Sitchovo... un cheval... je lui ai donné des arrhes... Le cheval est donc... à moi... il faut... le cheval... à ma femme.—On le plaça sur la natte ; il frémit de tous ses membres comme un oiseau blessé, et se roidit.—Il est mort,—dirent les paysans à voix basse.—Nous remontâmes silencieusement à cheval, et regagnâmes les champs.

La scène dont je venais d'être témoin me fit songer à la manière dont mouraient généralement en Russie les hommes du peuple. On ne saurait les taxer d'indifférence dans ce moment suprême ; non, ils semblent envisager la mort comme un devoir à accomplir, et c'est pourquoi ils l'affrontent avec un calme et un naturel parfaits. Il y a quelques années, un paysan du voisinage fut surpris par les flammes dans un séchoir à blé où il travaillait. Il y aurait probablement péri sans un bourgeois qui passait près de là, et qui lui porta secours ; ayant enfoncé la porte à coups d'épaules, celui-ci se précipita au fond du four après s'être plongé dans un baquet rempli d'eau. Je me rendis auprès du paysan ; la pièce où il se trouvait était sombre ; on y étouffait de chaleur et de fumée.

—Où est le malade ?—demandai-je en entrant.

—Le voici, père, sur le poêle,—me répondit tristement une paysanne assise dans un coin et se tenant la tête entre les mains en signe de douleur.

Je m'approchai du paysan ; il était couvert de son touloupe et respirait avec difficulté.

—Comment vas-tu?—lui-dis-je.

Le malade se remua sur le poêle ; quoique couvert de plaies et mourant, il voulait se lever pour me recevoir.

—Reste couché ! reste !... Comment te trouves-tu ?

—Assez mal, comme de raison.

—Tu souffres beaucoup?—Il garda le silence.—N'as-tu pas besoin de quelque chose?—Il ne me répondit pas.—Veux-tu que je t'envoie du thé?

—C'est inutile.

Je m'éloignai et m'assis sur le banc. Un quart d'heure, une demi-heure se passèrent ainsi... Le silence des tombeaux régnait dans l'isba. Une petite fille de cinq ans environ se tenait blottie dans un coin, sous les images ; elle mangeait un morceau de pain, et sa mère la menaçait de temps à autre du doigt. Dans la pièce d'entrée on marchait, on parlait, on frappait à grands coups ; la belle-sœur du paysan y hachait des choux pour la provision d'hiver.

—Eh ! Arina, —cria le malade.

—Que veux-tu ?

—Donne-moi du *kvass* ¹.

La paysanne lui en apporta, et le plus profond silence se rétablit dans la chambre.

—A-t il communiqué ?—demandai-je à demi-voix à la paysanne.

—Oui, —me répondit-elle.

¹ Boisson populaire ; elle est faite avec de l'orge fermenté.

Tout était donc en ordre ; il n'attendait plus que la mort. Je sortis de l'isba, ne pouvant supporter ce triste spectacle.

Il m'arriva un autre jour de me rendre chez un nommé Kapitone, qui était attaché comme chirurgien à l'hospice du village de Krasnogorié, et avec lequel j'allais souvent chasser. La fondation de cet hospice, qui était établi dans une des ailes de la maison seigneuriale, avait eu lieu de la manière suivante. La châtelaine avait fait inscrire en caractères blancs au-dessus de la porte : « Hôpital de Krasnogorié. » Cette cérémonie accomplie, elle avait remis à Kapitone un album fort élégant destiné à l'inscription des malades. La première feuille de ce précieux registre était ornée de vers français composés à cette occasion par un des nombreux parasites qui formaient l'entourage de la dame en question. Le poète s'exprimait en ces termes :

Dans ces beaux lieux où règne l'allégresse,
Ce temple fut ouvert par la beauté.
De vos seigneurs admirez la tendresse—
Bons habitants de Krasnogorié.

Un autre officieux avait écrit au-dessous :

Et moi aussi j'aime la nature !!

Jean Kobylatnikoff

Le chirurgien Kapitone avait été forcé d'acheter à

ses frais six lits, et il s'était mis à l'œuvre en s'abandonnant à la Providence. Le personnel de l'établissement se composait d'un ancien graveur atteint d'aliénation mentale, et d'une vieille femme aux mains desséchées nommée Milikitrisa; elle remplissait le poste de cuisinière. Ces deux personnages étaient chargés de sécher et de faire infuser des plantes médicinales, et de préparer des drogues. Il leur était enjoint en outre de contenir les malades qui avaient la fièvre chaude. Le graveur était sombre et taciturne; il avait l'habitude de demander à toutes les personnes qui visitaient l'hospice, l'autorisation d'épouser la fille Mélania, et chantait quelquefois pendant la nuit une chanson où il était question de Vénus. La vieille cuisinière le battait et l'obligeait à garder les din-dons.

Pendant que nous étions à parler de notre dernière partie de chasse, une télèga entra dans la cour; elle était montée par un paysan dont un armiak neuf dessinait les larges épaules, et traînée par un énorme cheval comme en ont ordinairement les meuniers.

—Ah! Vassili Dmitritch,—lui cria Kapitone par la fenêtre,—soyez le bienvenu. C'est le meunier de Lioubovcha,—me dit-il en baissant la voix.

Le paysan descendit de la télèga en geignant un peu, entra dans la pièce où nous nous trouvions, chercha des yeux les images et fit un signe de croix.

—Eh bien! Vassili Dmitritch, qu'y a-t-il de nou-

veau? Mais je trouve que vous avez mauvaise mine, seriez-vous malade?

—Oui, Kapitone Timofeïevitch, cela ne va pas trop bien...

—Qu'avez-vous?

—Voici ce qui m'est arrivé, Kapitone Timofeïevitch. Ayant acheté, il y a de cela quelque temps, à la ville, une meule pour mon moulin, je l'apportai à la maison. Lorsqu'il s'agit de la tirer de la téléga, il faut croire que je me suis donné un effort. J'ai senti dans les reins comme si quelque chose s'y déchirait,... et depuis, cela ne va plus comme avant. Aujourd'hui, je me trouve même assez mal.

—Hem!...—fit Kapitone en prenant une prise.—C'est une hernie; et y a-t-il longtemps que cela vous est arrivé?

—Mais il y a déjà dix jours.

—Dix jours!—reprit le chirurgien en hochant la tête et en aspirant une bouffée d'air entre ses dents d'un air soucieux.—Permettez-moi de vous examiner.

—Eh bien! Vassili Dmitritch,—dit-il lorsque cette visite fut terminée,—je te plains sincèrement, le cas n'est pas des meilleurs. Tu es sérieusement malade; reste ici. Je ferai tout mon possible pour te tirer d'affaire, mais je ne réponds de rien.

—Est-ce vraiment aussi dangereux que cela?—balbutia le meunier tout stupéfié par cette révélation.

—Oui, Vassili Dmitritch, c'est mauvais. Si vous

étiez venu me trouver deux jours plus tôt seulement, je vous aurais guéri en un tour de main ; mais maintenant, l'inflammation s'est déclarée. Voilà le mal ; la gangrène peut s'y mettre d'un instant à l'autre.

—Ce n'est pas possible ! Kapitone Timofeïévitch.

—Je ne vous dis que trop vrai.

—Comment cela se peut-il ?

Le chirurgien ne lui répondit pas ; il se contenta de hausser les épaules.

—Mourir pour une pareille niaiserie !

—Je ne dis pas que vous en mourrez, mais je vous conseille de rester ici.

Le paysan se mit à réfléchir ; il arrêta d'abord pendant quelques instants les yeux sur le plancher, puis il les reporta sur nous ; enfin, après avoir ainsi médité en silence, il se gratta la nuque et prit son bonnet.

—Où allez-vous donc, Vassili Dmitritch ?

—Où je vais ? mais bien entendu à la maison, puisque je suis si mal. Si c'est comme ça, il faut que je mette ordre à mes affaires.

—Vous vous en repentirez, Vassili Dmitritch, je vous le répète. Je ne comprends même pas que vous ayez pu venir jusqu'ici. Restez donc, allons !

—Non, frère Kapitone Timofeïévitch, puisqu'il faut mourir, autant mourir chez soi. Dieu sait ce qui se passerait à la maison !

—Il est impossible de savoir comment la chose tournera, Vassili Dmitritch. Le cas est sans doute

très-mauvais, j'en conviens... Mais c'est justement pour cela que vous seriez bien de rester.

—Non, Kapitone Timofeïevitch,—répondit le meunier en hochant la tête,—je ne resterai pas ; mais ne pouvez-vous pas me prescrire quelque chose ?

—Cela ne suffira pas.

—Je ne resterai pas, je vous le répète.

—Allons, agis comme tu voudras... Mais ne m'en fais pas de reproche plus tard.

Le chirurgien arracha un des feuillets de l'album, écrivit une ordonnance, et expliqua au malade comment il fallait l'appliquer. Celui-ci prit le papier, donna une pièce de cinquante kopeks au chirurgien, sortit de la chambre, et monta en télèga.

—Eh bien ! adieu, Kapitone Timofeïevitch,—lui cria-t-il.—Ne m'en voulez pas, et souvenez-vous de mes orphelins si par hasard...

—Allons ! reste donc, Vassili !

Le paysan se borna à faire un signe de tête, frappa son cheval avec l'extrémité des rênes, et gagna la grand'rue du village. J'y descendis et le suivis des yeux. La route était boueuse et remplie d'ornières ; le meunier conduisait avec prudence, évitait adroitement les mauvais pas, et saluait tous les passants qu'il rencontrait. Trois jours après j'appris qu'il était mort.

Le Russe envisage la mort, je le répète, d'une manière toute particulière. Il me revient actuellement à l'esprit bien des exemples de ce genre.—Je

ne t'ai pas oublié, mon digne ami Avenir Soroko-
oumoff, toi qui fus le meilleur des hommes ! Je vois
encore ta figure de poitrinaire, sèche et verdâtre, tes
cheveux blonds et rares, ton modeste sourire, ton
regard enthousiaste, tes membres amaigris... J'en-
tends ta voix faible et caressante ! Ayant quitté l'uni-
versité sans y terminer tes études, tu allas demeurer,
je m'en souviens, chez un certain Gour Kron-
pianikoff, très-honorable seigneur russe, qui avait
daigné te confier le soin d'enseigner à ses deux fils,
Fofa et Zuzu, la grammaire russe, la géographie,
l'histoire. Tu supportais avec une patience vraiment
angélique les grossières plaisanteries de M. Gour, les
amabilités inconvenantes de son intendant, les sottises,
espiègleries des deux mauvais garnements, tes élèves ;
et s'il t'arrivait parfois de laisser lire sur tes lèvres
un sourire plein d'amertume, lorsque tu étais
obligé de remplir les capricieuses exigences de leur
mère, jamais cette tyrannie ne t'arracha le moindre
murmure. Mais aussi avec quel ineffable bonheur tu
jouissais d'un instant de repos, le soir, après souper,
lorsque, délivré enfin de tout devoir et de toute
préoccupation, tu allais t'asseoir près de la fenêtre et
te mettais à fumer, tout en réfléchissant ou en par-
courant avec avidité les feuillets gras et déchirés de
quelque recueil périodique que t'avait laissé, en quit-
tant la maison, l'arpenteur du gouvernement, pauvre
hère condamné comme toi à mener une vie errante.
Quelles douces émotions tu ressentais à la lecture

d'une pièce de vers ou d'une nouvelle attachante ! Des larmes brillaient aussitôt dans tes yeux, un doux sourire s'épanouissait sur tes lèvres, tu te sentais pénétré d'un ardent amour pour l'humanité, et le sentiment du beau et du juste embrasait ton âme naïve comme celle d'un enfant. Tu n'étais nullement remarquable, il est vrai, par les qualités de l'esprit, et tu passais même à l'université pour un sujet des plus médiocres ; pendant les leçons, tu te laissais aller ordinairement aux douceurs du sommeil, et c'est surtout par un majestueux silence que tu brillais aux examens. Mais qui se distinguait entre nous tous par la joie que lui faisaient éprouver les succès d'un camarade ? c'était Avenir. Qui avait une confiance aveugle dans les mérites de ses amis, exaltait leurs talents et prenait leur défense avec le plus d'ardeur ? c'était encore toi. A qui l'envie et l'amour-propre étaient-ils complètement étrangers ? c'était encore à toi. Et tu te croyais inférieur à des hommes qui n'étaient pas dignes de dénouer les cordons de tes souliers.

Lorsque tu pris congé de tes amis, ton émotion était profonde ; de tristes pressentiments t'agitaient. Ils étaient fondés ; dans le monde où tu allais être transporté tu ne devais plus trouver un seul être que tu pusses écouter, admirer et aimer. Les seigneurs civilisés et les gentilshommes campagnards se comportaient à ton égard comme avec toutes les personnes de ta profession ; les uns étaient grossiers,

les autres te témoignaient même une sorte de mépris. Ton extérieur, je l'avoue, ne disposait nullement en ta faveur; et puis, tu rougissais à tout propos, tu te troublais, tu balbutiais en répondant à la question la plus insignifiante... Nous avions espéré que la campagne raffermirait ta santé chancelante; mais non, tu y déperis à vue d'œil, ô mon pauvre ami! Ta chambre donnait cependant sur le jardin; au printemps, les cerisiers, les pommiers et les tilleuls qui bordaient la maison, secouaient leurs fleurs jusque sur les livres et les cahiers qui couvraient ta table. Un petit porte-montre de soie bleue pendait au mur en face de ton lit; c'était le cadeau d'adieu que t'avait donné le jour de ton départ une douce et sensible gouvernante allemande aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Quelquefois un de tes anciens amis de Moscou venait te voir en passant, et lorsqu'il lui arrivait de te réciter une pièce de vers empruntée à un des nouveaux recueils du jour, ou même une de ses propres compositions, tu l'écoutais dans un recueillement extatique. Mais l'isolement habituel auquel tu étais condamné, la sujétion de l'état que tu avais embrassé et l'impossibilité d'en être jamais délivré, les automnes et les hivers sans fin du pays, et par-dessus tout une maladie incurable... O mon pauvre Avenir!

J'allai le voir peu de temps avant sa mort; il pouvait à peine marcher. Le propriétaire chez lequel il avait demeuré jusqu'alors, M. Gour Kroupianikoff,

daignait ne point le renvoyer, mais il ne lui donnait plus d'appointements. Il avait pris un autre maître pour Zuzu ; quant à Fofa, on venait de le faire entrer aux *Cadets*¹,... Avenir était assis près de la fenêtre, dans un fauteuil à la Voltaire. Le temps était beau quoiqu'on fût déjà en plein automne ; un ciel pâle, mais limpide se montrait gaiement à travers les branches d'une rangée de tilleuls entièrement dépouillés de verdure, qui avaient encore gardé çà et là quelques dernières feuilles d'un jaune vif que le vent agitaient par moment. La terre, qui avait été saisie par la gelée pendant la nuit, se couvrait d'humidité aux rayons du soleil dont les rayons obliques glissaient sur l'herbe pâlie. L'air était d'une sonorité surprenante ; on entendait distinctement la voix des ouvriers qui travaillaient dans le fond du jardin. Avenir était enveloppé dans une vieille robe de chambre *boukhare*² ; une cravate de soie verte donnait à sa figure qui était d'une maigreur effrayante, une teinte cadavérique. Il m'accueillit avec joie, et me tendant la main, il allait me parler lorsqu'une quinte de toux l'arrêta. Je lui donnai le temps de se reposer et m'assis à côté de lui. Il avait sur les genoux un cahier rempli de poésies copiées avec le plus grand soin ;

¹ On nomme *Cadets* les élèves des établissements d'éducation militaire en Russie. Il n'y a que des gentilshommes qui puissent entrer dans les corps de *Cadets*.

² Vêtement que les tatars russes de Moscou et de Kazan confectionnent et colportent dans toute la Russie.

c'étaient les *Œuvres de Koltsoff*. Il frappa le cahier de la main et sourit. — Voilà un poète ! — me dit-il d'une voix éteinte, et retenant sa toux avec effort, il commença à réciter la strophe suivante :

Les ailes du faucon
Sont-elles donc liées ?
Tous les chemins
Lui sont-ils fermés ? —

Je l'interrompis; le médecin lui avait expressément défendu de parler. Je connaissais le moyen de lui faire passer quelques instants agréables. Quoiqu'il n'eût jamais suivi le mouvement scientifique et intellectuel de l'époque, Sorokoooumoff aimait à savoir où l'on en était... Il lui arrivait parfois de prendre à part un de ses anciens camarades, et de lui demander ce que pensaient les grands esprits du siècle; il l'écoutait attentivement, s'étonnait, le croyait sur parole, et répétait ensuite mot pour mot tout ce qu'il en avait appris. Il s'intéressait particulièrement à la philosophie allemande. Je me mis donc à l'entretenir de Hegel (il y a longtemps de cela, comme vous voyez). Avenir souriait et m'approuvait d'un signe de tête, ou bien il levait les sourcils et me disait à voix basse : — Je comprends, je comprends. Ah ! c'est beau ! c'est beau ! La curiosité enfantine de ce pauvre jeune homme mourant et abandonné m'émut, je l'avoue, jusqu'aux larmes. Contrairement à l'habitude de tous les poitrinaires, il ne se faisait du reste aucune illu-

sign sur son état; et cependant il ne se désespérait nullement, et ne fit même pas la moindre allusion au sort qui lui était réservé. Ayant rassemblé toutes ses forces, il se mit à me parler de Moscou, des amis qu'il y avait laissés, de Pouchkine, du théâtre, de la littérature russe; il me rappela nos petites bombances d'autrefois, les discussions ardentes que nous engagions à cette époque, et prononça avec attendrissement les noms de plusieurs de nos amis communs qui n'étaient plus...—Te souviens-tu de Dacha?—me dit-il enfin;—voilà un cœur d'or! quelle nature, et comme elle m'aimait! Qu'est-elle devenue? Elle est sans doute bien changée, la pauvrete!... Je me gardai bien de lui apprendre une triste nouvelle... Et pourquoi lui aurais-je dit, en effet, que sa Dacha était maintenant ronde comme une boule, qu'elle vivait avec des marchands, les frères Kondatchkoff, qu'elle était convertie de fard, qu'elle criait et se disputait du matin au soir?

—N'y aurait-il pas moyen,—pensai-je en moi-même, de le tirer d'ici? Peut-être serait-il possible encore de le guérir.—J'avais commencé à lui exposer mes vues à ce sujet, mais il ne me laissa point achever.

—Non, frère,—me dit-il,—je te remercie. Peu importe le lieu où l'on meurt. Je n'irai pas jusqu'à l'hiver. A quoi bon déranger le monde pour rien? Je suis habitué à la maison. Il est vrai que cette famille...

—Ce sont probablement des gens sans cœur?—lui dis-je.

—Non,—reprit-il,—ce monde-là n'est pas méchant, ce sont des espèces de bûches. Mais je n'ai vraiment pas à m'en plaindre. Quant aux voisins... un des propriétaires du canton, M. Kasatkine, a une fille instruite, douce, une créature excellente, et point fière...—Une quinte de toux ne lui permit pas de continuer.—Tout cela ne serait rien,—reprit-il, au bout de quelques instants,—si l'on me permettait de fumer. Mais je ne mourrai pas comme cela, ils auront beau me surveiller, je fumerai une pipe!—Et ici il cligna les yeux d'un air de malice.—Dieu merci; j'ai assez vécu; j'ai connu de braves gens dans ma vie, et...

—Tu devrais au moins,—lui dis-je en l'interrompant,—écrire à ta famille.

—A quoi bon? Ils ne peuvent m'être d'aucun secours. Lorsque je serai mort, ils le sauront bien. Pourquoi leur en parler d'avance? Plutôt que de penser à cela, raconte-moi ce que tu as vu à l'étranger.

Je me mis en devoir de le satisfaire; il m'écouta avec un intérêt inexprimable. Je partis le même soir, et dix jours après, je reçus de M. Kroupianikoff la lettre suivante :

« J'ai l'honneur de vous annoncer par la présente, mon cher monsieur, que votre ami, l'étudiant Avenir Sorokooumoff, qui demeurait chez moi, est mort il y a de cela quatre jours, à deux heures de l'après-midi, et qu'il a été enterré aujourd'hui, à mes frais, dans le cimetière de mon église. Conformément à son désir,

je vous envoie les cahiers et les livres que vous trouverez ci-joint. Il possédait vingt-deux roubles et demi qui, ainsi que tous ses effets, seront envoyés par mes soins aux personnes de sa famille qui ont droit à cet héritage. Votre ami est mort en pleine connaissance ; je vous dirai même qu'il est mort avec une sorte d'indifférence, sans donner le moindre signe d'attendrissement, même lorsque moi et toute ma famille nous lui fîmes nos adieux. Mon épouse, Cléopâtre Alexandrovna, vous présente ses compliments. La mort de votre ami a naturellement dérangé ses nerfs ; quant à moi je me porte fort bien, grâce à Dieu, et j'ai l'honneur d'être,

« Votre très-humble serviteur,

« G. KROUPIANIKOFF. »

Il me revient encore un grand nombre de souvenirs du même genre ; mais les faits que j'ai rapportés doivent suffire. J'ajouterai cependant ce qui suit. Une vieille propriétaire mourut en ma présence, il y a de cela quelques années. Le prêtre qui l'assistait avait commencé à réciter les prières des agonisants, mais croyant s'apercevoir que la malade allait expirer, il s'empressa de lui donner le crucifix à baiser. La brave dame se recula d'un air mécontent.—Tu te hâtes trop, mon petit père,—lui dit-elle d'une langue déjà épaissie,—tu auras encore le temps.—Puis elle baisa dévotement le crucifix, fourra la main sous son oreiller, et rendit l'âme. Lorsqu'on se mit en devoir

de l'ensevelir, on trouva un rouble d'argent sous son oreiller; elle avait pris ses précautions d'avance, et se proposait de payer elle-même le prêtre qui viendrait l'assister à ses derniers moments. Oui, les Russes meurent d'une façon vraiment étrange.



VI

LG OVE.

—Allons à Lgove,—me dit un jour Jermolaï, personnage avec lequel j'ai déjà fait faire connaissance au lecteur,—nous y tuerons autant de canards que vous voudrez.

Quoique le canard sauvage ait peu de prix aux yeux d'un véritable chasseur, j'acceptai, faute de mieux, la proposition de Jermolaï. Nous étions au commencement de septembre, les bécasses n'avaient

pas encore paru, et je me souciais fort peu de courir les champs pour lever quelques perdrix. Nous partîmes donc pour Lgove.

Lgove est un des gros villages de la *steppe*¹; il possède une vieille église de pierre à un seul dôme² et deux moulins sur la Rossota, petite rivière qui coule à peu de distance de la grande route à travers de vastes marécages. A cinq verstes environ de Lgove, se trouve un étang assez considérable, mais qui est rempli de roseaux. Parmi les flots épars qu'ils forment au centre même de l'étang, vivent et se propagent en pleine liberté une énorme quantité de canards sauvages de toute espèce. On les voit voltiger çà et là par petites bandes, et au premier coup de fusil, il s'en élève des nuées si épaisses que le chasseur le plus flegmatique porte involontairement la main à son bonnet et s'écrie : — Fou-ou ! — Nous commençâmes par suivre le rivage; mais le canard est doué d'une trop grande dose de prudence pour s'aventurer jamais si près de terre, et même lorsqu'un caneton égaré ou insouciant s'exposait à nos coups et tombait victime de son inexpérience, nos chiens, malgré tout le zèle et le mérite qui les distinguaient, s'évertuaient en vain à le retrouver au bord de

¹ Partie de la Russie méridionale, très-plane et très-fertile.

² La forme typique des églises russes est un édifice à quatre dômes égaux, avec un dôme central plus élevé au milieu. C'est une forme tout orientale; cependant on en retrouve quelques exemples en Occident et entre autres à Périgueux, où l'église cathédrale est construite sur ce plan.

l'étang; ils enfonçaient dans la vase et couraient risque à tout moment d'endommager leurs précieuses narines contre les tiges effilées des roseaux qui se croisaient en tous sens.

—Non,—dit Jermolaï,—ça ne peut pas aller comme cela, il faut trouver un bateau. Retournons au village.

A peine avions-nous repris le chemin de Lgove, qu'un chien couchant d'assez piètre mine déboucha tout à coup d'un buisson de saules; il était suivi d'un homme vêtu d'une redingote bleue, râpée, d'un gilet jaunâtre et d'un pantalon couleur gris de lin, dont le bas était fourré négligemment dans les tiges d'une paire de bottes éculées; c'était un chasseur, il portait un fusil à un coup en bandoulière. Conformément à l'usage qui est commun à tous les individus de leur espèce, nos chiens se mirent aussitôt à flairer, avec un cérémonial digne des habitants du Céleste empire, le nouvel échantillon de la race canine qui s'était si subitement présenté à eux. Celui-ci paraissait fort peu rassuré; il avait la queue entre les jambes, les oreilles rejetées en arrière, et tournait rapidement sur lui-même en grinçant des dents. Lorsque le personnage qu'il précédait se fut rapproché de nous, il nous salua avec une extrême politesse. Il paraissait âgé de vingt-cinq ans environ; ses longs cheveux blonds durcis par le kvass¹ pendaient épars en mèches immobiles, et sa figure,

¹ Les dvorovi et les paysans font usage de cette boisson pour se lisser les cheveux.

qu'animait un gracieux sourire, était entourée d'un mouchoir de soie noire comme en portent les personnes qui souffrent des dents.

— Permettez-moi de me recommander à vous, — me dit-il d'une voix douce et insinuante ; — je me nomme Vladimir, et suis un des chasseurs du pays. Ayant appris votre arrivée, et sachant que vous vous étiez dirigé vers notre étang, je me suis décidé à venir vous offrir mes services, si cela peut vous être agréable.

L'obligeant chasseur débita ce petit discours du ton d'un acteur de province remplissant l'emploi de premier amoureux. J'acceptai ses offres de services, et au bout de quelques instants de conversation, je me trouvai au fait de toute son histoire. C'était un dvorovi libéré : après avoir appris la musique dans son enfance, il avait servi en qualité de valet de chambre ; il savait lire et écrire, et autant que je pus le remarquer, il avait lu quelques mauvais romans. Comme un grand nombre de ses semblables, dans notre chère patrie, il n'exerçait maintenant aucune profession et n'avait pas un sou vaillant ; en un mot, les moyens d'existence dont il disposait n'auraient pas été plus précaires s'il avait été condamné à se nourrir de manne céleste. Il était du reste beau parleur et avait évidemment de grandes prétentions en fait de savoir-vivre, ce qui pouvait donner lieu de supposer qu'il recherchait les faveurs du beau sexe, et que la liste de ses conquêtes amoureuses était fort

longue, attendu¹ que les filles russes aiment beaucoup, comme on le sait, à encourager l'éloquence. Tout en continuant à causer avec moi de choses indifférentes, il eut soin de me faire entendre qu'il était reçu chez les propriétaires du voisinage, et faisait sa partie de *préférence*¹ dans quelques maisons de la ville ; il m'insinua même fort adroitement que le cercle de ses relations comprenait plusieurs habitants de la capitale. Je remarquai qu'il avait à sa disposition un grand choix de sourires ; celui qui errait sur ses lèvres quand il prêtait l'oreille à quelque récit, avait une expression de modestie et de retenue qui lui allait à ravir. Quoiqu'il se permit rarement de contredire son interlocuteur, il savait fort bien lui donner à comprendre que cette approbation tacite n'était nullement motivée par un défaut complet d'initiative, et qu'au besoin il avait une opinion tout comme un autre. Jermolaï, qui n'avait aucune idée des convenances, se croyait permis de le tutoyer ; en lui répondant, Vladimir affectait au contraire une politesse extrême, dont un homme moins inculte que Jermolaï n'aurait point manqué de pénétrer la secrète intention.

— Pourquoi avez-vous la figure enveloppée d'un mouchoir ? — lui demandai-je ; — auriez-vous mal aux dents ?

— Non, — me dit-il ; — c'est la suite d'un accident

¹ Jeu de cartes très-répandu en Russie.

qui a eu pour moi un résultat funeste. J'avais un ami, un homme très-recommandable, mais qui n'était point chasseur, comme cela se voit assez souvent.—Mon cher ami,—me dit-il un beau jour,—fais-moi le plaisir de me conduire à la chasse avec toi ; ma curiosité est excitée, et je désire vivement savoir en quoi consiste cet exercice.—Je ne voulus point, bien entendu, me refuser à la demande d'un ami ; je lui trouvai un fusil et nous partîmes ensemble. Après avoir couru les champs pendant quelques heures, l'idée nous vint de prendre un peu de repos. Je m'assis sous un arbre, et lui il se mit à faire l'exercice, et tout en exécutant la charge en douze temps, il me couchait en joue. Je le priai de cesser, mais comme il n'avait aucune expérience, il ne m'écouta pas... Le coup retentit, et je fus privé d'une partie de mon menton et de l'index de la main droite.

Nous avions regagné Lgove ; Vladimir et Jermolaï décidèrent qu'un bateau était indispensable.—Soutchok ¹ a un bateau plat,—dit Vladimir ;—mais je ne sais où il l'a fourré. Il faut aller le lui demander.

—De qui parlez-vous ?—lui demandai-je.

—C'est un homme du pays que l'on appelle ainsi, —répliqua Vladimir ; et il partit avec Jermolaï à la recherche de l'individu en question.

Je les prévins que j'allais les attendre près de l'église, et me dirigeai de ce côté. En examinant

¹ Ce nom signifie, littéralement, petit rameau.

les tombes du cimetière qui entourait l'église, mes yeux s'arrêtèrent sur un tronçon de colonne noircie par le temps, et qui portait sur l'une de ses faces l'inscription suivante en français : — *Ci-gît Théophile-Henri, comte de Blangy* ; — sur une autre était gravé en russe : — *Sous cette pierre repose le corps du comte de Blangy, sujet français, né en 1737, mort en 1799, à l'âge de 62 ans* ; — sur une troisième : — *Paix à ses cendres* ; — la quatrième face était consacrée à un distique qui rappelait en termes pompeux que le comte de Blangy, après avoir été chassé de sa patrie par des tyrans, s'était voué avec succès en Russie à l'éducation de la jeunesse.

Je fus tiré de la méditation dans laquelle m'avait plongé la vue de cette tombe, par l'arrivée de Jermolai et de Vladimir accompagnés du personnage qui portait le nom de Soutchok. C'était un homme de soixante ans au moins, et dont l'extérieur annonçait un dvorovi en retraite ; il était nu-pieds, et toutes les parties de son costume accusaient la plus profonde misère.

— Tu as un bateau ? — lui dis-je.

— Oui, j'ai un bateau, — me répondit-il d'une voix sourde et cassée, — mais il ne vaut pas grand'chose.

— Comment cela ?

— Il est tout déjeté, et l'étoupe qui en fermait les trous est tombée...

— Le beau malheur ! — répliqua Jermolai ; — on peut les reboucher.

—Sans doute qu'on le peut,—dit Soutchok.

—Mais qui es-tu?

—Je suis le pêcheur seigneurial.

—Comment se fait-il donc que ton bateau ne soit pas en état?...

—C'est qu'il n'y a pas de poisson dans la rivière.

—Le poisson n'aime pas l'eau des marais,—ajouta Jermolaï d'un air entendu.

—Eh bien!—dis-je à ce dernier,—va chercher des étoupes et arrange-nous ce bateau, mais promptement.—Jermolaï s'éloigna.

—La précaution n'est pas inutile,—dis-je à Vladimir;—nous pourrions bien sans cela faire un plongeon dans l'étang.

—La miséricorde divine est grande,—reprit Vladimir.—Au reste, il faut supposer que l'étang n'est pas profond.

—Non, il n'est pas très-profond,—me répondit Soutchok d'un air effaré, comme s'il venait d'être réveillé;—mais il a un fond de vase, et il est plein d'herbes. Il y a bien aussi quelques trous par-ci par-là.

—Mais s'il est tellement rempli d'herbes;—dit Vladimir,—nous ne pourrons pas ramer.

—Est-ce qu'on se sert de rames avec un bateau plat? On le pousse; je vous accompagnerai. J'ai là-bas une petite perche,... ou bien encore, on peut se servir d'une pelle.

—Cela ne serait pas commode,—reprit —Vladimir,

—il y a sans doute des places où avec une pelle on ne toucherait pas le fond.

—En effet,—dit Soutchok,—cela ne serait peut-être pas très-commode.

Je m'assis sur une tombe ; Vladimir en fit autant, mais il se plaça respectueusement à quelque distance de moi. Quant à Soutchok, il resta debout, la tête inclinée en avant et les mains jointes derrière le dos, suivant l'usage des domestiques russes.

—Y a-t-il longtemps que tu remplis les fonctions de pêcheur ?

—Sept ans,—répliqua Soutchok en se redressant.

—Et que faisais-tu avant ?

—Avant, j'étais cocher.

—Pourquoi as-tu changé d'état ?

—C'est la maîtresse qui l'a voulu.

—Qui es ta maîtresse ?

—Celle qui nous a achetés dernièrement ? Vous ne la connaissez pas ? Elle se nomme Elena Timofeïevna ;... une grosse, et qui n'est plus jeune.

—Qu'est-ce qui l'a engagée à faire de toi un pêcheur ?

—Dieu sait ! Elle arriva ici un beau jour du bien où elle vit ordinairement, près de Tamboff, et donna ordre de réunir tous les dvorovi dans la cour. Puis, elle vint nous y trouver ; quelques-uns d'entre nous allèrent lui baiser la main ; cela ne parut pas la contrarier, et tous les autres en firent autant. Après cela

elle se mit à nous interroger ; elle demandait à chacun de nous comment il s'appelait, ce qu'il faisait, quelle fonction il remplissait. Mon tour étant arrivé, elle me demanda :—Et toi, que fais-tu?—Je suis cocher,—lui répondis-je.—Cocher?—dit-elle ;—le beau cocher que cela fait ! mais regarde-toi donc ? Cocher ! ça n'est pas ton affaire ; tu seras mon pêcheur ; coupe-toi la barbe¹. Lorsque je viendrai ici, tu auras soin de fournir la table seigneuriale de poisson ; tu m'entends.—Voilà comment il se fait que je suis pêcheur.—Et puis,—ajouta la maltresse,—ne manque pas d'entretenir l'étang.—Je ne demanderais pas mieux ; mais comment faire ?

—A qui apparteniez-vous avant ?

—A Sergueï Sergueïtch Pektereff, propriétaire. Il avait hérité de nous ; mais il ne nous a pas gardés longtemps, dix ans en tout. C'est auprès de lui que je servais comme cocher, mais seulement à la campagne ; à la ville, il en avait d'autres.

—Et tu as été cocher depuis ton enfance ?

—Oh ! que non. Je suis devenu cocher sous Sergueï Sergueïtch. Avant, j'étais cuisinier ; mais, toujours à la campagne, et non pas à la ville.

—Quand as-tu donc été fait cuisinier ?

¹ Les dvorovi se rasent ordinairement, même lorsqu'ils ne sont plus attachés à la personne du seigneur ; le paysan grand-russien est au contraire très-fier de sa barbe et se garde bien de la couper. Quoique dvorovi, les cochers portent aussi la barbe.

— Lorsque nous appartenions à notre maître Athanase Néféditch, l'oncle de Sergueï Sergueïtch. C'est lui qui a acheté Lgove, et qui l'a laissé en héritage à Sergueï Sergueïtch, son neveu.

— A qui Athanase Néféditch vous a-t-il achetés ?

— A Tatiana Vassiliévna.

— Quelle est cette Tatiana Vassiliévna ?

— Celle qui est morte fille l'année dernière, près de Bolkoff, je veux dire près de Kharkoff ; elle n'avait jamais été mariée. Vous n'avez pas eu l'honneur de la connaître ? Elle nous avait reçus de Vassili Kousmitch, son père, et nous a possédés pas mal de temps, ... une vingtaine d'années.

— Et tu étais cuisinier dans sa maison ?

— Oui, d'abord ; puis, j'ai été *kafechenok*¹.

— Quelle fonction est-ce ?

— Ma foi, je n'en sais rien moi-même, mon père. J'étais employé au buffet, et on m'appelait Antone au lieu de Kousma. La maîtresse avait daigné en ordonner ainsi.

— Ton véritable nom est donc Kousma ?

— Oui, Kousma.

— Et tu es resté dans cette fonction tout le temps que vous avez appartenu à cette maîtresse ?

— Non ; j'ai été aussi acteur.

— Est-ce possible !

¹ Probablement de l'allemand, *caffee-schenken* (verser du café).

—Mais oui, vraiment. Notre maîtresse avait monté un théâtre.

—Quels rôles remplissais-tu donc?

—Comment avez-vous la bonté de dire?

—Que faisais-tu sur le théâtre?

—Vous ne connaissez donc pas cela? On me prenait et on me faisait mettre de beaux habits; et puis je marchais ou bien je me tenais tantôt debout, tantôt assis, comme cela se trouvait. On me disait,—voilà ce qu'il faut dire,—et je le répétais. Une fois, j'ai représenté un aveugle; oui, vraiment, on me fourrait des petits pois sous les paupières pour me les faire tenir baissées.

—Qu'as-tu fait ensuite?

—Ensuite, on m'a renvoyé à la cuisine.

—Pourquoi t'a-t-on dégradé ainsi?

—Parce que mon frère s'était enfui.

—Sous le père de Tatiana Vassilievna que faisais-tu?

—J'ai eu différents emplois. D'abord, j'ai été *petit kosak*¹, puis postillon, jardinier, et piqueur.

—Piqueur? allons donc! Tu menais des chiens?

—Oui; j'avais des chiens. Mais un jour je faillis me tuer en tombant de cheval, et blessai un peu ma monture. Notre vieux maître qui était très-sévère me fit rosser, et me mit en apprentissage chez un cordonnier de la ville.

¹ Les seigneurs avaient autrefois l'habitude d'habiller en kosaks quelques-uns de leurs petits domestiques.

—Comment, en apprentissage? Mais puisque tu étais piqueur, tu ne devais plus être un enfant.

—Oui; je devais avoir, à ce que je crois, une vingtaine d'années.

—A cet âge-là, on n'apprend plus un métier.

—Il faut croire que si, puisque le maître l'avait ordonné. Mais heureusement qu'il mourut bientôt après mon départ, et on me fit revenir à la campagne.

—Quand as-tu donc appris l'état de cuisinier?

A cette question Soutchok releva sa petite figure jaune et flétrie.

—Est-ce que cela s'apprend?—me dit-il avec un sourire;—au village, toutes les femmes font bien la cuisine.

—Allons, mon pauvre Kousma, tu en as vu de cruelles dans ta vie. Mais que peux-tu faire en qualité de pêcheur, puisqu'il n'y a pas de poisson dans la rivière?

—Je ne me plains pas, mon père. Je remercie Dieu d'avoir été placé comme pêcheur par la maîtresse. Un vieillard comme moi, André Poupir, a été envoyé aux cuves de la fabrique de papier.—C'est un péché, —lui a dit la maîtresse,—de manger son pain sans travailler.—Et cependant Poupir comptait sur une faveur. Son neveu, qui est employé au comptoir¹ du village, lui avait bien promis de le recommander aux bontés de la maîtresse. Il l'a joliment recommandé! Poupir s'était pourtant prosterné en ma présence aux pieds de son neveu.

¹ Voir la note page 137.

—As-tu des enfants? es-tu marié?

—Non, père, je ne l'ai jamais été. Tatiana Vassilievna, que Dieu aie pitié de son âme! ne nous permettait pas de nous marier.—Que le ciel m'en préserve!—avait-elle coutume de s'écrier lorsqu'on lui en demandait la permission.—Je suis bien restée fille, moi; la belle idée que vous avez-là! de quoi s'avisent-ils?

—Comment vis-tu maintenant? Tu touches sans doute des gages?

—Des gages, père? Oh! non; on me fournit une ration de vivres, rien de plus. Mais j'en bénis le ciel; oui, je suis très-satisfait. Que Dieu veuille donner de longs jours à notre maîtresse.

L'arrivée de Jermolaï mit fin à notre conversation. — Le bateau est arrangé, — dit-il d'un ton brusque. — Va chercher une perche, toi, — ajouta-t-il en s'adressant au vieillard, qui s'empressa de lui obéir.

Pendant que je m'entretenais avec Soutchok, Vladimir n'avait cessé de le regarder d'un air de pitié. — C'est un imbécile, — me dit-il aussitôt qu'il se fut éloigné, — un homme complètement inculte, un paysan, rien de plus. On ne peut pas lui donner le nom de dvorovi. Tout ce qu'il vient de vous raconter n'est qu'un tas de vanteries; lui acteur? Allons donc! Jugez-en vous-même? Tout cela n'est vraiment pas digne de la bonté que vous lui avez témoignée en l'écoutant.

Nous confiâmes nos chiens au cocher Jégoulile qui les enferma dans une isba , et primes place dans le bateau. Nous n'y étions pas fort à notre aise, mais à la chasse on n'y regarde pas de si près. Soutchok s'était placé en arrière pour pousser le bateau; Vladimir et moi, nous étions assis sur une planche, au milieu; Jermolaï se tenait à la proue. A peine avions-nous démarré que nos pieds baignaient déjà dans l'eau; l'étaupe dont Jermolaï s'était servi pour fermer les trous était évidemment insuffisante. Mais le temps était magnifique, la surface de l'étang parfaitement calme, et nous poussâmes hardiment au large. Le vieux pêcheur ne nous avait point trompés; chaque fois qu'il ramenait à lui sa longue perche, les filaments verdâtres dont elle était couverte prouvaient que le fond de l'étang était tapissé de plantes aquatiques; les larges feuilles rondes du lis des eaux nous empêchaient d'avancer. Nous atteignîmes enfin les flots qui étaient le but de notre expédition, et la chasse commença. Des nuées de canards épouvantés par notre brusque apparition dans leurs domaines se levaient avec bruit; les coups de fusil retentissaient presque sans interruption, et il y avait plaisir à voir les hôtes fugitifs de ces parages s'arrêter subitement dans leur course, faire la culbute au beau milieu des airs, et retomber dans l'eau avec bruit. Il nous était impossible de repêcher tous les canards que nous abat-
tions ainsi; les uns légèrement blessés plongeaient immédiatement au fond de l'étang, et nous échap-

paient par ce moyen ; d'autres qui étaient tués sur le coup restaient enfouis au milieu des roseaux, où l'œil perçant de Jermolaï lui-même ne parvenait point à les découvrir. Quoi qu'il en soit, notre butin fut des plus abondants ; vers le soir, le bateau était rempli de canards à plein bord. A la grande satisfaction de Jermolaï, il se trouva que Vladimir était loin d'être un bon tireur ; mais chaque fois qu'il manquait une pièce, il en paraissait tout surpris, examinait son fusil, soufflait dans le canon, et finissait toujours par découvrir les causes de sa maladresse. Quand à Jermolaï, il fit preuve, comme toujours, d'une habileté merveilleuse, et moi, suivant mon habitude, je m'en tirai assez mal. Soutchok nous regardait faire avec l'impassibilité d'un homme qui avait passé toute sa vie au service du seigneur. Il lui arrivait cependant de s'écrier parfois : — Là ! là ! encore un petit canard ! — Et tout en jetant cette exclamation, il se grattait le dos en remuant les omoplates¹. Le temps était superbe ; des nuages blancs aux contours arrêtés planaient lentement au-dessus de nous et se réfléchissaient dans l'eau ; en passant, notre barque froissait les tiges élancées des roseaux au milieu desquels nous naviguions, et plus loin la surface de l'étang étincelait par places comme une lame d'acier. Nous résolûmes de mettre un terme à nos exploits et de regagner le rivage ; mais une aventure des plus imprévues vint s'opposer à l'exécution de ce projet.

¹ Ce mouvement est particulier aux paysans russes.

Comme nous avions remarqué depuis longtemps que l'eau montait de plus en plus dans le bateau, Vladimir avait été chargé de l'épuiser à l'aide d'une écuelle que mon chasseur en chef avait soustraite fort à propos à une paysanne occupée d'autres soins. Tout alla pour le mieux pendant quelque temps ; Vladimir ne négligeait point la tâche importante que nous lui avions confiée. Mais vers la fin de la chasse, et comme s'ils avaient eu l'idée de nous faire leurs adieux, les canards se levèrent en si grande quantité que l'on n'avait presque pas le temps de recharger son fusil. Dans la chaleur de l'action, nous négligeâmes de veiller à notre système de navigation ; cet oubli faillit nous être fatal. En cherchant à s'emparer d'un canard blessé qui était sur le point de nous échapper, Jermolaï se pencha de tout le poids de son corps sur le bord du bateau qui s'inclina, se remplit d'eau, et coula majestueusement à fond. Nous jetâmes un cri d'effroi, et quelques secondes après nous étions plongés dans l'eau jusqu'au cou, et au beau milieu des canards que nous avions eu tant de peine à recueillir. Je ne puis encore garder mon sérieux lorsque je me rappelle les figures blêmes de mes compagnons d'infortune (il est probable que moi-même je ne me distinguais pas non plus en ce moment par l'incarnat de mes joues). Mais lorsque cet accident nous arriva, j'avoue qu'il ne me vint point un seul instant à l'esprit de plaisanter sur notre position. Chacun de nous

élevait son fusil au-dessus de sa tête, et Soutchok, probablement par l'habitude qu'il avait d'imiter en tout les maîtres, tenait aussi sa perche hors de l'eau.

Le premier d'entre nous qui rompit le silence fut Jermolaï.—Tfou! malédiction!—murmura-t-il en crachant dans l'eau¹;—quel événement! C'est encore toi, vieux diable, qui en es fautif!—ajouta-t-il avec colère en s'adressant à Soutchok;—quel bateau as-tu là?

—Pardon; je suis bien coupable,—marmota Soutchok entre ses dents d'un air contrit.

—Et toi, diable,—reprit Jermolaï en se tournant vers Vladimir,—qu'est-ce que tu regardes? Pourquoi n'épuisais-tu pas l'eau? C'est toi, toi...

Mais Vladimir n'avait nulle envie de prendre la parole; il tremblait comme une feuille, ses dents claquaient l'une contre l'autre, et il avait le regard et le sourire d'un insensé. Qu'étaient devenus sa verve éloquente, son respect pour les convenances et le sentiment de sa dignité? Le maudit bateau se balançait sans cesse sous nos pieds;... à l'instant du naufrage l'eau nous avait paru glaciale, mais nous nous y habituâmes bientôt. Lorsque je fus un peu revenu de mon saisissement, je jetai les yeux autour de moi; à dix pas de nous environ, se dressaient de tous côtés des roseaux; dans le lointain, au-dessus de cette enceinte de verdure, paraissait confusément le

¹ Habitude qu'ont tous les Russes des classes inférieures; c'est un signe de dépit ou de mépris.

rivage.—La position est critique, — pensai-je;—que faire?—dis-je à Jermolaï.

—C'est ce que nous allons voir,—répondit-il;—il ne ferait pas bon passer la nuit ici. Tiens, prends mon fusil, toi,—dit-il à Vladimir qui se soumit immédiatement, et sans souffler le moindre mot, à cette injonction impérieuse.—Je vais chercher un gué,—continua-t-il d'un ton résolu, et comme si dans tout étang il devait nécessairement exister un gué.

Ayant saisi la perche que tenait Soutchok, il se dirigea en effet du côté du rivage en sondant l'eau avec précaution autour de lui.

—Tu sais donc nager?—lui dis-je.

—Non!—me cria-t-il, et il disparut derrière les roseaux.

—Alors, il se noiera,—remarqua froidement Soutchok.

Le pauvre diable qui, même au moment de l'accident, n'avait eu d'autre crainte que celle d'avoir encouru notre colère, étant complètement rassuré à cet égard, avait repris son impassibilité ordinaire, et ne trahissait sa présence que par les bruyantes expirations qu'il se permettait par moments.

—Et c'est en pure perte que votre chasseur s'expose ainsi,—me dit Vladimir quelques instants après.

Pendant un quart d'heure environ, Jermolaï répondit très-exactement aux fréquents appels que nous lui adressions; mais ensuite ses cris devinrent plus rares et cessèrent même entièrement. On sonna

vêpres dans le village ; nous étions silencieux, et dans la crainte de trahir les sentiments qui nous agitaient, nous évitions même de nous interroger du regard. Des canards sauvages passaient à tout moment au-dessus de nos têtes ; quelques-uns se disposaient à s'abattre près de nous, mais aussitôt qu'ils nous apercevaient ils remontaient précipitamment dans les airs en jetant un cri rauque et lugubre. Nous commençons à nous sentir engourdis : il y avait plus d'une heure que Jermolaï nous avait quittés ; Soutchok clignait des yeux, comme s'il avait été sur le point de s'endormir... Enfin, au moment où nous allions perdre tout espoir de le voir reparaitre, Jermolaï nous rejoignit.

— Eh bien ! qu'as-tu découvert ? — lui demandai-je.

— J'ai été jusqu'au rivage, — me répondit-il, — j'ai trouvé un gué. Venez.

Nous nous préparions à nous mettre immédiatement en marche, mais Jermolaï ne put se résigner à perdre le fruit de notre chasse ; il tira de sa poche une corde, et attacha par les pattes tous les canards qui flottaient autour de nous ; puis, ayant saisi les extrémités de la corde entre les dents, il donna le signal du départ. Vladimir le suivait, et moi je venais ensuite ; Soutchok fermait le cortège. La distance que nous avions à parcourir pour gagner le bord de l'étang était d'un quart de verste au moins ; Jermolaï s'avancait résolument et sans la moindre hésitation ; il avait gravé dans son esprit les moindres détours

du chemin qu'il fallait suivre. Il nous criait de temps en temps :—Plus à gauche, il y a un trou ici,—ou : —Tenez la droite, vous enfonceriez dans la vase à gauche.—Quelquëfois l'eau nous montait jusqu'au nez, et le pauvre Soutchok, qui était le plus petit de nous quatre, courut de grands dangers. Il perdait pied, se débattait, avalait de l'eau, et lâchait des bulles d'air.—Voyons ! voyons !—lui criait aussitôt Jermolai avec dureté,—et à force de barboter, de se dresser sur la pointe des pieds et de sautiller, Soutchok finissait par gagner un endroit moins profond ; mais même dans les moments les plus critiques, il ne s'oublia jamais, je dois le reconnaître, au point de me saisir par le pan de ma redingote. Nous atteignîmes enfin le rivage ; nous étions, comme on doit bien le penser, trempés jusqu'aux os, couverts de boue et harassés de fatigue, en un mot, dans le plus piteux état.

Deux heures après nous nous trouvions assis dans une grange à foin ; le désordre de notre toilette était réparé tant bien que mal, et nous nous disposions à souper d'un grand appétit. Le cocher Jégoudile, homme d'une lenteur désespérante et raisonneur incorrigible, se tenait près de la porte, où il régalaît généreusement de tabac le vieux pêcheur (j'ai déjà fait remarquer qu'en Russie les cochers font très-vite connaissance). Soutchok prisait avec une sorte de frénésie ; il en avait des vertiges, il crachait, il toussait à perdre haleine, mais les indicibles jouissances qu'il éprouvait compensaient à ce qu'il paraît tous ces inconvé-

nients. Vladimir était mélancolique ; il tenait la tête penchée de côté et parlait peu. Jermolaï essuyait nos fusils. Les chiens agitaient leurs queues avec une agilité croissante à la vue de la bouillie d'avoine qu'on préparait pour eux ; nos chevaux hennissaient d'impatience et battaient des pieds le sol de la grange voisine. Le soleil se couchait, et ses dernières lueurs empourpraient l'horizon ; les petits nuages dorés qui couvraient une partie du ciel étaient disposés en ondulations de moins en moins prononcées, comme une toison fraîchement peignée... Au village on chantait à tue-tête, et un joyeux refrain venait par moment, frapper nos oreilles.



VII

LE COMPTOIR ¹.

C'était en automne. Je courais les champs depuis plusieurs heures le fusil sur l'épaule, et il est probable que je n'aurais point regagné, avant le soir la grande route de Koursk et l'auberge où j'avais laissé mes chevaux, si une pluie fine, mais très-froide qui, aussi obstinée qu'une vieille fille, me poursuivait depuis le

¹ On donne ce nom en Russie au bureau où se trouvent réunis les divers employés chargés d'administrer une terre.

matin, ne m'avait décidé à aller chercher un abri momentané dans quelque maison du voisinage. Pendant que je réfléchissais à la direction que j'allais prendre, j'aperçus à peu de distance une petite hutte très-basse et couverte de chaume, auprès d'un champ de pois. Je m'acheminai vers cet abri et y découvris un vieillard tellement décharné qu'il me rappela le bouc mourant que Robinson trouva dans une des grottes de son île. Cet étrange personnage se tenait blotti dans un coin; il avait de petits yeux clignotants, le regard éteint et mâchait avec soin, comme font les lièvres, en imprimant à sa mâchoire inférieure un mouvement précipité de va-et-vient, (le pauvre diable n'avait plus de dents) un pois sec et durci qu'il cherchait vainement à écraser. Cette occupation l'absorbait à un tel point qu'il ne me remarqua pas dans le premier moment.

—Eh ! grand père !—lui criai-je.

Il interrompit l'exercice auquel il se livrait, ses sourcils s'élevèrent, il entrouvrit les yeux et me répondit d'une voix rauque : —Qu'est-ce que c'est ?

—Il doit y avoir quelque village dans les environs ?
—lui demandai-je.

Mais au lieu de me répondre, il se mit à mâcher de plus belle ; il ne m'avait pas entendu. Je répétai ma question en élevant la voix.

—Un village ?—Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Parce qu'il pleut et que je veux m'abriter.

—Comment ?

—Je veux m'abriter contre la pluie.

—Oui !—me dit-il en grattant sa nuque brûlée par le soleil.—Eh ! bien, tu.... voilà... tu n'as qu'à prendre.....—continua-t-il en gesticulant au hasard—voilà... lorsque tu seras en face du bois..., lorsque tu seras là..., tu trouveras un chemin, mais ne le prends pas, ce chemin-là ; tiens toujours la droite, toujours la droite, toujours la droite... et puis tu verras Ananieva.

J'eus beaucoup de peine à suivre ces paroles ; le vieillard s'exprimait avec difficulté, et les longues moustaches qui retombaient sur sa bouche étouffaient presque entièrement sa voix chevrotante.

—Et toi, d'où es-tu ?—lui demandai-je.

—Comment ?

—D'où es-tu ?

—Moi ? d'Ananieva.

—Et que fais-tu là ?

—Comment ?

—Qu'est-ce que tu fais ?

—Je suis gardien.

—Qu'es-tu donc chargé de surveiller ?

—Je garde ce champ de pois.

—Allons donc !—lui dis-je avec un sourire qu'il me fut impossible de réprimer,—mais quel âge as-tu ?

—Dieu le sait.

—Ta vue doit être bien affaiblie ?

—Comment ?

—Tu dois avoir la vue bien faible ?

—Mais oui, quelquefois je n'entends plus du tout.

—Comment peux-tu donc garder ce champ ?

—C'est l'affaire des anciens.

Des anciens,—pensai-je.....

Je restai pendant quelques instants à observer ce pauvre vieillard, et sa vue m'inspira une profonde commisération. Ayant pris en tâtonnant un morceau de pain sec qui se trouvait placé entre sa chemise et sa jaquette de paysan, il se mit à le sucer comme aurait pu le faire un enfant, et ses joues déjà creuses et ridées se creusèrent encore plus. Je le quittai et marchai dans la direction du petit bois qu'il m'avait indiqué, et lorsque je l'eus atteint, je pris à droite, toujours à droite comme il me l'avait recommandé. J'arrivai ainsi dans un grand village au milieu duquel s'élevait une église construite dans le nouveau style, c'est-à-dire avec une colonnade; un peu plus loin était la maison seigneuriale, dont la façade était également décorée d'une rangée de colonnes. Avant d'entrer dans le village j'avais remarqué, à travers le voile bleuâtre dont la pluie fine, qui continuait à tomber, couvrait tous les objets qui se présentaient à ma vue dans l'éloignement, une isba plus élevée que toutes les autres et surmontée d'un toit de planches, aux extrémités duquel se dressaient deux tuyaux de cheminées; je supposai que cette maison devait être la demeure du starosta; et, dans l'espoir d'y trouver un samovar, du sucre et du thé, je tournai mes pas de ce côté, accompagné de mon chien qui grelottait de tous ses membres. Ayant monté l'es-

calier, je traversai la pièce d'entrée et ouvris la porte, mais au lieu de me trouver, comme je m'y attendais, au milieu des meubles et des ustensiles de ménage qui garnissent les maisons de paysan, j'aperçus plusieurs tables couvertes de papiers, deux armoires peintes en rouge, des encriers tout tachés d'encre, des sabliers d'étain qui devaient peser un *poud*¹ pour le moins, des plumes d'une longueur démesurée, etc. Un jeune homme d'une vingtaine d'années tout au plus était assis sur l'une des tables; il avait le teint blafard et la peau grasse; ses yeux étaient presque imperceptibles, et de longues mèches de cheveux pendaient le long de ses joues. Le collet et le devant du kaftane denankin gris qu'il portait étaient, suivant l'usage, couverts d'une épaisse couche de crasse.

—Que demandez-vous?—me dit-il, en dressant la tête comme un cheval que l'on saisit par les naseaux sans qu'il s'y attende.

—Est-ce l'intendant qui loge ici... ou bien?..

—C'est le comptoir seigneurial, —dit le jeune homme en m'interrompant.—Je suis de service. Vous n'avez donc pas lu l'inscription qui est au-dessus de la porte? Elle est cependant assez visible.

—Ne pourrais-je pas me sécher? Il doit y avoir sans doute un samovar dans le village?

—Certainement,—me répondit d'un air d'importance le jeune homme au kaftane gris.—Allez chez le père Timoféï, ou bien dans l'isba des domestiques du

¹ Poids qui équivaut à quinze kilogrammes environ.

seigneur, ou bien encore chez Nasar Tarasitch, ou chez Agrafena, la femme qui est chargée du poulailler.....

—Avec qui causes-tu comme cela, imbécile ? tu m'empêches de dormir, nigaud que tu es !—cria quelqu'un dans la chambre voisine.

—C'est un monsieur qui vient d'entrer et qui demande à se sécher.

—Qui est ce monsieur ?

—Je n'en sais rien. Il a un chien et un fusil.

Le craquement d'un lit se fit entendre dans la chambre d'où partait la voix de ce nouvel interlocuteur. La porte s'ouvrit, et un homme de cinquante ans environ parut devant nous ; il était de petite taille, mais assez gros, et son encolure annonçait une force peu commune ; des yeux à fleur de tête, des joues rebondies et un teint cramoisi donnaient à sa physionomie une expression de prospérité qui était parfaitement en rapport avec sa démarche et sa tournure.

—Que voulez-vous ?—me demanda-t-il ?—Vous sécher ? Cela ne convient pas ici.

—Je ne croyais pas être entré dans le comptoir. Mais, du reste, je suis prêt à payer ce qui....

—On pourrait bien, à la rigueur, vous le permettre.

—Tenez, voulez-vous passer par ici ?—Et il me fit entrer dans une chambre voisine, qui n'était point celle où il se tenait au moment de mon arrivée.

—Serez-vous bien ici ?—me dit-il.

—Très-bien ; mais n'y aurait-il pas moyen d'avoir du thé et de la crème ?

—Volontiers; vous allez être servi. Otez vos habits et reposez-vous en attendant; ça ne sera pas long.

—Mais à qui appartient ce village ?

—A madame Sosniakoff, Elena Nikolaïevna.

Il sortit, et je me mis à examiner le lieu où je me trouvais. Un énorme canapé de cuir était placé le long de la cloison qui me séparait du comptoir; deux chaises, également couvertes de cuir, et dont le dos était d'une hauteur prodigieuse, se dressaient majestueusement aux deux côtés de l'unique fenêtre de la chambre qui donnait sur la rue. Les murs, revêtus d'un papier vert aux dessins roses, étaient ornés de trois énormes tableaux peints à l'huile. L'un d'eux représentait un chien de chasse portant un collier bleu, avec ces mots: — « Voilà ma consolation. » — Aux pieds de ce chien, coulait une rivière, sur la rive opposée de laquelle, sous un sapin, se tenait un lièvre, l'oreille dressée et d'une taille phénoménale. Sur l'autre tableau, étaient figurés deux vieillards qui mangeaient un melon d'eau; au-dessus s'élevait dans le lointain un temple grec, dont le portique portait l'inscription suivante: — « Temple du bien-être. » — Enfin, le troisième tableau représentait une femme couchée et en raccourci; cette gracieuse personne avait une gorge énorme, les genoux rouges et les talons très-développés, qualité qui est fort appréciée, comme on le sait, du peuple russe. Mon chien avait fini par s'introduire, après beaucoup d'efforts, sous le divan, et, à en juger par les éternuements auxquels il se livra

pendant quelques instants, il est probable que ce refuge était amplement garni de poussière. Je m'approchai de la fenêtre. Des planches étaient jetées en travers de la rue et se prolongeaient depuis le comptoir jusqu'à la maison seigneuriale; cette précaution n'était pas inutile, car grâce à la qualité du terroir et aux pluies de la saison, une épaisse couche de boue s'étendait d'une extrémité à l'autre du village. L'aspect que présentait la cour seigneuriale n'avait rien de particulier; des femmes en robes d'indienne déteintes la traversaient en courant; des domestiques marchaient dans la boue et s'arrêtaient parfois pour se gratter le dos d'un air pensif; le cheval du deciatki était attaché à une borne et agitait paresseusement sa queue écourtée en tendant le cou pour ronger les planches de la cloison devant laquelle il se trouvait; des dindes étiques jetaient de temps à autre un cri de ralliement. Un robuste garçon armé d'une guitare, et assis sur la marche d'une petite maison délabrée, qui était probablement un bain, chantait amoureuxment une romance populaire.

Le gros homme qui m'avait introduit dans la chambre reparut bientôt.

— On va vous servir, — me dit-il d'un air gracieux.

Le jeune homme au kaftane gris, l'écrivain de service, disposa, en effet, sur une vieille table à jeu, un samovar, une énorme théière, un verre dans une soucoupe ébréchée, un pot rempli de crème et un pa-

quet de craquelins aussi durs que des pierres à fusil. Le gros homme sortit.

—Est-ce un commis?—demandai-je au jeune homme.—Non pas;—il était caissier en chef, et maintenant il a été nommé chef du comptoir.

—Vous n'avez donc pas de commis?

—Non, vraiment.—Il y a un bourgmestre, Mikail Vikouloff, mais nous n'avons pas de commis.

—Alors il doit y avoir un intendant?

—Oui, certainement, un étranger, Karl Karlitch Lindemandol, mais il n'administre pas.

—Qu'est-ce qui administre donc le bien?

—La maîtresse elle-même.

—En vérité!—Et avez-vous beaucoup d'employés au comptoir?

Le jeune homme réfléchit.—Nous sommes six,—me répondit-il enfin.

—Qui sont ces employés?

—Mais d'abord Vassili Nikolaïtch, le caissier en chef; puis Pietre; l'employé au comptoir; son frère Jean, employé comme lui; un autre Jean, également employé; Koskintine¹ Narkisoff,—et puis moi,—mais je n'en finirais pas.

—Votre maîtresse a sans doute beaucoup de domestiques?

—On ne peut pas dire qu'ils soient très-nombreux.

—Combien, environ?

¹ Au lieu de Constantin.

—En les réunissant tous, je crois qu'il y en aurait bien cent cinquante.

—As-tu une bonne main?—lui demandai-je après un instant de silence.

Le jeune homme sourit d'un air niais, hocha la tête, passa dans la pièce voisine, et en revint tenant une feuille de papier écrite.

—Voilà ma main,—me dit-il,—en continuant à sourire.

Je jetai les yeux sur cette pièce; elle comprenait ce qui suit, en gros caractères, mais d'une assez belle écriture.

ORDRE.

*Le comptoir domestique principal du domaine d'Ananieva
au bourgmestre Mikaïl Vikouloff.*

N^o 209.

« Il t'est enjoint de découvrir tout de suite, aussitôt que tu auras reçu la présente, qui a passé la nuit dernière, étant en état d'ivresse et en chantant des chansons inconvenantes, dans le jardin anglais, et a réveillé et dérangé la gouvernante Madame Enjeni, la Française. Qu'est-ce que les gardiens¹ regardaient, et qui était alors de garde dans le jardin, et qui a laissé commettre un pareil désordre? Il t'est prescrit de prendre sur tout ce qui t'est recommandé ci-dessus les renseignements nécessaires, et de les communiquer immédiatement au comptoir.

« Le chef du comptoir, NIKOLAÏ KVOSTOFF. »

¹ Pendant la nuit, des paysans veillent à tour de rôle autour des dépendances seigneuriales.

Cet acte portait un énorme cachet armorié, autour duquel on lisait ces mots : « Cachet du comptoir principal du domaine d'Ananieva » ; et au-dessous : « A exécuter sans délai. » — ÉLÉNA LOSNIAKOFF.

— Est-ce la maîtresse elle-même qui a signé cela ? — demandai-je.

— Certainement, elle daigne toujours signer elle-même. Sans cela l'ordre ne serait pas valable.

— Vous allez maintenant envoyer cette pièce au bourgmestre ?

— Non pas. Il va venir lui-même pour la lire. Ou plutôt on la lui lira ; car il ne sait ni lire ni écrire.

— Cela dit, l'employé se tut de nouveau. — N'est-ce pas, — reprit-il bientôt, — que ce n'est pas mal écrit ?

— C'est très-bien.

— Ce n'est pas moi, je dois le dire, qui ai composé le rapport. Non ; c'est l'affaire de Koskintine, et ils'en tire joliment bien.

— Comment ? vous faites donc des brouillons pour les pièces de ce genre ?

— Certainement ; cela ne peut pas être autrement.

— Quels sont tes gages ?

— Je reçois trente-cinq roubles¹ par an et cinq roubles pour une paire de bottes.

— Et tu es satisfait ?

— Certainement que je suis satisfait. N'arrive pas qui veut à être attaché au comptoir. Quant à moi, je

¹ Cette somme équivaut environ à trente cinq francs de notre monnaie.

dois dire que ça ne pouvait pas me manquer ; mon oncle était maître-d'hôtel.

—Tu es donc content de ton sort ?

—Mais oui. A dire vrai, cependant, — continua-t-il avec un soupir, — les commis-marchands sont plus heureux que nous. On est même beaucoup mieux chez les marchands. Pas plus tard qu'hier, il est arrivé ici un marchand de Vénèf ; j'ai causé avec son commis. On est bien chez eux ; on y est tout à fait bien.

—Les marchands payent donc mieux leurs commis ?

—Dieu préserve ! Un marchand mettrait à la porte à coups de poing le commis qui s'aviserait de lui demander des appointements. Non, il faut vivre chez eux sans avoir de ces prétentions-là. Ils t'habillent, te nourrissent, t'entretiennent de tout ; lorsque tu les contentes, ils te récompensent si bien que les plus beaux appointements ne sont rien en comparaison. Il s'agit bien d'appointements ! Ce n'est pas là l'affaire. Le marchand vit simplement, à la russe, comme nous autres ; en voyage, lorsqu'il prend le thé, il t'en régale aussi. — On mange ce qu'il mange. Un marchand... Ah ! ce n'est pas... Un marchand n'est pas comme un maître. Un marchand ne fait pas le capricieux : lui arrive-t-il de se mettre en colère ; — il te rosse et tout est dit. Il ne grogne pas, il ne te tourne pas en dérision. Le maître rend la vie dure ! Il n'est jamais content ; il gronde à tout propos, et on ne sait comment lui être agréable. On lui apporte un verre d'eau, ou un plat quelconque... — Ah ! — crie-t-il, —

cette eau sent mauvais. Ah ! ce que tu me sers là ne vaut rien !—On le remporte pour le resservir un instant après.—A la bonne heure, —dit-il, — voilà qui est bon ; cela ne sent plus mauvais maintenant.— Mais les maitresses sont encore pires.—Et les filles du maitre... ah ! celles-là, c'est bien ce qu'il y a au monde de...

Fédiouchka !—cria le gros homme dans le comptoir.—Le commis de garde s'empessa de se rendre à son appel. J'achevai de boire mon verre de thé, m'étendis sur le divan et m'y endormis.

Je reposai près de deux heures. Lorsque je me réveillai, je voulus d'abord me lever. La paresse l'emporta ; je restai couché et fermai de nouveau les yeux, mais il me fut impossible de me rendormir. On parlait à voix basse derrière la cloison, dans le comptoir ; je prêtai involontairement l'oreille à cette conversation.

—Oui, vraiment, oui, vraiment,—disait un des interlocuteurs,—oui, Nikolaï Érémeitch ; c'est bien cela. Il ne conviendrait pas effectivement de ne pas porter cela en compte. Oui, c'est très-juste. Hem !—Et ici, celui qui parlait ainsi se mit à tousser.

—Croyez-moi, Gavril Antonitch, — répondit le gros homme. — Je sais jusqu'où on peut aller chez nous ; ayez confiance en moi.

—Qui pourrait le savoir mieux que vous, Nikolaï Érémeitch ?—reprit l'interlocuteur.—Vous êtes ici, on peut le dire, le personnage le plus important. Eh bien ! que dirons-nous ?—Comment conclurons-nous

l'affaire ; permettez-moi de montrer quelque curiosité à cet égard.

—Comment nous terminerons cela , Gavril Antonitch ? C'est de vous que ça dépend un peu. Mais il paraît que l'affaire ne vous intéresse pas beaucoup.

—Allons donc ! Nikolai Erémèitch ; —pouvez-vous dire cela ? Nous autres marchands, quand il s'agit de vendre ou d'acheter, nous sommes toujours là ; —jamais vous ne nous verrez reculer en affaires.

—Huit roubles, —dit gravement le gros homme.

Ces paroles furent suivies d'un soupir. — Nikolai Erémèitch, — répondit le marchand, —c'est beaucoup, en conscience.

—Non, Gavril Antonitch, je ne peux pas faire autrement ; je vous jure devant Dieu que cela m'est impossible.

Les deux interlocuteurs se turent. Je me soulevai sans faire de bruit, et regardai par une des fentes de la cloison ce qui se passait dans le comptoir. Le gros homme me tournait le dos ; il était assis en face d'un marchand qui était encore dans la force de l'âge, mais dont la maigreur était excessive, et le teint livide. Il avait les doigts fourrés dans la barbe, clignotait sans cesse, et aux contractions qui agitaient ses lèvres , on eût dit qu'il était toujours au moment de prendre la parole.

—La récolte sera probablement très-bonne, cette année, —dit-il enfin ; — partout où j'ai passé, les blés sont magnifiques, surtout depuis Varonéj ; tout porte

à croire, il me semble, que la récolte sera de première qualité.

—Oui, les blés sont beaux,—répondit le chef du comptoir;—mais, vous le savez bien, Gavrilà Antônitch, le printemps ne tient pas tout ce que promet l'automne.

—C'est très-vrai, Nikolaï Érémeitch. Tout dépend de la volonté de Dieu. L'observation que vous venez de faire est parfaitement exacte.... Mais il me semble que votre hôte s'est réveillé.

Le gros homme se retourna, prêta l'oreille.—Non,—dit-il,—il dort. Mais, au reste, on peut bien.....— Je l'entendis approcher de la porte.—Non, il dort,—ajouta-t-il en regagnant sa place.

—Eh bien! Nikolaï Érémeitch,—reprit le marchand,—il faut cependant en finir.... Allons! j'y consens, j'y consens...—Et en prononçant ces paroles, il clignotait plus que jamais.—Va pour les deux gris et le blanc¹ que vous voulez bien accepter;—et là-bas (il montra de la tête la maison seigneuriale), le prix sera de six roubles et demi. Est-ce conclu? donnez-moi la main.

—Quatre gris,—répondit l'intendant.

—Non, trois.

—Quatre gris moins un blanc.

—Trois, Nikolaï Érémeitch.

—Eh! bien, trois et demi; pas un copek de moins.

¹ Les assignats se distinguent en Russie par leur couleur. Les billets gris valent 200 roubles, et les blancs 100.

—Trois, Nikolaï Erémèitch.

—Vous plaisantez, Gavrilâ Antonitch.

—Je n'ai jamais vu d'homme aussi tenace que cela !
—marmotta entre ses dents le marchand.—J'aurai
meilleur compte de la maîtresse elle-même.

—Faites comme vous voudrez,—répondit le gros
homme;—il y a longtemps que vous auriez dû pren-
dre ce parti. Pourquoi vous donnez-vous tant d'em-
barras ? Vous avez bien raison.

—Allons ! allons ! Nikolaï Erémèitch. Comme vous
vous emportez ! Ne voyez-vous pas que je plaisante ?

—Mais non ; je vous conseille...

—Allons donc ! calme-toi, c'est une plaisanterie :
faut-il te le répéter ? Qu'il en soit comme tu le veux ;
je donne les trois et demi.

—J'aurais dû m'en tenir à quatre ; mais je suis un
imbécile, je me suis trop pressé;—dit le gros homme
avec un mouvement de dépit.

—Allons ! n'en parlons plus, Nikolaï Erémitch ; et
là-bas toujours six et demi.

—C'est entendu ; six et demi.

—Bien ! donnons-nous la main, Nikolaï Erémèitch.

Le marchand frappa de ses cinq doigts écartés la
main du gros homme.—Et à la grâce de Dieu !—ajou-
ta-t-il en se levant.—Ainsi, père Nikolaï Erémèitch,
lui dit-il bientôt après,—je vais maintenant me rendre
là-bas et me faire annoncer à la maîtresse, et je dirai
comme nous en sommes convenus, Nikolaï Erémèitch,
que nous avons fait marché à six roubles et demi.

—N'y manquez pas, Gavril Antonitch.

—Maintenant, veuillez recevoir.

Le marchand remit à l'employé un petit paquet de papiers; puis, il le salua, redressa la tête, prit son chapeau entre ses deux doigts, agita ses épaules, imprima à tout son corps un mouvement ondulatoire, et sortit en faisant crier ses bottes, ce qui chez les hommes de cette classe est, comme on le sait, de très-bon genre.

Lorsqu'il fut parti, Nikolai Erémèitch s'approcha du mur, et je compris à ses gestes qu'il comptait les billets que le marchand venait de lui donner. Mais au même instant, une tête à chevelure rousse et ornée d'une énorme paire de favoris parut à la porte d'entrée.

—Eh bien! quoi?—demanda-t-elle. — Tout est-il en règle?

—Tout est en règle.

—Combien?

Le gros homme agita la main d'un air d'impatience, et montra la chambre où je me trouvais.

—Ah! bien,—reprit la tête; et elle disparut.

L'employé s'assit devant la table, ouvrit un registre, prit un *abaque*¹, et se mit à en remuer les grains en se servant non point de l'index, mais du doigt du milieu; c'est plus convenable.

Le commis de garde entra.

—Que veux-tu?

¹ Cadre dont l'intérieur est garni de grains d'ivoire ou d'os enfilés sur des tiges de laiton. Les Russes et les Orientaux s'en servent pour calculer.

—Cidor est arrivé de Galaplek.

—Ah ! bien ; fais-le entrer. Attends ! attends ! Va voir d'abord si le maître étranger ne s'est pas réveillé.

Le commis entra dans ma chambre avec précaution. Mais j'avais eu le temps de poser ma tête sur la gibe-
cière qui me servait d'oreiller et de fermer les yeux.

—Il dort, dit-il en refermant la porte.

Le gros employé se mit à murmurer.

—Allons,—reprit-il—appelle Cidor.

Je repris ma position d'observateur.

Le paysan qui fit son entrée dans la chambre ne devait pas avoir plus de trente ans ; c'était un homme robuste, d'une taille gigantesque, aux joues vermeilles, aux cheveux châtains et à la barbe crépue. Il se signa devant les images, salua le chef du comptoir, prit son bonnet à deux mains et se redressa de toute sa hauteur.

—Bonjour Cidor, lui dit l'employé tout en continuant à remuer les grains de l'abaque.

—Bonjour, Nikolaï Érémeitch.

—Eh bien ! comment est la route ?

—Elle est bonne, Nikolaï Érémeitch ;—répondit le paysan avec lenteur et d'un ton bas ;—il y a bien un peu de boue.

—Ta femme est-elle en bonne santé ?

—Elle ne va pas trop mal.

Le paysan soupira et avança une jambe.

L'employé mit sa plume derrière l'oreille et se moucha.

— Pourquoi es-tu donc venu ici ? — dit ce dernier en remettant son mouchoir à carreaux dans sa poche.

— Mais, voyez-vous, Nikolaï Érémeitch ; on nous demande des charpentiers.

— Eh bien ! quoi ? est-ce que vous n'en avez pas ?

— Comment n'en aurions-nous pas ? Nikolaï Érémeitch. — Le village est au milieu des bois ; chacun le sait. Mais voilà le temps de la moisson qui approche.

— Oui, c'est cela. Vous ne demandez pas mieux que de travailler pour les autres, mais quand il s'agit de travailler pour la maîtresse, c'est différent. Pourtant c'est tout à fait la même chose.

— Le travail est le même, c'est vrai, Nikolaï Érémeitch ; mais quand...

— Eh bien ! quoi ?

— La paye... n'est guère .. je dirai...

— En vérité ? Ils n'en ont jamais assez ! Allons, va !

— Et de plus, Nikolaï Érémeitch, il n'y a pas pour une semaine d'ouvrage, et on gardera les hommes un mois entier. Tantôt les matériaux manquent, tantôt on vous envoie dans le jardin pour nettoyer un peu les allées.

— Eh bien ! puisque la maîtresse daigne l'ordonner... il faut obéir sans faire d'observation.

Le paysan se tut et resta pendant quelques instants immobile, s'appuyant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. L'employé baissa la tête et recommença à faire courir les grains de l'abaque avec plus de rapidité que jamais.

—Nos... paysans, Nikolai Erémèitch,—reprit enfin Cidor, en hésitant.—Vous daignerez bien... Voilà ici... Il y a...

Tout en parlant ainsi, il tira de son sein un paquet enveloppé d'une serviette garnie de franges et de dessins rouges.

—Allons! Que fais-tu, imbécile? Es-tu fou?—dit précipitamment le gros employé.—Va-t'en; rends-toi dans mon isba,—continua-t-il, en poussant assez rudement le paysan stupéfait dans la direction de la porte.—Demande ma femme... elle te donnera du thé. Je vais venir tout à l'heure; va-t'en. N'aie pas peur, te dit-on; mais va-t'en.

Le paysan sortit du comptoir.

—En voilà un!... Quel ours cela vous fait!—ajouta, d'un air courroucé, le gros employé; puis il hocha la tête et se remit à compter.

Des cris retentirent tout à coup dans la cour et sur le perron:—Koupriane! Koupriane!—criait-on.—Qui est-ce qui le fera tomber?—Quelques instants après, entra dans le comptoir un homme de petite taille et d'un extérieur étrange. Il avait le teint blême, le regard fixe, le nez très-long et beaucoup d'assurance. Son costume était des plus modestes: la vieille redingote couleur lie de vin dont il était affublé était ornée d'un collet de velours de coton, et les boutons en étaient presque imperceptibles. Il avait une charge de bois sur le dos. Autour de lui se pressaient cinq ou six dvorovi qui criaient à tue-tête:—Koupria! Koupria

tiendra bon ! Il vient d'être nommé chauffeur ! chauffeur !... — Mais l'homme à la redingote lie de vin n'était nullement décontenancé par ces manifestations bruyantes ; il n'y prêtait pas la moindre attention. S'étant avancé à pas comptés jusqu'au poêle, il jeta bas le fardeau qu'il portait, se releva, tira de sa poche une tabatière, écarquilla les yeux et se mit en devoir de bourrer son nez de mauvais tabac russe mélangé de cendre. Au moment où le cortège dont le nouveau venu était suivi avait fait son entrée dans la chambre, le gros employé s'était levé en fronçant les sourcils ; mais dès qu'il eut compris la cause de ce tapage, il sourit et se borna à recommander le silence, afin de ne point réveiller, dit-il, un chasseur qui reposait dans la chambre voisine. — Quel est ce chasseur ? — demandèrent à la fois plusieurs des assistants. — Un seigneur. — Ah !

— Ils n'ont qu'à crier tant qu'ils voudront, — dit l'homme à la redingote lie de vin en ouvrant les bras ; — qu'est-ce que cela me fait, pourvu qu'ils ne me touchent pas ? Je viens d'être nommé chauffeur...

— Chauffeur ! chauffeur ! — s'écrièrent en éclatant de rire les hommes qui l'escortaient.

— La maîtresse l'a ordonné, — reprit-il en haussant les épaules. — Votre tour yiendra, vous autres ; on vous fera garder les pourceaux. Au reste, je suis

¹ Domestique de bas étage spécialement chargé de chauffer les poêles dans la maison du seigneur et les dépendances.

tailleur, et bon tailleur ; j'ai appris mon état chez les meilleurs tailleurs de Moscou, et j'ai travaillé pour des généraux. Personne ne peut dire le contraire. Et vous, qu'est-ce qui vous rend si fiers?... dites? N'êtes-vous pas des mangeurs du pain d'autrui, vivant aux dépens du seigneur? Répondez. Vous n'êtes que des vauriens, des fainéants, rien de plus. Qu'on me donne la liberté, à moi..., je ne mourrai pas de faim ; je ne me perdrai pas. Qu'on me donne un passeport¹ ; je payerai une bonne redevance, et les maîtres seront contents de moi. Mais vous autres? Vous vous perdrez, comme un tas de mouches, et voilà tout.

—Et voilà que tu radotes,— lui répondit un des hommes de la bande ; c'était un grand gaillard marqué de la petite vérole, dont l'habit était percé aux coudes, et qui avait autour du cou une cravate rouge. —Tu as eu un passeport ; mais les maîtres n'ont pas reçu de toi un kopek d'abrok, et tu n'as pas su en économiser un seul ; c'est à peine si tes jambes ont pu t'apporter jusqu'ici, et depuis tu n'as jamais eu sur le dos que la méchante redingote que voilà.

—Qu'y faire, Konstantine Narkisitch?—lui dit Koupriane, —c'est l'amour qui en est fautif ; c'est ce qui m'a perdu, anéanti. Tu n'auras le droit de me juger que quand tu auras passé par là.

¹ Les seigneurs ont le droit de donner à leurs domestiques des passeports qui les autorisent à travailler au dehors moyennant une redevance annuelle en espèces.

—Amoureux ! et de qui ? La belle trouvaille qu'il a faite là ! un véritable monstre.

—Non ; ne dis pas cela, Konstantine Narkisitch.

—Veux-tu nous en faire accroire ? Je l'ai vue, moi ; l'année dernière, je l'ai vue à Moscou, de mes propres yeux.

—L'année dernière, elle s'est, en effet, un peu détériorée, — dit Koupriane ; — j'en conviens.

—Non, messieurs, — reprit à son tour, d'un ton dédaigneux et dégagé, un homme élancé, maigre, dont la figure était couverte de boutons, mais qui était frisé et pommadé avec soin, probablement un valet de chambre ; — il faut que Koupriane Afanacitch nous chante sa petite chanson. Allons ! entonne-nous cela, Koupriane Afanacitch !

—Oui ! oui ! — s'écrièrent tous les autres. — Ah ! Alexandre ! c'est bien, cela, ... le voilà pris ! Allons, chante, Koupria. Bravo ! Alexandra ! — Chante donc !

—Ce n'est pas ici le lieu de chanter, — répondit Koupriane avec fermeté ; — nous sommes dans le comptoir seigneurial.

—Qu'est-ce que cela te fait, à toi ? Il paraît que tu vises à la place d'employé, — lui répondit grossièrement Konstantine ; — oui, on le dirait vraiment !

—Tout dépend du maître, — répondit le pauvre diable.

¹ Les dvorovi donnent souvent, comme c'est le cas ici, une terminaison féminine à des noms d'hommes ; ils trouvent cela fort piquant.

—Voyez-vous cela ? Il ne vise pas plus haut que cela ! Excusez ! Ah ! ah ! ah !

Ces bruyantes exclamations continuèrent pendant quelques instants ; plusieurs des assistants sautaient et gambadaient autour du chauffeur. Un des plus acharnés était un jeune homme de quinze à seize ans, probablement fils de quelque aristocrate de la valetaille ; il se distinguait entre tous par un gilet à boutons de cuivre et une cravate bleu clair ; son petit abdomen commençait déjà à s'arrondir,

—Ecoute-moi, Koupriane, — dit d'un air d'importance Nicolaï Erémèitch , que cette scène avait mis en gaieté ; —c'est un triste métier que celui de chauffeur. Avoue-le ; il n'y pas de besogne qui ne soit préférable à celle-là.

—C'est possible, Nicolaï Erémèitch, —répondit Koupriane. —Mais vous qui êtes maintenant notre chef de comptoir, vous avez été aussi en disgrâce ; vous avez vécu, comme un autre, dans une isba de paysan.

—Fais attention à ce que tu dis, — riposta avec vivacité le gros employé. —Tu ne comprends pas la plaisanterie, imbécile ; tu devrais savoir gré, imbécile, à ceux qui s'occupent d'un imbécile comme toi.

—Ça m'est échappé, Nikolaï Erémèitch ; pardonnez-moi...

—Apprends à retenir ta langue.

Mais ici la porte s'ouvrit de nouveau , et un petit kosak entra dans le comptoir. —La maltresse vous demande, dit-il au chef du comptoir.

—Qui se trouve chez elle?—demanda celui-ci.

—Akcinia Nikitichna et un marchand de Vénéf.

—Je vais m'y rendre à l'instant. Et vous, frères,—ajouta-t-il d'un ton pressant, et en s'adressant aux dvorovi,—vous seriez bien de sortir d'ici, avec le nouveau chauffeur; si, par hasard, l'Allemand¹ entraît ici en passant, il pourrait bien porter plainte contre vous.

Le gros employé arrangea sa chevelure, toussa dans sa main qui était presque entièrement couverte par la manche de sa redingote, et, s'étant boutonné, il se transporta chez sa maltresse. Koupriane et sa bande le suivirent; il ne resta plus dans le comptoir que mon ancienne connaissance, le commis de service, qui se mit à tailler des plumes et finit par s'endormir. Profitant de cette heureuse circonstance, quelques mouches vinrent se promener sur sa bouche. Un cousin s'abattit sur son front, et, ayant symétriquement écarté ses longues pattes, enfonça lentement son long dard dans la peau flasque de sa victime. La tête rousse qui s'était déjà montrée à la porte du comptoir y reparut de nouveau, jeta un regard dans la chambre, et s'y introduisit avec le reste d'un individu assez peu favorisé de la nature.

—Fédiouchka! Eh! Fédiouchka! il dort éternellement!—dit ce nouveau personnage.

Le commis de service ouvrit les yeux et se leva.

¹ En Russie les intendants étrangers sont presque tous allemands; de là cette désignation.

—Nikolai Erémèitch est-il chez la maîtresse?

—Oui, Vassili Nikolaïtch.

—Ah! ah! —me dis-je, —voilà le caissier en chef.

Cet employé supérieur se mit à marcher de long en large, ou plutôt à errer dans tous les coins de la chambre, car il avait les allures d'un chat. Un vieil habit noir, aux basques longues et étroites, ballottait sur son dos; il tenait une de ses mains contre sa poitrine, appliquait l'autre à tout moment sur le col de crin qu'il avait au cou, et accompagnait ce geste d'un mouvement de tête convulsif. Il avait des bottes en peau de chèvre, et posait le pied à terre avec tant de précaution, qu'on entendait à peine le bruit de ses pas.

—Le propriétaire Jagouchkine vous a demandé aujourd'hui, —dit le commis.

—Hem! il m'a demandé? Qu'a-t-il dit?

—Il a dit qu'il passerait chez Tioutiouref, et qu'il vous y attendrait. J'ai besoin de voir Vassili Nikolaïtch, m'a-t-il dit, pour une affaire, mais il n'a pas dit ce que c'était. Vassili Nikolaïtch sait de quoi il s'agit, a-t-il ajouté.

—Hem! fit le caissier en chef, et il s'approcha de la fenêtre.

—Nikolai Erémèitch est-il au comptoir? —cria quelqu'un dans la pièce d'entrée. Quelques instants après, un homme d'une taille élevée, et dont la physionomie était mâle et expressive, quoique ses traits fussent fort irréguliers, franchit le seuil de la porte; il avait

une tenue très-convenable, et paraissait fort irrité.

— Il n'est donc pas ici ? — demanda-t-il, après avoir parcouru des yeux toute les parties du comptoir.

— Nikolaï Érémeitch est chez la maîtresse, — répondit le caissier. — Que voulez-vous ? dites-le moi... Pavel Andreïevitch, vous pouvez me le confier. Que lui voulez-vous ?

— Ce que je veux ? Vous voulez savoir ce que je veux ? — Le caissier hocha la tête d'un air inquiet.

— Je veux lui donner une leçon, à ce misérable ventru, à cet infâme calomniateur ! Oui, je lui apprendrai...

Le nouveau venu s'interrompit, suffoqué par la colère, et se jeta sur une chaise.

— Qu'avez-vous ? Qu'avez-vous, Pavel Andreïevitch ? Calmez-vous donc !... N'avez-vous pas honte ? C'est de Nikolaï Érémeitch que vous vous permettez de parler comme cela ? Comment pouvez-vous ?...

— Qu'est-ce que ça me fait ? Je me moque bien qu'on l'ait mis à la tête du comptoir ! Ah ! oui ; on a bien choisi ! C'est le cas de le dire ; on a lâché le bonc dans le potager.

— Taisez-vous ! taisez-vous, Pavel Andreïevitch ! N'y pensez plus..., ce sont des bêtises !

— Allons, maître matou ; le voilà qui se met à faire patte de velours. — Je vais l'attendre, — reprit Pavel, avec un redoublement de colère, et en frappant la table. — Mais le voici justement qui daigne s'avancer de ce côté, — ajouta-t-il en regardant par la fenêtre. —

Quand on parle du loup, on en voit la queue. Faites-moi le plaisir d'arriver ! — Et il se leva.

Nikolai Erémèitch entra dans le comptoir. Il avait la figure rayonnante; mais elle se rembrunit un peu lorsqu'il aperçut Pavel.

— Bonjour, Nikolai Erémèitch ; — dit Pavel d'un ton très-significatif, et en s'avancant lentement vers lui. — Bonjour.

Le chef du comptoir ne répondit pas. Le marchand parut sur le seuil de la porte.

— Pourquoi ne daignéz-vous pas me répondre ? — reprit Pavel. — Au reste, non... non. Ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre. Les injures et les cris n'y feront rien. Oui, vous voudrez bien me dire à l'aimable, Nikolai Erémèitch, pourquoi vous me persécutez ; pourquoi vous tenez à me désespérer. Allez ! répondez donc.

— Ce n'est pas ici le lieu de nous expliquer, — dit enfin le chef du comptoir, non sans manifester une certaine émotion ; — ni le moment, — ajouta-t-il. Mais ce qui m'étonne, c'est que vous vous soyez mis dans la tête que je vous persécute, et que je veux vous perdre. Comment pourrais-je vous persécuter ? Faites-moi le plaisir de me le dire ; vous n'êtes pas sous mes ordres, au comptoir.

— Il ne manquerait plus que cela, — reprit Pavel ; — A quoi bon dissimuler comme vous le faites, Nikolai Erémèitch ? Vous me comprenez très-bien.

— Non, je ne vous comprends pas.

— Si fait, vous me comprenez.

— Non, devant Dieu! je ne vous comprends pas.

— Vous osez le jurer ? Puisque c'est comme cela, je vous demanderai à mon tour si vous ne craignez pas Dieu. Allons ! dites-moi pourquoi vous rendez la vie insupportable à une pauvre fille ? Qu'exigez-vous d'elle ?

— De qui parlez-vous, Pavel Andreïevitch ? — demanda le gros employé en feignant la surprise.

— Voyez - vous cela ! Il ne la connaît pas ! Je parle de Tatiana. Craignez la justice de Dieu, et ne vous vengez pas ! Vous devriez avoir honte : vous êtes marié ; vous avez des enfants qui sont presque aussi grands que moi ;..... et moi, c'est autre chose, ... je veux me marier ; mes intentions sont honnêtes.

— Quel est donc mon crime, Pavel Andreïevitch ? La maîtresse vous défend de vous marier ; telle est sa volonté seigneuriale. Moi, je ne suis pour rien dans tout cela.

— Vous n'y êtes pour rien, dites-vous ? Ah ! vous osez le soutenir ! Vous ne vous êtes peut-être pas entendu avec cette vieille sorcière de femme de confiance ? Vous ne songez pas à calomnier ? Hein ! Vous ne répandez pas toutes sortes d'infamies sur le compte de cette fille ? Ce n'est peut-être pas grâce à vous qu'on l'a fait passer de la lingerie à la cuisine, comme laveuse de vaisselle ? Ce n'est peut-être pas à vous qu'elle doit d'être battue et de porter une robe de

zatrapsés ? Ayez donc honte, à votre âge. N'oubliez pas que vous êtes continuellement menacé d'avoir un coup de sang.... Vous pouvez, d'un instant à l'autre, être appelé à paraître devant Dieu.

—Vous voilà en train de dire des injures, Pavel Andreïevitch ! Je ne sais pas si vous serez encore longtemps en position de le faire.

A ces mots, Pavel ne fut plus maître de se contenir.

—Comment ! Il s'avise de me menacer !—s'écria-t-il avec fureur.—Tu crois donc que je te crains ? Non, frère, tu es mal tombé ! Qu'ai-je à craindre ? Je trouverai partout à gagner mon pain. Toi, c'est autre chose ; tu ne peux vivre qu'ici, de calomnies et de vols...

—En voilà encore un qui n'a pas mauvaise opinion de lui-même,—dit en l'interrompant le gros employé, qui commençait enfin à perdre patience.—Un *ferchel*¹, rien de plus, un misérable petit donneur de drogues ! Mais à l'entendre, ah ! c'est un homme important.

—Oui, un ferchel, mais sans ce ferchel, il y a longtemps que votre seigneurie serait au cimetière... Faut-il que le diable m'ait inspiré de le guérir !—ajouta-t-il entre ses dents.

—Tu prétends m'avoir guéri, toi ?—reprit vive-

¹ Domestique ou bourgeois attaché aux hôpitaux du gouvernement pour y acquérir quelques connaissances médicales.

ment l'employé.—Non, tu voulais m'empoisonner ; tu m'as fait avaler de l'aloès.

—Eh bien ! quoi ? Puisqu'il n'y a que l'aloès qui agisse sur toi.

—La direction médicale,—continua Nikolaï, heureux d'avoir détourné ainsi les attaques de Pavel,—a défendu l'emploi de l'aloès. C'est pourquoi je porterai plainte contre toi... Tu as voulu me tuer, c'est positif. Mais Dieu ne l'a pas permis.

—Allons, messieurs ! Allons, en voilà assez !—dit à son tour le caissier.

—Tais-toi !—s'écria l'employé.—Il a voulu m'empoisonner. Comprends-tu cela ?

—Comme c'est probable !... Écoute, Nikolaï Erémèitch,—reprit Pavel avec l'accent du désespoir ;—je t'en supplie pour la dernière fois... tu m'as poussé à bout... il m'est impossible d'en supporter davantage. Laisse-nous en paix, me comprends-tu ? Sinon, j'en prends Dieu à témoin, il arrivera malheur à l'un de nous deux ; tu peux en être sûr.

—Je n'ai pas peur de toi,—lui cria l'employé, dont la tête se montait de plus en plus.—M'entends-tu, blanc-bec ? J'ai eu bon marché de ton père ; je lui ai cassé les cornes ; que cela te serve de leçon !

—Ne me parle pas de mon père...

—Par exemple ! je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi.

—Je te le répète, ne m'en parle pas.

—Et moi, je te répète de ne pas t'oublier.—Quelque

nécessaire que tu croies être à la maison, s'il fallait choisir entre nous deux, ce n'est pas toi qui resterais, mon petit pigeon. Il n'est permis à personne de se révolter.

Pavel frémissait de rage.

— La fille Tatiana est traitée comme elle le mérite... Attends un peu ; elle en verra bien d'autres.....

Pavel se jeta les bras tendus en avant dans la direction de l'employé... Celui-ci roula lourdement par terre.

— Qu'on le jette en prison ! Qu'on lui mette les fers aux mains ! — s'écria-t-il d'une voix rugissante et en essayant de se relever.

Je ne me sens pas le courage de décrire la fin de cette scène ; je crains même d'en avoir déjà trop dit pour le lecteur. Je retournai le même jour à la maison. Une semaine après, j'appris que madame Losniakoff avait conservé à son service Pavel et Nicolaï, mais qu'elle avait exilé Tatiana. — Il paraît que les services de cette fille ne lui étaient plus nécessaires.



VIII

KARATAÏEF.

Il y a cinq ans environ, il m'arriva de passer près d'une journée entière, à la fin de l'automne, dans une maison de poste, sur la route de Moscou à Toula. On manquait de chevaux. Je revenais de la chasse, et j'avais eu l'imprudence de renvoyer mon équipage. Le maître de poste, homme âgé et maussade, aux cheveux qui lui couvraient la figure jusqu'au nez, aux petits yeux endormis, répondait à toutes mes

plaintes et à mes instances par un grognement saccadé, poussait les portes avec colère, comme s'il eût maudit sa condition, et lorsqu'il se montrait sur le perron, c'était pour apostropher les *iamchtlis*¹, qui se traînaient dans la boue avec de lourdes *dougas*² au bras, ou restaient assis sur le banc en bâillant et en se grattant de temps en temps la tête, sans faire grande attention aux exclamations que la colère inspirait à leur supérieur. Je m'étais mis déjà deux ou trois fois à prendre du thé, j'avais essayé à plusieurs reprises de m'endormir, et parcouru toutes les inscriptions qui couvraient les murs et les vitres de la chambre; je me sentais accablé d'ennui. Pendant que je regardais silencieusement, mais avec un véritable désespoir, mon équipage dont le timon était toujours levé en l'air, le son d'une clochette se fit entendre, et une petite télega attelée de trois chevaux épuisés de fatigue s'arrêta devant le perron. Le nouvel arrivé sauta à terre en criant : — Allons! vite, des chevaux! — et entra dans la chambre. La réponse du maître de poste, — il n'y a pas de chevaux, — le plongea, suivant l'ordinaire, dans un état de stupeur, et j'eus le temps de l'examiner des pieds à la tête avec l'avidité d'un homme qui se meurt d'ennui. Il paraissait âgé d'une trentaine d'années. La petite vérole avait laissé des traces ineffaçables sur sa figure sèche et

¹ Paysans chargés du transport des voyageurs.

² Pièce de bois arrondie qui réunit les deux brancards et surmonte la tête du cheval.

jaune, avec un reflet cuivré qui causait une impression désagréable; ses longs cheveux d'un noir bleuâtre tombaient en boucles sur son collet, et par devant ils étaient frisés avec soin; ses petits yeux bouffis étaient sans expression; quelques poils se dressaient sur sa lèvre supérieure. Quant à son costume, c'était celui de ces propriétaires dissipés qui hantent les foires de chevaux : il portait une tunique assez sale, une cravate de soie bleue dont la couleur était passée, un gilet à boutons de métal, et un pantalon gris tellement large, qu'il ne laissait à découvert que la pointe de ses bottes crottées. Je ne tardai pas à m'apercevoir que le nouveau venu exhalait une forte odeur de tabac et d'eau-de-vie; enfin, ses doigts gros et rouges, qui étaient presque entièrement cachés par les longues manches de sa tunique, étaient ornés de ces bagues d'argent que l'on fabrique à Toula. Les personnages de ce genre ne sont point rares en Russie, et il est toujours assez désagréable de se trouver en rapport avec eux; mais malgré la prévention avec laquelle je le regardais, je ne pus m'empêcher de reconnaître pourtant, avec une certaine satisfaction, que ses traits fatigués exprimaient l'insouciance et la bonté.

—Voici quelqu'un qui attend ici depuis plus d'une heure, — lui dit le maître de poste en me montrant.

—Plus d'une heure! Le scélérat se moquait évidemment de moi.

—Monsieur est peut-être moins pressé que moi,—
répondit le voyageur.

—Quant à cela, nous ne pouvons pas le savoir,—
lui dit le maître de poste d'un ton brusque.

—Est-il donc vraiment tout à fait impossible d'avoir
des chevaux?

—C'est impossible. Il n'y a pas un seul cheval à
l'écurie.

—Dans ce cas, faites-moi chauffer un samovar.
J'attendrai; il n'y a rien à faire.

Le nouvel arrivé s'assit sur le banc, jeta sa cas-
quette sur la table, et se passa la main dans les
cheveux.

—Vous avez déjà pris le thé?—me dit-il.

—Oui.

—Ne vous serait-il pas agréable de recommencer
pour me tenir compagnie?

J'y consentis. Un énorme samovar rougeâtre repa-
rut pour la quatrième fois sur la table. Je pris dans
mes effets une bouteille de rhum. Je ne m'étais point
trompé, le nouveau venu appartenait à la classe des
petits propriétaires. Il se nommait Pêtre Pétrovitch
Karataïef.

La conversation s'engagea. Une demi-heure ne
s'était pas écoulée qu'il m'avait déjà raconté toute sa
vie avec la plus parfaite sincérité.

—Maintenant je me rends à Moscou,—me dit-il en
achevant son quatrième verre de thé.—Je n'ai plus
rien à faire à la campagne.

—Comment cela ?

—Mais oui ; rien. Ma fortune est dérangée ; j'ai ruiné mes paysans ; je suis obligé de l'avouer. Oui ; nous avons eu de mauvaises années, la récolte a manqué, et puis, que sais-je encore?... Au reste, — ajouta-t-il mélancoliquement et en détournant les yeux, — je suis un triste administrateur.

—Vraiment !

—Mais oui ; les bons propriétaires se conduisent tout autrement. Tenez, — me dit-il en penchant la tête sur son épaule, et en suçant précipitamment le bout de sa pipe, — vous pensez, je suis sûr, en me voyant, que je suis... comment dirai-je ? Eh bien ! non... je vous dis la vérité, j'ai reçu une assez mauvaise éducation ; oui, faute de moyens. Pardonnez-moi la franchise de mes paroles ; d'ailleurs...

Il n'acheva pas, et fit un geste de la main. Je m'empressai de lui dire qu'il se trompait, que je m'estimais fort heureux de l'avoir rencontré, etc. En terminant, je crus devoir ajouter qu'il ne me paraissait point nécessaire de posséder des connaissances très-étendues pour faire un bon propriétaire.

—J'en conviens, — me répondit-il, — nous sommes d'accord. Mais il faut pourtant y être disposé. Il y a des gens qui font tout au monde et qui s'en tirent toujours bien ; mais moi... Permettez-moi de vous demander... Habitez-vous Pétersbourg ou Moscou ?

—Je suis Pétersbourgeois.

Il lança par les narines une longue colonne de fumée.

—Moi, je vais prendre du service à Moscou.

—A quel genre de fonctions vous destinez-vous ?

—Je n'en sais rien, cela dépendra des circonstances.—Je vous avoue que le service me fait peur : il est si facile de se trouver mêlé dans quelque mauvaise affaire ! J'ai toujours vécu à la campagne ; je suis habitué, vous savez..., mais que faire ? La nécessité... Oh ! si ce n'était pas cela.

—Vous aurez l'avantage de vivre dans une grande ville.

—Dans une grande ville?... oui, mais je ne sais vraiment pas ce que j'y trouverai de bon. Cependant, je ne dis pas ; c'est possible. Je doute pourtant qu'on y puisse vivre plus agréablement qu'à la campagne.

—Il vous est donc impossible de rester à la campagne ?

Il soupira.—C'est impossible. Mon bien ne m'appartient plus, pour ainsi dire.

—Vraiment ?

—Oui ; il y a là-bas un brave homme,... un voisin... Vous comprenez ; une lettre de change...

Le pauvre Pètre Pétrovitch passa la main sur sa figure, resta pensif et fit avec la tête un mouvement de désespoir.

—Que voulez-vous ! Au reste, je dois avouer,—ajoutait-il après une pause,—que je n'ai le droit de m'en prendre à personne ; —je suis seul fautif. J'ai-
mais à bien-vivre... Oui, que le diable m'emporte !
j'aime à bien vivre.

—Vous avez donc mené joyeuse vie à la campagne?

—Il faut vous dire, monsieur,—me répondit-il avec lenteur et en me regardant fixement,—que j'avais douze couples de chiens courants, et des chiens courants comme il n'y en a pas beaucoup. (Il prononça ce dernier mot d'une voix de fausset.) Ils vous bloquaient un lièvre comme rien, et quant aux loups et aux renards, ils les.... c'étaient de vrais serpents, des aspics. J'avais aussi de fameux lévriers ! Tout cela est fini ; je ne veux pas mentir. Je chassais également au fusil, et avais une chienne, nommée Comtesse, qui arrêtait d'une manière extraordinaire ; elle avait un nez comme on n'en rencontre pas. Lorsque, arrivé à un marais, je lui disais : — *Cherche!* et qu'elle ne partait pas, j'étais sûr qu'un autre battrait le marais avec dix chiens sans rien lever. Mais aussi, quand elle arrêtait, elle serait morte sur place. Et comme elle se comportait bien dans les appartements! Vous lui auriez donné un morceau de pain de la main gauche, en lui disant : — « Un juif y a mordu, » — elle n'y aurait pas touché. Mais si vous le lui aviez donné de la droite, en lui disant : — « La demoiselle en a mangé, » — elle le prenait et le mangeait à l'instant même. J'avais gardé un de ses petits ; c'était aussi une bête admirable, et je voulais l'amener à Moscou, mais un de mes amis me le demanda ainsi que mon fusil, Il me dit comme cela : — « Vois-tu, frère, là-bas à Moscou, il ne s'agit plus de cela. Tu auras là-bas, frère, bien autre chose à faire. »

—Je finis par lui donner le petit chien et même le fusil; tout cela est resté à la campagne.

—Mais tout en habitant Moscou, vous pourriez encore chasser?

—Non, à quoi bon? Je n'ai pas su me conduire; il faut savoir souffrir. N'en parlons plus; mais, avec votre permission, la vie à Moscou est-elle chère?

—Pas trop.

—Pas trop chère? Mais dites-moi, je vous prie; trouve-t-on des bohémiennes à Moscou?

—De quelles bohémiennes voulez-vous parler?

—Je veux parler des bohémiennes qui courent les foires.

—Oui, il y en a.

—Allons, tant mieux. J'aime les bohémiennes. Oui, que le diable m'emporte! je les aime.

Une joie sauvage brillait dans les yeux de Pêtre. Pétrovitch. Mais il s'agita tout à coup sur le banc; puis il devint pensif, baissa la tête, et me tendit son verre vide.

—Donnez-moi de votre rhum,— me dit-il.

—Mais il n'y a plus de thé.

—Ça ne fait rien; donnez toujours... sans thé... Bah!

Karataïef croisa ses bras sur la table et y appuya le front. Je le regardais en silence; je m'attendais à l'entendre pousser des exclamations mélancoliques ou même à le voir verser des larmes, ainsi que le font assez généralement les hommes qui sont pris de bois-

son. Mais il releva la tête, et je fus frappé de la profonde tristesse qu'exprimait sa physionomie.

—Qu'avez-vous?

Ce n'est rien; un souvenir du bon temps, une anecdote... que je vous raconterais bien... Mais je crains de vous ennuyer.

—Quelle idée!

—Oui,— continua-t-il en soupirant, —il y a des circonstances... comme, par exemple, ce qui m'est arrivé... Je pourrai vous le raconter, si vous le voulez. Mais vraiment...

—Contez-moi cela, mon cher Pètré Pétrovitch.

—Allons, je le veux bien. Voici l'aventure qui m'est... comment dirai-je?... qui m'est arrivée. Je vivais à la campagne, et tout à coup... une jeune fille me donna dans l'œil. Oh ! une jeune fille vraiment adorable... belle, intelligente et bonne. Elle se nommait Matrèna. C'était une fille du commun; c'est-à-dire... vous savez... une esclave. Mais elle ne m'appartenait pas, et voilà le mal. Ainsi que je viens de vous le dire, j'en étais amoureux. L'anecdote est vraiment curieuse; je lui plaisais aussi. Mais bientôt Matrèna commença à me prier de la racheter; j'y avais déjà songé. Il faut vous dire qu'elle appartenait à une vieille femme très-riche, qui vivait à une quinzaine de verstes de ma campagne. Voilà donc qu'un beau jour, comme on dit, je fis atteler trois bons chevaux à mon drochki. Mon cheval de brancard marchait l'amble; c'était un asiatique comme il y en a peu; aussi lui avait-on

donné le nom de Lampourdos. Je m'habillai de mon mieux et me rendis chez la maîtresse de Matrénéa. J'arrive; elle habitait une belle maison, avec des ailes, un jardin... Je trouvai Matrénéa à un tournant; elle voulait me parler, mais elle se borna à me baiser la main et s'éloigna. J'entre dans l'antichambre et je demande : — « Est-elle à la maison ? » — Un grand gail-
lard, un laquais me répond : — « Comment souhaitez-vous que je vous annonce ? » — Je lui réponds : — « Va dire à ta maîtresse que le propriétaire Karataïef désire l'entretenir de quelque chose qui l'intéresse. » — Le laquais part; moi, je reste et je me dis : — Qu'est-ce qui va en résulter ? La mâtime me demandera sans doute une somme du diable, toute riche qu'elle est; peut-être bien cinq cents roubles. » — Le laquais revient enfin; il me prie de le suivre. J'entre avec lui dans le salon; une petite vieille toute jaune, et qui clignait des yeux, y était assise dans un fauteuil. — « Que me voulez-vous ? » — me dit-elle. Je crus qu'il était convenable de lui répondre que j'étais heureux, comme on dit, de faire sa connaissance. — « Vous vous trompez, — me répondit-elle; je ne suis point la propriétaire, mais une de ses parentes; que voulez-vous ? » — Je lui dis que c'était à la propriétaire que je tenais à parler. — « Maria Ilinitchna ne reçoit pas aujourd'hui; elle est malade; que lui voulez-vous ? » — Il faut en prendre son parti, pensai-je; je vais lui conter mon affaire. La vieille m'écouta. — « Matrénéa ? quelle est cette Matrénéa ? » — « Matrénéa Fédorova, la fille de Koulik. » — « La fille de

Fedor Koulik ? Comment la connaissez-vous ? — C'est par hasard que j'ai fait sa connaissance. — « Et elle connaît vos intentions ? » — « Oui. » — La vieille se tut. — « Ah ! reprit-elle — je vais lui apprendre, à la drôlesse ! » — Ces paroles me surprirent, je vous l'avoue. — « Pourquoi cela ? Je suis prêt à verser pour elle la somme que vous fixerez. » — La vieille sorcière s'écria avec fureur, d'une voix sifflante : — « La belle chose ! Nous avons bien besoin de votre argent ! Je vais lui faire donner une leçon, une bonne leçon... Elle s'en rappellera. » — La vieille se mit à tousser ; elle étouffait de colère. — « Elle ne se trouve donc pas bien chez nous, la diablesse ? Ah ! que le Seigneur me pardonne ! » — C'était par trop fort, vous comprenez, et j'éclatai à mon tour. — « Pourquoi menacez-vous donc cette pauvre fille ? Quelle faute a-t-elle commise ? » — La vieille se signa. — « Ah ! Seigneur Dieu ! Est-ce que je n'ai pas tout pouvoir sur mes gens ?... » — « Mais elle ne vous appartient pas ? » — « Quant à cela, mon cher monsieur, Maria Ilinitchna sait à quoi s'en tenir ; ce n'est pas votre affaire. Votre Matrechka¹ saura tout à l'heure à qui elle appartient ; je le lui ferai rappeler. » — J'étais sur le point, je vous l'avoue, de me jeter sur la maudite vieille ; mais le souvenir de Matrénéa m'arrêta, et je laissai retomber mes mains. J'étais tout bouleversé, et il y avait de quoi, vous en conviendrez ; je me mis à insister auprès de la vieille. — « Demandez-moi, lui

¹ Diminutif méprisant de Matrénéa.

dis-je, tout ce que vous voudrez. » — « Mais que voulez-vous en faire ? » — « Elle me plaît, ma mère ; ayez égard à ma position, et permettez-moi de vous baiser la main. » — La vieille drôlesse se laissa faire ; je lui baisai la main. — « Allons ! » — marmotta-t-elle entre ses dents, — « j'en informerai Maria Ilinitchna ; nous verrons ce qu'elle décidera. Repassez dans quelques jours. » — Je revins à la maison, très-inquiet, Je commençais à comprendre que je m'y étais mal pris ; il ne fallait pas avouer mon affection ; mais il était trop tard. Au bout de quelques jours, je me rendis de nouveau chez la propriétaire de Matrénà. On me conduisit dans son cabinet. Il était plein de fleurs et bien arrangé ; la propriétaire était dans un fauteuil tout singulier, la tête appuyée sur un coussin. A côté d'elle se tenaient cette vieille parente qui m'avait reçu la première fois, et une demoiselle, une rougeaude, à la botche de travers et en robe verte, une demoiselle de compagnie probablement. La vieille me dit en geignant : — « Veuillez prendre place. » — Je m'assis ; elle se mit à me questionner sur mon âge, sur mes projets d'avenir, et cela d'un air important. Je lui répondis avec détail. La vieille prit sur la table un mouchoir et commença à s'éventer. — « Katerina Kasperovna, me dit-elle enfin, m'a communiqué vos intentions ; oui, elle me les a communiquées, mais je me suis posé pour règle, me dit-elle, de ne point permettre à mes gens d'aller servir ailleurs. Cela n'est pas dans les convenances ; et d'ailleurs,

l'ordre de la maison en souffrirait. C'est pourquoi vous ferez bien de ne plus vous déranger; vous perdriez votre temps. » — « Cela ne m'édérange pas du tout; mais Matrénà Fédorovna vous est peut-être utile? » — « Non, me dit-elle; je n'en ai pas besoin. » — « Mais alors, pourquoi ne voulez-vous pas me la céder? » — « Parce que cela ne me convient pas; voilà tout. J'ai déjà décidé, me dit-elle, qu'on la transporterait dans un village de la steppe. » — Cette nouvelle me frappa comme un coup de foudre. La vieille ajouta quelques mots en français à la demoiselle verte, et celle-ci sortit. — « Je suis, me dit-elle, une femme à principes; d'ailleurs, ma santé est mauvaise et toute inquiétude m'est contraire. Vous êtes jeune; moi, qui suis vieille, j'ai le droit de vous donner des conseils. Vous feriez beaucoup mieux de songer à vous ranger, à vous marier, à trouver un bon parti; si les riches héritières sont rares, il ne manque pas de filles pauvres mais vertueuses qui vous conviendraient. » — Pendant qu'elle me parlait ainsi mariage, moi, qui n'y comprenais rien, je la regardais tout ébahi; l'idée d'un village dans la steppe ne me sortait pas de la tête. — « Me marier? Allez au diable avec... »

Le narrateur s'interrompit brusquement et me regarda en face.

— Vous n'êtes pas marié?

— Non.

— J'en étais sûr. — Je n'y tins pas. — « Allons, mère, quelles sornettes me débitez-vous là? Il s'agit bien de mariage! Je suis venu pour savoir si vous vouliez, oui

ou non, me céder la fille Matrèna ? — La vieille se mit à crier : — « Ah ! il me fait mal ; ah ! faites-le sortir ! ah ! » — Sa parente courut à elle en m'apostrophant. La vieille continuait à pousser des gémissements. — « Qu'ai-je fait pour mériter cela ? — disait-elle ; — je ne suis donc plus maîtresse dans ma maison ? ah ! ah ! » — Je saisis mon chapeau et m'échappai comme un fou de la chambre.

— P'eût-être me blâmerez-vous, continua le narrateur, de m'être attaché si fortement à une fille de basse extraction. Je ne chercherai pas à me justifier en quelque sorte... Que voulez-vous ? je l'aimais, cette fille, au point que je pensais à elle jour et nuit. J'étais au supplice. Je me reprochais d'avoir perdu cette pauvre innocente. Lorsque je me la figurais en paysanne, gardant les oies par ordre de la maîtresse, et exposée aux injures d'un starosta aux poings solides et aux bottes goudronnées, une sueur froide m'inondait tout le corps. Enfin, ne pouvant plus y tenir, je m'informai du village où on l'avait reléguée, montai à cheval et me dirigeai de ce côté. Je n'arrivai que le lendemain soir. Il paraît qu'on ne s'attendait pas à ma visite, et aucun ordre n'avait été donné à cet égard dans le village. Je vais droit au starosta, en voisin ; j'entre dans la cour, je regarde ; Matrèna était assise sur l'escalier, la tête appuyée sur la main. Elle allait jeter un cri, mais je la menaçai du doigt et lui montrai la porte qui donnait sur les champs, au fond de la cour. J'entrai dans l'isba et me mis à bavarder avec

le starosta; je lui contai je ne sais quelles balivernes, et, profitant d'un instant favorable, j'allai rejoindre Matrèna. La pauvrete me sauta au cou et y resta suspendue. Comme elle était devenue pâle et maigre, ma colombe ! Je lui dis comme cela : — « Ce n'est rien, Matrèna; ce n'est rien, ne pleure pas; » — et pourtant moi-même je sentais que les larmes me venaient aux yeux. Cependant la honte me prit et je lui dis : — « Matrèna, les larmes n'y feront rien. Écoute-moi : il faut agir, comme on dit, avec décision; il faut fuir d'ici avec moi; voilà comment il faut agir. » — Matrèna en fut épouvantée. — « Comment ! est-ce possible ? C'est ma perte ! Ils me dévoreront entièrement. — Sotte que tu es, comment veux-tu qu'ils te retrouvent ? — Ils me découvriront; je suis sûre qu'ils me trouveront. Merci, Pêtre Pétrovitch; je me rappellerai toute ma vie vos bontés, mais laissez-moi maintenant; c'est sans doute ma destinée. — Eh ! Matrèna ! Matrèna ! et moi qui te croyais une fille résolue ! » — Effectivement elle ne manquait pas de caractère... elle en avait beaucoup; c'était un cœur d'or ! — « Pourquoi resterais-tu ici ? Viens avec moi; tu ne seras pas plus mal. Allons, avoue-le, tu as tâté des coups de poing du starosta ? Est-ce ça ? hein ? » — Matrèna rougit et ses lèvres tremblaient. — « Je perdrais toute ma famille; on ne les laissera pas en repos. — Quant à tes parents, qu'est-ce qui peut leur arriver ? est-ce qu'on les exilera ? — On les exilera; mon frère... on l'exilera pour sûr. — Et ton père ? — Pour lui, on ne l'exilera pas;

c'est le seul bon tailleur qu'il y ait dans la maison. — Tu vois bien ; et ton frère n'en mourra pas. » — Enfin, imaginez-vous que j'ai eu toutes les peines du monde à la décider ; elle se mit à me parler des désagréments auxquels j'allais m'exposer. — « Ce n'est pas ton affaire, lui dis-je ? » — Je finis par l'emmener, mais pas ce jour-là, une autre fois... une nuit. J'arrivai en télèga et je l'emmenai avec moi.

— Vous l'avez emmenée ?

— Je l'ai emmenée... La voilà donc installée chez moi. Ma maison n'était pas grande, et j'avais peu de domestiques, mais je puis dire qu'ils avaient tous pour moi beaucoup d'attachement ; ils n'auraient consenti à me trahir pour rien au monde. J'étais heureux. Matrénouchka¹ avait repris et je m'attachai sérieusement à elle... Ah ! elle le méritait bien. C'était vraiment une fille étonnante ! Elle savait chanter, danser, jouer de la guitare... Je ne la montrais pas aux voisins ; ils auraient pu en jaser. Mais j'ai un ami, Panteleï Gornostaïef. — Vous n'avez pas l'honneur de le connaître ? Il en était fou ; il lui baisait les mains comme à une demoiselle, vraiment. Au reste je dois vous dire que Gornostaïef est un autre gail-lard que moi ; il est très-instruit ; il a lu tout Pouchkine. Lorsqu'il se mettait à causer avec moi et Matrèna, nous l'écoutions tout ébahis. Ne s'avisa-t-il pas de lui apprendre à écrire ? C'est un original, comme

¹ Diminutif amical de Matrèna.

vous le voyez. Mais aussi quelles toilettes je donnais à Matrénéa ! la femme du gouverneur n'en avait pas de plus belles. Je lui avais fait faire une pelisse de velours rose doublée de fourrures : comme elle lui allait bien ! C'était une couturière de Moscou, une *madame* qui l'avait bâtie et cousue d'après une nouvelle façon... serrée à la taille. Qu'elle était drôle cette Matrénéa ! Souvent elle passait des heures entières, pensive, les yeux baissés et ne bongéait pas ; moi, je me plaçais auprès d'elle et ne pouvais me lasser de là regarder... Alors elle se mettait à sourire, et mon cœur en sautait de joie comme si on l'avait chatouillé. D'autres fois, elle se mettait à rire, à danser, à jouer, et m'embrassait avec tant de force que la tête m'en tournait. J'étais continuellement à chercher ce qui pourrait lui faire plaisir, uniquement pour jouir de sa surprise ; elle était si heureuse, la pauvre fille ! Elle rougissait de bonheur en se parant de mes cadeaux, et venait ensuite m'embrasser. Je ne sais comment son père, le vieux Koulik, la dénicha ; il vint nous voir et se mit à pleurer... Matrénéa lui donna cinq roubles, et il la salua jusqu'à terre. Près de cinq mois se passèrent ainsi, et j'aurais consenti à vivre de cette existence jusqu'à la fin de mes jours, mais le guignon s'en mêla.

Pétre Pétrovitch s'interrompt.

— Qu'arriva-t-il ? — lui demandai-je avec intérêt.

Il agita lentement la main.

— Tout alla bientôt au diable. C'est moi-même qui

fus cause de son malheur. Il faut vous dire que Matrénouchka aimait beaucoup à aller en traîneau, et elle conduisait elle-même ; elle mettait sa pelisse, des gants brodés de Torjok¹, s'asseyait et excitait les chevaux de la voix. C'était le soir que nous sortions, afin de n'être pas reconnus. Un jour, il gelait, mais le ciel était pur, et il ne faisait pas de vent... Le temps était si beau !... nous partons. Matrénéna tenait les rênes. Où diable nous conduit-elle ? me dis-je. Est-ce que ce serait à Koukoulevka, dans le village de sa maltresse ? Ma foi oui. — Tu es folle, — lui dis-je ; — où vas-tu ? — Elle tourna la tête de mon côté et se mit à rire. — « Laisse-moi m'amuser un peu, » — me répondit-elle. — Ah ! bah ! — pensai-je, — au petit bonheur ! Ça doit faire plaisir, effectivement, de passer devant la maison de son seigneur. Oui, ça doit faire plaisir, — n'est-ce pas ? — Je la laisse donc aller ; mon cheval de brancard courait l'amble ; il semblait planer, et les chevaux de volée étaient courbés en deux. — Voilà qu'on aperçoit déjà l'église du village. Mais un vieux coupé vert, avec un grand laquais qui se dresse par derrière sur la pointe des pieds, s'avance de notre côté. La maltresse ! C'est la maltresse qui vient ! La peur me prend ; Matrénéna fouette les chevaux à coups de rênes, et nous nous élançons sur le coupé. Le cocher nous voit venir, et, pour éviter ces enragés, il veut tourner ; vous

¹ Ville du gouvernement de Tver où on travaille habilement les peaux.

comprenez. Mais il tourna trop court, et le coupé versa dans un tas de neige. La glace de la portière se brisa, et la matresse se met à gémir :—*Aï ! aï ! aï !*—
 « Arrêtez-les ! arrêtez-les ! » s'écrie la demoiselle de compagnie d'une voix glapissante.— Nous courions, il fallait voir ! Cela me donnait tout de même à penser. — « Mauvaise affaire, — me dis-je, — j'ai eu tort de la laisser aller à Koukouïevka. » — Mais que croyez-vous ? La vieille avait reconnu Matrèna ; elle m'avait reconnu aussi, et porta plainte contre moi. — « Le propriétaire noble Karataïef, — dit-elle, — entretient une fille qui s'est enfuie de chez moi ; » et, comme de raison, elle promet aux autorités de se montrer reconnaissante s'ils lui faisaient rendre justice. Bientôt après, je vois arriver l'*ispravnik*¹. Je le connaissais ; il se nommait Stèpane Agueïtch Kouzovkine. C'était un brave homme, quoique, à vrai dire, il ne valût pas grand'chose. Le voilà donc arrivé ; il entre et me dit : — « Comment ! Pètre Pétrovitch, vraiment, je ne vous comprends pas ! Vous vous êtes mis dans un mauvais cas ; la loi est précise. » — « C'est bien, — lui dis-je, — nous parlerons de cela une autre fois ; mais, en attendant, ne voulez-vous pas boire un coup pour vous remettre de la route. » — Il y consentit, et reprit bientôt : — « La justice doit avoir son cours. Pètre Pétrovitch, convenez-en vous-même. » — « Oui, sans doute, — lui dis-je, —

¹ Officier chargé de la police dans les petites villes.

la justice l'exige ; c'est vrai.... la justice.... Mais j'ai entendu dire que vous aviez un petit cheval noir ; voulez-vous le troquer contre mon Lampourdos ? Quant à la fille Matrèna, elle n'est pas en ma possession. — « A d'autres ! Père Pétrovitch, — me répondit-il, — la fille est chez vous ; c'est connu ; nous ne vivons pas en Suisse.... Le troc dont vous parlez peut se faire ; je pourrai même, si vous voulez, prendre votre Lampourdos sans vous donner mon petit cheval en échange. — Enfin, je finis par m'en débarrasser cette fois, tant bien que mal. Mais la vieille propriétaire se remua de plus belle. — « Je suis prête, — dit-elle, — à sacrifier dix mille roubles s'il le faut. » — C'est que, voyez-vous, elle s'était mis dans la tête de me marier à sa demoiselle verte. Je l'appris plus tard ; voilà pourquoi elle était si furieuse. Dieu sait ce que ces belles dames n'imaginent pas ! Elles s'ennuient tant ! C'est sans doute pour cela. Toujours est-il que je ne pus m'en tirer. L'argent allait pourtant bon train, et j'avais caché Matrèna ; mais tout cela ne servit à rien ; ils me poussèrent à bout, ils me prirent comme un lièvre. J'étais perdu de dettes, malade. Une nuit, que j'étais étendu sur mon lit, je me dis comme ça : « Mon Dieu ! pourquoi suis-je accablé, persécuté ? On aura beau faire, je ne renoncerai pas à cette fille ! C'est plus fort que moi, — je l'aime ! et voilà tout ! » — Qui vois-je paraitre devant moi ? — Matrèna. Je l'avais cachée depuis peu dans une de mes fermes, à deux verstes environ de la maison. Je m'effraye. — « Est-ce

qu'on t'aurait découverte aussi là-bas ? dis. » — « Non, Pètre Pétrovitch, — me répond-elle ; — je suis bien tranquille à Boubnova ; personne ne me dérange ; mais cela durera-t-il longtemps ? Mon cœur est brisé, Pètre Pétrovitch, — ajouta-t-elle ; — j'ai pitié de vous, mon tourtereau. Je n'oublierai de ma vie vos bontés, Pètre Pétrovitch, et je suis venue prendre congé de vous. » — « Qu'as-tu ? serais-tu folle ? prendre congé de moi ? Qu'est-ce que tu dis ? » — « Oui, je vais aller me livrer à eux. » — « Folle que tu es ! Je vais te faire enfermer dans le grenier. Tu veux donc m'achever ? C'est ma mort qu'il te faut. » — La pauvre fille ne me répondit pas ; elle restait là les yeux baissés. — « Allons ! parle, explique-toi. » — « Je ne veux plus être pour vous une cause de dérangement, Pètre Pétrovitch. » — Allez donc raisonner avec elle ! — « Imbécile ! Veux-tu que je te dise ? Tu es folle ! oui, tu es,..... »

Et Pètre Pétrovitch se mit à sangloter.

— Que croyez-vous ? — reprit-il, en frappant la table du poing, et en essayant de froncer les sourcils, pendant que de grosses larmes couraient encore sur ses joues brûlantes. — Elle se livra ! elle alla se livrer....

— Les chevaux sont prêts ! — s'écria solennellement le maître de poste, qui venait d'entrer dans la chambre.

Nous nous levâmes.

— Qu'a-t-on fait de Matrénéa ? — demandai-je au jeune homme.

Il ne me répondit que par un geste de la main.

Un an après ma rencontre avec Karataïef, les cir-

constances me conduisirent à Moscou. J'entrai un jour avant le diner dans un café situé derrière l'*okot-noï-riad*¹, et qui, comme tous les cafés de Moscou, était un lieu assez étrange. La salle de billard était remplie de fumée, et on y distinguait confusément des figures enluminées, des moustaches, des toupets fantastiques, des redingotes hongroises, et çà et là des kaftanes à l'ancienne mode russe qu'on venait de reprendre depuis peu. Plusieurs vieillards très-maigres, et dont la tenue était plus modeste, lisaient les journaux russes. Les garçons passaient rapidement avec des plateaux, et le bruit de leurs pas était amorti par de moelleux tapis. On y remarquait aussi des marchands qui avalaient leur vingtième tasse de thé avec des efforts pénibles à voir. Un homme dont la mise était en désordre, et qui chancelait un peu en marchant, sortit tout à coup de la salle de billard. Il mit les mains dans ses poches, baissa la tête, et promena machinalement les yeux autour de lui.

—Bah ! bah ! bah ! Pètre Pétrovitch, comment vous portez-vous ?

Jé crus qu'il allait me sauter au cou ; mais il se contenta de m'entraîner en chancelant dans un cabinet voisin.

—Mettez-vous là,—me dit-il, en m'établissant dans un fauteuil,—vous serez bien. Garçon ! de la bière ! Non ; je veux dire du champagne ! Ma foi, je vous avoue que je ne m'attendais pas à vous revoir.

¹ Boutiques où l'on vend des comestibles.

Quelle surprise ! Depuis quand êtes-vous ici ? Et comptez-vous rester longtemps ? C'est Dieu qui vous amène, comme on dit ; c'est...

— Oui, vous rappelez-vous ?...

— Comment donc ! je le crois bien, — s'empressa-t-il de me répondre, — c'est une vieille histoire, une vieille histoire...

— Que faites-vous ici, mon cher Pètrè Pétrovitch ?

— Je vis, comme vous le voyez. On vit bien ici ; les camarades ne manquent pas. Je suis plus tranquille.

Il soupira, et leva les yeux au plafond.

— Vous êtes au service ?

— Non, pas encore, mais je crois que je ne tarderai pas à accepter un emploi. Mais le service n'est rien. Les hommes, voilà la principale chose. Quelles connaissances j'ai faites ici !

Un jeune garçon entra avec une bouteille de champagne sur un plateau noir.

— Tenez ! voilà encore un brave homme... N'est-ce pas, Vacia, que tu es un brave homme ? A ta santé !

Le jeune homme resta quelques instants immobile, secoua la tête d'un air modeste, sourit, et s'éloigna.

— Oui, il y a de braves gens à Moscou, — reprit Pètrè Pétrovitch, — des hommes sensibles, pleins de cœur... Voulez-vous faire leur connaissance ? Quels bons camarades !... ils vous accueilleront à bras ouverts. Je leur dirai... Mais Bobrof est mort. Voilà qui est malheureux !

— Vous n'avez pas quitté Moscou ? Vous n'avez pas été dans votre village ?

— Mon village ?... On a vendu mon village.

— On l'a vendu ?

— A l'enchère... Voilà ! vous auriez dû l'acheter.

— Comment allez-vous faire pour vivre, Pètre Pétrovitch ?

— Ah ! à la grâce de Dieu ! Je ne mourrai pas de faim. Lorsque je n'aurai pas d'argent... les amis sont là. D'ailleurs, l'argent... c'est une vile poussière ! L'or... c'est une vile poussière !...

Il fronça les sourcils, fouilla dans sa poche, en tira deux pièces d'argent, l'une de quinze et l'autre de dix kopeks, et les ayant placées sur la paume de sa main, il me les tendit.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? N'est-ce pas une vile poussière ! (Les deux pièces d'argent roulèrent sur le plancher.) Dites-moi plutôt si vous avez lu Polejaïef¹ ?

— Oui.

— Avez-vous vu Matchalof² dans Hamlet ?

— Non ; jamais.

— Vous ne l'avez pas vu ? vous ne l'avez pas vu ?... — (Il pâlit et roula les yeux d'un air inquiet ; il se détourna... et un mouvement convulsif agita ses lèvres.) — Ah ! Matchalof ! Matchalof ! Achever la vie, s'endormir, — reprit-il d'une voix sourde.

¹ Poète russe dont les œuvres sont bizarres, et qui mène une vie agitée.

² Célèbre acteur russe,

— Quel est ce Bobrof ?

— Serge Bobrof... C'était un homme excellent ; il m'avait pris sous sa protection, moi, un ignorant, un habitant de la steppe. Et Pantelei Gornostaïef aussi ; il est mort ! Tous sont morts, tous !

« Mourir... s'endormir, rien de plus ! Et pouvoir
« dire que nous avons mis fin à l'angoisse du cœur,
« et à ces mille tourments !... Mais c'est là un terme
« qu'il faudrait ardemment souhaiter... ¹ »

— S'endormir ! s'endormir ! — marmotta-t-il entre ses dents plusieurs fois de suite.

— Faites-moi le plaisir de me dire... — Mais il ne me laissa pas achever, et reprit avec feu :

« Et qui voudrait supporter les fléaux et les injures
« du monde, les injustices de l'oppresseur, l'outrage
« de l'homme superbe, les douleurs de l'amour dé-
« daigné, les délais des lois, l'insolence des magistrats,
« lorsqu'on pourrait se donner toute quiétude avec
« le moindre fer aiguisé?... O Nymphé, fais men-
« tion de mes péchés dans tes oraisons ² ! »

Il laissa tomber sa tête sur la table et se mit à pousser des exclamations confuses entremêlées de soupirs.

« Et dans un mois, » reprit-il avec une nouvelle pose :

« Dans un mois ! un seul mois ! Avant d'avoir usé
« les souliers avec lesquels elle a suivi le corps de
« mon pauvre père... O ciel ! un animal sans raison

¹ *Hamlet*, acte III, scène 1.

² *Ibidem*.

« et sans langage aurait mené deuil plus longtemps¹!...

Il prit un verre de champagne et le porta à ses lèvres ; mais il n'y toucha point et se remit à déclamer :

« Et que lui est Hécube ? Qu'est-il à Hécube, pour
« s'attendrir sur elle ?... Et moi, suis-je donc un
« poltron, qu'on vienne me traiter de vilain, m'in-
« sulter à mon nez, me frapper au visage ?... J'ai le
« cœur d'un oisier et je n'ai pas assez de fiel pour
« sentir l'amertume de l'injure²!... »

Karataïef laissa tomber son verre et se prit la tête à deux mains. Je l'avais compris. Comme Hamlet il se reprochait sans doute d'avoir abandonné lâchement la pauvre fille qui s'était sacrifiée pour lui.

— Ah ! bah ! — me dit-il enfin, — celui qui se rappelle le passé se met le doigt dans l'œil... N'est-ce pas ? — (Il se mit à rire.) — A votre santé !

— Vous comptez rester à Moscou ? — lui demandai-je.

— Je mourrai à Moscou...

— Karataïef ! — cria quelqu'un dans la pièce voisine,

— Karataïef ! Où es-tu ? Arrive ici, aimable mortel...

— On m'appelle, — me dit-il en se levant avec effort.

— Venez me voir, si vous avez le temps ; je demeure...

Mais le lendemain, des circonstances imprévues m'obligèrent à repartir, et je n'ai plus entendu parler de Pètr Petrovitch Karataïef.

¹ *Hamlet*, acte I, scène II.

² *Ibidem*, acte II, scène II.



IX

LÉBÉDIANE.

Un des grands avantages de la chasse, mon cher lecteur, c'est de faire continuellement passer d'un lieu à un autre les personnes qui s'y livrent, et pour des gens inoccupés, rien n'est plus agréable. Il est vrai que, parfois (surtout en temps de pluies), ces courses à travers champ ont moins de charme. On est obligé d'aborder tous les paysans que l'on rencontre pour leur demander la route.—« Eh ! l'ami,—crie-t-on,—

où faut-il prendre pour aller à Mordovka? — Arrivé dans le village que l'on cherche, de nouveaux embarras vous attendent. Il s'agit de faire subir à une paysanne idiote (tous les travailleurs sont aux champs) un long interrogatoire, afin d'apprendre à quelle distance se trouve l'auberge la plus rapprochée sur la grande route et le chemin qu'il faut suivre pour s'y rendre. On se remet en marche ; mais après avoir fait une dizaine de verstes, on découvre, au lieu d'une auberge, le chétif village de Khoudoboubnof, dont la rue boueuse est remplie de cochons qui s'y vautrent avec délices, et semblent fort contrariés d'être surpris dans cette occupation. Beaucoup d'autres désagréments vous attendent : on se voit souvent obligé de traverser des ponts qui branlent sous vos pieds, de descendre dans des ravins, de franchir des ruisseaux entourés de marécages. Rien n'est moins divertissant, je le reconnais, que de marcher des journées entières dans la mer de verdure qui couvre les grandes routes, et je prie Dieu qu'il ne vous condamne jamais à rester plusieurs heures embourbé devant un poteau bariolé portant à son sommet les chiffres 22 d'un côté, et 23 de l'autre¹. Enfin, il est peu agréable de n'avoir pour toute nourriture, durant des semaines entières, que des œufs, du lait et du pain noir... ; mais toutes ces tribulations sont rachetées par une foule d'avantages et de jouissances dont je ne vous entretiendrai pas aujourd'hui, car il est temps que je commence mon récit.

¹ Poteaux qui marquent la distance d'un relais à l'autre.

Ce que je viens de vous communiquer explique suffisamment les motifs qui me firent tomber un jour, il y a de cela une dizaine d'années, au beau milieu de la foire de Lébédiane. Nous autres chasseurs, il peut fort bien nous arriver de sortir un matin de notre demeure plus ou moins patrimoniale, avec le dessein bien arrêté d'y rentrer vers le soir, et de nous laisser conduire peu à peu, en poursuivant des bécassines, jusqu'aux rives fortunées de la Petchora. D'ailleurs, la passion des chiens et des fusils entraîne nécessairement celle du plus noble des animaux,—du cheval. Ainsi donc, j'arrivai à Lébédiane, entrai dans une auberge, changeai de costume, et me dirigeai vers le lieu de la foire. Le garçon de l'auberge, long et maigre jouvenceau d'une vingtaine d'années, avait déjà trouvé le temps de me confier, d'une voix de ténor nazillarde, que Son Excellence le prince N., remonteur de cavalerie, s'était arrêté sous le même toit que moi, qu'il leur était arrivé encore beaucoup d'autres seigneurs, que des bohémiens chantaient tous les soirs, qu'on donnait au théâtre le *Pane Tverdovski*, que les chevaux se vendaient bien, et qu'il y en avait d'un grand prix.

Plusieurs files de charrettes, dont on ne voyait pas la fin, couvraient la place où se tenait la foire. Derrière ces voitures étaient rangés des chevaux de toute espèce : trotteurs, chevaux de haras, chevaux de trait, chevaux de poste et chevaux de paysans. Les uns gras

¹ Le Faust des Polonais.

et lisses, rangés suivant leur poil, couverts de housses de couleurs variées, étaient attachés très-court à des râteliers élevés; ils regardaient d'un air craintif les fouets que tenaient les maquignons leurs maîtres, et dont ils ne connaissaient que trop bien la portée et la force; les chevaux de propriétaires, envoyés par des seigneurs qui habitaient les steppes, à cent et même deux cents verstes de Lébédiane, sous la garde de quelque cocher impotent et de deux ou trois palfreniers têtus, courbaient en tous sens leurs gracieuses encolures, piaffaient et mordaient les palissades; les chevaux rouans de Wiatka se pressaient les uns contre les autres; les trotteurs aux larges croupes, aux queues fournies et ondoyantes, et aux pieds velus, se tenaient comme des lions dans la plus complète immobilité; il y en avait de toute robe, de noirs, de bais et de gris pommelés; les connaisseurs s'arrêtaient devant eux avec respect. Au milieu des rues que formaient les télégas circulaient des hommes de tout âge et de toute condition : des maquignons en kaftanes bleu et coiffés de bonnets élevés observaient le public du coin de l'œil, et y cherchaient un acheteur; des bohémiens, à la chevelure bouclée et aux yeux saillants, couraient d'un coin de la place à l'autre, comme des chats échaudés, examinaient les dents des chevaux, leur levaient les pieds ou la queue, criaient, se disaient de gros mots, offraient leurs services, intervenaient dans les marchés, tiraient entre eux au sort, et se glissaient auprès des remonteurs que trahissaient leurs

casquettes militaires et leurs manteaux au collet de caster. Un solide kosak, juché sur un maigre cheval au cou de cerf, offrait sa monture aux acheteurs, avec tout le reste, c'est-à-dire avec selle et bridon. Des pay-sans revêtus de touloupes percées sous les aisselles, se frayaient résolument passage à travers la foule, s'en-tassaient par dizaines dans une télèga à laquelle était attelé un cheval qu'il s'agissait d'essayer ; ou, réunis à l'écart, ils débattaient entre eux quelque marché avec l'assistance d'un bohémien rusé, discutaient à perdre haleine, se frappaient réciproquement plus de cent fois dans la main, en preuve d'assentiment, sans rien céder toutefois de leurs prétentions, pendant que l'objet de tous ces débats, une misérable haridelle, couverte d'une vieille natte, se tenait là paisiblement, clignant les yeux comme s'il ne s'agissait point de son sort : au fait, cette indifférence était fort naturelle ; il devait importer fort peu à la pauvre bête de connaître celui qui était destiné à la rouer de coups. Des seigneurs, au front déprimé, aux moustaches cirées, marchaient d'un air grave, coiffés de bonnets carrés, en tunique de camelot, dont ils n'avaient passé qu'une manche, et causaient d'une manière affable avec les marchands ventrus, aux bonnets de fourrure et aux gants verts. Un grand nombre d'officiers appartenant à différentes armes se pressaient aussi dans la foule ; un énorme cuirassier, d'origine allemande, demandait froidement à un maquignon boiteux « combien il souhaitait obtenir pour le présent cheval alezan. »

— Un housard , blondin d'une vingtaine d'années , voulait un cheval de volée , assorti à un cheval de brancard éreinté qui marchait l'amble. Un samchtik, au chapeau bas entouré d'une plume de paon, revêtu d'un armiak rougeâtre , et dont les longs gants de cuir étaient passés dans une espèce de ceinture verte, cherchait de tous côtés un bon limonier. Les cochers tressaient les queues, mouillaient les crinières de leurs chevaux et donnaient respectueusement des conseils aux seigneurs; ceux qui avaient conclu une affaire s'empressaient de se rendre dans une auberge ou dans un cabaret, suivant l'état de leur bourse. Tel était l'aspect que présentait la foire, et cette cohue agitée vociférait, se disputait et faisait la paix, s'injurait et éclatait de rire, au milieu d'une boue épaisse dans laquelle on enfonçait jusqu'au genou.

Je voulais acheter un attelage de trois chevaux robustes pour mon britchka; les miens commençaient à être hors de service. J'en trouvai bientôt deux qui me convenaient; mais il me fut impossible d'en découvrir un troisième à mon goût. Je retournai à l'auberge pour diner; je ne décrirai point ce repas (il est toujours pénible de revenir sur un passé douloureux; c'est une vérité que l'on connaissait déjà du temps d'Enée). Je me levai de table et me rendis dans un local qui portait le nom de café et où se réunissaient, tous les soirs, les remonteurs, les propriétaires de haras et quelques autres personnes. La salle de billard était remplie d'une fumée épaisse; une vingtaine de per-

sonnes s'y trouvaient rassemblées. C'étaient de jeunes propriétaires aux manières dégagées, en redingote à la hongroise et en pantalon gris; leurs cheveux étaient bouclés et leurs petites moustaches frisées avec soin; ils avaient le regard fier et hardi. Au milieu d'eux se voyaient d'autres seigneurs en casaque; la plupart avaient la tête enfoncée dans les épaules, la figure bouffie de graisse et ils soufflaient d'une façon désespérante. Les marchands se tenaient modestement à l'écart; les officiers causaient librement entre eux. Le billard était tenu par deux joueurs; l'un d'eux, le prince N..., était un jeune homme à la figure ouverte et un peu dédaigneuse; sa redingote déboutonnée laissait voir une chemise de soie rouge et un large pantalon de velours. Celui qui jouait avec lui était un lieutenant démissionnaire; il se nommait Victor Klopakof, et mérite une description plus détaillée.

Le lieutenant Victor Klopakof est un petit homme maigre et au teint brun, qui peut avoir la trentaine; il a les cheveux noirs, les yeux bruns, le nez large et retroussé. C'est un habitué des assemblées de la noblesse et des foires. Il s'avance en sautillant, en agitant les bras d'un air crâne, le bonnet sur l'oreille, et retrousse ordinairement les manches de sa capote militaire, doublée de percaline gorge de pigeon. M. Klopakof a le talent de s'insinuer dans les bonnes grâces de tous les riches étourdis pétersbourgeois qu'il peut rencontrer; il fume, il boit, il joue aux cartes avec eux et se permet de les tutoyer. A quel

titre jouit-il de ces faveurs ? c'est ce qu'il me serait assez difficile de vous dire. Le lieutenant Klopakof n'est point spirituel ; il n'est même pas amusant et ne saurait en aucune manière remplir l'office de bouffon. On le traite, il est vrai, un peu cavalièrement, comme un honnête garçon sans importance. Cela dure deux ou trois semaines, et puis on cesse de le saluer et il en fait autant. Le seul mérite que l'on puisse accorder au lieutenant, c'est de répéter à tout propos et le plus souvent à propos de rien, pendant un an ou deux, une seule et même expression qui n'a rien de plaisant, mais que personne ne peut entendre sans éclater de rire. Il y a huit ans, il disait à chaque instant : — « Mes *respectés*, je vous remercie très-humblement. » — Et tous ceux qui le protégeaient alors se mettaient à rire ; on le priait même de recommencer. Ensuite il adopta une phrase assez compliquée : — « Non, vous allez déjà, *qu'est que c'est ça*, qui sort de sortir. » — Et cette nouvelle sottise obtint également le plus grand succès. Deux ans après, il avait pris l'habitude de répéter : — « Ne vous fâchez pas, homme de Dieu, consu dans une peau de mouton. » — Rien de plus niais, n'est-ce pas ? — et pourtant il doit à ces inventions peu ingénieuses le coucher, la nourriture et des vêtements. Il a dissipé son bien depuis longtemps et vit aux dépens de ses amis. On ne saurait lui reconnaître, je le répète, aucun autre mérite, si ce n'est toutefois de fumer jusqu'à cent pipes par jour, de lever la jambe droite à la hauteur de sa tête lorsqu'il

visé au billard, et d'agiter la queue avec beaucoup de dextérité, exercices qui ne sont point, après tout, du goût de tout le monde. Je dois ajouter encore qu'il boit sec,... mais ce talent n'est point rare dans notre bonne Russie. Enfin la faveur dont il jouit auprès de certaines gens est pour moi une véritable énigme... à moins qu'il ne faille l'attribuer à son extrême prudence : il sait garder les secrets des hôtes qui l'hébergent, et jamais la moindre médisance n'est sortie de sa bouche.

—Voyons,—me dis-je en apercevant Klopakof,—quelle est aujourd'hui sa phrase favorite ?

Le prince fit la blanche.

—Trente et personne,—dit un marqueur poitrine à la mine sombre et aux yeux battus.

Le prince bloqua vigoureusement la jaune dans la blouse du coin.

—Eh ! eh !—s'écria joyeusement un gros marchand qui était assis dans un coin de la salle devant une petite table boiteuse ; mais à peine avait-il poussé cette exclamation qu'il se troubla. Fort heureusement pour lui, personne n'y avait pris garde. Il soupira et se mit à caresser sa barbe.

—Trente-six et peu de chose,—cria le marqueur en nasillant.

—Qu'en dis-tu, frère ?—demanda le prince à Klopakof.

—Et bien, quoi ? c'est un rrrakalion, un véritable rrrakalion !

Le prince partit d'un grand éclat de rire.

—Comment ! comment ! répète.

—Rrrakaliooon ! — répéta le lieutenant avec un air de satisfaction.

—Voilà le mot, —me dis-je.

Le prince fit la rouge.

—Eh ! ce n'est pas comme cela, prince, dit timidement un petit officier blondin, aux yeux rouges et fatigués, au nez imperceptible et à la mine d'un enfant que le sommeil accable. — Vous vous trompez, — ce n'est pas comme cela qu'il fallait jouer.

—Vraiment ? — lui dit le prince sans se déranger.

—Il aurait fallu, — comme cela, — par un triplé.

—En vérité ? — reprit le prince entre les dents.

—C'est bien ce soir, prince, — se hâta d'ajouter le jeune homme tout confus, — que nous allons chez les bohémiennes ? Stechka chantera... Iliouchka...

Le prince ne lui répondit point.

—Rrrakalioon, frère, — dit Klopakof en clignant l'œil gauche d'un air malin.

Le prince se mit à rire.

—Trente-neuf et personne, — cria majestueusement le marqueur.

—Personne, personne... tu vas voir comme cette jaune-là...

Klopakof agita rapidement sa queue, appuya la main gauche sur le billard, visa longtemps et manqua de touche.

—Eh ! rrrakalioon, — s'écria-t-il dans son dépit.

Le prince se remit à rire de plus belle.

—Comment, comment, comment ?

Mais Klopakof n'était point disposé à recommencer; il est bon de se faire prier quelquefois.

—Vous avez eu l'honneur de manquer de touche, —dit le marqueur. — Permettez-moi de frotter votre queue. — Quarante et peu de chose.

—A propos, messieurs, — reprit le prince en se tournant vers la galerie, mais sans à éter les yeux sur personne, — vous savez qu'il faut rappeler ce soir la Verjembitskaïa, à la fin du spectacle ?

—Comment donc! oui, certainement! —s'écrièrent à la fois plusieurs des assistants, très-empressés de répondre à l'observation d'un prince. — La Verjembitskaïa.

—La Verjembitskaïa est une excellente actrice; elle vaut beaucoup mieux que la Sopniakova, —ajouta d'une voix criarde un petit homme de piètre mine, portant moustaches et lunettes. Le malheureux ! il brûlait en secret pour la Sopniakova, et le prince ne daigna point lui donner un regard.

—Eh ! garçon, une pipe! —cria d'une voix qui semblait sortir de sa cravate un personnage de haute taille, aux traits réguliers et à la tournure d'une dignité exagérée, ce qui, en Russie, indique presque toujours un joueur habile.

Le domestique courut chercher une pipe et ne tarda point à reparaitre; il annonça à Son Excellence que le *iamchtik* Baklaga demandait à lui parler.

—Eh bien! dis-lui d'attendre et fais-lui servir un verre d'eau-de-vie.

—C'est très-bien; on va vous obéir.

On m'apprit ensuite que Baklaga était un jeune et beau garçon, mais que sa conduite n'était pas des plus régulières. Le prince l'aimait; il lui donnait des chevaux, faisait des excursions avec lui, et ils passaient souvent ensemble des nuits entières. .. Mais vous ne reconnaîtriez plus aujourd'hui le prince, l'ancien mauvais sujet. C'est maintenant un homme tiré à quatre épingles, un personnage fier et important. Comme il remplit les devoirs de sa charge! et surtout, comme il est devenu grave et judicieux!

La fumée de tabac commençait à me fatiguer les yeux. J'écoutai pour la dernière fois l'exclamation de Klopakof, les éclats de rire du prince et repris le chemin de l'auberge, où mon domestique m'avait dressé un lit sur un étroit canapé rembourré de crin et déformé par un long service.

Le lendemain je résolus d'aller voir les chevaux que les maquignons gardaient à l'écurie, et commençai ma tournée par un des plus renommés d'entre eux, un certain Citnikof. Ayant franchi une kalitka, j'entrai dans une cour sablée avec soin. Le maquignon se tenait devant la porte de l'écurie, qui était grande ouverte : c'était un homme entre deux âges, de haute taille et robuste; il portait un touloupe de peau de lièvre, dont le collet lui serrait le cou. Aussitôt qu'il m'eut aperçu, il vint à ma rencontre, prit son bonnet

des deux mains. et l'élevant au-dessus de sa tête, il me dit d'une voix traînante.

—Ah ! mes humbles respects. Vous daignez venir sans doute pour voir mes petits chevaux ?

—Oui, je viens voir vos chevaux.

—Quelle sorte de chevaux ? permettez-moi de vous le demander.

—Montrez-moi ceux que vous avez.

—Avec grand plaisir.

Nous entrâmes dans l'écurie. Plusieurs roquets au long poil blanc quittèrent le foin sur lequel ils étaient couchés et s'approchèrent de nous en remuant la queue; un vieux bouc à longue barbe se retira au fond de l'écurie d'un air mécontent; trois palefreniers, revêtus de touloupes en bon état, mais fort sales, nous saluèrent silencieusement. Les chevaux étaient placés des deux côtés de l'écurie dans des stalles exhaussées avec intention; il y en avait une trentaine, tous pansés et entretenus avec le plus grand soin. Quelques pigeons voltigeaient en roucoulant sur les traverses.

—Vous souhaitez, je veux dire, pour quel service souhaitez-vous un cheval ? Est-ce un cheval de maître ou pour le travail ?—me demanda Citnikof.

—Montrez-m'en des deux sortes.

—C'est très-bien ; nous comprenons, nous comprenons, — me répondit le maquignon, lentement, avec des poses. — Petka, montre l'Hermine à monsieur.

Nous sortîmes de l'écurie.

—Mais ne voulez-vous pas qu'on vous donne un des bancs de l'isba? Vous ne le désirez pas?

—Comme il vous plaira.

Les pas d'un cheval retentirent sur des planches, un claquement se fit entendre, et Petka, homme d'une quarantaine d'années, à la figure basanée et marquée de la petite vérole, s'élança hors de l'écurie avec un étalon gris d'assez belle apparence. Après lui avoir donné le temps de se cabrer, il le fit passer deux ou trois fois au trot devant nous dans la cour, et l'amena adroitement à l'endroit qui était disposé pour montrer les chevaux. L'Hermine s'allongea, souffla avec bruit, leva la queue, agita la tête, et se mit à nous regarder de côté.

—C'est une bête bien apprise,—me dis-je en l'examinant.

—Laisse-la faire, laisse-la faire, — dit Citnikof au palfrenier, et il arrêta les yeux sur moi.

—Comment la trouvez-vous?—me demanda-t-il enfin.

—Pas mal; c'est une assez bonne bête; un peu faible peut-être sur les jambes de devant.

—Les jambes sont excellentes,—me répondit Citnikof avec l'accent de la conviction; —et quelle croupe! Veuillez l'examiner, c'est un vrai poêle¹; on peut dormir dessus.

¹ Les paysans Russes couchent habituellement au-dessus de leurs poêles (voir la note page 24).

—Les paturons sont trop longs.

—Trop longs? Allons donc ! Cours encore un peu, Petka, cours, mais au trot, au trot, ne le laisse pas prendre le galop.

Le palefrenier répartit de nouveau avec l'Hermine. Il se fit un moment de silence.

—Allons ! enmène-le, —lui dit Citnikof. —Montre-nous le Faucon.

Quelques instants après, le Faucon, étalon de race hollandaisé, d'un noir de jais, et à la croupe rebondie, mais un peu efflanqué, parut dans la cour ; il ne valait guère mieux que l'Hermine. C'était une de ces bêtes qui ont l'habitude de jeter leurs pieds de devant de côté en courant, et n'avancent presque pas. Les marchands d'un âge mûr aiment les chevaux de ce genre ; leur allure a une certaine élégance affectée qui séduit ; ils conviennent à merveille pour les promenades que l'on fait après dîner. Attelés à un drochki commode et conduits par un cocher bien repu, ils s'avancent majestueusement le cou replié, à la façon des cygnes, et traînent en se pavanant un lourd marchand souffrant d'une gastrite, et sa grasse épouse coiffée d'un monchoir lilas et enveloppée dans une ample capote de soie bleue. Je dis à Citnikof que le Faucon ne me plaisait pas plus que l'Hermine. On me montra plusieurs autres chevaux, et dans ce nombre, un étalon gris pommelé qui me parut une excellente bête. Je ne cachai point cette opinion, et m'étant approché du cheval, je me mis à le caresser.

Le maquignon prit aussitôt un air d'indifférence.

—Est-il bon pour attelage?—lui demandai-je.

—Mais oui, —me répondit-il tranquillement.

—Ne pourrait-on pas l'essayer?

—Pourquoi pas ; volontiers. Eh ! Kouzia, attelle le Rapide au drochki.

Kouzia, maître cocher très-digne des fonctions délicates qui lui étaient confiées, passa deux ou trois fois devant nous dans la rue. Le Rapide se comportait bien ; il avait des allures aisées, le pas long, la queue bien détachée, et n'agitait pas la croupe en courant.

—Combien en voulez-vous ?

Citnikof m'en demanda un prix fabuleux. Nous commençâmes à le débattre au milieu de la rue ; mais tout à coup une élégante télèga attelée de trois beaux chevaux de tanchtik déboucha avec bruit de la ruelle voisine, et s'arrêta brusquement devant la porte de la maison. C'était le prince N... qui arrivait ainsi, avec son ami Klopakof. Baklaga conduisait, et comme il s'en tirait bien ! Il aurait passé au travers d'une boucle d'oreille, le coquin ! Les deux chevaux de volée étaient de petites bêtes vives, aux pieds et aux yeux noirs ; ils brûlaient d'ardeur, ils ne pouvaient rester en place ; au moindre sifflement ils seraient partis comme la foudre ! Le cheval de brancard se tenait fièrement campé, la poitrine en avant, les yeux à demi fermés, le cou gracieusement recourbé, les jambes élancées comme des flèches. Quel attelage !

Un tzar n'aurait pu souhaiter mieux pour se montrer en public le jour de Pâques.

—Votre Excellence, veuillez entrer !—cria Citnikof.

Le prince sauta à terre. Klopakof descendit lentement de l'autre côté.

—Bonjour frère. As-tu des chevaux ?

—Comment n'en aurai-je pas pour Votre Excellence ! Entrez, je vous prie.—Petka, amène le Paon , et que l'on prépare le Bien-Aimé. Quant à notre affaire,—ajouta-t-il en se tournant vers moi,—nous la terminerons une autre fois. Fomka, un banc pour Son Excellence.

Je vis bientôt paraître le Paon ; on le sortit d'une écurie séparée que je n'avais point remarquée. C'était un animal superbe, et il s'élança dans la cour avec une telle rapidité, que ses pieds semblaient ne pas toucher la terre. Citnikof détourna la tête et cligna les yeux.

—Non ! rrakalion !—s'écria Klopakof, —*jème ça.*

Le prince se mit à rire.

On eut beaucoup de peine à modérer l'ardeur du Paon ; il traîna longtemps dans la cour le palefrenier qui le tenait ; on finit cependant par l'arrêter près du mur. Il soufflait avec force, tressaillait, se reployait sur lui-même à chaque instant, et Citnikof n'en continuait pas moins à l'exciter de son fouet.

—Qu'est-ce que tu regardes ! Je vais te !... Ouh !....

—lui disait-il d'un ton de reproche mêlé de tendresse ; car il ne pouvait s'empêcher de l'admirer lui-même.

—Combien ?—demanda le prince.

—Pour Votre Excellence,—cinq mille.

—Trois.

—Impossible..... Votre Excellence, comment pouvez-vous?....

—On te dit trois, rrakalion,—dit Klopakof.

Je m'éloignai sans attendre la fin du marché. En passant devant la maison qui faisait le coin de la rue, je remarquai au-dessus de la porte une grande feuille de papier. Dans le haut de cette espèce de pancarte était dessiné à la plume un cheval avec une queue en trompette et un cou qui ne finissait pas. Au-dessous de cette vignette étaient tracés en vieux caractères russes les mots suivants : « On vend ici des chevaux de tout poil, amonés à la foire de Lébédiane, des haras bien connus d'Anastaceï Ivanitch Tchernobaï, propriétaire du gouvernement de Tambof. Ces chevaux sont de choix, très-bien dressés et d'un bon naturel. Messieurs les acheteurs voudront bien demander Anastaceï Ivanovitch lui-même; et, si par hasard, Anastaceï Ivanovitch était absent, il faut s'adresser au cocher Nazar Koubychkine. Messieurs les acheteurs, nous vous prions de vouloir bien honorer de votre visite un vieillard ! »

Je m'arrêtai. J'ai bien envie d'aller voir, me dis-je, les chevaux de M. Tchernobaï, propriétaire de ce haras si connu.

Je posai la main sur le loquet de la porte; mais, contre l'habitude du pays, elle était fermée. Je me mis à frapper.

—Qui est là? Est-ce un acheteur?—me cria une voix de femme.

—Oui; un acheteur.

—Voilà, père, voilà.

La porte s'ouvrit. Je me trouvai en face d'une paysanne de cinquante ans environ; elle était nue-tête, portait des bottes et son touloupe était ouvert.

—Veuillez entrer, père nourricier; et moi je vais aller prévenir Anastace Ivanovitch. — Nazar! Eh! Nazar!

—Qu'est-ce qu'il y a?—répondit-on de l'écurie, d'une voix cassée.

—Apprête les petits chevaux. Voilà un acheteur.

La vieille entra dans la maison en courant.

—Un acheteur! un acheteur!—répondit Nazar d'un ton maussade.—Je n'ai pas encore fini de laver les queues.

—O Arcadie! — dis-je en réfléchissant à ces détails de mœurs.

—Bonjour, père, daignez entrer,—dit-on derrière moi avec lenteur, mais d'une voix pleine et agréable.

—Je me retournai, et aperçus un vieillard en longue redingote bleue; il avait des cheveux blancs, de beaux yeux bleus et un sourire très-doux.

—Il te faut un cheval? Volontiers, père, volontiers. Mais ne veux-tu pas entrer pour boire une tasse de thé?

Je refusai cette invitation et l'en remerciai.

—Comme tu voudras. Pardonne-moi, père; je suis l'ancienne mode. (M. Tchernobaï parlait lentement et

faisait sonner les o¹). Chez moi tout est simple ; tu sais. Nazar ! Eh ! Nazar ! —ajouta-t-il sans se presser et sans élever la voix.

Nazar, petit vieillard à la mine refrognée, au nez effilé et à la barbe pointue, parut sur le seuil de la porte.

—Quels chevaux veux-tu, père ? — me demanda M. Tchernobaï.

—Des chevaux bien dressés pour britchka, et d'un prix modéré.

—Très-bien, — nous en avons aussi....., fort bien. Nazar, Nazar, montre au maître le petit cheval hongre ; le gris, tu sais bien ? Celui qui est dans le coin ; et puis le bai avec une étoile au front ; ou bien celui qui vient de la Gracieuse ; l'autre, tu m'entends.

Nazar regagna l'écurie.

—Amène-les avec leurs licous, —lui cria M. Tchernobaï. —Chez moi, père, —continua-t-il en me regardant d'un air franc et calme, —ce n'est pas comme chez les maquignons, que le ciel leur pardonne ! Ils ont toutes sortes de préparations, du sel, du marc d'eau-de-vie et du poivre. Que le bon Dieu les bénisse ! Tout est aussi clair et net chez moi que sur la paume de la main, sans la moindre ruse.

On amena les chevaux. Ils ne me plurent point.

—Allons, emmène-les avec la grâce de Dieu, —dit Anastace Ivanovitch. —Montre-nous en d'autres.

¹ Manière de parler que l'on rencontre chez les prêtres, les marchands, et en général chez les personnes de la vieille roche.

On en amena d'autres. Je finis par en choisir un. Nous commençâmes à en débattre le prix. M. Tchernobaï ne s'animait pas ; il parlait si raisonnablement, avec tant de gravité, que l'on se sentait vraiment porté à *honorer* en lui le vieillard, suivant l'expression de l'affiche. Je finis par lui donner un à-compte.

—Maintenant,—reprit Anastaceï Ivanovitch,—permets-moi de te passer le cheval suivant l'ancien usage. C'est une bête dont tu me remercieras ; c'est tout frais, comme la noisette sur la branche ! Enfin, un vrai cheval de la steppe. Il est à toutes fins.

Cela dit, il se signa, étendit un des pans de sa redingote sur sa main, en saisit l'extrémité du licou et me la passa.

—Possède-le maintenant en paix avec la grâce de Dieu.... Et tu ne veux toujours pas accepter une petite tasse de thé ?

—Non, je vous remercie ; il faut que je rentre.

—Comme tu voudras. Et mon petit cocher va te suivre avec le petit cheval ?

—Mais oui ; si vous le voulez bien.

—Certainement, mon tourtereau, certainement. Vassili ! Eh ! Vassili ! va avec le maître ; conduis le petit cheval et reçois l'argent. Allons, adieu, père, que le ciel te protège.

—Adieu, Anastaceï Ivanovitch.

On amena le cheval à l'auberge. Le lendemain, j'appris qu'il était boiteux et poussif. Je le fis atteler ; impossible de le faire avancer ; au moindre coup de

fouet, il commençait à se débattre et finissait par se couclier. Je me rendis immédiatement chez M. Tchernobaf, et en arrivant à sa porte je demandai s'il était à la maison.

— Il est à la maison.

— Eh bien ! — lui dis-je, — vous m'avez vendu un cheval poussif.

— Poussif ? Dieu m'en préserve !

— Et avec cela, boiteux et vicieux.

— Boiteux ? Je n'en sais rien ; il faut que ton petit cocher l'ait blessé.... Quant à moi, je puis te jurer devant Dieu.....

— A la rigueur, Anastaceï Ivanovitch, vous devriez me le reprendre.

— Non, père, que cela ne te déplaie. Une fois hors de la cour, tout est fini. C'était à toi à l'examiner avec soin. Je compris l'affaire, et, me soumettant à mon sort, je me mis à rire et m'éloignai. Heureusement que la leçon ne m'avait point coûté trop cher.

Peu de jours après, je partis. Au bout d'une semaine, je repassai à Lébediane en revenant chez moi. Je retrouvai dans le café presque toutes les figures que j'y avais vues la première fois, et entre autres le prince qui jouait au billard. Mais la destinée de M. Klopàkoï avait éprouvé un des changements qui lui étaient si habituels. Le petit officier de housards, aux cheveux blonds, avait pris sa place auprès du prince. Le pauvre lieutenant tenta, en ma présence, de glisser son mot dans la conversation, pour essayer de

regagner son ancienne faveur ; non-seulement le prince ne sourit point, mais il fronça les sourcils et haussa les épaules. M. Klopakof baissa la tête, et alla se blottir dans un coin de la salle ! Bientôt après, je le vis qui bourrait silencieusement une pipe.....





X

TCHERTAPKANOF ET NÉDOPOUSKINE.

Je revenais un jour de la chasse en télèga; c'était au milieu de l'été, et il faisait très-chaud. Jermolai, qui était assis près de moi, sommeillait et piquait de la tête en avant à toute minute sans se réveiller. Les chiens, qui dormaient à nos pieds, étaient ballottés comme des cadavres par les cahots de la télèga. Le cocher poursuivait diligemment à coups de fouet les taons qui s'abattaient sur les chevaux. Un nuage de

poussière blanchâtre courait derrière la télèga. Nous entrâmes dans un taillis ; la route devint plus raboteuse, les roues s'embarrassaient à tout instant dans des branches. Jermolai se réveilla en sursaut, et jeta les yeux autour de lui...—Eh!—s'écria-t-il,—il doit y avoir des coqs de bruyère dans ce fourré-là ! Il faudrait nous en assurer.—Nous descendîmes et entrâmes dans le taillis. Mon chien fit bientôt lever une compagnie de coqs de bruyère ; je lâchai mon coup et me disposais à recharger mon fusil lorsque, les buissons s'étant ouverts subitement et avec bruit derrière moi, j'aperçus un cavalier qui vint à ma rencontre.—Permettez-moi de vous demander,—me dit-il avec hauteur,—de quel droit vous chassez sur ces terres, mon cher monsieur?—Le personnage qui m'interpellait ainsi parlait du nez et par saccades, mais très-vite. Je le regardai fixement ; je n'avais de ma vie rencontré figure pareille. Représentez-vous, chers lecteurs, un petit homme blond avec de longues moustaches rousses et un nez rouge et retroussé. Un long bonnet persan, terminé par une calotte de drap violet, lui couvrait le front jusqu'aux sourcils. Son costume se composait d'un *arkalouk*¹ jaune usé jusqu'à la corde, avec des poches de peluche noire sur la poitrine, et des galons d'argent sur toutes les coutures ; ces derniers accusaient un long usage, comme tout le reste de l'accoutrement.

¹ Vêtement persan en forme de tunique.

Il portait un cor de chasse suspendu à un lacet passant sur son épaule, et un poignard sortait de sa ceinture. Le cheval roux qu'il montait était fourbu, poussif, et chancelait à chaque pas; deux chiens courants, maigres et difformes, tournaient autour de cette haridelle. Les traits, le regard, la voix, chacun des mouvements, en un mot, tout l'extérieur de ce ingulier personnage accusait une sorte d'audace fanfaronne et une fierté inouïe; ses yeux bleu clair et d'un éclat vitreux étaient égarés comme ceux d'un homme ivre; il rejetait la tête en arrière, gonflait les joues, ouvrait les narines, et s'agitait pour se donner plus d'importance. L'ensemble de ses allures rappelait assez fidèlement, comme on le voit, celles d'un dindon. Il répéta la question qu'il m'avait adressée en m'abordant.

— J'ignorais qu'il fût défendu de chasser dans ce bois, — lui répondis-je.

— Vous êtes ici sur mes terres, mon cher monsieur.

— Puisque vous le désirez, — lui dis-je, — je vais me retirer.

— Permettez, — reprit-il, — est-ce à un noble que j'ai l'honneur de parler ?

Je déclinai mon nom.

— Dans ce cas, veuillez continuer à chasser. Je suis noble moi-même, et m'estime très-heureux de rendre service à un noble... Je me nomme Pantéléï Tcher-tap-ka-nof.

Mon interlocuteur s'inclina, excita sa monture de

la voix, et lui allongea un coup de *nagaïka*¹ entre les oreilles; le cheval secoua la tête, se cabra, se jeta de côté, et écrasa la patte d'un des chiens. Les cris du pauvre animal mirent Tchertapkanof hors de lui-même; il écumait de rage et frappa son cheval du poing à plusieurs reprises; puis, sautant à terre avec la rapidité de l'éclair, il se mit à examiner la patte du chien, cracha sur la plaie, poussa le chien du pied pour calmer ses cris, saisit la crinière de son cheval, et posa le pied dans l'étrier. Le cheval allongea le cou, leva la tête, et se jeta dans les buissons; Tchertapkanof le suivit à cloche-pied, et finit par l'ensouffler. Lorsqu'il fut en selle, il agita sa *nagaïka* d'un mouvement frénétique, et s'éloigna au galop en donnant du cor. A peine l'avais-je perdu de vue, qu'un homme d'un âge mûr et monté sur un petit cheval noir sortit tout à coup et sans bruit des buissons. Il s'arrêta, ôta la casquette de cuir vert qu'il portait, et me demanda d'une voix faible et douce si je n'avais pas rencontré un cavalier sur un cheval roux. Je lui répondis qu'il venait de s'éloigner.

—Et de quel côté a-t-il daigné se diriger?—ajouta-t-il du même ton et sans remettre sa casquette.

—Par là.

—Je vous remercie très-humblement.

Il claquades lèvres, donna plusieurs coups de talon dans les flancs de son cheval, et partit au petit trot

¹ Fouet gros et court, dont se servent surtout les cosaques.

dans la direction que je lui avais indiquée. Je le suivis des yeux jusqu'au moment où sa casquette pointue eût disparu au milieu des branches. Ce second personnage ne rappelait en rien celui qui m'avait si brusquement interpellé. Il avait une figure large et bouffie qui exprimait la bonté, la timidité et la résignation ; son nez, gros et rond, était couvert de petites veines bleuâtres, et trahissait un tempérament sensuel. Le devant de sa tête était entièrement dégarni de cheveux, mais plusieurs petites mèches roussâtres pendaient sur sa nuque ; ses petits yeux clignotants semblaient percés à la vrille, et un doux sourire animait ses lèvres rouges et épaisses. Il portait une redingote râpée, mais très-propre, avec un collet droit et des boutons de cuivre. Son pantalon de drap était retroussé jusqu'aux genoux, et laissait à découvert ses petits mollets arrondis et la tige jaune de ses bottes.

—Qui est-ce ? — demandai-je à Jermolaï lorsque nous l'eûmes perdu de vue.

—Ça, — me répondit-il, — c'est Tikone Ivanovitch Nédopouskine. Il demeure chez Tchertapkanof.

—C'est un homme pauvre ?

—Il n'est pas riche ; mais Tchertapkanof est aussi pauvre que lui ; il n'a pas un sou vaillant.

—Pourquoi s'est-il donc établi chez lui ?

—Par amitié. Ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre...., c'est comme je vous le dis. Ils sont inséparables, quoiqu'ils ne se ressemblent guère. Mais où le cheval passe avec son sabot, l'écrevisse avance avec sa pince.

Nous sortîmes des broussailles. Les aboiements de deux chiens courants s'élevèrent subitement à quelques pas de nous, et un gros lièvre s'élança dans les avoines, qui étaient déjà assez hautes. Il fut suivi de près par des chiens courants et des levriers ; leur maître, Tchertapkanof, ne tarda point à déboucher à son tour des buissons. Il cherchait vainement à exciter la meute ; il était essoufflé, haletant, et de temps en temps seulement prononçait avec effort quelques sons inarticulés ; il avait les yeux hagards et hâtait à coups de nagaïka le galop de sa malheureuse monture. Les lévriers atteignirent le lièvre ; il se rasa, tourna brusquement sur lui-même, reprit sa course et se dirigea vers le taillis du côté de Jermolaï... Les lévriers passèrent outre.—Attention ! feu !—s'écria Tchertapkanof avec effort, comme s'il eût perdu l'usage de la langue ; il était hors de lui.—Mon chéri, attention !—Jermolaï lâcha son coup...., le lièvre blessé roula comme une boule sur l'herbe sèche et unie qui tapissait la lisière du bois, fit un bond et poussa un cri plaintif ; un des chiens venait de le saisir dans sa gueule. Peu d'instant après, celui-ci fut rejoint par le reste de la meute.

L'intrépide Tchertapkanof sauta à bas de cheval, tira son poignard, courut lourdement vers les chiens, prit, en les accablant d'injures, le lièvre qu'ils avaient déchiré, lui plongea dans la gorge la lame de son poignard, et, l'ayant enfoncée jusqu'au manche avec une effroyable grimace, il poussa le cri d'usage

en signe de victoire. Tikone Ivanovitch sortit en ce moment des buissons. — Ho ! ho ! Ho ! ho ! — s'écria de nouveau Tchertapkanof. — Ho ! ho ! Ho ! ho ! — répéta tranquillement son ami.

— On ne devrait pas, à la rigueur, se donner le plaisir de la chasse dans cette saison, — dit-il à Tchertapkanof, en lui montrant le champ d'avoine.

— Ce champ m'appartient, — me répondit-il d'une voix haletante.

Il coupa les pattes du lièvre, et, les ayant jetées aux chiens, il attacha le lièvre à sa selle.

— Je te dois le coup, mon ami, d'après les lois de la chasse, — dit-il en s'adressant à Jermolai. — Quant à vous, cher monsieur, — ajouta-t-il d'un ton sec et en saccadant ses paroles suivant son l'habitude, — je vous remercie.

Il remonta à cheval.

— Per — mettez-moi de vous demander..... j'ai oublié — votre nom ?

Je le lui répétais.

— Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance. Lorsque l'occasion s'en offrira, faites-moi le plaisir de venir me voir. Mais où est donc notre Fomka, Tikone Ivanovitch ? — ajouta-t-il avec un mouvement d'impatience, — on a pris le lièvre sans lui.

— Son cheval s'est abattu et il est crevé, — lui répondit Tikone Ivanovitch en souriant.

— Comment cela ! Orbaçane crevé ? Pfou, pfit..., où est-il ?

— Là-bas, derrière le bois.

Tchertapkanof appliqua un coup de *nagaïka* sur le museau de son cheval et partit ventre à terre. Tikone Ivanovitch me salua à deux reprises, — pour son compte et pour son ami, — et s'éloigna toujours au petit trot dans les buissons.

Ces deux originaux avaient fortement éveillé ma curiosité. Comment deux êtres si dissemblables pouvaient-ils se trouver unis par les liens d'une étroite amitié ? Je me mis en quête de renseignements et voici le résultat de mes recherches :

Pantéléï Eréméitch Tchertapkanof passait dans le pays pour un homme dangereux et fantasque, d'une fierté insupportable et par dessus le marché pour un bretteur de la pire espèce. Il avait servi peu de temps dans l'armée ; certaines circonstances désagréables l'avaient obligé de quitter le service avec le rang qui a donné lieu à un dicton bien connu ¹. Il appartenait à une ancienne famille qui avait possédé jadis de grandes propriétés ; ses aïeux vivaient fastueusement à la façon des riches seigneurs de la steppe ; ils accueillaient indistinctement tous les hôtes qui venaient frapper à leur porte ; leur table était abondante ; les chevaux mêmes des visiteurs étaient nourris avec une prodigalité qui faisait honneur au maître du logis. La maison de ces propriétaires hospitaliers était

¹ Un proverbe russe dit : « La poule n'est pas un oiseau, la femme n'est pas un être humain, un sous-lieutenant n'est pas un officier. »

nombreuse ; on y voyait des musiciens, des chanteurs, des piqueurs avec leurs meutes, et aux jours de fête toute cette valetaille était abreuvée d'eau-de-vie et de bière. Pour l'hiver les possesseurs de ces domaines se rendaient à Moscou avec leurs propres chevaux, dans de lourds équipages ; mais il leur arrivait parfois de rester des mois entiers sans avoir un sou dans leur bourse ; ils se nourrissaient alors avec les provisions qu'on apportait de leurs biens. Le père de Pantéléï Eréméitch avait hérité d'une terre qui était déjà ruinée, mais il n'en mena pas moins joyeuse vie et ne laissa en mourant à son fils que le petit village de Bezsonovo, dont la population se composait de trente-cinq hommes et soixante-six femmes, tous engagés à la couronne¹, quatorze déciatines et un huitième de mauvaises terres dans les landes de Kolobradova, territoire dont il ne pouvait justifier la possession par aucun titre. Le défunt s'était ruiné d'une étrange manière ; il le devait à la façon dont il entendait l'économie domestique. Pensant qu'il était indigne d'un gentilhomme d'avoir affaire aux marchands, aux bourgeois et aux autres *brigands*, comme il les nommait, il avait dressé ses gens à une foule de métiers qu'ils exerçaient pour son compte : — « Cela revient à

¹ Les seigneurs russes s'adressent, lorsqu'ils ont besoin de fonds, à un établissement de crédit nommé Lombard, qui prend hypothèque sur leurs biens. On vend ces propriétés aux enchères si l'emprunteur ne remplit point ses engagements. Cet établissement, qui remonte au siècle dernier, est autorisé par le gouvernement.

meilleur marché et je le trouve plus convenable, » — disait-il, — « c'est une bonne combinaison d'économie domestique. » Il persista dans ce malheureux système jusqu'à la fin de sa vie, et c'est ce qui amena sa ruine. Mais il s'était donné la satisfaction de réaliser tous ses caprices, et il en avait eu d'assez bizarres. Ainsi, il imagina de faire exécuter d'après un dessin conçu par lui-même, une voiture de famille tellement grande, que lorsque tous les chevaux du village et leurs possesseurs, que l'on avait convoqués à cet effet, l'eurent mise en mouvement, elle versa à la première montée tortueuse et tomba en pièces. Eréméi Loukitch (c'était ainsi qu'on le nommait) fit élever un monument en ce lieu et ne parut nullement affecté de l'accident. Il entreprit aussi de bâtir une église sans le secours d'un architecte. La cuisson des briques dévora un bois entier ; il fit construire des fondements qui auraient soutenu une cathédrale ; on éleva les murs et on commença la coupole..., mais elle s'écroula. Ce contre-temps ne le découragea pas ; on se remit à l'ouvrage de plus belle ; la coupole s'écroula de nouveau. On la recommença pour la troisième fois et le même accident se répéta. Eréméi Loukitch se prit à réfléchir ; l'affaire n'avance pas, se dit-il ; il faut qu'on ait jeté un sort.... et il fit fouetter incontinent toutes les vieilles paysannes du village, mais la construction de la coupole n'en devint point plus facile ; il fallut y renoncer. Bientôt après il résolut de rebâtir toutes les maisons de ses villages sur un plan uni-

forme, toujours pour des raisons d'économie agricole; il les réunit trois par trois en forme de triangle et fit élever au milieu de chacun de ces groupes d'habitations une grande perche peinte, avec un drapeau et une niche pour les sansonnets. Chaque jour voyait éclore de nouvelles inventions non moins ingénieuses : tantôt il se faisait préparer une soupe de bardane; tantôt il donnait ordre de couper les queues de ses chevaux pour en faire des casquettes à l'usage de ses dvorovi; tantôt il essayait de remplacer le lin par des orties, et de nourrir ses cochons avec des champignons. Ayant lu un jour dans le *Journal de Moscou* un article dans lequel un propriétaire du gouvernement de Kharkof parlait de l'utilité des bonnes mœurs parmi les paysans, il ordonna dès le lendemain à tous les habitants du village d'apprendre ce morceau par cœur. On lui obéit; il demanda aux paysans s'ils comprenaient cette petite leçon. L'intendant s'empressa de répondre qu'ils la comprenaient à merveille. Enfin il lui prit fantaisie, pour faciliter la surveillance et maintenir l'ordre dans ses propriétés, de numérotter tous ses sujets, et il obligea chacun d'eux à inscrire son numéro sur le collet de sa tunique. Lorsqu'ils rencontraient leur maître, ils étaient tenus d'annoncer à haute voix le numéro qu'ils portaient; il leur répondait d'un air affable : « Passe ton chemin avec la grâce de Dieu. »

Malgré toutes ces sages mesures Eréméï Loukitch se trouva bientôt dans une position fort embarrassante. Pour en sortir, il commença par engager ses

biens à la couronne ; bientôt après il fut obligé de les mettre en vente. Le dernier de ses villages, celui où il avait bâti une église sans coupole, et qui avait été la résidence de ses ancêtres, fut mis aux enchères par le gouvernement ; mais Eréméi Loukitch venait de mourir lorsqu'on procéda à cette vente, qui aurait très-certainement amené sa mort. Il eut la satisfaction de finir ses jours dans sa maison, sur son lit, entouré de ses domestiques et sous les yeux de son médecin ; mais l'infortuné Pantéléï ne reçut pour tout héritage que le hameau de Bezsonovo...

Lorsque la maladie qui devait emporter son père se déclara, il était à son régiment, et cherchait à s'y tirer des circonstances désagréables dont j'ai parlé plus haut. Il entra dans sa dix-neuvième année, et son enfance s'était écoulée sous le toit paternel ; sa mère, Vacilica Vacilievna, femme d'une bonté rare, mais très-bornée, lui avait passé tous ses caprices, et cette faiblesse avait eu le résultat qu'on pouvait en attendre ; il était devenu un franc polisson. Eréméi Loukitch ne s'était point mêlé de l'éducation de son fils ; l'administration de ses biens lui prenait tout son temps. Une fois seulement il avait appliqué de ses propres mains une sévère correction à Pantéléï, parce qu'il prononçait mal une des lettres de l'alphabet. Mais il faut dire que ce jour-là un de ses meilleurs chiens lévriers s'était tué en se heurtant dans sa course contre un tronc d'arbre, et que cette circonstance l'avait mis de mauvaise humeur. Au reste, l'é-

ducation que Vacilica Vacilievna donnait à son fils n'exigeait point de grands efforts d'esprit ; elle avait déterré un vieil invalide alsacien, nommé Birkopf, et jusqu'à sa dernière heure, elle tremblait comme une feuille en pensant à l'embarras dans lequel elle se trouverait, si ce mentor venait à les quitter. Rien de plus naturel. — « J'ai eu tant de peine, se disait-elle, à décider ce digne instituteur à abandonner la famille où il s'était engagé ! Comment ferais-je pour le remplacer ? Je serais perdue ! » — Cette inquiétude n'avait point échappé à la perspicacité de Birkopf, et en homme habile il savait tirer parti de sa position ; il buvait comme un trou et dormait du matin au soir. Lorsque Pantéléï eut terminé ses études, il entra au service. Vacilica Vacilievna n'était plus de ce monde ; elle était morte peu de mois avant ce grave événement des suites d'un saisissement ; elle avait vu en rêve un homme blanc monté sur un ours. Son mari n'avait point tardé à la suivre.

Aussitôt que Pantéléï eut appris la maladie de son père, il s'empessa d'accourir auprès de lui ; mais il arriva trop tard. Quelle ne fut point la surprise de ce fils respectueux, lorsqu'au lieu d'être, comme il le pensait, un riche héritier, il se vit presque réduit à la mendicité. Des coups pareils sont toujours difficiles à supporter. Pantéléï devint méconnaissable. C'était un jeune homme mal élevé et violent, mais bon, honnête et généreux ; il se fit bientôt, et à juste titre, la réputation d'un homme inaborda-

ble et querelleur ; il rompit avec ses voisins, riches et pauvres : les premiers lui rappelaient sa position, et il méprisait les seconds ; il se montrait même fort peu respectueux envers les autorités du pays. — « Je suis, —disait-il, —un noble d'ancienne roche. » — Il faillit tuer un jour, d'un coup de fusil, le stanovoï, parce que celui-ci était entré chez lui sa casquette sur la tête. Les fonctionnaires qu'il traitait ainsi ne manquaient pas, bien entendu, de lui rendre la pareille toutes les fois que l'occasion s'en présentait ; cependant, ils n'aimaient point généralement à se frotter à lui, en raison de l'extrême irascibilité de son caractère ; à peine avait-on ouvert la bouche pour lui adresser une observation qu'il vous proposait un duel à mort. A la moindre contradiction, ses yeux devenaient hagards. — « Ah ! va-va-va-va, —disait-il ordinairement d'une voix étouffée, —je ne tiens pas à la vie !.... », et il était prêt à tout. Au reste, il était d'une probité exemplaire, et n'avait point eu de démêlés avec la justice. Il vivait dans l'isolement, personne ne venait le voir.... Quoi qu'il en soit, cet être singulier était humain, et ne manquait même point d'élévation dans le caractère ; mais il mettait ces qualités en pratique à sa façon ; une injustice, le moindre abus de pouvoir le révoltait ; il défendait les droits de ses paysans avec une fermeté vraiment héroïque. — « Comment ! —s'écriait-il en se frappant la tête à coups de poing, —on ose s'en prendre aux miens ! Que je ne me nomme pas Tchertapkanof, si.... »

Quant à Tikone Ivanitch Nédopouskine, il ne pouvait pas s'enorgueillir de son extraction comme Pantéléï Eréméitch. Il était fils d'un *odnodvoretz*¹ qui n'avait été anobli qu'au bout de quarante ans de service. M. Nédopouskine le père était un de ces hommes que le malheur poursuit avec un acharnement qui semble tenir de la haine personnelle. Pendant soixante ans, depuis le jour de sa naissance jusqu'à sa dernière heure, le pauvre diable eut à lutter contre toutes les misères qui sont le partage des hommes de basse condition en Russie ; il se démenait comme un poisson pris par la glace, passait des nuits blanches, prodiguait les plus humbles salutations, se refusait la moindre jouissance. Après avoir vécu ainsi en vrai martyr, cette victime réellement innocente de l'injustice de ses supérieurs² mourut dans une cave ou dans un grenier, sans laisser un morceau de pain à ses enfants. C'est en vain qu'il avait lutté contre le malheur ; comme un lièvre pris dans un filet, tous ses efforts n'avaient eu d'autre résultat que de resserrer les liens qui l'enchaînaient. C'était un homme sensible et honnête, quoiqu'il ne se fît point scrupule d'accepter l'argent des solliciteurs qui s'adressaient à lui ; il recevait depuis dix kopeks jusqu'à deux roubles au plus. Sa femme était poitrinaire ; il avait eu

¹ Gentilhomme réduit à la condition de paysan, et ne possédant que la maison qu'il habite.

² « Je suis une victime innocente, » disent généralement tous les fonctionnaires russés chassés du service.

plusieurs enfants, mais fort heureusement pour lui ils moururent très-jeunes, à l'exception de Tikone et d'une fille nommée Matrona. Après avoir passé par bien des aventures à la fois grotesques et pénibles, celle-ci réussit à épouser un avoué retiré des affaires. Quant à Tikone, son père était parvenu à le faire entrer comme surnuméraire dans une administration du gouvernement ; mais il en sortit aussitôt que son père fut mort. L'état précaire dans lequel il avait vécu, toujours en lutte avec la faim et le froid, la vue des souffrances de sa mère, les efforts désespérés de son père, les grossiers procédés des logeurs et des boutiquiers auxquels il avait affaire, toutes ces circonstances réunies l'avaient rendu à la longue d'une timidité extrême. Lorsqu'il apercevait un de ses supérieurs, il tremblait et se pâmait de peur comme un oiseau qui se sent pris. Il renonça au service. La nature nous donne souvent en partage, avec une insouciance que l'on pourrait presque qualifier d'ironique, des qualités et des goûts qui n'ont aucune analogie avec nos ressources et notre condition. C'est ainsi qu'avec la générosité et la sollicitude qui lui sont propres, elle avait fait de Tikone, fils d'un pauvre employé, un être sensible, bienveillant, paresseux et sans énergie, porté à la jouissance, et doué d'une exquise délicatesse d'odorat et de goût.... ; elle s'était plu à développer en lui ces qualités avec le plus grand soin, et l'avait condamné à se nourrir de choux aigres et de poisson corrompu. Il n'en avait pas moins at-

teint l'âge d'homme ; mais à partir de ce moment son rôle en ce monde devint des plus curieux. Le sort, qui n'avait cessé d'être contraire à son père, s'en prit à lui ; on eût dit qu'il s'amusait à ce jeu. Mais il procéda à son égard d'une autre façon ; au lieu de le torturer, il se divertit à ses dépens. Jamais il ne le réduisit au désespoir ; il ne lui imposa jamais les humiliantes souffrances de la faim, mais il le traîna dans tous les coins de la Russie, il l'assujettit aux fonctions les plus viles et les plus ridicules. Tantôt il daignait l'élever au poste de majordome chez quelque vieille protectrice bilieuse et exigeante, pour en faire ensuite le parasite d'un marchand riche, mais avare ; tantôt il lui confiait la direction de la chancellerie particulière d'un seigneur myope, aux cheveux taillés à l'anglaise, et bientôt après il en faisait un maître d'hôtel en sous-ordre, une manière de bouffon chez un propriétaire qui aimait la chasse.... En un mot, le pauvre Tikone avait été condamné par le sort à avaler jusqu'à la dernière goutte le calice amer qui est réservé aux existences dépendantes. Il supporta tous les caprices et les mauvais procédés que peut inspirer le découragement seigneurial. Combien de fois, en regagnant sa pauvre chambrette, après y avoir été autorisé par la nombreuse société qui s'était égayée à ses dépens pendant toute la soirée, n'avait-il pas résolu, en rougissant de honte et les larmes aux yeux, de prendre la fuite secrètement le lendemain pour aller tenter fortune dans la ville voisine ; et s'il ne parvenait pas y obtenir

une place de scribe, à se laisser mourir de faim dans la rue ! Mais il était né faible, et la timidité que le ciel lui avait départie le retenait ; puis, était-il probable qu'il réussit à trouver une place ? A qui pouvait-il s'adresser ? — « On ne voudra pas de moi, » — murmurait le malheureux en s'agitant sur son lit. — « On ne voudra pas m'entendre. » — Et le lendemain il se remettait à traîner le boulet. Il était d'autant plus à plaindre que, dans sa tendre sollicitude, la nature n'avait point daigné lui accorder l'ombre des facultés et des talents qui sont nécessaires pour remplir avec succès l'emploi de bouffon. Ainsi, par exemple, il ne savait pas danser jusqu'à tomber de lassitude, revêtu d'une peau d'ours tournée à l'envers, ni se livrer à des contorsions plaisantes en débitant des gentilleses sous la menace des fouets qui sifflaient autour de lui ; lorsqu'on l'exposait tout nu à un froid de vingt-cinq degrés, il lui arrivait de s'enrhumer ; son estomac ne supportait pas l'eau-de-vie mélangée d'encre ou de quelque autre drogue, ni les *moukhomors*¹ coupés en petits morceaux et arrosés de vinaigre. Dieu sait ce qui serait advenu de Tikone si le dernier de ses bienfaiteurs, un riche entrepreneur, ne s'était avisé, un jour qu'il était de bonne humeur, d'écrire dans son testament : « Quant à Zézé, dit Tikone Nédopouskine, je lui lègue en pleine propriété mon village de Besielendelevka avec toutes ses dépendances. » —

¹ Espèce de champignon vénéneux.

Quelque temps après, cet homme généreux fut frappé d'apoplexie en sortant de table. Aussitôt que la nouvelle s'en répandit, la justice accourut pour mettre les scellés, suivant l'usage. Les parents arrivèrent; le testament fut ouvert, on en prit lecture, et Nédopouskine reçut ordre de se présenter. Il vint; la plupart des assistants connaissaient les fonctions qu'il remplissait auprès de son bienfaiteur, et il fut accueilli par un concert d'exclamations et de félicitations ironiques. — « Le propriétaire ! voilà le nouveau propriétaire ! » — criaient les héritiers. — « Il faut avouer....., reprit l'un d'eux, connu par son esprit moqueur et ses bons mots, — voilà ce qui s'appelle.... c'est vraiment..... comme on peut dire..... un bel héritier. » — Ces paroles furent accueillies par d'unanimes éclats de rire. Nédopouskine ne pouvait croire à son bonheur. On lui montra le testament....., il rougit, se mit à agiter les bras et finit par éclater en sanglots. Les rires redoublèrent et la chambre retentit de bruyantes exclamations. Le village de Bésiélendelevka ne comptait que vingt-deux paysans; une propriété aussi peu importante n'éveillait point l'envie, et l'assistance pouvait s'en donner à cœur joie. Un seul des héritiers, un habitant de Pétersbourg, Rostislaf Adamtch Chtoppel, homme de bonne mine, au nez grec, et dont les traits réguliers étaient pleins de dignité, crut devoir prendre la chose sur un autre ton; il se rapprocha de Nédopouskine en marchant de côté, et lui dit en le regardant d'un air dédaigneux :

— J'ai cru remarquer, mon cher monsieur, que vous teniez auprès du respectable Fédor Fédorovitch l'emploi de plaisant, si je puis m'exprimer ainsi. — Le noble Pétersbourgeois s'exprimait en termes beaucoup plus choisis que les autres assistants. Le pauvre Nédopouskine était trop ému pour saisir le sens de ces paroles, qui furent suivies d'un silence général; l'homme aux bons mots se mit à sourire d'un air approbateur. M. Chtoppel se frotta les mains et répéta son observation. Nédopouskine ouvrit la bouche et leva les yeux avec stupéfaction. La physionomie de Rostislaf Adamitch s'anima et prit une expression sarcastique.

— Je vous félicite, mon cher monsieur, je vous félicite, — reprit-il; — il est vrai que peu de personnes consentiraient à se faire une position par les pratiques que vous n'avez pas dédaignées. Mais *de gustibus non est disputandum*, ce qui veut dire que chacun a sa manière de voir. N'est-ce pas vrai?

Une personne qui se trouvait au fond de la salle répondit à cette interrogation par un cri d'étonnement et d'admiration.

— Dites-moi, je vous prie, — ajouta M. Chtoppel, encouragé par l'attitude de son auditoire, — à quel genre de talent vous êtes particulièrement redevable de cette faveur inespérée? Oh! ne rougissez pas! Parlez; nous sommes ici pour ainsi dire *en famille*¹. N'est-il pas

¹ On n'a pas oublié que tous les mots soulignés, lorsque aucune note ne les explique, sont en français dans le texte.

vrai, messieurs, que nous sommes *en famille*?

Celui des héritiers auquel Rostislaf Adamitch adressa cette demande ne savait malheureusement pas le français, et c'est pourquoi il se contenta de faire un signe de tête affirmatif, accompagné d'un petit grognement. Mais en revanche, un autre héritier, jeune homme dont le front était couvert de plaques jaunâtres, s'empessa de lui répondre : — *Voui, vouï.*

— Peut-être, — reprit M. Chtoppel, — savez-vous marcher sur les mains en levant les jambes en l'air?

Le patient jeta les yeux autour de lui d'un air désespéré; toutes les physionomies exprimaient un mouvement de méchanceté, tous les regards étincelaient d'une joie cruelle.

— Peut-être aussi avez-vous le talent d'imiter le chant du coq?

Un rire général s'éleva dans l'assemblée, mais il fut comprimée presque aussitôt, tant l'attention était éveillée.

— Qui sait? votre nez...

— Taisez-vous! — cria en ce moment quelqu'un d'une voix forte et décidée; — n'avez-vous pas honte de tourmenter ainsi un malheureux!

On se retourna. C'était Tchertapkanof qui se tenait près de la porte. Il était cousin du défunt au quatrième degré, et avait reçu une lettre de convocation. Mais pendant toute la séance, il s'était tenu

fièrement, suivant son habitude, à l'écart du reste de l'assistance.

—Cessez,—répéta-t-il en jetant orgueilleusement la tête en arrière.

M. Chtoppel se retourna vivement, et apercevant un homme assez mal vêtu, et qui n'avait pas de mine, il demanda à demi-voix (la prudence n'est jamais de trop) à l'un de ses voisins :

—Qui est-ce ?

—Tchertapkanof; ce n'est pas grand chose,—répondit celui-ci avec la même précaution.

Rostislaf Adamitch reprit toute son assurance.

—Qui êtes-vous pour venir commander ici ?—dit-il d'un ton nasillard et en clignant les yeux.—Bel oiseau, vraiment ! D'où sortez-vous ? permettez-moi de vous le demander.

Tchertapkanof s'enflamma comme un paquet de poudre au contact d'une étincelle. La fureur qui s'empara de lui était telle qu'il en perdit la respiration.

—Te-te-te,—dit-il avec effort comme s'il s'étranglait ; mais il reprit presque aussitôt d'une voix tonnante :—Qui je suis ? d'où je viens ? Je suis noble de souche, et mon nom est Pantéléï Tchertapkanof ; mon arrière-grand-père servait à la cour des tzars. Et toi, qui es-tu ?

Rostislaf Adamitch pâlit et fit un pas en arrière. Il ne s'attendait nullement à une pareille explosion.

—Moi... un oiseau ! un oiseau !... Oh ! oh ! oh !...

Tchertapkanof s'élança sur lui ; mais Chtoppel se jeta de côté dans la plus grande agitation, et les assistants se précipitèrent au-devant du propriétaire courroucé.

—Sur le terrain ! sur le terrain à l'instant même et à la longueur d'un mouchoir !—criait Tchertapkanof avec rage,—sinon tu vas nous faire des excuses à moi et à lui.

—Faites-le, faites-le,—s'empressèrent de dire avec épouvante tous les héritiers qui entouraient Chtoppel,—c'est un enragé ! Il vous coupera la gorge.

—Pardon ! pardon ! je ne savais pas,—balbutia Chtoppel,—je ne savais pas.

—Et lui ?—reprit l'impitoyable Pantéléï.

—Pardonnez-moi aussi, — ajouta Rostislaf Adamitch en se tournant vers Nédopouskine, qui tremblait lui-même comme une feuille.

Tchertapkanof se calma, et s'étant approché de Tikone Ivanitch, il le prit par la main, promena hardiment les yeux sur les assistants, et ne rencontrant aucun regard, il sortit solennellement, au milieu d'un profond silence, avec l'heureux propriétaire du hameau de Besiélendelevka.

Depuis ce moment, ils devinrent inséparables. (Le hameau en question était à huit verstes environ de Bezsonovo.) Le sentiment de reconnaissance que la conduite de Tchertapkanof avait inspiré à Nédopouskine s'était changé peu à peu en une espèce de culte.

Cet homme faible, et dont la conscience n'était pas absolument pure, était en adoration devant l'intrépide et loyal Tchertapkanof. — « Ce n'est pas peu de chose » — disait-il souvent, — que de parler avec le gouverneur et d'oser le regarder en face... Oh ! juste ciel ! c'est pourtant ce qu'il fait. » — Il l'admirait sans cesse et de toutes les forces de son âme ; il le considérait comme un homme extraordinaire, d'une intelligence supérieure et très-instruit. Le fait est que l'éducation de Tchertapkanof, toute négligée qu'elle avait été, pouvait passer pour brillante en comparaison de celle qu'avait reçue son ami. La littérature russe ne l'intéressait point, et la langue française lui était si peu familière, qu'un précepteur suisse lui ayant demandé un jour : — *Vous parlez français, monsieur ?* — Il lui avait répondu en russe : — « Je ne vous comprends pas. » — Puis, après un moment de réflexion, il avait ajouté en français : — *Je pas...* — Cependant, il n'avait point oublié qu'un auteur fort spirituel, nommé Voltaire, s'était acquis quelque célébrité en France, et que Frédéric le Grand, roi de Prusse, avait été également illustre dans son temps. Parmi les auteurs russes, il estimait surtout Derjavine, et Marlinski¹ lui plaisait tant, qu'il avait donné le nom d'Ammalat-Bek² au plus beau de ses chiens.

Quelques jours après ma rencontre avec les deux

¹ Le premier était un poète lyrique qui écrivait à la fin du siècle dernier, le second un auteur russe de l'école romantique.

² Personnage d'un roman de Marlinski.

amis, je me dirigeai vers le petit village de Bezsonovo pour y rendre visite à Pantéléï Eréméitch. On distinguait de loin sa petite maison ; elle s'élevait au milieu d'un emplacement dégarni d'arbres, à une demi-verste du village, comme un épervier dans un champ, sur une motte de terre. Les seules dépendances qui parussent à l'entour étaient trois vieilles maisons de bois de diverses grandeurs, à savoir : une écurie, un hangar et un bain. Chacune de ces constructions était isolée ; on ne remarquait autour d'elles ni portés cochères, ni enceintes d'aucune sorte. Mon cocher, ne sachant où me descendre, s'arrêta devant un puits à moitié pourri¹ et comblé d'ordures. Auprès du hangar, plusieurs jeunes levriers, maigres et le poil ébouriffé, dépeçaient la carcasse d'un cheval, probablement Orbaçane ; l'un d'eux leva son museau ensanglanté, et poussa des aboiements précipités, mais il se remit bientôt à ronger les os du vieux coursier. A quelques pas de la carcasse, se tenait un jeune garçon de seize à dix-sept ans, à la figure jaune et bouffie ; il était nu-pieds et portait un costume de kosak. On l'avait probablement chargé de surveiller les chiens ; il suivait tous leurs mouvements d'un air solennel et appliquait de temps à autre un coup de fouet à ceux d'entre eux qui montraient le plus d'avidité.

— Ton maître est-il à la maison ? — lui demandais-je.

— Dieu sait, — me répondit-il. — Frappez à la porte.

¹ Tous les puits, en Russie, sont construits en bois.

Je sautai à bas du drochki et m'approchai de la porte de la maison.

La demeure de M. Tchertapkanof avait une apparence assez misérable : les poutres dont elle se composait étaient noircies par le temps et avaient cédé en plusieurs endroits ; la cheminée était à demi ruinée ; les angles de la maison étaient pourris et disjoints ; les fenêtres aux petits carreaux bleuâtres qui donnaient du côté de la porte avaient quelque chose de mélancolique qui s'accordait bien avec le toit délabré de ce triste édifice, elles rappelaient les yeux ternes et éraillés des vieilles mendiante. Je frappai à la porte ; personne ne me répondit. Cependant, on parlait dans l'intérieur, et je distinguai les paroles suivantes :

—A, b, c ; allons ! imbécile !— disait-on d'une voix rauque, —A, b, c, d... Ce n'est pas ça ! D, e, p. Oui, p, p, pille ; allons donc, imbécile !

Je frappai une seconde fois. La même voix me cria :
—Entrez ! Qui est là ?

J'entrai dans une petite antichambre obscure, et la porte de la chambre voisine étant ouverte, j'y aperçus Tchertapkanof lui-même. Il était assis sur une chaise, en pantalon large, en robe de chambre boukhare couverte de taches, et coiffé d'une calotte rouge ; il serrait d'une main le museau d'un jeune barbet, et tenait de l'autre un morceau de pain qu'il lui posait sur le nez.

—Ah !— s'écria-t-il avec dignité et sans changer de position. —Je suis charmé de vous voir. Faites-moi le

plaisir de prendre place. Je donne une leçon à Vinzor, comme vous le voyez... Tikone Ivanitch, —ajouta-t-il en élevant la voix, —viens par ici ! Il nous est arrivé quelqu'un.

—Voilà ! voilà ! — répondit Tikone Ivanovitch de la chambre voisine, —Macha ! donne-moi mon pantalon.

Tchertapkanof reprit son enseignement et remplaça le morceau de pain sur le nez du chien. Je jetai les yeux autour de moi. Il n'y avait dans la chambre qu'une vieille table à rallonges, dont les treize pieds étaient d'inégale longueur, et quatre chaises de paille défoncées ; les murs étaient peints en blanc avec de petites taches qui représentaient originairement des étoiles ; un miroir terne et cassé, entouré d'un cadre de bois imitant l'acajou, était suspendu entre les deux fenêtres. Plusieurs fusils et des pipes à longs tuyaux se voyaient dans les coins de la chambre, et d'énormes toiles d'araignées tombaient du plafond.

—A, b, c, d, p, —dit lentement Tchertapkanof ; puis, il s'écria tout à coup, en faisant une contorsion des plus étranges : —Pille ! mangé ! imbécile ! Mange donc !

Mais l'infortuné barbet hésitait à obéir ; il restait tristement assis, la queue entre les jambes, le museau incliné, et clignait les yeux d'un air résigné ; il semblait se dire : — Je sais bien que vous êtes le maître. »

—Allons ! mange donc ! Tiens, pille ! — reprit l'impitoyable Tchertapkanof.

—Vous l'avez rendu peureux, — lui dis-je.

—Eh bien ! qu'il aille au diable !

Il le repoussa du pied. Le pauvre animal se leva, laissa lentement tomber le morceau de pain, et se dirigea vers l'antichambre, en posant les pattes avec tant de précaution qu'on eût dit qu'il marchait sur la pointe du pied; il paraissait profondément humilié. Mais aussi comment le traiter de la sorte devant une personne étrangère qui le voyait pour la première fois !

La porte de la chambre voisine s'ouvrit doucement et M. Nédopouskine entra le sourire sur les lèvres et en faisant des saluts.

Je me levai et le saluai à mon tour.

— Ne vous dérangez pas ; ne vous dérangez pas, — balbutia-t-il.

Nous nous assimes, et Tchertapkanef passa dans l'autre chambre.

— Y a-t-il longtemps que vous avez daigné visiter nos plaines ? — me demanda Nédopouskine d'une voix douce, en toussant dans sa main avec précaution et en continuant à se couvrir la bouche avec les doigts pendant quelques instants, par politesse.

— Il y a près de deux mois.

— Voyez-vous cela !

Quelques instants de silence suivirent ces paroles.

— Il fait un temps fort agréable aujourd'hui, — reprit Nédopouskine, et il me regarda d'un air reconnaissant, comme si le temps avait dépendu de moi. — Les blés sont vraiment extraordinaires.

J'inclinai la tête en signe d'assentiment, et la conversation tomba de nouveau.

—Pantéléï Eréméitch a daigné tuer hier deux lièvres, — reprit bientôt Nédopouskine, qui cherchait à animer notre entretien ; — oui, et deux lièvres énormes.

—Les chiens de M. Tchertapkanof sont-ils bons ?

—Surprenants ! — me répondit avec empressement Nédopouskine, — on peut dire que ce sont les meilleurs du gouvernement. (Il se rapprocha de moi). Cela n'a rien d'étonnant. Pantéléï Eréméitch est un homme sans pareil ; tout ce qu'il désire, tout ce qui lui passe par la tête, à peine l'a-t-il souhaité que la chose est faite. Figurez-vous que Pantéléï Eréméitch est un homme. . .

Celui-ci rentra en ce moment dans la chambre. Nédopouskine se tut et me le montra des yeux en souriant, comme pour me dire : vous pouvez vous en convaincre par vous-même. Nous nous mîmes à causer de chasse.

—Voulez-vous que je vous montre ma meute ? — me demanda Tchertapkanof ; et , sans attendre ma réponse, il appela Karp, un de ses domestiques.

Celui-ci parut devant son maître. C'était un gros garçon en kaftane de nan kin vert, avec un collet bleu et des boutons de livrée. .

—Va dire à Fomka, — lui dit Tchertapkanof d'une voie saccadée, — de m'amener Ammalat et Saïga ; mais que tout soit en ordre, tu me comprends ?

Un sourire contracta la large bouche de Karp, qui

fit entendre un son inarticulé et sortit de la chambre. Fomka ne se fit pas attendre longtemps ; il était sanglé, peigné avec soin, en bottes et avec les deux lévriers. Pour observer les convenances, je me mis à admirer ces chiens, qui, comme tous ceux de cette espèce, annonçaient fort peu d'intelligence. Tchertapkanof cracha dans les narines d'Ammalat, et je dois dire, par parenthèse, que le chien n'en montra aucune satisfaction. Nédopouskine caressa aussi le dos d'Ammalat. Nous reprîmes la conversation. Tchertapkanof s'adoucit peu à peu ; il cessa de se poser en brave et de gonfler les narines ; l'expression de ses traits changea complètement. Il jeta les yeux sur moi et sur son ami....

—Eh !—cria-t-il tout à coup,—pourquoi la laisser seule ! Macha ! Eh ! Macha, viens ici.

J'entendis quelqu'un remuer dans la chambre voisine ; mais personne ne parut.

—Ma...a...cha,—cria Tchertapkanof d'une voix caressante,—viens ici. Ce n'est rien ; n'aie pas peur.

La porte s'ouvrit doucement, et une jeune femme d'une vingtaine d'années, grande et svelte, entra dans la chambre ; elle avait le teint olivâtre des Bohémiennes, les yeux bruns et les cheveux d'un noir de jais, les lèvres pleines et vermeilles, et des dents d'une blancheur éclatante. Son costume se composait d'une robe blanche et d'un châle bleu, agrafé au cou par une épingle d'or ; ses mains délicates avaient de la race. Après avoir fait quelques pas en avant, avec

la timidité et la gancherie d'une sauvage, elle s'arrêta et baissa les yeux.

—Je vous la présente,—me dit Pantélei Eréméitch.
—C'est ma femme si l'on veut.

Macha rougit un peu et sourit pour cacher son embarras. Je la saluai respectueusement ; elle me plaisait beaucoup. Un nez d'aigle très-effilé, aux narines transparentes et légèrement dilatées, des sourcils bien dessinés, des joues pâles et un peu caves, en un mot l'ensemble de ses traits annonçait des passions vives et la plus parfaite insouciance. A partir de son chignon, une petite touffe de cheveux follets, marque de force et de santé, descendait le long de sa nuque épaisse.

Elle s'approcha de la fenêtre et s'assit. Pour ne point augmenter son embarras, je me mis à causer avec Tchertapkanof. Macha tourna un peu la tête, de mon côté en me lorgnant du coin de l'œil ; son regard rapide avait quelque chose de sauvage et de mobile comme le dard d'un serpent. Nédopouskine s'assit auprès d'elle et lui glissa quelques mots à l'oreille ; elle sourit de nouveau. Lorsqu'elle souriait, son nez se fronçait un peu et elle imprimait à sa lèvre supérieure une contraction qui donnait à sa physionomie quelque chose de léonin.

—Ah ! Tu n'es pas facile à manier,—pensai-je en examinant à mon tour avec attention, mais à la dérobée sa belle taille cambrée, sa poitrine un peu creuse et ses gestes vifs et anguleux.

—Eh ! bien Macha, —lui dit Tchertapkanof, —il faudrait offrir quelque chose à notre hôte. Qu'en penses-tu ?

—Nous avons des confitures, —lui répondit-elle.

—Eh bien ! donne-nous des confitures, et n'oublie pas l'eau-de-vie par la même occasion. Et puis, —lui criait-il pendant qu'elle s'éloignait, —apporte ta guitare.

—Pourquoi faire ? Je ne chanterai pas.

—Allons donc !

—Je ne m'en soucie pas.

—Quelle bêtise ! Tu seras mieux disposée, lorsque...

—Quoi ? — lui demanda Macha en fronçant les sourcils.

—Lorsqu'on t'en priera, —continua Tchertapkanof avec un mouvement d'embarras.

—Ah ! vraiment.

Macha sortit ; mais elle revint bientôt avec des confitures et de l'eau-de-vie, et s'assit de nouveau près de la fenêtre. Les plis de son front n'étaient pas encore entièrement effacés, et ses sourcils se levaient et s'abaissaient alternativement comme les antennes d'une guêpe. —Avez-vous remarqué, cher lecteur, combien une guêpe a l'air méchant ? Allons ! me dis-jè, nous allons avoir un orage. —La conversation languissait. Nédopouskine gardait le silence ; et son sourire avait quelque chose de contraint ; Tchertapkanof soufflait, sa figure était rouge et les yeux lui sortaient de la tête ; je me disposais déjà à repar-

tir... Macha se leva subitement, ouvrit la fenêtre d'un mouvement brusque, mit la tête dehors, et cria d'une voix colère à une paysanne qui passait :—Aksinia!— La paysanne effrayée voulut se retourner ; mais elle glissa, et tomba lourdement par terre. Macha se jeta en arrière et éclata de rire ; Tchertapkanof en fit autant ; et Nédopouskine, transporté de joie, poussa un petit sifflement. Cette circonstance changea complètement la disposition des esprits. Il avait suffi d'un éclair pour dissiper le nuage qui nous menaçait... l'atmosphère s'était épurée.

Une demi-heure après, on ne nous aurait point reconnus ; nous bavardions et plaisantions comme de grands enfants. Macha surtout était d'une gaieté étourdissante ; Tchertapkanof la dévorait des yeux. Le teint de Macha était plus coloré, ses narines étaient plus ouvertes, son regard était à la fois sombre et flamboyant. La jeune sauvage ne se possédait plus. Nédopouskine la suivait par derrière en clopinant sur ses jambes épatées, comme un canard à la poursuite de sa femelle. Le pauvre Vinzor lui-même s'en mêla ; il avait quitté le banc sous lequel il s'était réfugié dans l'antichambre, et s'était placé sur le seuil de la porte ; il nous regarda pendant quelques instants, et se mit tout à coup à sauter en aboyant. Macha courut dans la chambre voisine, apporta sa guitare, jeta son châle, s'assit avec vivacité, leva la tête, et entonna une chanson bohémienne. Sa voix tremblante et sonore rappelait les vibrations d'une

cloche de verre ; elle éclatait, elle se mourait de langueur, ... il était impossible de ne point succomber au charme de ces accents passionnés. — « Ai ! brute, écoute-moi ! » — Tchertapkanof se mit à danser ; Nédopouskine battait des pieds. Macha était toute frémissante, comme une écorce de bouleau au milieu d'un foyer ; ses doigts effilés couraient sur les cordes de la guitare, sa gorge basanée soulevait lentement les gros grains de son collier d'ambre à deux rangs. Lorsqu'elle interrompait subitement son chant et s'affaissait sur elle-même épuisée de fatigue, elle continuait cependant à pincer mollement les cordes de la guitare..... Tchertapkanof écoutait ; il se bornait à tourner un peu les épaules sans bouger de place, et Nédopouskine branlait la tête comme un magot de la Chine. Mais Macha recommençait bientôt avec une nouvelle ardeur, et en se redressant, elle cambrait sa poitrine ; Tchertapkanof reprenait de plus belle, il touchait le plancher, s'enlevait jusqu'au plafond, et pirouettait sur lui-même comme un toton, en criant : — Allons ! vivement !

— Vivement ! vivement ! — répétait Nédopouskine avec chaleur.

La soirée était avancée lorsque je quittai Bezsonovo... Je raconterai une autre fois l'histoire de Macha à mes indulgents lecteurs.



XI

LA PRAIRIE.

C'était par une journée du mois de juillet, une de ces journées comme on en voit lorsque le temps est au beau fixe. Dès les premières lueurs de l'aube le ciel est pur; l'aurore ne l'embrase point comme un vaste incendie, elle le colore d'une nuance tirant sur le pourpre et d'une extrême finesse; le soleil n'a point l'apparence d'un fer rouge comme à l'époque des grandes sécheresses, ni cette teinte pon-

ceau qu'il prend avant l'orage, mais un éclat radieux et doux : il sort lentement d'un nuage allongé, et, après avoir galement lui pendant quelques instants, il se plonge et disparaît dans un brouillard violet. Le bord aminci du nuage se couvre dans sa partie supérieure de petites veines lumineuses et argentées... Mais voici que les rayons du soleil en jaillissent de nouveau, et le puissant luminaire monte majestueusement ; il se semble porté dans les airs. Vers le milieu du jour se montrent ordinairement un grand nombre de nuages arrondis et très-élevés, d'un gris doré avec un fincisé blanc ; pareils à des îles semées au milieu d'un fleuve aux vagues d'un bleu limpide et transparent, ils ne changent presque point de place. Plus loin, ils se rapprochent, se pressent les uns contre les autres, et les bandes d'azur qui les séparent ont disparu. Mais, comme le ciel lui-même, ils semblent encore tout imprégnés de chaleur et de lumière. L'horizon est d'un lilas pâle ; cette teinte uniforme ne varie pas de toute la journée. Aucun indice d'orage ; mais çà et là des rayons bleuâtres descendent perpendiculairement du ciel ; c'est une pluie presque imperceptible qui arrose le sol. Le soir, tous les nuages se perdent successivement ; les derniers, aux contours vagues et noirâtres, ainsi que des flocons de fumée, s'étendent en pelotes rosées autour du soleil couchant. A l'endroit même où il a disparu paisiblement comme à son lever, une lueur empourprée se montre pour quelques instants au-dessus de la terre

qui s'obscurcit. Bientôt après, l'étoile du soir paraît un peu plus haut; elle brille et puis s'éteint soudainement pour se rallumer de nouveau, comme une lumière que l'on déplace avec précaution. Ces jours-là, les couleurs les plus vives n'ont aucun éclat; tout est adouci et semble porter un cachet de modestie. La chaleur est souvent très-forte; parfois même, une vapeur brûlante s'élève sur les flancs des coteaux; mais elle est chassée par le vent qui la transporte au loin, et des tourbillons rapides, signes certains d'un beau temps durable, parcourent en hautes et blanches colonnes les champs et les routes. L'air est pur; on sent à la fois, dans la campagne, l'absinthe, le seigle fauché et le sarrasin. Aucune trace d'humidité ne s'y fait remarquer, même une heure avant que la nuit ne vienne. Tel est le temps après lequel soupire le cultivateur qui se dispose à couper ses blés.

C'est par une journée pareille que je chassais aux coqs de bruyère dans le district de Tchern, qui fait partie du gouvernement de Toula. J'avais fait très-bonne chasse, et mon carnier était tellement plein qu'il me coupait impitoyablement l'épaule. Déjà le crépuscule du soir s'éteignait, et l'obscurité, de plus en plus dense et froide, commençait à se répandre dans l'atmosphère encore lumineuse, quoiqu'elle ne fût plus traversée par les rayons du soleil. Je me décidai à reprendre le chemin de la maison. Après avoir franchi rapidement un plateau couvert de buis-

sons, j'émontai sur une petite éminence ; mais au lieu d'une plaine que j'avais souvent parcourue, avec un petit bois de chênes à droite et une église blanche et peu élevée dans le lointain, je découvris des lieux qui m'étaient tout à fait inconnus. A mes pieds, s'étendait un vallon étroit; droit devant moi, se dressait, comme un mur, un bois de trembles très-touffu. Je m'arrêtai tout surpris. — « Eh ! eh ! — me dis-je en cherchant à m'orienter, — ce n'est pas de ce côté que je devais me diriger ; j'ai pris trop à droite. » — Fort contrarié de cette méprise, je descendis précipitamment du monticule. J'éprouvai aussitôt une impression désagréable : l'air était lourd et humide comme dans une cave ; l'herbe épaisse et haute qui tapissait le fond du vallon était mouillée et me parut aussi blanche qu'une nappe ; c'est avec un sentiment pénible que j'y posai le pied. Je m'empressai d'en sortir au plus vite, et, prenant à gauche, je longeai le bois de trembles. Des chauves-souris décrivaient déjà des cercles mystérieux autour de la cime des arbres, et leur vol tremblotant se dessinait sur le fond du ciel, que l'obscurité envahissait déjà. Un petit émouchet attardé passa rapidement en droite ligne et à une grande élévation au-dessus du bois ; il se hâtait de regagner son nid. — « Lorsque j'aurai atteint l'autre côté de la plaine, — me dis-je, — je trouverai probablement la route ; je me suis écarté d'une bonne verste au moins. » — J'arrivai enfin à l'extrémité du bois ; mais là encore il n'y avait point trace de route. Devant moi s'éten-

daient des buissons que la faux avait respectés; et bien loin-au delà, bien loin, je crus distinguer une plaine aride. Je m'arrêtai de nouveau. — «Quelle chose étrange! où suis-je donc?» — Je repassai dans ma mémoire les lieux que j'avais parcourus depuis le matin... — «Ah! j'y suis maintenant! — m'écriai-je, — voilà là-bas les buissons de Parakino. Oui, et ceci doit être la forêt de Sindelovo. Comment ai-je pu faire un pareil détour? C'est étrange! Il faut prendre de ce côté.»

Je me dirigeai à droite en tournant les buissons. Mais la nuit devenait de plus en plus obscure; l'ombre semblait se répandre de toutes parts, et même du haut du ciel, avec les vapeurs du soir; je rencontrai enfin un chemin étroit qui paraissait abandonné; je m'y engageai en ayant soin de marcher avec précaution. A mesure que l'obscurité augmentait, le silence devenait de plus en plus profond. Les caillles seules criaient encore par moments. Un petit oiseau de nuit au vol bas et silencieux faillit se heurter contre moi et se jeta tout effrayé de l'autre côté du chemin. Je sortis des buissons et me trouvai dans les champs. Je commençais déjà à distinguer avec peine les objets un peu éloignés; devant moi se déroulait confusément la surface blanchissante de la plaine; au delà s'avancait rapidement de tous côtés, et en nuées énormes, un amas de ténèbres menaçantes. Le bruit de mes pas résonnait sourdement et la fraîcheur de l'air devenait saisis-

sante. Le ciel, qui avait pâli, se colora de nouveau peu à peu, mais c'était déjà l'azur de la nuit. Quelques petites étoiles aux rayons scintillants y parurent çà et là.

Ce que j'avais pris pour une forêt était un sombre mamelon. — « Où suis-je donc ? — me dis-je à haute voix, en m'arrêtant pour la troisième fois, et en regardant d'un air interrogatif ma Diane, chienne de chasse anglaise au poil blanc tacheté de fauve. C'était une bête d'une intelligence rare ; mais cette créature intelligente se borna à remuer la queue, cligna les yeux d'un air fatigué, et ne sut me donner aucun conseil. Je me sentis humilié de l'embarras que je venais de lui témoigner et me remis en marche d'un pas rapide, comme si j'avais soudainement découvert la direction qu'il fallait suivre. Lorsque j'eus tourné le mamelon, je me trouvai dans un ravin peu profond, entouré de terres labourées. Un sentiment étrange s'empara aussitôt de moi. Ce ravin avait à peu près la forme d'une chaudière évasée ; au fond se dressaient plusieurs grandes pierres blanches ; on eût dit qu'elles avaient rampé jusque-là pour tenir une conférence mystérieuse. L'aspect de ce lieu silencieux et étouffé, au-dessus duquel le ciel semblait tristement suspendu, me serrait le cœur. Je ne sais quel petit animal poussa un cri plaintif au milieu des pierres. Je me hâtai de regagner le haut du mamelon. Jusque-là, je n'avais point perdu tout espoir de retrouver mon chemin, mais maintenant je compris que je m'étais égaré, et ne cherchant plus à reconnaître les lieux environ-

nants, qui, du reste, étaient tout à fait plongés dans l'obscurité, je m'avançai au hasard en suivant les étoiles. Je marchai ainsi une demi-heure environ avec beaucoup de fatigue. Il me semblait que je n'avais vu de ma vie un pays si désert ; aucun bruit dans le voisinage, pas une lumière au loin, une colline succédait à une autre, les champs s'étendaient à l'infini, les buissons s'élevaient comme subitement et presque sous mon nez.... Après avoir longtemps marché, je me disposais à me coucher n'importe où jusqu'au jour ; lorsque je m'aperçus que j'étais au bord d'un précipice.

Je retirai vivement le pied et interrogeai attentivement du regard les ténèbres à demi transparentes qui m'entouraient. Une plaine immense se dessinait confusément à mes yeux ; elle était bornée par une rivière large et sinueuse dont la surface projetait par places un reflet métallique qui permettait d'en suivre le cours. La hauteur sur laquelle je me trouvais descendait presque à pic ; elle se découpait comme un profil gigantesque sur le fond bleuâtre du ciel ; en face, dans l'angle que formait la plaine, près d'un point où la rivière immobile était semblable à un sombre miroir, deux petits feux se distinguaient au pied même du mamelon ; ils brûlaient et fumaient à peu de distance l'un de l'autre. Autour se tenaient plusieurs hommes dont les ombres se mouvaient lentement ; parfois une petite tête aux cheveux bouclés était subitement éclairée par devant...

Je me reconnus enfin ; le lieu où je me trouvais s'appelait dans le pays le *pré Béjine*. Mais impossible de songer à regagner la maison pendant la nuit, et pourtant je tombais de fatigue. Je me décidai à m'approcher des feux et à y attendre le jour avec ces hommes que je prenais pour des bouviers. Je descendis heureusement la hauteur ; mais je n'avais pas encore lâché une des branches auxquelles je me retenais, que deux grands chiens blancs au poil hérissé se jetèrent sur moi avec des aboiements furieux. Le son de plusieurs voix sonores retentit près des feux, et deux ou trois enfants se levèrent... Je répondis à leurs cris interrogatifs... Ils coururent de mon côté et rappelèrent promptement les chiens, qu'avait surtout surpris l'apparition inattendue de ma Diane ; je m'avançai vers eux.

Je m'étais trompé en les prenant de loin pour des bouviers ; c'étaient tout simplement de petits paysans d'un village voisin, et ils gardaient un troupeau de chevaux. A l'époque des grandes chaleurs, on lâche chez nous les chevaux dans les champs pendant la nuit ; ils y seraient trop tourmentés par les taons et les mouches dans la journée. Les enfants se font une fête de chasser ces troupeaux le soir et de les ramener le matin. La tête nue et en vieille souquenille, ils enfourchent les poulains les plus vifs et s'élancent avec des cris et des rires bruyants ; ils balancent les pieds et les mains ; ils sautent en l'air, et se démènent au milieu de la longue colonne de poussière jau-

nâtre qui s'élève sur la route. Ce joyeux tumulte se répand dans la campagne; les chevaux courent, l'oreille dressée; en avant de tous galope, la queue haute et en changeant continuellement de pied, un roussin vêlu et la crinière pleine de chardons....

J'appris aux enfants que j'm'étais égaré et j'm'assis à côté d'eux. Ils me demandèrent de quel endroit j'étais et lorsque je le leur eus dit, ils se turent et s'écartèrent un peu. Nous échangeâmes encore quelques mots; puis je m'étendis sous un buisson presque entièrement dégarni de feuilles et jetai les yeux autour de moi. Le tableau était magnifique; au-dessus des foyers un cercle lumineux qui oscillait sans cesse se détachait au milieu des ténèbres; la flamme en s'élevant projetait par moments une lueur rapide au delà de cet espace; c'était comme une petite langue de feu qui semblait lécher une des branches environnantes, et s'évanouissait presque aussitôt; des ombres élancées se dressaient de temps en temps et se prolongeaient jusqu'aux bords des foyers; la lumière luttait avec la nuit. Lorsque l'éclat de la flamme était moins vif, le cercle lumineux qui entourait les foyers se rétrécissait, l'ombre se rapprochait, et alors une tête de cheval bai, brun ou blanc, en sortait tout à coup, nous regardait attentivement d'un œil hébété, tout en broyant avec avidité une longue touffe d'herbe, puis se baissait et disparaissait de nouveau; seulement le bruit qu'elle faisait en mâchant et en s'ébrouant continuait encore à se faire entendre. Près

des foyers, il était impossible de rien distinguer dans l'ombre qui nous enveloppait; mais dans le lointain on apercevait confusément de longues taches noires; c'étaient des monticules et des bois. La voûte du ciel était pure et foncée; elle déroulait majestueusement et à une hauteur immense sa mystérieuse splendeur. On respirait avec bonheur cet air frais et tout chargé de parfums,—l'air d'une nuit d'été en Russie. Presque aucun bruit ne troublait le silence... Quelquefois seulement, dans la rivière qui coulait près de nous, un gros poisson sautait subitement hors de l'eau, et les roseaux du rivage, doucement balancés par les petites vagues qu'il laissait après lui, faisaient entendre un léger frôlement... Les feux continuaient à brûler, mais leurs pétilllements s'entendaient à peine...

Les enfants étaient assis autour des foyers avec les deux chiens qui avaient failli me dévorer. Ceux-ci furent longtemps encore avant de pouvoir s'habituer à ma présence, et tout en regardant le feu de côté, et d'un œil endormi, ils grognaient par moments avec un sentiment de dignité personnelle très-marqué; ils grondaient et poussaient ensuite de petits gémissements, comme s'ils regrettaient l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient de réaliser leur désir. Les enfants étaient au nombre de cinq : Fédia, Pavloucha, Ilioucha, Kostia, et Vania. C'est en les écoutant causer que j'appris leurs noms, et je vais dès à présent les présenter à mes lecteurs.

Le premier, et l'aîné de tous, Fédia, paraissait avoir quatorze ans. C'était un garçon bien bâti, aux traits peut-être un peu trop fins, mais agréables; il avait les cheveux longs et bouclés, les yeux élaïrs, et un sourire à la fois vague et enjoué errait perpétuellement sur ses lèvres. Il devait appartenir à une famille aisée, et se trouvait là non par devoir, mais pour son plaisir. Il portait une chemise d'indienne de couleur bordée de jaune; un armiak neuf était jeté sur son dos, et tenait mal sur ses épaules étroites; un peigne pendait à sa ceinture bleue. Les bottes qu'il avait aux pieds étaient bien à lui, et non pas à son père, ainsi que cela se voit souvent dans nos campagnes. Le second des enfants, Pavloucha, avait les cheveux noirs ébouriffés, les yeux gris, les pommettes saillantes, la figure pâle et grêlée, la bouche grande, mais régulière, la tête très-grosse, les membres grêles et mal attachés. C'était un garçon qui n'avait point d'apparence, et pourtant il me plut beaucoup; il avait le regard franc et intelligent, et le timbre de sa voix dénotait l'énergie. Son costume n'était pas élégant; il se composait d'une grosse chemise et d'un pantalon de toile rapiécé. Les traits du troisième, Ilioucha, étaient assez insignifiants : il avait le nez crochu, la mine allongée, endormie, et toute sa physionomie exprimait une sorte de préoccupation malade; ses lèvres pincées étaient immobiles, ses sourcils froncés ne s'écartaient point; il paraissait cligner continuellement les yeux

devant le feu. Sa chevelure jaune, presque blanche, sortait par mèches pointues de dessous un petit chapeau de feutre qu'il ne cessait d'enfoncer sur ses oreilles. Il portait des lapti et des *onoutchi*¹ neufs; une grosse corde enroulée trois fois autour de son corps serrait sa souquenille de drap noir, qui était très-propre. Ainsi que Pavloucha, il ne devait pas avoir plus de douze ans. Le quatrième, Kostia, enfant d'une dizaine d'années, éveillait ma curiosité par son regard triste et pensif; sa figure était assez petite, maigre, couverte de taches de rousseur et effilée par le bas comme celle d'un écureuil. A peine distinguait-on ses lèvres; mais ses yeux noirs, grands et brillants, d'un éclat humide, faisaient une impression singulière; ils semblaient vouloir exprimer quelque chose qu'il lui était impossible de rendre par des paroles, du moins dans son langage. Il était petit de taille, faible de complexion, et habillé assez pauvrement. Quant au dernier, Vania, je ne l'aperçus pas d'abord; il était étendu par terre, blotti tranquillement sous une natte anguleuse, et montrait rarement sa petite tête aux cheveux châains et bouclés. Il ne devait pas avoir plus de sept ans.

Couché à l'écart sous un buisson, je regardais les enfants. Un petit chaudron pendait sur l'un des foyers; il contenait des pommes de terre. C'était Pav-

¹ Longue bande de toile ou de laine dont les paysans s'entourent les jambes.

Ilioucha qui en surveillait la cuisson : agenouillé et armé d'un éclat de bois, il le plongeait dans l'eau qui commençait à bouillir. Fédia était étendu par terre, le coude appuyé sur son *armiak* ouvert. Ilioucha était près de Kostia, et continuait à cligner les yeux d'un air contraint. Kostia avait la tête tournée, et regardait je ne sais quoi au loin. Vania se tenait immobile sous sa natte. Je fis semblant de dormir. Les enfants se remirent peu à peu à causer entre eux.

Ils commencèrent à bavarder de choses et d'autres, à parler des travaux du lendemain, des chevaux ; mais Fédia se tourna tout à coup vers Ilioucha, et, reprenant probablement une conversation que mon arrivée avait interrompue, il lui dit :

— Eh bien ! tu as donc vu le *domovoï*¹ ?

— Non, je ne l'ai pas vu, et on ne peut pas le voir, — répondit Ilioucha d'une voix faible et enrouée, dont le son répondait à merveille à l'expression de sa figure ; — je l'ai entendu. Et je ne suis pas le seul.

— Où se tient-il donc chez vous ? — demanda Pavloucha.

— Dans le vieux puits.

— Vous travaillez donc à la fabrique ?

— Oui, certainement. Mon frère Avdiouchka et moi, nous sommes lisseurs².

— Voyez-vous ça ! vous êtes ouvriers.

¹ Esprit familier d'une maison.

² Ouvriers qui lissent le papier.

—Eh bien ! et comment l'as-tu entendu ?—demanda Fédia.

—Voilà comment. Une fois il nous arriva, à moi et à mon frère, ainsi qu'à Fédor de Mikalevo, et à Ivane le Louche, et à l'autre Ivane, qui est des Belles-Collines, et à Ivachka la Main Sèche, et à d'autres garçons encore, en tout une dizaine, toute la rechange ; il nous arriva donc de passer la nuit dans la salle de lissage, c'est-à-dire ce n'est pas comme ça, par hasard, mais par ordre de l'inspecteur Nasaroff. Il nous dit comme ça :—Pourquoi, enfants, iriez-vous traîner à la maison ? il y a beaucoup d'ouvrage pour demain. C'est pourquoi, enfants, n'allez pas à la maison.—Nous étions donc restés, et nous voilà couchés sur le plancher tous ensemble. Mais tout à coup Avdiouchka nous dit :—Et si le domovoï allait venir, enfants ?—Il n'avait pas fini, que quelqu'un se met à marcher au-dessus de nous, là-haut, près de la roue. Nous écoutons : il marche ; les planches plient en criant sous ses pieds ; il passe au-dessus de l'endroit où nous étions ; mais voilà que l'eau se met à faire du bruit ; la roue aussi, elle se met à tourner, à tourner, et pourtant les vannes étaient baissées. Nous nous demandons qui devait les avoir levées pour faire partir l'eau comme ça ; la roue, après avoir tourné, s'arrête. L'autre repasse alors de nouveau là-haut, commence à descendre l'escalier, et descend comme quelqu'un qui ne se presse pas ; les marches gémissent sous lui. Il s'approche de la porte,

il s'arrête, il attend. Tout à coup la porte s'ouvre toute grande. Nous étions transis de peur. Un instant après nous regardons; rien. Mais voilà que nous voyons le tamis d'une des cuves se remuer; il se lève, se lève, il se remue dans l'air comme si quelqu'un l'agitait, et revient de nouveau à sa place. Et puis, voilà qu'à une autre cuve, un bâton à crochet saute et rentre ensuite à sa place; et puis, il nous semble encore entendre quelqu'un près de la porte, et tout à coup il se met à tousser, à tousser, comme un mouton;—vrai!—Nous tombons tous alors les uns sur les autres. Ah! nous avons eu joliment peur cette nuit-là.

—Voyez-vous ça!—dit Pavloucha.—Pourquoi s'est-il donc mis à tousser?

—Je ne sais pas; peut-être à cause de l'humidité!

Les enfants se turent.

—Les pommes de terre sont-elles cuites?—demanda Fédia.

Pavloucha les tâta.

—Non, elles sont encore crues.—Ah! comme le gaillard a sauté!—dit-il en se tournant vers la rivière,—ça doit être un brochet. Et voilà une petite étoile qui vient de filer.

—Frères, écoutez ce que je vais vous conter, —dit Kostia d'une voix flûtée.—Ecoutez bien; voici ce que l'autre jour le père a conté devant moi :

—Nous t'écoutons,—dit Fédia d'un air protecteur.

—Vous connaissez bien Gavril, le charpentier de Slaboda?

—Mais oui; nous le connaissons.

—Savez-vous pourquoi il n'est pas gai, pourquoi il se tait toujours; le savez-vous? Je vais vous le dire; il était allé un jour, nous dit le père, il était allé, frères, chercher des noisettes dans le bois. Le voilà donc parti au bois pour aller chercher des noisettes; mais il s'égare; il tombe. Dieu sait où. Il marche, il marche, frères. Non! il ne trouve toujours pas son chemin, et il fait déjà nuit. Le voilà donc qui s'assoit sous un arbre. Je vais, se dit-il, attendre le jour. Il s'assoit et s'endort. Le voilà donc qui dort; mais il entend tout à coup quelqu'un qui l'appelle. Il regarde. Rien! Il se rendort de nouveau; on l'appelle encore une fois. Il se remet de nouveau à regarder; il regarde longtemps, et voit devant lui une *roussalka*¹ assise sur une branche; elle se balance et l'appelle en se pâmant de rire; oui, elle riait. La lune donnait en plein; la lune éclairait bien; on pouvait tout distinguer. La roussalka l'appelle donc, et elle-même restait là, assise, toute blanche, toute luisante, sur la branche, comme qui dirait un joli petit goujon ou encore un beau carassin tout argenté. Le charpentier Gavril en était tout saisi, frères, et elle continuait toujours à rire en lui faisant signe de la main comme ça, en l'appelant. Gavril allait déjà se lever; il allait obéir à la roussalka, frères, mais il faut croire que le Seigneur lui envoya une inspiration; il

¹ Fées malfaisantes des forêts et des fleuves.

se signa. Mais ce n'est pas sans peine, frères; il dit que sa main était comme de marbre, il ne pouvait pas la remuer... Comment trouvez-vous ça? Ah! mais à peine avait-il fait le signe de la croix, frères, que la jolie roussalka finit de rire, et tout à coup elle se met à pleurer, et comment... Voilà qu'elle pleure, frères, elle essuie ses yeux avec sa chevelure, et ses cheveux étaient verts comme du chanvre. Voilà que Gavrilâ la regarde, la regarde, et se met à lui demander : — « Pourquoi, être des bois, pleures-tu comme ça? » — La roussalka lui répond : — « Il ne fallait pas faire le signe de la croix, homme; tu aurais vécu avec moi, dans le plaisir et la joie, jusqu'à la fin des jours : si je pleure, si je me déssole, c'est parce que tu as fait le signe de la croix; et je ne suis pas la seule qui me désespérerai comme ça; toi aussi, tu vivras dans la peine jusqu'à la fin des jours. » — Ayant dit cela, frères, elle disparut; et Gavrilâ se remémora tout de suite comment il pouvait sortir du bois. Mais seulement depuis il est toujours triste.

— Voyez-vous ça! — dit Fédia, après un moment de silence; — mais comment une pareille impureté peut-elle gâter une âme chrétienne? d'autant plus qu'il ne l'a pas écoutée.

— Ah! ma foi, j'en sais rien, — dit Kostia. — Et Gavrilâ prétend qu'elle avait la voix si fine, si plaintive..... comme un crapaud.

— C'est ton père lui-même qui a conté ça? — reprit Fédia.

—Lui-même. J'étais couché sur la soupente; j'ai tout entendu.

—C'est étonnant. Pourquoi en être triste? Mais il paraît qu'il lui plaisait, puisqu'elle l'a appelé.

—Oui! il lui plaisait joliment!—interrompit Ilioucha.—Ah! bien oui! Elle voulait le chatouiller à mort; voilà ce qu'elle voulait. C'est leur affaire, à elles, aux roussalka.

—Mais ici aussi il doit y avoir des roussalka?—observa Fédia.

—Non,—répondit Kostia,—c'est un endroit découvert. Seulement, la rivière n'est pas loin.

Ils se turent. Un son prolongé, strident, presque plaintif, s'éleva tout à coup dans le lointain; c'était un de ces sons incompréhensibles qui naissent quelquefois la nuit, au sein d'un profond silence, qui s'élèvent, qui semblent rester un moment immobiles dans les airs, s'y répandent lentement et expirent. Vous prêtez l'oreille; le son est insaisissable, et cependant il existe. On eût dit qu'un cri soutenu avait été poussé à l'horizon, et que quelqu'un y avait répondu dans le bois par un rire fin, grêle, et un faible sifflement courut sur la rivière. Les enfants effrayés se regardèrent...

—Que la croix nous protège!—murmura Iliia.

—Ah! corbeaux que vous êtes!—cria Pavel;—qu'avez-vous à trembler? Voyez; les pommes de terre sont cuites. (Ils s'approchèrent tous de la margite et se mirent à manger des pommes de terre fu-

mantes ; Vania seul ne bougea pas.) Eh ! bien et toi ?
—lui dit Pavel.

Maïs Vania ne sortit point de dessous la natte. La marmite fut bientôt vidée.

—Et avez-vous entendu dire, —commença Ilioucha, — ce qui est arrivé chez nous à Varnavitsi, l'autre jour ?

—Sur la digue ? —demanda Fédia.

—Oui, oui, sur la digue qui a été emportée. Voilà un endroit impur, vraiment impur et perdu. Il est tout entouré de creux, de ravins, et ces ravins sont remplis de serpents.

—Qu'est-ce qui est arrivé ? dis-nous ça.

—Voilà ce que c'est. Tu ne le sais peut-être pas, Fédia, mais nous avons là un noyé qui est enterré ; il y a beaux jours qu'il s'est noyé ; l'étang était encore profond. Cependant, on voit toujours sa tombe ; mais à peine ; ce n'est plus, comme ça, —qu'une petite bossé de terre. —Voilà que, dernièrement, l'intendant fait venir le piqueur Jermil, et lui dit : — « Va-t'en à la poste. » —C'est toujours Jermil qu'on envoie chez nous à la poste ; il a laissé mourir tous ses chiens ; ils ne vivent pas chez lui, Dieu sait pourquoi, et jamais ils n'ont pu y vivre, et pourtant on dit que c'est un bon piqueur. Voilà donc Jermil parti pour la poste ; il s'attarde en chemin, et en revenant il était un peu rond. La nuit était claire ; oui, il faisait pleine lune. Voilà donc Jermil qui traverse la digue ; il ne pouvait pas faire autrement à cause du chemin qu'il

avait pris. Il s'avance comme ça, et voit sur la tombe du noyé un petit mouton tout blanc, tout bouclé, tout gentil, qui se promène. Voilà Jermil qui se dit comme ça : — « Je vais le prendre ; pourquoi se perdrait-il ? » — Il descend et le prend dans ses bras. L'agneau se laisse faire. Voilà que Jermil s'approche de son cheval, qui se met à renifler et secoue la tête ; mais il le calme, monte dessus, et repart tenant la bête devant lui. Il regarde le mouton, et le mouton tient ses yeux fixés droit dans les siens. Il commence à avoir un peu peur, le piqueur Jermil ; il se dit : — « Je ne savais pas que les moutons vous regardaient comme ça dans les yeux. » — Pourtant il se remet et commence à caresser la petite bête sur le dos, en lui disant : — « Biacha, biacha, » — comme on le fait ordinairement. Mais voilà que le mouton se met tout à coup à montrer les dents et répète aussi Biacha ! Biacha !

L'enfant n'avait pas achevé ce dernier mot, que les deux chiens se levèrent à la fois, quittèrent vivement le foyer en poussant des aboiements convulsifs et se perdirent dans l'ombre. Les enfants s'effrayèrent ; Vania sortit de dessous la natte ; Pavloucha se jeta en criant à la suite des chiens. Leurs aboiements s'éloignaient rapidement..... On entendit bientôt des piétinements inquiets ; c'étaient les chevaux du troupeau qui couraient. Pavloucha criait avec force : — « Eh ! Le Gris ! Le Hanneton ! » — Quelques instants après, les aboiements cessèrent ; la voix de Pavloucha ne se faisait plus entendre que dans l'éloignement.

Il se passa encore quelque temps ; les enfants se regardaient d'un air étonné, comme dans l'attente de ce qui allait arriver. Le galop d'un cheval retentit tout à coup ; le cheval s'arrêta brusquement près des feux, et Pavel, l'ayant saisi par la crinière, sauta lestement à terre. Les deux chiens rentrèrent aussi dans le cercle lumineux et s'y assirent en tirant leur langue rouge.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? — demandèrent les enfants.

— Rien, — répondit Pavel en chassant le cheval de la main ; — les chiens ont cru flairer quelque chose. Je pensais que c'était un loup, — ajouta-t-il d'une voix indifférente, mais tout haletant.

J'avais pris Pavloucha en affection. Il était bien dans ce moment. Ses traits n'étaient pas beaux, mais la course rapide qu'il venait de faire les avaient animés ; ils exprimaient un courage audacieux et la résolution. Quoiqu'il n'eût pas même un bâton, il n'avait pas hésité à courir la nuit seul sur un loup. — Brave enfant ! — pensai-je en continuant à le regarder.

— Et en as-tu donc vu des loups ? — demanda le craintif Kostia. — Il y en a toujours beaucoup ici, — répondit Pavel, mais ils ne sont incommodes qu'en hiver.

Il s'approcha de nouveau du feu. En prenant place, il appuya sa main sur la nuque velue d'un des chiens, et celui-ci, flatté de cette familiarité, resta longtemps sans tourner la tête ; mais il regardait

Pavloucha de côté avec une expression de fierté et de satisfaction.

Vania se fourra de nouveau sous la natte.

—Quelles choses effrayantes tu nous a contées, Ilioucha !—dit Fédia, qui, en sa qualité de fils d'un riche paysan, usait des droits d'interlocuteur (il parlait peu lui-même, comme s'il avait craint de déroger),—le diable a fait aboyer alors les chiens. J'ai, en effet, entendu dire que cette place là chez vous était impure.

—Varnavitsi? Ah ! je le crois bien ! Et comme l'endroit est impur encore ! On y a vu plus d'une fois, à ce qu'on assure, l'ancien maître..... le défunt. Il se promène, dit-on, en kaftane à longs pans, et il soupire sans cesse comme cela ; il cherche je ne sais quoi. Une fois, le père Trafime l'a rencontré. — « Qu'est-ce que vous daignez donc chercher là, père Ivane Ivanovitch ?—lui demanda-t-il. »

—Il lui a demandé ça?—dit Fédia avec stupéfaction.

—Oui.

—Allons ! Trafime est un fameux gaillard ! Et que lui a-t-il répondu, l'autre ?

—Je cherche l'herbe qui rompt¹,—lui dit-il. Mais il parlait si sourdement,—comme ça,—l'herbe qui rompt.

—Et pourquoi as-tu besoin de cette herbe, père Ivane Ivanovitch ?

¹ Croyance populaire qui attribue à une herbe la puissance de vaincre tous les obstacles.

— Ça m'étouffe , la terre m'étouffe , Trafime. J'ai envie d'en sortir, oui, bien envie.

— Voyez-vous ça ! — remarqua Fédia. Il paraît qu'il n'a pas assez vécu.

— C'est étonnant ! — dit Kostia, — je croyais qu'on ne pouvait voir les morts que le samedi de la Commémoration.

— On peut voir les morts à toute heure, — dit avec assurance Ilioucha, qui, autant que je pus le remarquer, connaissait mieux que tous les autres les traditions populaires, — mais le samedi de la Commémoration, on peut voir aussi des vivants, c'est-à-dire les personnes qui doivent mourir cette année-là. Il faut seulement s'asseoir sous le péristyle de l'église et regarder la route. Ceux qui doivent mourir dans l'année, tu les verras passer. La vieille Ouliana a été sous le péristyle l'année dernière.

— Eh ! bien ! a-t-elle vu quelqu'un ? — demanda Kostia avec curiosité.

— Certainement. D'abord, elle est restée longtemps assise sans entendre ni voir personne ; seulement, de temps à autre, on entendait un aboiement de chien, bien loin, bien loin. Tout à coup, elle regarde. — Un enfant en chemise passe sur la route. Elle l'examine, — c'était Ivachka Fedoceïef.

— Celui qui est mort ce printemps ? — interrompit Fédia.

— Lui-même. Il marchait et ne levait pas la tête. Mais Ouliana l'a reconnu. Elle regarde encore ; — une

femmes s'avance. Elle l'examine, l'examine bien ; Dieu ! Seigneur ! c'est elle-même qui s'avance ! Ouliana elle-même.

— En vérité ? — demanda Fédia :

— Comme Dieu existe, elle-même !

— Eh bien ! elle n'est cependant pas morte.

— L'année n'est pas encore finie. Mais regarde-la ; à quoi tient son âme ?

Les enfants se turent de nouveau. Pavel jeta une poignée de branches sèches dans le feu. Elles se noircirent promptement au contact de la flamme qui s'éleva subitement, se mirent à pétiller en fumant, et commencèrent à se tordre en relevant leurs extrémités brûlées. La lueur des foyers se répandit en tremblotant de tous côtés, et surtout dans les airs. Un pigeon vint se jeter, Dieu sait d'où, au beau milieu de cette colonne lumineuse, tournoya craintivement sur place et disparut en battant des ailes.

— Il a perdu son gîte, à ce qu'il paraît, — remarqua Pavel. — Il va voler maintenant jusqu'à ce qu'il rencontre n'importe quoi, et là il dormira en attendant l'aurore.

— Dis-moi, Pavloucha, — reprit Kostia, — n'est-ce pas l'âme de quelque juste qui vole vers le ciel ?

Pavel jeta une autre touffe de branches dans le feu.

— Peut-être, — dit-il à son petit compagnon.

— Dis-moi, je t'en prie, Pavloucha, — lui demanda Fédia, est-ce que vous avez pu voir aussi chez vous à Chalachovo l'apparition céleste ?

—Lorsqu'on n'a plus vu le soleil ? Mais certainement.

—Vous avez dû avoir joliment peur.

—Ce n'est pas nous seulement qui avons eu peur. Notre maître, qui nous avait parlé de tout cela avant, lorsqu'il a commencé à faire sombre, il s'est joliment effrayé. Ah ! il fallait voir ! Et dans l'isba des dyorovi, la cuisinière, dès que l'apparition se montra, cassa avec un fourgon tous les pots qui étaient dans le four. — « Qu'est-ce qui mangera maintenant ? — dit-elle, — la fin du monde est venue. » — La soupe coulait de tous côtés. Et chez nous, frères, dans le village, il fallait les entendre ! On disait que des loups blancs allaient paraître sur la terre, qu'ils mangeraient les hommes ; que des oiseaux de proie allaient s'abattre, ou qu'on allait voir arriver Trichka¹ lui-même.

—Quel Trichka ? — demanda Kostia.

—Tu ne sais pas ? — dit Ilioucha, avec feu. — D'où sors-tu donc, frère, si tu ne connais pas Trichka. Vous êtes des lourdauds dans le village, de vrais lourdauds ! Trichka ! ce sera un homme comme ça, tout singulier, qui viendra, un homme si singulier qu'on ne pourra pas le prendre, et on ne pourra lui rien faire ; ce sera un homme bien étonnant, va ! Les paysans voudront le prendre, je suppose ; on sortira contre lui avec des bâtons, on l'entourera, mais il leur brouillera les yeux ; si bien qu'ils se mettront à s'entre-

¹ Tradition qui se rapporte sans doute à l'antechrist.

tuer. On l'enfermera dans une prison, par exemple, il demandera de l'eau à boire dans une petite tasse ; on lui apportera une tasse ; il plônera dedans, et allez-y voir. On le couvrira de chaînes ; il se mettra à battre des mains et les chaînes tomberont de dessus lui. Ce Trichka courra les villes et les villages, et ce Trichka sera un homme malin ; il trompera le peuple des chrétiens, et on ne pourra lui rien faire. Ce sera un homme bien étrange et bien malin, va !

—Oui, continua Pavel de sa voix traînante, — c'est ça. Eh bien ! c'est lui qu'on attendait chez nous. Les vieillards disaient que dès que l'apparition céleste aurait commencé, Trichka viendrait. Voilà que l'apparition commence. Tout le monde sort dans les champs ; on attend ce qui arrivera, et vous savez que chez nous l'endroit est découvert. On regarde ; voilà quelqu'un qui arrive de la montagne, du côté de Sloboda : un homme si singulier ! une figure si étrange ! Tous se mettent à crier d'une voix : — « Ah ! voilà Trichka qui s'avance ! — le voilà ! » — et tout le monde s'enfuit. Notre starosta se fourra dans le fossé ; sa femme s'engagea en rampant sous la porte cochère, en criant de toutes ses forces, et effraya tellement son chien de garde qu'il rompit sa chaîne et s'enfuit de la cour par-dessus la haie dans le bois ; le père de Kouzka Erofelitch se cacha dans les avoines ; il s'y accroupit et se mit à faire la caille : — « Espérons, — se disait-il, — que le tueur d'âmes épargnera au moins les oiseaux ! » — Tout le monde s'était dispersé ! Et l'homme

qui venait était notre tonnelier Vavil ; il avait acheté un nouveau broc et s'en était coiffé.

Les enfants se mirent à rire et se turent derechef pour quelques instants, comme il arrive aux personnes qui causent en plein air. Je jetai les yeux autour de moi : le temps était magnifique ; la chaleur sèche qui règne ordinairement au milieu de la nuit avait remplacé l'humidité du soir, et elle avait longtemps encore à reposer sur les champs endormis ; il restait encore quelques heures jusqu'aux premiers murmures du jour, jusqu'aux premières gouttes de rosée. Il n'y avait pas de lune ; elle n'était pas encore levée. Des milliers d'étoiles d'or scintillaient à tour de rôle et semblaient se mouvoir lentement dans la direction de la voie lactée ; en les regardant longtemps, on croyait sentir la rotation rapide et continue qui entraîne la terre... Un cri étrange, maladif, s'éleva deux fois de suite sur la rivière, et, quelques instants après, il se fit entendre un peu plus loin.

—Qu'est-ce que c'est ?—dit Kostia, qui tressaillit.

—C'est un héron qui crie,—lui répondit tranquillement Pavel.

—Un héron ?—reprit Kostia.—Et qu'est-ce que j'ai entendu hier soir, Pavloucha ? — reprit-il après un instant de silence.—Tu le sais peut-être aussi.

—Qu'est-ce que tu as entendu ?

—Voici ce que j'ai entendu. J'allais de Kamennoi-grïad à Chachkino ; j'avais pris d'abord par notre bois de noisetiers, par le ravin, à l'endroit où il tourne

roide, tu sais? Il y a là un trou plein d'eau qui est tout entouré de roseaux. Comme je suivais ce trou, frères, voilà que quelqu'un soupire dans le fossé, mais si tristement !—ou—ou—ou—ou. La peur m'a saisi, frères ; il était tard, et la voix était si plaintive! c'est au point que j'ai manqué de pleurer moi-même. Qu'est-ce que ça pouvait être ?

—Dans ce trou, l'année dernière, des voleurs ont noyé le forestier Akime,—observa Pavloucha.—C'est peut-être son âme qui gémit.

—C'est peut-être ça,—dit Kostia en ouvrant ses yeux déjà fort grands sans cela;—je ne savais pas qu'on avait noyé Akime dans le trou; je me serais bien plus effrayé encore.

—On dit aussi qu'il y a de petites grenouilles comme ça,—continua Pavel,—qui crient d'un ton plaintif.

—Des grenouilles ?—Non, ce n'était pas une grenouille. Allons donc ! —(le héron se mit de nouveau à crier sur l'eau). Eh ! eh ! —dit involontairement Kostia,—on dirait le cri du léchi¹.

—Le léchi ne crie pas, il est muet,—dit Ilioucha,—il ne fait que frapper dans les mains et claquer de la langue.

—Tu l'as donc vu le léchi ?—dit Fédia, avec ironie.

—Non, je ne l'ai pas vu, et Dieu m'en préserve ; mais d'autres l'ont vu. L'autre jour, il a fait aller un paysan ; il l'a conduit par le bois, et toujours autour

¹ Esprit des bois.

de la même prairie. A peine a-t-il pu rentrer à la maison au jour.

—Et il l'a vu ?

—Oui. Il dit qu'il est grand, très-grand et sombre; il se tient comme blotti derrière un arbre; on ne peut pas bien le distinguer; il a l'air de se cacher de la lune, et il regarde, il regarde de ses grands yeux... il cligne... il cligne.

—Ah ! dit Fédia en serrant les épaules, — pfou !... Pourquoi une pareille engeance est-elle répandue dans le monde ? remarqua Pavel, ça me paraît singulier.

—Pas d'injures; prends garde, il t'entendra, — dit Ilioucha.

Le silence se rétablit.

—Regardez donc ! voyez, frères ! — cria tout à coup Vania, de sa voix enfantine, regardez donc les étoiles du bon Dieu ! elles se remuent comme des abeilles.

Il avança sa petite figure fraîche de dessous la natte, s'appuya sur le coude et leva lentement au ciel ses grands yeux tranquilles. Tous les autres enfants en firent autant et restèrent ainsi quelques instants.

—Dis donc, Vania, — reprit amicalement Fédia, — ta sœur Anouchka se porte-elle bien ?

—Oui, répondit Vania avec un léger bégaiement.

—Demande-lui donc pourquoi elle ne vient pas nous voir.

—Je ne sais pas.

—Dis-lui de venir.

—Je lui dirai.

—Dis-lui que je lui ferai un cadeau.

—Et à moi aussi ?

—Oui.

Vania soupira.

—Mais non, je n'en veux pas. Donne-le lui plutôt.
Elle est si bonne fille !

Et Vania posa de nouveau sa petite tête sur la terre.
Pavel se leva et prit le chaudron vide.

—Où vas-tu ? — lui demanda Fédia.

—A la rivière, puiser un peu d'eau. J'ai envie de boire.

Les chiens se levèrent et le suivirent.

— Prends garde, ne tombe pas dans l'eau ! — lui cria Ilioucha.

—Pourquoi tomberait-il ? — dit Fédia, — il prendra garde.

—Il prendra garde ? c'est facile à dire ; il peut arriver toutes sortes de choses. Lorsqu'il se baissera pour puiser de l'eau, le *vodianoï*¹ peut le saisir par la main et l'entraîner vers lui. On dira ensuite : Il est tombé, l'enfant, dans la rivière. Joliment tombé ! Voilà qu'il entre dans les roseaux ; voilà, — ajouta-t-il en prêtant l'oreille.

Les roseaux rendaient en effet un bruit sourd.

—Est-il vrai, — demanda Kostia, — qu'Akoulina la folle soit comme cela depuis qu'elle a été sous l'eau ?

¹ Esprit des eaux.

—Oui; comme elle est maintenant! Et on dit qu'elle était belle avant. Le vodianoï l'a gâtée. Il ne croyait pas sans doute qu'on la sortirait si vite; il l'a ablée là-bas chez lui au fond de l'eau.

(J'avais moi-même rencontré souvent cette Akoulina, couverte de haillons, horriblement maigre, la figure noire comme du charbon, les yeux troubles et les dents saillantes; elle reste à piétiner pendant des heures entières à la même place, sur la grande route; ses mains desséchées sont pressées contre sa poitrine, et elle s'appuie lentement tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, comme un animal sauvage dans une cage. Elle ne comprend absolument rien, quoi qu'on lui dise, et ricane parfois convulsivement.)

—Et on dit, —reprit Kostia, —qu'Akoulina s'est jetée à l'eau parce que son amoureux l'a trompée.

—C'est vrai.

—Et te souviens-tu de Vacia ? —ajouta tristement Kostia.

—Quel Vacia ? demanda Fédia.

—Celui qui s'est noyé, —répondit Kostia, —dans cette rivière même. Quel garçon c'était ! oh ! quel bon garçon ! et comme sa mère Féklista l'aimait. On dit qu'elle pressentait le malheur qui lui arriverait sur l'eau. Lorsque Vacia partait en été avec nous, avec les enfants, pour se baigner, elle tremblait toujours de peur. Les autres femmes ne disaient rien, elles passaient tranquillement avec leurs seaux ; mais Féklista posait le sien et se mettait à appeler Vacia : —

« Reviens donc, reviens, ma petite lumière ! Oh ! retourne, mon petit agneau. » Et Dieu sait comment il a fait pour se noyer. Il jouait sur le bord, et sa mère était aussi là ; elle remuait les foin : tout à coup elle entend, comme si quelqu'un lâchait des bulles d'air dans l'eau ; elle regarde, et il n'y avait déjà plus que le petit bonnet de Vacia sur l'eau. C'est depuis ce temps que Féklista n'a plus son bon sens ; elle vient et se couche à l'endroit où il s'est noyé ; elle se couche, frères, et se met à chanter une chanson, — vous vous rappelez celle que Vacia chantait toujours ; puis elle pleure ! elle pleure ! elle en veut à Dieu.

—Voilà Pavloucha, — dit Fédia.

Pavel revint près du feu avec la chaudière pleine d'eau.

—Savez-vous, enfants, —dit-il après un moment de silence, —c'est une mauvaise chose...

Quoi donc ? —dit précipitamment Kostia.

—Oui, vraiment. A peine m'étais-je penché sur l'eau, que j'entends qu'on m'appelle comme ça, de la voix de Vacia et comme du fond de l'eau : « Pavloucha ! Eh ! Pavloucha ! viens ici. » Je me suis méfié, mais j'ai pourtant pris de l'eau.

Ah ! Seigneur ! Seigneur ! — dirent les autres enfants, en faisant le signe de la croix.

—C'est le vodianoï qui t'appelait, Pavel, —dit Fédia.

—Et nous qui parlions justement de Vacia.

—Ah ! c'est un mauvais signe, — dit lentement Ilioucha.

—Ah ! bah ! ce n'est rien, — reprit Pavel d'un ton résolu. — On n'échappe pas à son sort.

Les enfants restèrent silencieux. Il était facile de voir que les paroles de Pavel avaient fait sur eux une forte impression. Peu d'instants après, ils commencèrent à se coucher autour des feux comme pour se disposer à dormir.

—Qu'est-ce que j'entends ? — demanda tout à coup Kostia en levant la tête.

Pavel se mit à prêter l'oreille : — Ce sont des courlis qui volent en sifflant...

—Où vont-ils donc ?

—Dans les pays où l'on dit qu'il n'y a pas d'hiver.

—Est-ce qu'il y a une terre pareille ?

—Oui.

—Est-ce loin ?

—Loin, bien loin, derrière les mers chaudes.

Kostia soupira et ferma les yeux.

Il y avait plus de trois heures que j'étais auprès de ces enfants. La lune se montra enfin..., je ne la reconnus pas d'abord, tant son croissant était aminci. Mais cette nuit sans clair de lune n'en était pas moins belle et majestueuse... Un grand nombre d'étoiles, qui étaient très-haut dans le ciel quelques heures avant, se trouvaient à peu de distance de la ligne sombre qui le bornait à l'horizon ; tout était plongé dans le silence qui s'établit ordinairement vers le matin ; tout reposait de ce sommeil profond et immobile qui précède le jour. L'air n'était

plus si parfumé, il s'imprégnait de nouveau d'humidité. Les nuits d'été sont si courtes ! La conversation des enfants s'éteignait avec les feux ; les chiens même sommeillaient ; les chevaux, autant que je pus le remarquer à la faible clarté des étoiles, dormaient aussi, la tête inclinée... Je tombai peu à peu dans un état d'insensibilité... et je m'endormis...

Une sensation de fraîcheur parcourut ma figure. J'ouvris les yeux, ... il commençait à faire jour. L'aurore n'avait point encore paru, mais le ciel pâlisait déjà au levant. Tout était plus distinct, mais encore faiblement. Le ton grisâtre du ciel devenait plus clair, plus froid, et bleuisait ; les étoiles brillaient d'une lueur mourante pour disparaître bientôt après. La terre était humide, les feuilles se couvraient de moiteur, quelques sons animés, des voix se faisaient entendre çà et là, et le souffle du matin voltigeait déjà en effleurant la terre. Tout mon corps y répondit par un frémissement de joie, ... je me levai vivement et m'approchai des enfants. Ils dormaient profondément autour des foyers éteints ; Pavel seul se souleva un peu et me regarda fixement.

Je lui fis un signe de tête, et repris le chemin de la maison en suivant les bords de la rivière qui était couverte de brouillard. A peine avais-je fait deux verstes que déjà devant moi, le long des vastes prairies, sur les collines verdissantes, et derrière moi, sur la route poudreuse, les buissons étincelants et la rivière qui bleuisait timidement sous son voile

de brouillard, en un mot, tout le pays environnant s'illumina de la lueur d'abord rose, puis rouge, puis dorée, que prennent successivement les chauds rayons du jour naissant... Tout se réveilla, s'agita, se mit à chanter; les grosses gouttes de rosée étincellèrent des reflets du diamant; le vent m'apporta, purs et clairs comme s'ils étaient imprégnés aussi de la fraîcheur du matin, les tintements d'une cloche, et pendant que j'y prêtai l'oreille, le troupeau de chevaux qui avait reposé dans le pré passa rapidement devant moi, sous la garde des enfants que je venais de quitter...

Je dois ajouter, à mon grand regret, que Pavel mourut dans l'année. Il ne se noya pas; il se tua en tombant de cheval. Je le regrette; c'était un brave garçon!





XII

LES DEUX PROPRIÉTAIRES.

J'ai déjà eu l'honneur, chers lecteurs, de vous présenter plusieurs de mes voisins. Permettez-moi de vous introduire auprès de deux autres propriétaires sur les terres desquels j'allais souvent chasser. Vous m'en saurez gré sans doute (un écrivain est toujours porté à le croire). Ce sont des hommes bien intentionnés, très-dignes d'estime, et généralement respectés dans le pays.

Je vous dépeindrai d'abord Viatcheslav Ilariono-

vitch **Kvalinski**, général-major en retraite. Figurez-vous un homme de haute taille, jadis beau et bien fait, et qui est assez bien conservé pour son âge. Il a encore une figure agréable, quoique ses traits aient perdu en partie la régularité qui les distinguait dans sa jeunesse; ses joues sont pendantes; une auréole de petites rides entoure ses yeux, et il lui manque plusieurs dents; ses cheveux blonds, ou du moins les restes de sa chevelure, ont pris une teinte violette par la vertu d'un élixir acheté d'un juif qui se faisait passer pour Arménien à la foire aux chevaux de Romen. Mais Viatcheslav Ilarionovitch n'en marche pas moins la tête haute en faisant sonner ses éperons; il se frise la moustache, il a le rire bruyant et se dit un vieux troupier, contrairement à l'habitude des hommes âgés qui n'aiment pas, comme on le sait, à s'appliquer l'épithète de vieillard. La redingote qu'il porte ordinairement est boutonnée jusqu'au cou, un large faux-col surmonte sa cravate, et son pantalon gris a une tournure militaire; son chapeau est incliné en avant, et laisse le derrière de la tête complètement à découvert. C'est un homme excellent; mais il a des principes et des habitudes assez singulières. Ainsi, par exemple, il se garderait bien de traiter comme ses égaux les seigneurs pauvres ou non titrés; il les regarde ordinairement de côté en déprimant la joue contre son faux-col blanc et empesé, ou bien encore il les examine silencieusement d'un œil froid et fixe, en imprimant un mouvement

de va-et-vient à la peau de son front. En parlant avec eux il abrège les mots d'une façon particulière. Au lieu de : — Je vous remercie, monsieur, — il ne manque pas de dire :—J' vous... merci, msieur. —Quant aux personnes de la classe inférieure, il se comporte avec elles d'une façon encore plus étrange ; il ne les regarde pas du tout et répète plusieurs fois de suite d'un air préoccupé, lorsqu'il veut leur exprimer un désir ou leur donner un ordre : —Comment te nomme-t-on... comment te nomme-t-on,...—en ayant soin d'appuyer avec force sur le premier mot, et en avalant le reste de la phrase, ce qui fait qu'elle rappelle singulièrement le chant de la caille mâle. Quoiqu'il soit intéressé et fort méticuleux, son bien est très-mal administré ; il a pris pour intendant un Petit-Russien, ancien sous-officier, homme extrêmement borné. Mais celui de tous les propriétaires du district qui l'emporte à cet égard est un haut fonctionnaire pétersbourgeois qui ayant appris, d'après un rapport de son intendant, que les séchoirs de son village étaient souvent incendiés, et qu'il en résultait de grandes pertes, prescrivit sous des peines sévères de ne les charger de gerbes qu'après avoir éteint complètement le feu¹. Le même propriétaire avait ordonné à son intendant de planter tous ses champs de pavots, et cela par un calcul des plus judicieux ; c'est que les pavots étant plus chers

¹ On ne bat le blé en Russie qu'après l'avoir séché en gerbes dans des fours destinés à cet usage.

que le blé, cette culture lui rapporterait davantage. Il avait enjoint aussi à toutes les femmes de son village, de prendre pour coiffure des *kakochniks*¹ taillés sur un modèle qu'il leur avait envoyé de Pétersbourg ; elles lui obéirent, mais sans quitter pour cela leur coiffure ordinaire, ce qui leur donne une apparence assez singulière.

Mais revenons à Viatcheslav Ilarionovitch. C'est un amateur du beau sexe, et lorsqu'il lui arrive d'apercevoir un joli minois sur les boulevards de la ville du district, il s'engage aussitôt à sa poursuite. Mais il est pris au même instant d'une malencontreuse claudication qui l'arrête ; le fait est assurément très-digne de remarque. Il aime à jouer aux cartes, mais seulement avec ses inférieurs. Ceux-ci le traitent naturellement d'Excellence, et lui, il se permet à leur égard toutes les fantaisies qui lui passent par la tête. Mais lorsqu'il a l'honneur de faire vis-à-vis au gouverneur ou à quelque haut fonctionnaire, un changement étonnant se manifeste dans toute sa personne ; il sourit, il prend des airs penchés, il donne à ses yeux une expression de douceur qui attendrirait les cœurs les plus durs. Bien mieux ; s'il vient à perdre, il ne s'en plaint pas. La lecture a peu de charme pour Viatcheslav Ilarionovitch, et pendant qu'il se livre à cette occupation, ses moustaches et ses sourcils ne cessent point

¹ Ancienne coiffure des paysannes russes, généralement abandonnée maintenant.

de se mouvoir de haut en bas et de bas en haut, comme si une houle invisible lui passait sur le visage. Ce mouvement n'est jamais plus prononcé que lorsque Viatcheslav Ilarionovitch, étant en visite, bien entendu, parcourt les colonnes du *Journal des Débats*. A l'époque des élections de la noblesse, il joue un rôle assez important; mais il n'accepte jamais le poste de maréchal de la noblesse¹ par esprit d'économie. — « Messieurs, » — dit-il ordinairement aux assistants, d'un ton digne et protecteur, — « je suis très-reconnaissant de l'honneur que vous me faites; mais j'ai pris la résolution de vouer mes loisirs à la solitude. » Après avoir parlé ainsi, il lève la tête, la tourne à plusieurs reprises de tous côtés, et repose ensuite doucement son menton sur sa cravate. Dans sa jeunesse, il avait été attaché en qualité d'aide de camp auprès d'un grand personnage dont il parle toujours assez familièrement. On prétend qu'il remplissait en outre à son service d'autres fonctions que celles d'aide de camp, mais il est fort possible que cette assertion ne soit point fondée. Au reste, Kvalinski lui-même n'aime guère à parler de sa carrière militaire, et cela est assez extraordinaire. Je ne sache point qu'il ait jamais fait de campagne. Le général Kvalinski habite une petite maison et il y vit seul; il n'a jamais connu

¹ Depuis le règne de Catherine II, les nobles ont le privilège de se choisir des chefs qui les représentent et sont chargés d'administrer les biens des orphelins nobles.

les doux liens du mariage; aussi se considère-t-il encore comme un homme à marier, et même comme un parti assez avantageux. Mais il a pour ménagère une femme d'une trentaine d'années, une brunette fort appétissante, et dont la lèvre supérieure est ornée d'une petite moustache; elle porte, les jours ordinaires, des robes empesées, et les dimanches des manches de mousseline. Viatcheslav Ilarionovitch brille aux grands repas que les seigneurs du district donnent en l'honneur du gouverneur et des autres autorités; il est là, on peut le dire, dans son assiette. Lorsqu'il ne se trouve point à la droite du gouverneur, il en est le plus près possible. Au commencement du dîner, le général a un maintien plein de dignité; il se penche en arrière sans tourner la tête et observe de côté les nuques rondes et les collets des convives. Mais il s'anime peu à peu, et au dessert il sourit à tout le monde (il n'a jamais cessé, bien entendu, de sourire au gouverneur), et propose même ordinairement un toast au beau sexe, qu'il appelle l'ornement de notre planète. Viatcheslav Ilarionovitch aime aussi à assister aux actes publics, tels qu'examen, expositions, assemblées, et c'est avec une grâce toute particulière qu'il s'approche des prêtres pour recevoir leur bénédiction. Les domestiques du général se comportent avec la plus grande réserve à la sortie des réunions qu'il honore de sa présence; éloignant les curieux avec douceur, ils leur disent d'une voix de baryton : — Permettez, permettez;

laissez passer le général Kvalinski. » Ou encore : — « Ici, l'équipage du général Kvalinski. » Au reste, cet équipage est d'une forme un peu ancienne, et les livrées des laquais du général Kvalinski ne sont point des plus fraîches (quoique ce détail soit peu important, j'ajouterai qu'elles sont de drap gris avec galons rouges, comme celles de tous les autres généraux). Ses chevaux sont aussi d'un âge respectable ; mais il n'a aucune prétention à l'élégance et dédaigne tout ce qui pourrait porter à croire qu'il cherche à éblouir le public. L'éloquence n'est point son fait, ou du moins il n'a jamais donné lieu d'apprécier son talent d'élocution, car il évite avec le plus grand soin non-seulement l'ombre d'une dispute, mais toute discussion et même tout entretien prolongé avec qui que ce soit, surtout avec des jeunes gens. Cela est en effet très-prudent ; au temps où nous vivons, on n'est que trop porté à oublier, dans la chaleur de la conversation, le respect que méritent les hommes titrés. Lorsque le général Kvalinski se trouve en présence de ses supérieurs, il garde ordinairement le silence ; il ne fréquente que des personnes d'un rang inférieur au sien, et pour lesquelles il paraît avoir peu d'estime. Aussi leur parle-t-il d'un ton sec et sentencieux ; il leur jette à tout propos les apostrophes les moins obligeantes, comme : — « Savez-vous que vous radotez ? » — « Je me vois forcé de vous rappeler au respect que... » Ou bien encore : — « N'oubliez pas, mon cher monsieur, avec qui vous avez affaire, » etc. C'est surtout

pour les maîtres de poste, les conseillers de tribunaux et les chefs de relais sur la grande route, que le général est un personnage vraiment redoutable. Il ne reçoit, du reste, personne, et passe pour un ladre. Mais il n'en est pas moins considéré comme un propriétaire fort entendu. — C'est un vieux grognard, un homme à principes, une conscience incorruptible, disent de lui ses voisins. Le procureur du gouvernement est le seul qui se permette de sourire lorsqu'on lui parle des solides qualités du général Kvalinski; — mais la jalousie nous aveugle.

Parlons maintenant du second des propriétaires dont je voulais vous entretenir.

Mardari Apollonitch Stégounof ne ressemble en rien à Kvalinski, je doute qu'il ait rempli la moindre fonction publique, et il n'a jamais été assurément un beaugarçon. C'est un petit vieillard chauve, aux petites mains potelées, au ventre rebondi et au double menton, aimant ses aises, d'un caractère jovial et très-hospitalier. On ne lui connaît qu'un seul costume; il porte, été comme hiver, une douillette de soie rayée. L'unique trait de ressemblance qu'il ait avec son voisin, c'est que, comme lui, il est célibataire. Le nombre de ses paysans s'élève à cinq cents; mais il ne s'en occupe guère. Pour se conformer aux mœurs de l'époque, il acheta, il y a de cela une dizaine d'années, chez le fabricant de machines Bouteïop, à Moscou, un battoir mécanique qu'il tient jusqu'à présent sous clef dans un hangar. Lorsque, par un beau jour d'été, il lui

prend fantaisie de faire atteler son drochki pour se rendre dans les champs, il se borne à jeter les yeux sur les blés, et prend surtout plaisir à cueillir des bluets. La maison qu'il habite est déjà vieille et il la tient sur l'ancien pied. L'antichambre exhale, suivant l'ordinaire, une odeur de kvass, de chandelle et de cuir ; à droite est un buffet avec des pipes et des serviettes ; aux murs de la salle à manger pendent des portraits de famille couverts de mouches, et on y voit une épinette criarde et un gros pot de géranium. Le mobilier du salon se compose de trois divans, d'autant de tables, de deux miroirs, et d'une pendule au timbre fêlé dont les aiguilles de bronze historié se détachent à peine sur un cadran noirci ; le cabinet est garni d'une table chargée de papiers, d'un paravent bleu orné de gravures empruntées à des ouvrages qui datent du siècle dernier, d'une armoire remplie de livres sentant le moisi, d'araignées et de poussière ; en face de cette bibliothèque est un large fauteuil ; la fenêtre est à l'italienne, et des planches ferment la porte qui conduit au jardin... En un mot, tout y est encore disposé suivant le goût du bon vieux temps. Les domestiques de Mardari Apollonitch sont très-nombreux, et tous habillés à l'ancienne mode ; ils portent de longs kaftans bleus à collet droit, des gilets jaunes, et des pantalons très-courts et d'une nuance indécise. Ils donnent aux personnes qui viennent rendre visite à leur maître le titre de père. C'est le bourgmestre du village, paysan à longue barbe, qui administre le bien ;

une vieille femme décrépite, avare, et coiffée d'un serre-tête de couleur, dirige la maison. Les écuries de Mardari Apollonitch contiennent trente chevaux de toutes robes et grandeurs ; son équipage d'apparat est une calèche construite par ses gens et pesant cent cinquante pouds au moins. Il fait très-bon accueil à tous ceux qui lui rendent visite et les régale à la russe ; il les bourre de mets tellement nourrissants qu'il leur est tout-à-fait impossible, lorsque vient le soir, de se livrer à aucune autre occupation que la préférence. Quant à lui, il est constamment désœuvré et n'a même point le courage de lire le *sonnik* ¹. Au reste, les propriétaires de cette espèce sont encore assez communs en Russie. On me demandera peut-être à quel propos j'ai choisi un tel personnage. Au lieu de répondre à cette question, permettez-moi de vous raconter une de mes visites à ce voisin. Je me rendis chez lui, en été, vers sept heures du soir. Il venait d'assister à vêpres, et le prêtre, jeune homme nouvellement sorti probablement du séminaire, car il paraissait très-timide, était encore dans le salon, assis près de la porte, sur le bord d'une chaise. Mardari Apollonitch me fit, comme d'ordinaire, un accueil très-gracieux ; il en agissait de même pour tous ceux qui venaient le voir, et ces témoignages d'intérêt étaient parfaitement sincères ; il était d'une bonté rare. Le prêtre se leva et prit son bonnet.

¹ Interprète des songes.

—Attends, attends, mon père, — lui dit Mardari Apollonitch en me tenant par la main.—Ne t'en-va pas ; on va t'apporter de l'eau-de-vie.

—Je n'en bois pas, —lui répondit le prêtre d'un air embarrassé, et il rougit jusqu'aux oreilles.

—Allons donc ! — reprit Mardari Apollonitch, — Comment un homme de ta profession ne boirait-il pas?—Michka ! Iouchka ! de l'eau-de-vie pour le père.

Iouchka, grand et maigre vieillard de soixante-dix ans au moins, entra, portant un verre d'eau-de-vie sur un plateau de couleur foncée avec des taches roses, restes de nudités mythologiques.

Le prêtre répéta qu'il ne buvait point d'eau-de-vie.

—Bois, mon père, ne fais pas de cérémonie ; ce n'est pas bien, —lui dit mon hôte d'un ton de reproche.

Le malheureux jeune homme se soumit.

—Maintenant, mon père, tu peux te retirer.

Le prêtre commença à faire des salutations.

—Très-bien, va-t'en. — C'est un homme excellent, — continua Mardari Apollonitch en le suivant des yeux, —j'en suis très-satisfait. Seulement, il est trop jeune et il a la manie des sermons. Et vous, mon cher ami, comment allez-vous ? Hein ? Allons sur le balcon : la soirée est si belle !

Nous nous établîmes sur le balcon ; et la conversation s'engagea. Mais mon hôte ayant jeté les yeux dans le jardin, une agitation étrange se manifesta sur sa figure. *

— A qui appartiennent ces poules ? — s'écria-t-il ; — les poules qui sont dans le jardin , à qui appartiennent-elles ? Iouchka ! Iouchka ! Va t'en informer immédiatement ! A qui appartiennent les poules qui courent dans le jardin ? A qui ? Je l'ai pourtant défendu depuis longtemps ! Combien de fois faudra-t-il que je le répète ?

Iouchka s'éloigna en courant.

— Quels désordres ! — répétait Mardari Apollonitch ; — c'est affreux !

Je vois encore les malheureuses poules qui avaient éveillé son courroux. Il y en avait trois : deux mouche-tées et une blanche avec une huppe. Elles continuaient à se promener tranquillement sous les pommiers, en manifestant de temps à autre leur satisfaction par de petits gloussements, lorsque Iouchka parut tout à coup, la tête nue, un bâton à la main ; il était suivi de trois autres domestiques d'un âge mûr qui se précipitèrent à sa suite sur les coupables. La chasse commença ; les poules criaient, battaient des ailes, sautaient, poussaient des cris assourdissants. Les domestiques les poursuivaient, trébuchaient, tombaient ; leur maître vociférait comme un possédé du haut du balcon. — Attrape ! attrape ! A qui sont-elles ? A qui sont ces poules ? — Enfin l'un des domestiques parvint à se saisir de la poule huppée, en se précipitant sur elle la poitrine en avant, au risque de l'écraser ; au même instant une petite fille d'une dizaine d'années environ sauta par-dessus le mur qui longeait la rue ; elle était tout effarée et tenait une baguette à la main.

— Ah ! voilà donc à qui elles appartiennent, — s'écria le propriétaire, d'un air de jubilation. — Ce sont les poules d'Ermila le cocher ! Il envoie sa Natacha pour les ramener. — Il se garde bien d'envoyer Paracha, — ajouta le propriétaire à demi-voix, et il sourit d'une manière significative. — Eh ! Iouchka ! laisse les poules ! attrape-moi Natacha !

Mais le serviteur essoufflé n'était pas encore à moitié chemin que la sommelière de la maison sortit je ne sais d'où, saisit la pauvre enfant par le bras et lui appliqua plusieurs coups sur le dos....

— Voilà qui est bien ! c'est ça, — s'écria le propriétaire, — ti ! ti ! ti ! ti ! ti ! ti ! et maintenant prends-moi les poules, Avdotia, — ajouta-t-il en élevant la voix, et il se tourna vers moi d'un air radieux. — Comment trouvez-vous cette chasse ? hein ! J'en suis tout en nage.

Et Mardari Apollonitch se mit à rire.

Nous restâmes sur le balcon. La soirée était en effet très-belle. On nous servit du thé.

— Les maisons de paysans que je vois là-bas, sur le bord du ravin, près de la route, — demandai-je à Mardari Apollonitch, — sont-elles à vous ?

— Oui ; où voulez-vous en venir ?

— Alors, Mardari Apollonitch, vous êtes bien coupable. Ces maisons sont petites, misérables, pas un arbrisseau qui les abrite. Point de mares dans le village ; je n'y ai vu qu'un seul puits, et encore est-il en mauvais état. Est-il possible que vous n'ayez point d'empla-

cement plus convenable ? On assure même que vous avez ôté aux paysans leurs anciennes chenevières¹ ?

— Que voulez-vous ? — me répondit Mardari Apollonitch, — la faute en est au nouveau cadastre. Savez-vous que je l'ai là, votre cadastre ? (Il me montra son dos.) — Et je ne sais quel bien le gouvernement attend de ce cadastre. Quant aux chenevières que j'ai enlevées à ces paysans, et aux mares que je ne leur ai pas creusées, c'est mon affaire. Je suis un homme simple, un homme de l'ancien temps. A mon avis, le maître doit se conduire en maître, et le paysan en paysan. Voilà ma manière de voir.

Un raisonnement aussi profond était sans réplique, et je gardai le silence.

— D'ailleurs, — continua-t-il, — ces paysans ne valent rien ; ce sont des hommes que j'ai complètement disgraciés. J'ai là-bas deux familles surtout que mon père lui-même, Dieu veuille avoir pitié de son âme ! ne pouvait souffrir. Quant à moi, je vous dirai que j'ai remarqué une chose ; c'est que le fils d'un voleur est toujours un voleur. Vous direz ce que vous voudrez ; c'est comme ça. Oh ! le sang, le sang est une grande affaire !

Le temps était devenu tout à fait calme ; parfois seulement une bouffée de vent venait mourir au pied

¹ Quand on transporte un village, on laisse ordinairement aux paysans la jouissance de leurs anciennes chenevières pour ne point perdre l'engrais. Le chanvre demande beaucoup de soins.

de la maison. A peine mon hôte avait-il cessé de parler, qu'une de ces bouffées passagères apporta jusqu'à nous des sons mats et cadencés qui semblaient partir des écuries. Mardari Apollonitch portait à ses lèvres une soucoupe pleine de thé, et il se disposait déjà à l'avaler après avoir ouvert les narines, comme le fait tout bon Russe en pareille circonstance. Il s'arrêta, prêta l'oreille, fit un signe d'assentiment avec la tête, avala son thé, et posa la soucoupe sur la table; un sourire plein de bonté illumina sa figure, et comme s'il eût voulu accompagner le bruit que nous entendions, il se mit à dire : — Tchiouki, tchiouki, tchiouk, tchiouki, tchiouk, tchiouk, tchiouk.

—Qu'est-ce que cela signifie?—lui demandai-je avec surprise.

—C'est un petit polisson que l'on punit par mes ordres, Vaçia, le buffetier; vous savez.

—Quel est ce Vaçia?

—Rappelez-vous le domestique qui nous a servis à table. Il a de grands favoris.

L'expression calme et sereine de Mardari Apollonitch, qui me regardait en ce moment, aurait désarmé l'homme le plus indigné.

—Qu'avez-vous donc, jeune homme?—me dit-il en secouant la tête.—Suis-je donc un scélérat, que vous me faites des yeux pareils? Qui aime bien châtie bien; vous devez le savoir comme moi.

Au bout d'un quart d'heure, je pris congé de Mar-

dari Apollonitch. En traversant le village, j'aperçus Vacia, le buffetier. Il marchait en cassant des noisettes. Je dis au cocher d'arrêter et d'appeler le domestique.

—Eh bien ! frère,—lui demandai-je,—on t'a puni aujourd'hui ?

—Comment le savez-vous ?—me répondit Vacia.

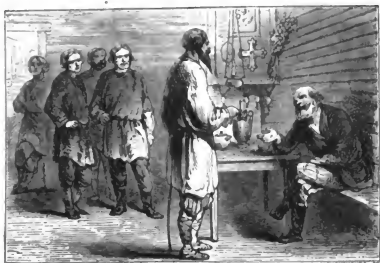
—Ton maître me l'a dit

—Le maître lui-même ?

—Mais pourquoi t'a-t-il puni ?

—Je le méritais, père, je le méritais bien. On ne punit pas sans raison chez nous ; nous ne connaissons pas ça chez nous, ni, ni. Le maître n'est pas de ces seigneurs-là ; c'est un... vous n'en trouverez pas un second dans tout le gouvernement.

—En avant !—criai-je au cocher.—La voilà donc la vieille Russie ! me dis-je, et nous repartîmes.



XIII

KÔR ET KALINITCH.

Les personnes auxquelles il est arrivé de passer du district de Bolkhof dans celui de Jizdra ont sans doute été frappées de la différence qui existe entre la race d'hommes qui habite le gouvernement d'Orel et la population du gouvernement de Kalouga. Le paysan du gouvernement d'Orel est d'une taille peu élevée, il a la tête dans les épaules, il regarde en dessous, il vit dans de chétives isba de tremble;

il est à la corvée, il ne s'occupe pas de commerce, il se nourrit mal et porte des lapti : celui du gouvernement de Kalouga est logé dans des isba de sapin très-spacieuses, et paye à son seigneur une redevance, de sorte qu'il est à peu près libre de ses actions; il est grand, son regard est gai et hardi, il a le teint clair et blanc, il fait le commerce d'huile et de goudron, et porte des bottes le dimanche. Les villages du gouvernement d'Orel (nous parlons surtout de la partie orientale de ce gouvernement) sont ordinairement situés au milieu de champs cultivés, près d'un ravin transformé tant bien que mal en un étang boueux. On ne rencontre dans les environs, en fait d'arbres, que des saules dont les branches sont toujours taillées, mais qui repoussent très-vite, et trois ou quatre bouleaux chétifs; les isba sont collées l'une contre l'autre; le chaume qui les recouvre est souvent pourri. Les villages du gouvernement de Kalouga se trouvent, au contraire, ordinairement au milieu des bois; les isba sont plus espacées, mieux alignées, et recouvertes de planches; les portes-cochères ferment bien; la haie qui entoure la cour n'est pas à moitié renversée, et ne semble pas inviter à entrer tous les cochons qui passent dans la ruelle. La chasse aussi est meilleure dans le gouvernement de Kalouga. Dans celui d'Orel, les derniers bois et les dernières places¹ auront disparu entièrement d'ici à quelques

¹ On appelle ainsi dans le gouvernement d'Orel de grands amas de buissons. Le langage du gouvernement d'Orel se dis-

années, et déjà maintenant il n'y a plus de marais. Dans le gouvernement de Kalouga, au contraire, les forêts ont des centaines de verstes, les marais ne sont guère moins étendus, et le noble coq de bruyère n'y est pas encore perdu ; on y trouve aussi la double bécassine, si bonasse, et la remuante perdrix, qui étonne et égaye chiens et chasseurs par son vol rapide et saccadé.

M'étant rendu dans le district de Jizdra pour y chasser, je rencontrai dans la plaine un petit propriétaire du gouvernement de Kalouga ; il se nommait Poloutikine et aimait passionnément la chasse. C'était un excellent homme, mais il avait quelques faiblesses ; ainsi, par exemple, il se proposait pour mari à toutes les riches promises du gouvernement, et lorsqu'on lui avait refusé sa demande et même l'entrée de la maison, il faisait part de son désappointement avec un cœur désolé à tous ses amis et connaissances, et continuait à envoyer en cadeau, aux parents de la jeune personne, des pêches aigres et d'autres produits de son jardin ; il aimait aussi à raconter perpétuellement la même anecdote, et malgré tout le cas qu'il faisait de ce récit, personne n'en riait ; il vantait les œuvres d'*Akime Nakimoff*¹ et le conte intitulé : *Pinna* ; il

tingue en général par un grand nombre de locutions propres, dont quelques-unes sont très-précises et souvent aussi fort bizarres.

¹ Vieux satirique russe.

bégayait, appelait son chien Astronome, employait toutes sortes de locutions provinciales et avait introduit chez lui la cuisine française, dont le secret, suivant son cuisinier, consistait à changer constamment le goût naturel de chaque plat. La viande ainsi préparée par cet artiste prenait une saveur de poisson, le poisson avait celle des champignons, les macaronis sentaient la poudre; enfin, dans la soupe, la moindre carotte avait la forme d'un rhombe ou d'un trapèze. Malgré tous ces petits travers M. Poloutikine était, nous le répétons, un excellent homme. La première fois que je le rencontrai, il m'invita à venir passer la nuit chez lui.

—J'habite à cinq verstes d'ici environ,—ajoutait-il;—c'est trop loin pour y aller à pied; entrons d'abord chez Kor (le lecteur me permettra de ne point rendre son bégaiement).

—Qui est cela?

—C'est un de mes paysans. Il est tout près d'ici.

Nous nous dirigeâmes de ce côté. L'habitation isolée de Kor s'élevait au centre d'un bois, sur une petite plaine entièrement dégagée de broussailles et bien cultivée; elle consistait en plusieurs constructions réunies par des haies; l'isba principale avait un auvent supporté par de petites colonnes. Nous entrâmes; un jeune gars de vingt ans, d'une taille élancée et d'une figure agréable, vint à notre rencontre.

—Ah! Fédia! Kor est-il à la maison?—lui demanda mon compagnon.

—Non ; Kor est allé à la ville , — répondit le jeune homme en souriant et en montrant une rangée de dents blanches comme la neige. — Ordonnerez-vous d'atteler la télèga ?

—Oui, frère, et apporte-nous du kvass.

Nous entrâmes dans l'isba. Aucune gravure de Souzdal ¹ ne salissait les belles poutres du logis ; une petite lampe brûlait dans un coin, en face d'une image massive recouverte d'une plaque d'argent ; la table de tilleul avait été récemment grattée et lavée ; entre les solives et dans les châssis des fenêtres n'habitaient pas d'agiles *proussak* ², ne se blottissaient pas des blattes pensives. Le jeune paysan revint bientôt avec une grande jatte blanche remplie de bon kvass, un énorme morceau de pain de froment et une douzaine de concombres salés nageant dans une tasse de bois. Il plaça toutes ces provisions sur la table, s'appuya contre la porte, et se mit à nous regarder de temps en temps en souriant. Nous n'avions pas fini de déjeuner, que le bruit de la télèga se fit entendre devant le perron. Nous sortîmes. Un garçon d'une quinzaine d'années, aux cheveux bouclés et aux joues vermeilles, était assis sur le siège comme cocher, et retenait avec peine un étalon bien nourri. Autour de la télèga se tenaient six jeunes géants qui ressemblaient beaucoup, à Fédia.

¹ Ancienne ville située dans le nord de la Russie, et où l'on fait beaucoup d'images et de gravures enluminées.

² Petites blattes apportées par les armées russes de Prusse en Russie, après la guerre de sept ans.

—Ce sont les enfants de Kor — remarqua M. Poloutikine.

— Les petits *Korki*¹, — répondit aussitôt Fédia qui nous avait suivis sur le perron;—et ils n'y sont pas tous encore. Potape est au bois, et Sidor est parti avec le vieux Kor à la ville. Attention à toi, Vacia,—ajouta-t-il en s'adressant au cocher;—cours ventre à terre; tu conduis le maître. Mais ralentis aux ornières; sans cela tu abîmerais la télèga, et tu dérangerais les tripes du maître.

Les assistants accueillirent par des sourires cette plaisanterie de Fédia.

—Qu'on place l'Astronome!—dit majestueusement M. Poloutikine.

Fédia souleva, non sans satisfaction, le chien qui souriait d'un air forcé, et le mit au fond de la télèga. Vacia lâcha les rênes; nous roulâmes.

—Voilà mon comptoir, — me dit inopinément M. Poloutikine en me montrant une petite maison basse.—Voulez-vous y entrer?

—Je ne demande pas mieux.

—Il n'est pas occupé maintenant, — ajouta-t-il en descendant; — mais il vaut toujours la peine d'être vu.

Le comptoir était composé de deux chambres vides. Le gardien, vieillard borgne, accourut d'une arrière-cour.

¹ Jeu de mots : *Kor* signifie putois en russe et *Korki* en est le diminutif au pluriel.

—Bonjour, Miniaïtch,—lui dit M. Poloutikine;—mais où est donc l'eau?

Le vieux borgne disparut, et revint bientôt avec une bouteille d'eau et deux verres.

—Goûtez cela,—me dit M. Poloutikine;—j'ai là une excellente source.

Nous bûmes chacun un verre d'eau, et pendant que nous buvions, le vieillard ne cessait de nous faire de profonds saluts.

—Maintenant,—reprit mon nouvel ami,—je crois que nous pouvons partir. C'est ici que j'ai vendu à un très-bon prix, au marchand Alliloueff, quatre déciatines de bois.

Nous montâmes en télégä, et au bout d'une demi-heure, nous entrions déjà dans la cour seigneuriale.

—Dites-moi donc, je vous prie,—demandai-je à M. Poloutikine pendant le souper, — pourquoi Kor n'habite pas avec vos autres paysans.

—En voici la raison; c'est un homme intelligent. Il y a vingt-cinq ans environ son isba brûla; il vint alors trouver mon père, et lui dit : — Permettez-moi, Nikolaï Kouzmitch, de m'établir au fond du bois, dans le marais. Je vous payerai un bon abrok.—Pourquoi veux-tu,—lui demanda mon père, —te fixer dans le marais?—Comme ça,—lui répondit-il;—seulement, père Nikolaï Kouzmitch, vous ne m'emploierez plus à aucun travail. Mais vous n'avez qu'à m'imposer l'abrok que vous voudrez.—Cinquante roubles par an?—Je veux bien.—Mais point de re-

tard ; fais-y bien attention. — Bien sûr que vous n'en aurez pas.—Le voilà donc établi dans le marais ; c'est depuis cette époque qu'on l'a nommé Kor.

—Et il s'y est enrichi ?—demandai-je.

—Mais oui. Il me paye maintenant cent roubles d'abrok par an, et payerait davantage si je voulais. Je lui ai déjà dit plus d'une fois : — Rachète-toi donc Kor ; vrai, rachète-toi ?—Mais le coquin veut me persuader qu'il n'a pas de quoi ; il dit qu'il n'a pas le sou. Oui ! je le crois bien !

Le lendemain nous partîmes pour la chasse après le thé. En traversant le village, M. Poloutikine fit arrêter auprès d'une petite isba basse, et appela d'une voix retentissante :—Kalinitch !

—Voilà, mon petit père ; tout de suite,—cria quelqu'un derrière la porte ;—j'attache mes lapti.

Nous continuâmes à avancer au pas ; au sortir du village nous fûmes rejoints par un homme d'une quarantaine d'années, très-grand, maigre, et dont la tête était petite et un peu penchée ; c'était Kalinitch. Sa bonne figure halée, marquée çà et là de quelques grains de petite vérole, me plut au premier coup d'œil. Kalinitch (ainsi que je l'appris après) accompagnait presque tous les jours son maître à la chasse, portait son carnier, quelquefois même son fusil, remarquait où s'abattait le gibier, apportait de l'eau, cueillait des fraises, construisait de petites huttes de branches, et allait chercher le drochki ; enfin, M. Poloutikine ne pouvait faire un pas sans lui.

Kalinitch était un homme d'un caractère gai et doux ; il chantonnaif sans cesse, et regardait sans cesse autour de lui d'un air insouciant ; il parlait un peu du nez. Lorsqu'il souriait, il clignait un peu ses yeux d'un bleu clair, et portait souvent la main à sa barbe rare et pointue. Il marchait posément, mais à grands pas, en s'appuyant légèrement sur un bâton long et mince. Il m'adressa plus d'une fois la parole dans le cours de la journée, et en me servant il n'avait rien d'obsequieux ; mais il était aussi attentif pour son maître que pour un enfant. Lorsque l'insupportable chaleur du jour nous décida enfin à chercher un abri, il nous conduisit vers l'endroit où se trouvaient ses ruches, au fond du bois. Arrivés là, Kalinitch nous ouvrit une petite isba remplie de touffes d'herbes odorantes suspendues aux murs et au plafond ; il nous empaqueta dans du foin frais, et s'étant coiffé d'une espèce de sac avec une ouverture fermée par un tamis, il prit un couteau, un pot avec un tison allumé, et alla nous couper un rayon de miel. Après avoir fait honneur à son miel, qui était encore chaud et transparent, nous bûmes quelques gorgées d'eau de source, et bientôt après nous nous endormîmes au bourdonnement monotone des abeilles et au frôlement des feuilles agitées. Un vent léger me réveilla... J'ouvris les yeux, et aperçus Kalinitch ; il était assis sur le seuil de la porte entr'ouverte, et taillait une cuiller de bois au couteau. J'admirai longtemps l'expression franche et naïve de ses traits aussi purs que le ciel du soir. M. Polouti-

kine se réveilla à son tour. Nous demeurâmes encore couchés quelques instants; il est agréable, après une longue marche et un profond sommeil, de rester étendu sans mouvement sur le foin; on savoure le repos avec un charme extrême, une douce chaleur se répand sur le visage, une délicieuse paresse accable les paupières. Nous finîmes par nous lever, et reprîmes notre course jusqu'au soir. Au souper, je remis la conversation sur Kor et Kalinitch.

Ce dernier est un bon paysan, — me dit M. Poloutikine; — c'est un homme serviable et zélé; mais il ne peut cependant pas tenir son ménage en ordre; je le déränge continuellement. Il va tous les jours à la chasse avec moi; le moyen avec cela d'avoir une maison en ordre! Jugez-en vous-même.

J'en convins, et nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, M. Poloutikine fut obligé d'aller à la ville pour traiter une affaire avec un voisin, nommé Pitchoukoff, qui avait labouré un coin de terre et fouetté une paysanne appartenant à mon hôte. J'allai seul à la chasse et rentrai le soir chez Kor. Je trouvai sur le seuil de la porte un vieillard chauve, de petite taille, robuste et aux larges épaules; c'était Kor lui-même. Je l'examinai avec curiosité. La coupe de sa figure rappelait celle de Socrate; il avait comme lui un front haut et bosselé, de petits yeux et un nez retroussé. Nous entrâmes ensemble dans l'isba. Le garçon qui nous avait reçus l'avant-veille, Fédia, m'apporta du lait et du pain noir. Kor s'assit

sur le banc et se mit à causer avec moi tout en caressant tranquillement sa barbe touffue. Il avait l'air de sentir son mérite ; il parlait et agissait avec lenteur, et ricanait parfois à travers ses longues moustaches.

Nous parlâmes de semailles, de récolte et de tout ce qui peut intéresser un paysan... Il paraissait être toujours de mon avis ; mais je finis par me sentir un peu mal à mon aise, et compris que mes questions étaient déplacées... Notre conversation avait quelque chose d'étrange. Kor s'exprimait d'une façon obscure, sans doute par prudence... Voici un échantillon de notre conversation.

— Écoute, Kor, — lui dis-je, — pourquoi ne t'es-tu pas racheté ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? Je connais maintenant mon maître et l'abrok que j'ai à payer ; nous avons un bon maître.

— La liberté est cependant préférable, — observai-je. Kor me regarda à la dérobée.

— Mais oui, — dit-il.

— Pourquoi donc ne te rachètes-tu pas ?

Kor secoua la tête.

— Avec quoi, père, — me dit-il, — voulez-vous que je me rachète ?

— Allons donc, vieux !...

— Que Kor devienne un homme libre, — continua-t-il comme s'il se parlait à lui-même ; — qui-

conque ne porte pas la barbe¹ sera son supérieur.

— Coupe-toi aussi la barbe.

— Qu'est-ce que c'est qu'une barbe? C'est une herbe, on peut la faucher.

— Eh bien?

— Kor sera alors marchand d'emblée, n'est-ce pas? La vie de marchand est bonne, et ils portent la barbe, eux.

— Mais ne t'occupes-tu pas déjà de commerce? — lui demandai-je.

— Oui, nous trafiquons un peu; un petit commerce, un peu d'huile, un peu de goudron. Mais vous voulez sans doute, petit père, qu'on vous attèle une télèga?

— Allons, — pensai-je, — tu es maître de toi et de ta langue. — Non, — lui dis-je à haute voix, — je n'ai pas besoin d'une télèga; je parcourrai demain les environs, et si tu y consens, je passerai la nuit dans ta grange à foin.

— Soyez le bienvenu. Mais seras-tu à ton aise dans le hangar? Je dirai aux femmes de t'étendre un drap et de te donner un coussin. Eh! les femmes! — cria-t-il en se levant. — Eh! femmes! venez ici. Et toi, Fédia, accompagne-les. Les femmes sont une engeance bête.

Un quart d'heure après, Fédia, armé d'une lanterne, me conduisit dans la grange. Je me jetai sur le foin odorant, et mon chien se coucha à mes pieds. Fédia me souhaita une bonne nuit, la porte cria et se

¹ En Russie les personnes de la classe supérieure et les employés ne portent pas la barbe.

ferma avec bruit. Je restai longtemps sans m'endormir. Une vache s'approcha bientôt et souffla fortement contre la porte deux ou trois fois; mon chien grogna d'un air grave... Un cochon passa à son tour en poussant un grognement pensif. Un cheval se mit près de là à mâcher du foin et à s'ébrouer...; je finis par m'endormir.

Au point du jour, je fus réveillé par Fédia. Ce garçon vif et gai me plaisait beaucoup, et je crus remarquer qu'il était aussi le favori du vieux Kor. Ils se raillaient l'un l'autre très-amicalement. Le vieillard vint à ma rencontre, et je ne sais si c'est parce que j'avais passé la nuit sous son toit, mais il me traita avec beaucoup plus de prévenance que la veille.

—Le samovar t'attend,—me dit-il en souriant;—allons boire le thé.

Nous prîmes place autour de la table. Une robuste paysanne, l'une des belles-filles de mon hôte, apporta un pot avec du lait. Tous les fils de Kor entrèrent l'un après l'autre dans l'isba.

—Tu as là une belle famille,—dis-je au vieillard.

—Oui,—répondit-il, en coupant avec ses dents un petit morceau de sucre;—je crois qu'ils ne peuvent pas se plaindre de moi ni de ma vieille.

—Et ils vivent tous avec toi?

—Tous. Ils aiment mieux cela et vivent à leur guise.

—Et ils sont tous mariés?

—Voilà un mauvais drôle qui ne se marie pas,—me dit-il en montrant Fédia qui, suivant son habi-

tude, était appuyé contre la porte.—Quant à Vaska, il est encore trop jeune, et peut attendre.

—Pourquoi me marierai-je?—dit Fédia;—je suis heureux sans cela. Qu'ai-je besoin d'une femme! Est-ce pour aboyer avec elle?

—Allons! toi... je te connais,—reprit le vieillard d'un air narquois.—Tu portes un anneau d'argent... Tu aimes à flairer les filles des dvorovi. Vous devriez en rougir, effrontés que vous êtes tous. Je te connais, mon beau gars aux mains blanches.

—Qu'est-ce qu'il y a de bon dans une paysanne?

—Les paysannes sont des travailleuses,—dit gravement Kor.—La paysanne est une ouvrière dans la maison.

—Qu'ai-je besoin d'une ouvrière?

—C'est cela; tu aimes bien à faire ramasser la braise par les mains d'autrui. Nous connaissons ces gaillards-là.

—Eh bien! si c'est comme cela, marie-moi. Allons, dis! pourquoi ne réponds-tu pas?

—C'est bien, tais-toi, mauvais plaisant. Tu vois que nous ennuyons le maître. Je te marierai, n'aie pas peur. Et toi père, ne te fâche pas; pardonne-lui, c'est un enfant, il n'a pas encore eu le temps de ramasser beaucoup de jugement.

Fédia hocha la tête.

—Kor est-il à la maison?—dit au dehors une voix connue, et Kalinitch entra dans l'isba, une touffe de fraises des champs à la main; il l'avait cueillie pour

son ami Kor. Le vieillard l'accueillit avec joie. Je regardai Kalinitch avec surprise; j'avoue que je ne m'attendais pas à une attention si délicate de la part d'un paysan.

Je partis ce jour-là pour la chasse près de quatre heures plus tard que de coutume, et passai les trois jours suivants dans la maison de Kor. Les deux amis m'intéressaient beaucoup. Je ne sais comment je gagnai leur confiance, mais ils parlaient avec moi très-librement. Je les écoutais avec plaisir tout en les étudiant attentivement, car ils ne se ressemblaient nullement. Kor était un homme positif, pratique, une tête d'administrateur, un rationaliste; Kalinitch, au contraire, était une sorte d'idéaliste, un romantique, un homme rêveur et enthousiaste. Kor avait compris le côté positif de la vie; il s'était fait un nid, il avait ramassé un petit capital, il était en bons termes avec son maître et d'autres puissances; Kalinitch portait des lapti et vivait tant bien que mal. Kor avait engendré une nombreuse famille, soumise et unie; Kalinitch avait eu jadis une femme qu'il craignait, et il n'avait jamais eu d'enfants. Kor connaissait à fond M. Poloutikine; Kalinitch vénérât son maître. Kor aimait et protégeait Kalinitch; celui-ci aimait et respectait son ami. Kor était taciturne, ricanait et prenait note de tout; Kalinitch s'animait en parlant, quoiqu'il n'eût pas cette façon de distinguer quelques paysans. Mais il avait aussi des mérites que Kor lui-même recon-

naissait ; ainsi, il guérissait des coups de sang, de la peur, de la rage, des vers ; les abeilles prospéraient chez lui ; il avait la main heureuse. Kor le pria devant moi de faire entrer dans l'écurie un cheval nouvellement acheté, et Kalinitch remplit avec une consciencieuse importance la demande du vieux sceptique. Kalinitch était plus rapproché de la nature, et Kor, des hommes et de la société. Kalinitch n'aimait pas à raisonner et croyait aveuglément à tout ; Kor s'élevait parfois jusqu'à contempler la vie d'un point de vue ironique. Il avait beaucoup vu, il savait beaucoup et avait acquis beaucoup d'expérience. Il m'apprit une foule de choses : par exemple, il me dit que chaque année, quand la fenaison commence, il apparaît dans les villages une petite téléga d'une forme particulière, dans laquelle est assis un homme qui vend des faux. Il prend en argent comptant un rouble et quart ou et demi par faux, et à crédit trois roubles et cinq roubles. Tous les paysans achètent naturellement à crédit. Au bout de deux ou trois semaines il revient et demande son argent ; le paysan a fauché son avoine, et par conséquent il a de quoi payer ; il conduit le marchand au cabaret, et c'est là qu'il s'arrange avec lui. Quelques propriétaires avaient imaginé d'acheter eux-mêmes des faux, argent comptant, et de les céder au même prix, à crédit, aux paysans ; mais ceux-ci en avaient été fort mécontents et même très-affectés ; on les avait privés par là du plaisir de donner une

chiquenaude sur la faux, d'éconter le bruit qu'elle rendait, de la retourner entre leurs mains, et de répéter plus de vingt fois au coquin de bourgeois négociant qui la leur offrait :—Mais, sais-tu, mon gros, que la faux n'est guère... tu m'entends!...—Les mêmes scènes se renouvellent pour l'achat des faucilles, avec cette seule différence que les paysannes s'en mêlent, et forcent souvent le marchand lui-même à les rosser pour les mettre à la raison. Mais les paysannes ont surtout à supporter de mauvais traitements dans les circonstances suivantes. Les fournisseurs de chiffons pour la fabrique de papier confient le soin d'acheter ces matériaux à des hommes tout particuliers, qui dans quelques districts portent le nom « d'aigle. »—Les individus de cette espèce reçoivent deux cents roubles de leur patron, et se mettent en campagne. Mais, contrairement aux usages du noble oiseau dont ils portent le nom, ils n'agissent point ouvertement et avec hardiesse; ils emploient la finesse et la ruse pour arriver à leurs fins. Lorsque l'un d'entre eux approche d'un village, il laisse ordinairement sa télèga à quelque distance des premières isba, dans les buissons, et lui-même il s'avance par derrière en longeant la basse-cour; on dirait d'un paysan ordinaire ou d'un homme désœuvré qui se promène. Les paysannes le flairent en quelque sorte au passage et se faufilent jusqu'à lui. Les marchés sont conclus secrètement et à la hâte. Une paysanne cède ainsi à l'aigle pour quelques

kopeks, non-seulement tous les chiffons inutiles de la maison, mais souvent même la chemise de son mari et son propre jupon. Dans ces derniers temps, elles ont trouvé commode de se voler elles-mêmes, et de vendre ainsi du chauvre, et surtout de la filasse, ce qui a considérablement étendu le commerce des aigles. Mais les paysans, de leur côté, ont acquis de l'expérience, et au moindre soupçon, au moindre bruit de l'apparition d'un aigle dans le pays, ils ont recours immédiatement à des corrections préservatives. Cela est de toute justice; il est certain que la vente de la filasse leur appartient. C'est eux qui la vendent; non dans la ville, — il faut s'y traîner soi-même, — mais à des marchands qui viennent exprès pour cela, et qui, n'ayant point de balance, comptent quarante poignées au poud, et vous n'ignorez pas ce que peut embrasser la poignée d'un Russe, surtout lorsqu'il y met un peu de bonne volonté.

Comme j'avais peu vécu à la campagne, j'écoutai avec un grand intérêt d'autres détails sur ce sujet de mon nouvel ami. Mais il ne se borna point à cela; il me fit aussi à son tour une foule de questions. Ayant appris que j'avais été à l'étranger, sa curiosité en fut éveillée, et Kalinitch ne lui cédait en rien à cet égard. Mais ce qui frappait le plus celui-ci c'étaient les descriptions de la nature, des montagnes, des cascades, des monuments remarquables, des grandes villes; Kor s'intéressait surtout aux questions de

gouvernement et d'administration, et il procédait avec ordre dans ses interrogations.

— Ont-ils cela aussi là-bas, comme nous autres, ou non ? — disait-il ; — allons, père, raconte-moi cela. —
— Ah ! seigneur, que ta volonté soit faite !... s'écriait Kalinitch pendant mes récits. Kor se taisait ; il fronçait ses épais sourcils et se bornait à me dire de temps en temps : — « Cela ne nous irait pas à nous autres ; ceci est bien ; voilà qui est dans l'ordre. » — Je ne saurais vous rapporter toutes ses questions, et d'ailleurs elles vous instruiraient peu ; mais j'en tirerai la conclusion suivante, à laquelle mes lecteurs ne s'attendent certainement pas : c'est que Pierre le Grand était foncièrement Russe, surtout dans les réformes qu'il opéra. Le Russe a une telle confiance dans ses propres forces qu'il est prêt à faire violence à toutes ses habitudes. Il s'occupe peu de son passé et regarde audacieusement en avant. Ce qui est bien, lui plaît ; ce qui est raisonnable, il le lui faut à tout prix ; peu lui importe d'où cela vient. Avec le bon sens qui le distingue, il se raille volontiers de l'aridité raisonneuse des Allemands ; mais Kor convenait pourtant que « les Allemands sont un petit peuple assez curieux », et il était prêt à prendre ce qu'ils avaient de bon. Grâce à sa position exceptionnelle, à son indépendance de fait, Kor nous parlait de beaucoup de choses qu'on ne pourrait pas tirer d'un autre à aucun prix, ou, comme disent les paysans, « même en le broyant sous une meule ou en le forçant avec un levier. » Il

comprenait fort bien sa situation. En causant avec lui, j'appréciai pour la première fois la parole sensée et simple du paysan russe. Les connaissances que Kor avait acquises étaient assez étendues pour sa condition, et pourtant il était illettré; Kalinitch savait lire. — Ça lui est venu, à ce drôle-là, — me dit Kor; — mais il est heureux; jamais ses abeilles n'ont gelé en hiver.

— Et as-tu appris à lire à tes enfants? — demandai-je à Kor.

— Pédia sait lire, — me répondit-il après un moment de silence.

— Et les autres?

— Les autres, non.

— Pourquoi cela?

Le vieillard ne me répondit pas et changea la conversation.

Cependant, quel que fût son bon sens, il partageait un grand nombre de superstitions et de préjugés populaires. Il méprisait souverainement les femmes et ne les épargnait pas lorsqu'il était de bonne humeur. Sa femme, qui était vieille et grondeuse, restait couchée sur le poêle et ne faisait que grogner et dire des injures; ses fils ne lui accordaient aucune attention, mais elle maintenait ses belles-filles dans la crainte de Dieu. Ce n'est pas en vain qu'une mère dit dans une chanson russe : — « Quel fils es-tu pour moi? quel chef de famille seras-tu lorsque tu seras vieux? Tu ne bats pas là femme, tu ne frappes pas la jeune. » — J'essayai une fois de prendre le parti de ces malheu-

reuses et d'éveiller à leur égard la sensibilité de Kor. Mais il me répondit tranquillement :—Quelle idée avez-vous de vous occuper... de pareilles bêtises ?—Laissez les femmes se quereller ; vous ne gagnerez rien en essayant de les mettre d'accord : cela ne vaut d'ailleurs pas la peine de salir ses mains.

Quelquefois la méchante vieille descendait du poêle, appelait de la pièce d'entrée un chien de basse-cour, en disant :—Ici, ici, petit chien !—et lorsqu'il accourait, elle frappait ses flancs amaigris à coups de fourgon, ou bien elle sortait sous l'auvent et se mettait à « aboyer », comme le disait Kor, contre tous les passants. Cependant elle craignait son mari, et regagnait le poêle dès que le vieillard lui en donnait l'ordre. Mais il était surtout fort curieux d'entendre les discussions de Kor et de Kalinitch, lorsqu'il s'agissait de M. Poloutikine.

—Ne t'avise pas,—disait Kalinitch,—de parler mal de lui.

—Pourquoi ne t'achète-t-il donc pas des bottes ?—lui répondait celui-ci.

—Oh ! bah ! des bottes ! qu'ai-je besoin de bottes ? —je suis un paysan.

—Mais moi aussi je suis paysan, et cependant... Et en disant cela, Kor levait le pied et montrait à Kalinitch une botte qui semblait taillée dans une peau de mamouth ¹.

¹ Eléphants fossiles qui se trouvent en grande abondance, surtout en Sibérie, dans les terrains les plus superficiels.

—Toi? mais es-tu donc des nôtres?—répondait Kalinitch.

—Eh bien ! il devrait au moins te donner de quoi acheter des lapti. Tu l'accompagnes à la chasse et chaque fois tu dois en user une paire.

—Il me paye mes lapti.

—Oui, l'année dernière il a daigné te donner six kopeks.

Kalinitch se détournait avec dépit ; Kor se pâmait de rire, et ses petits yeux disparaissaient entièrement.

Kalinitch chantait assez bien et jouait de la *bala-läika*¹. Kor l'écoutait, l'écoutait, — puis il penchait tout à coup la tête et se mettait à l'accompagner d'une voix plaintive. Il aimait surtout le chant qui commence par ces paroles : « Oh ! mon lot ! mon triste lot ! » Fédia ne manquait pas l'occasion et plaisantait son père. — « Qu'est-ce qu'il a, — disait-il, — à se plaindre comme cela ? » — Mais Kor appuyait sa joue sur sa main, fermait les yeux et continuait à se lamenter sur son sort... Mais dans d'autres circonstances, il n'y avait pas d'homme plus actif que lui. Il était sans cesse occupé, tantôt à raccommoder une téléga ou à relever une haie, tantôt à examiner les harnais. Il n'était pas, du reste, d'une grande propreté ; il répondait à mes remarques sur ce point « qu'une isba devait sentir l'habitation. »

¹ Espèce de guitare primitive.

—Vois donc comme Kalinitch tient proprement sa maison de bois.

—Les abeilles n'y vivraient pas sans cela, père,— me dit-il avec un soupir.

—Mais,—me demanda-t-il une autre fois,—tu as une propriété à toi aussi?

—Oui.

—Est-elle loin d'ici?

—Cent verstes environ.

—Et tu vis, père, dans ta propriété?

—Oui.

—Tu dois t'occuper surtout de fusils?

—Oui, je l'avoue.

—C'est bien, père, tu fais bien. Chasse pour ta santé, tue autant de coqs de bruyère que tu pourras, et change souvent de starosta.

Le quatrième jour, M. Poloutikine m'envoya chercher. Je quittai le vieillard avec regret. Je montai en télèga avec Kalinitch.

—Allons ! adieu Kor, — dis-je en partant ; — adieu, Fédia.

—Adieu, petit père, adieu, ne nous oublie pas.

Nous partîmes ; le crépuscule commençait à peine. —Il fera un temps magnifique demain,— observai-je, en regardant le ciel serein.

—Non, il pleuvra,—me répondit Kalinitch : —voici des canards qui barbotent et l'odeur de l'herbe est forte.

Nous gagnâmes les buissons... Kalintch se mit à chanter tout en sautillant sur le siège ; il ne cessait de regarder le couchant....

Le lendemain je quittai le toit hospitalier de M. Poloutikine.



XIV

LES CHANTEURS.

Le petit village de Kolotovka appartenait autrefois à une propriétaire dont le nom de famille est maintenant oublié, mais que l'on appelle généralement, dans le pays, *la Tondeuse*, en raison de l'esprit entreprenant et avide qui la distinguait. C'est aujourd'hui la propriété d'un Allemand de Pétersbourg. La situation de ce village est remarquable; il s'élève sur un monticule aride, et un énorme ravin

dont les flancs sont lavés et labourés par les eaux, divise la rue principale dans toute sa longueur. Ce gouffre béant intercepte complètement la communication entre les pauvres chaumières qui le bordent. Une rivière aurait beaucoup moins d'inconvénients ; on pourrait au moins la traverser sur un pont. Quelques maigres bouquets de saules croissent çà et là sur les flancs sablonneux du ravin et semblent s'y cramponner ; le fond de ce précipice est tapissé d'énormes blocs de pierres argileuses qui se détachent sur un sol jaunâtre et desséché. L'aspect de Kolotovka est, comme on le voit, fort peu attrayant, et cependant le chemin qui conduit à ce triste séjour est bien connu de tous les paysans des environs ; — ils s'y rendent souvent et avec plaisir.

Au commencement du ravin, à quelques pas du point où il ne forme encore qu'une fente étroite, s'élève une petite isba ; elle est seule, entièrement isolée du village. Son toit de chaume est surmonté d'une cheminée ; on n'y voit qu'une fenêtre du côté du ravin, et pendant les longues soirées d'hiver, lorsqu'elle est éclairée, on dirait d'un œil au regard perçant. On la distingue de fort loin ; elle brille surtout au milieu du brouillard blanchâtre que causent les fortes gelées, et les paysans la consultent alors comme une étoile pour se diriger pendant la nuit. Une petite planche peinte en bleu surmonte la porte de cette isba, qui n'est autre chose qu'un cabaret auquel dans le pays on donne le nom de *Pri-*

*tynni*¹. Quoique l'eau-de-vie ne s'y débite pas vraisemblablement à un moindre prix que partout ailleurs, il est le plus achalandé de tous les établissements de ce genre dans le pays, et c'est grâce au cabaretier, Nikolai Ivanovitch, qui tient ce débit d'eau-de-vie.

Autrefois Nikolai Ivanovitch était un vigoureux gaillard, aux joues pleines et vermeilles. Maintenant c'est un homme d'un embonpoint énorme, et sa belle-chevelure a blanchi; son front est couvert de rides qui se croisent en tout sens, ses traits sont défigurés par la graisse et ses yeux ont une expression de bonté mêlée de finesse. Il habite Kolotòvka depuis vingt ans au moins. Comme la plupart des cabaretiers, Nikolai Ivanovitch est un homme alerte et fort avisé; il a le talent d'attirer et de retenir son monde sans se mettre pour cela en frais d'amabilité. On aime à rester assis devant le comptoir où se place ordinairement l'impassible cabaretier pour surveiller d'un air tranquille et prévenant, mais scrutateur, les hommes attablés dans la chambre. Personne ne connaît mieux que lui la condition des seigneurs et celle des paysans ou des bourgeois. Le bon sens étant un des traits caractéristiques de son esprit, il pourrait au besoin donner d'excellents conseils, mais un fond d'égoïsme, joint à la réserve dont il ne se départit jamais, retiennent sa langue, et lorsqu'il juge à propos de donner un avis à quelqu'une de ses pratiques, il le fait d'une

¹ On désigne ainsi tous les lieux où l'on se rend avec plaisir.

manière détournée et comme s'il se fût agi de toute autre chose ; encore ne vient-il ainsi en aide qu'à ceux de ses habitués qu'il estime d'une façon particulière. Il connaît à fond tout ce qui peut intéresser un Russe : les chevaux, le bétail, le bois, les briques, la vaisselle, les indiennes, les cuirs, les chansons et les danses. Lorsqu'il n'a point de consommateurs, il se tient ordinairement accroupi par terre devant la porte de sa maison, ses jambes fluettes reployées sous son énorme buste ; et si quelqu'un vient à passer, il ne manque pas de lui adresser quelques mots d'un air aimable. Depuis qu'il est établi à Kolotovka, il y a vu bien des choses et en a fait son profit. Combien reste-t-il de ces petits propriétaires qui venaient autrefois lui acheter de l'eau-de-vie épurée ? La plupart ont été portés en terre depuis longtemps, et lui, il est toujours de ce monde. Aussi que ne sait-il pas ? Il pourrait en apprendre au stanavoï lui-même. Mais, je le répète, il connaît le prix du silence et se contente ordinairement de ricaner en remuant ses verres. Tous les habitants des environs lui montrent beaucoup d'égards ; M. Chtérépétenko, général au service civil, celui des seigneurs du district qui est le plus élevé en grade, ne passe jamais devant sa petite maison sans le saluer d'un geste bienveillant. Nikolaï Ivanovitch exerce une sorte d'autorité dans le pays ; il a su contraindre un voleur de chevaux, très-connu, à restituer une bête que le coquin avait enlevée de la cour d'un paysan de sa connaissance ; il a ramené à la

raison les habitants d'un village voisin qui ne voulaient point obéir à un nouvel intendant, etc. Au reste, il n'en agit point ainsi par esprit de justice ou par un louable intérêt pour le prochain. Non ; ce rôle de pacificateur lui est inspiré par un sentiment beaucoup moins élevé : comme rien ne lui est plus précieux que son repos, il tient à prévenir tout ce qui pourrait le troubler. Nikolai Ivanovitch est marié et il a des enfants. Sa femme était, dans sa jeunesse, une commère au nez pointu et aux yeux éveillés ; mais, comme son mari, elle a pris un peu d'embonpoint avec les années. Nikolai Ivanovitch lui accorde une entière confiance, et c'est elle qui a toutes les clefs de la maison. Les ivrognes tapageurs la craignent ; elle ne les aime pas, car ils font ordinairement plus de bruit que de dépense ; les buveurs taciturnes et refrognés sont ses pratiques de prédilection. Les enfants de Nikolai Ivanovitch sont encore très-jeunes. Il en a eu plusieurs qui moururent en bas âge ; ceux qui restent font honneur à leurs parents ; ils respirent la santé, et leurs petites frimousses de renards sont vraiment amusantes à voir.

Je suivais un jour avec mon chien le ravin dont je viens de parler ; on était au mois de juillet, et je marchais lentement, car la chaleur était accablante. Le soleil, alors au milieu de sa carrière, dardait ses rayons avec un redoublement de force ; une poussière étouffante planait dans les airs. Les corbeaux et les corneilles au plumage luisant regardaient piteuse-

ment les passants, le bec entr'ouvert, et semblaient implorer leur compassion; les moineaux seuls n'avaient rien perdu de leur gaieté ordinaire; ils voltigeaient même avec plus de vivacité que de coutume dans les haies et se poursuivaient en criant, les plumes tout ébouriffées; ils s'abattaient par essaims entiers au milieu de la poussière qui couvrait la route, et passaient comme des nuées grisâtres au-dessus des vertes chenevières. J'étais dévoré de soif; il n'y avait pas d'eau dans les environs. Les habitants de Kolotovka n'ont point de puits; ils se contentent, comme ceux de beaucoup d'autres villages, de la boue liquide que leur fournit un étang voisin. Ce liquide infecte m'inspirait un profond dégoût; je résolus d'aller demander à Nikolaï Ivanovitch un verre de bière ou de kvass.

L'aspect du village de Kolotovka, qui n'est jamais fort agréable, ainsi que je l'ai déjà dit, est surtout peu attrayant en cette saison. L'éblouissante lumière du soleil fait ressortir jusqu'aux moindres détails de ce triste paysage : ces toits de chaume à moitié ruinés; ce ravin profond; cette petite place calcinée par la chaleur et au milieu de laquelle errent mélancoliquement quelques poules étiques; cette carcasse de bois de tremble vermoulu, aux fenêtres béantes, dernier reste de la maison seigneuriale, maintenant perdue au milieu d'un champ d'orties et d'absinthes; cet étang dont la surface noire, couverte de plumes d'oie, est bordée d'un côté par un cercle de boue à demi desséchée et de l'autre par une digue en ruine, au-dessous

de laquelle se distingue, sur une berge foulée et grisâtre, un troupeau de moutons haletants, qui, rangés en rond l'un contre l'autre, la tête baissée, semblent résignés à attendre patiemment la fin du supplice qu'ils endurent. Je m'avançais à pas lents vers la demeure de Nikolaï Ivanovitch; les enfants du village me regardaient, comme d'habitude, avec une expression de surprise qui semblait toucher parfois à la stupéfaction, et les chiens avec une colère qui s'exprimait par des aboiements tellement acharnés qu'ils en perdaient haleine et se mettaient à tousser. Un paysan, d'une stature élevée, parut tout à coup sur le seuil de la porte du cabaret; il était nu-tête et son manteau de frise était retenu par une ceinture bleue qui lui serrait le bas de la taille. Ce costume annonçait un dvorovi; il avait la figure maigre, et son front couvert de rides était surmonté par une chevelure épaisse, mais déjà grisonnante. Il appelait quelqu'un et ne paraissait point maître des mouvements qu'il imprimait à ses mains en gesticulant, indice certain des nombreuses libations auxquelles il s'était déjà livré.

—Viens donc!—s'écria-t-il d'une voix rauque et en levant avec effort ses sourcils épais.—Viens, Morgatch, viens! On dirait que tu te traînes à peine, frère, vraiment. Ce n'est pas bien, frère; on t'attend ici, et toi tu arrives en rampant. Viens donc.

—Allons! me voilà, me voilà!—lui répondit une voix grêle; et un petit homme replet et boiteux parut

sur la droite de l'isba. Il portait une longue tunique de drap assez propre, et dont il n'avait passé qu'une seule manche ; un bonnet élevé et pointu, qui descendait très-bas sur son front, donnait à sa figure ronde une expression de gaieté malicieuse. Ses petits yeux jaunes étaient toujours en mouvement, un sourire comprimé errait perpétuellement sur ses lèvres, et son nez, long et mince, se dressait comme un gouvernail.

—J'arrive, mon cher,—ajouta-t-il en s'avancant d'un pas mal assuré dans la direction du cabaret. — Pourquoi m'appelles-tu ? Qu'est-ce qu'on me veut ?

— Pourquoi je t'appelle ? — reprit d'un ton de reproche l'homme au manteau de frise.—Ah ! Morgatch, tu es vraiment drôle, frère ; on t'appelle au cabaret, et tu demandes ce qu'on te veut ? Il y a là de braves gens qui t'attendent : Iachka le Turc, et Diki-Barine¹, et l'entrepreneur de Jisdra. Iachka et l'entrepreneur ont fait un pari ; ils ont parié un quart de bière, et nous allons voir qui chantera le mieux. Tu me comprends ?

— Iachka va chanter ? — dit vivement celui que notre ivrogne désignait sous le nom de Morgatch. — Vrai ? Obaldouï ; ce n'est pas pour me faire aller ?

— Je ne mens pas,—lui répondit Obaldouï avec

¹ Le maître sauvage.

dignité, —et toi tu radotes. Sans doute qu'il chantera puisqu'il s'agit d'un pari, bête à bon Dieu, niais que tu es, Morgatch.

—Alors, entrons, mon bonhomme, — reprit ce dernier.

—Allons, embrasse-moi, mon chéri, —lui dit Obaldou d'une voix avinée; —c'est bien le moins, —et il ouvrit les bras.

—Ah ! Ésope attendri que tu es, —lui répondit dédaigneusement Morgatch, en le repoussant du coude, et tous deux, s'étant un peu baissés, franchirent le seuil du cabaret.

Cette conversation éveilla fortement ma curiosité. On m'avait déjà parlé de Iachka le Turc; il passait pour le plus habile chanteur du pays, et je ne pus résister au désir de l'entendre lutter avec un autre maître en ce genre. C'est pourquoi je hâtai le pas et entrai dans la maison.

La plupart de mes lecteurs n'ont probablement jamais mis le pied dans un cabaret de village. Mais nous autres, chasseurs, quels sont les lieux que nous ne fréquentons pas ? La disposition intérieure de ces établissements est fort simple ; ils se composent ordinairement d'une petite antichambre obscure et d'une pièce qui est divisée en deux par une cloison derrière laquelle il est défendu au consommateur de s'introduire. Cette cloison est percée d'une ouverture assez grande, devant laquelle se trouve une table de bois de chêne. C'est sur cette espèce de comptoir que le

cabaretier débite sa marchandise. En face de la cloison se trouvent quelques planches sur lesquelles sont rangés des *chtofs*¹ cachetés. La partie de l'isba qui est destinée aux buveurs est meublée de deux ou trois tonneaux vides, de plusieurs bancs et d'une table placée dans le coin. Les cabarets de village sont généralement assez sombres, et il est bien rare que l'on n'y aperçoive clouée au mur une decés gravures grossièrement enluminées qui décorent habituellement les maisons des paysans.

Lorsque j'entrai dans le cabaret, une assez nombreuse compagnie y était déjà rassemblée. Devant le comptoir se tenait, comme d'ordinaire, Nikolaï Ivanovitch; il interceptait presque entièrement à lui seul l'ouverture dont je viens de parler. La chemise d'indienne qu'il portait était très-large et bariolée; il versait paresseusement de sa main blanche et potelée, et avec ce sourire qui ne quittait jamais sa face bouffie, deux verres d'eau-de-vie à Morgateh et à son ami Obaldouï. Un peu plus loin, près de la fenêtre, brillaient les yeux perçants de sa femme. Au milieu de la chambre était Iachka le Turc; c'était un homme maigre, mais bien bâti, qui paraissait âgé de vingt-cinq ans environ; il était habillé d'une longue tunique de toile de coton bleu. A son attitude décidée, il était facile de voir qu'il appartenait à la classe des ouvriers de fabrique.

¹ Bouteilles très-ordinaires et à petits goulots dans lesquelles on vend l'eau-de-vie.

Quoiqu'il ne parût point jouir d'une très-bonne santé, ses joues creuses, ses grands yeux gris au regard inquiet, son nez droit, ses narines minces et frémissantes, son front blanc et fuyant, ses cheveux d'un blond clair rejetés en arrière, ses lèvres épaisses, mais expressives, en un mot l'ensemble de ses traits annonçait un homme impressionnable et passionné. Il semblait en proie à une grande émotion ; sa respiration était inégale, il clignait les yeux, et ses mains tremblaient comme dans un accès de fièvre. On peut, en effet, donner ce nom à l'état dans lequel il se trouvait ; il ressentait l'émotion insurmontable qui s'empare subitement des personnes les plus résolues, lorsqu'elles s'apprêtent à parler ou à chanter en public. Près de lui se tenait un homme d'une quarantaine d'années ; ce dernier avait les épaules larges, les pommettes saillantes, le front bas, les yeux longs et relevés comme les Tatars, le nez court et écrasé, le menton carré et les cheveux noirs, luisants et roides comme des soies de cochon. L'expression de sa figure au teint plombé et surtout de ses lèvres pâles aurait pu passer pour cruelle à la rigueur, si elle n'avait pas été adoucie par le calme de la réflexion. Il était à peu près immobile et promenait lentement ses regards autour de lui, comme un taureau sous le joug. La redingote aux larges boutons métalliques qu'il portait était râpée, et une vieille cravate de soie noire entourait son large cou. Ce personnage était celui qu'Obaldou avait appelé

Diki-Barine. En face de lui était assis sur le banc, près des images, le rival de Iachka,—l'entrepreneur de Jisdra. C'était un robuste paysan de trente-cinq ans environ ; il était d'une taille peu élevée, il avait le visage marqué de petite vérole, les cheveux crépus, le nez gros et retroussé ; ses yeux d'un brun clair étaient pleins de vivacité et sa barbe peu fournie. Il avait un air résolu, et tout en restant assis les mains passées sous ses cuisses, il balançait les jambes et frappait le plancher de ses pieds élégamment chaussés de bottes à retroussis. Il portait un armiak gris de drap fin avec un collet de velours noir qui se détachait sur une chemise rouge serrée au cou. Dans le coin opposé, à droite de la porte, était attablé un paysan dont la vieille souquenille avait un trou énorme sur l'épaule. Deux petites fenêtres aux vitres poudreuses laissaient pénétrer dans ce réduit quelques rayons de soleil, mais ces flots de lumière jaunâtre s'y perdaient bientôt au milieu de l'obscurité qui régnait habituellement dans ce sombre séjour. A peine y faisaient-ils ressortir les objets qui se trouvaient sur leur passage. Cet inconvénient était racheté par la fraîcheur du lieu ; en y entrant je sentis s'évanouir comme par enchantement le poids accablant de la chaleur que je supportais si péniblement depuis le matin.

Mon arrivée parut déranger un peu dans les premiers moments les hôtes de Nikolai Ivanovitch ; mais lorsqu'ils virent que celui-ci me saluait comme une

de ses connaissances, ils se rassurèrent et finirent par ne plus faire aucune attention à moi. Je demandai de la bière et m'assis dans le coin, près du paysan à la vieille souquenille.

—Eh bien!—s'écria tout à coup Obaldouï après avoir vidé d'un trait le verre d'eau-de-vie que le cabaretier lui avait servi, et il fit suivre cette exclamation de ces gestes étranges sans lesquels il semblait ne pouvoir dire un seul mot,—qu'attend-on? S'il faut commencer, commençons! Qu'en dis-tu, Iachka?

—Commencez, commencez,—dit Nîkolai Ivano-vitch d'un ton approbatif.

—Commençons, je le veux bien,—répondit froidement l'entrepreneur, et il sourit avec assurance.—Je suis prêt.

—Et moi aussi,—dit Iachka d'un ton ému.

—Allons, commencez, mes enfants, commencez,—cria Morgatch d'une voix de fausset.

Mais au lieu de se rendre au vœu général, les chanteurs continuaient à garder le silence; l'entrepreneur n'avait même point quitté sa place. On paraissait encore dans l'attente de quelque chose.

—Qu'on commence!—dit Diki-Barine d'un ton brusque et impératif.

Iachka tressaillit. L'entrepreneur se leva, rajusta sa ceinture, et toussa pour éclaircir sa voix.

—Qui chantera le premier?—demanda-t-il d'une voix un peu altérée à Diki-Barine, qui restait toujours immobile au milieu de la chambre, les

jambes écartées et les mains fourrées presque jusqu'aux coudes dans les poches de son pantalon.

—Toi, toi ! l'entrepreneur,—cria Obaldouï,—toi ! frère.

Diki-Barine le regarda en dessous. Obaldouï murmura quelques paroles inarticulées, se troubla, leva les yeux au plafond, agita les épaules, et se tut..

—Qu'on tire au sort,—dit Diki-Barine avec lenteur, et le quart de bière sur la table !

Nikolaï Ivanovitch se baissa, prit en geignant une chopine qui était à ses pieds, et la posa sur la table.

Diki-Barine leva les yeux sur Iachka, et lui dit : —Eh bien ?

Le jeune homme se mit à fouiller dans ses poches, en tira son kopek et le marqua d'un coup de dent. L'entrepreneur releva les pans de son kaftane, y prit une bourse de cuir neuve, en délia les cordons avec lenteur, versa une assez grande quantité de monnaie sur la paume de sa main et choisit le kopek qui avait la plus belle apparence. Obaldouï tendit sa casquette crasseuse ; Iachka y jeta son kopek et l'entrepreneur en fit autant.

—A toi de tirer !—dit Diki-Barine en s'adressant à Morgatch.

Celui-ci sourit et ayant pris la casquette des deux mains, il se mit à la secouer d'un air important.

Le plus profond silence s'établit dans la chambre ; on n'entendait que le bruit sourd des kopeks qui s'entre-choquaient dans la casquette. Je jetai les yeux

autour de moi. Toutes les physionomies exprimaient la plus vive curiosité. Diki-Barine paraissait inquiet, et, mon voisin même, le paysan à la souquenille en lambeaux, allongea le cou. Morgatch mit la main dans la casquette et en tira le kopek de l'entrepreneur. Tous les assistants soupirèrent; Iakof rougit, et l'entrepreneur passa la main sur ses cheveux.

— Je disais bien que c'était à toi, — s'écria Obaldouf.
— Oui, je l'avais dit.

—Allons, allons, ne piaille pas, — lui répondit dédaigneusement Diki-Barine, — commence, — ajouta-t-il en faisant un signe de tête à l'entrepreneur.

—Quelle chanson voulez-vous que je vous chante?
—dit celui-ci avec émotion.

—Ce que tu veux, —répondit Morgatch. —Choisis; nous t'écoutons.

—Sans doute, —dit Nikolaï Ivanovitch en croisant lentement ses bras. —Nous n'avons point d'ordre à te donner. Chante-nous ce que tu veux; seulement fais de ton mieux. Nous jugerons en conscience.

—Oui, certainement; en conscience, —reprit Obaldouf. —Et il se mit à lécher le bord d'un verre vide.

—Attendez, frères que j'éclaircisse un peu ma voix, —dit l'entrepreneur en frottant le col noir de son kaftane.

—Allons! allons! ne fais pas tant de façons, commence, —lui répondit Diki-Barine d'un ton d'autorité et il baissa la tête.

L'entrepreneur garda le silence pendant quelques

instants ; puis il secoua la tête et fit un pas en avant. lakof arrêta ses yeux sur lui...

Mais avant de commencer à raconter la lutte qui s'engagea entre les deux chanteurs, je ne crois pas inutile de donner quelques renseignements sur chacun des personnages que je viens de mettre en scène. Plusieurs d'entre eux m'étaient déjà connus lorsque je les rencontrai dans ce cabaret ; je recueillis quelques détails sur les autres après cette entrevue.

Commençons par Obaldouï. Son nom véritable était Evgraf Ivanof ; mais on ne le connaissait dans tout le district que sous celui d'Obaldouï¹, et lui-même il se désignait ainsi et avec raison ; ce nom lui convenait à merveille ; il était tout à fait en rapport avec sa figure insignifiante et toujours bouleversée. C'était un assez mauvais garnement de la classe des dvorovi, que son maître avait livré à lui-même depuis longtemps, et qui étant sans emploi, ne touchant point d'appointements, trouvait moyen pourtant de mener joyeuse vie aux dépens d'autrui. Il avait une foule de connaissances qui le régalaient de thé et d'eau-de-vie ; il leur eût été très-difficile probablement de justifier cette générosité, car Obaldouï était d'un commerce peu agréable ; il était même insupportable par son bavardage, sa familiarité indiscrète, l'agitation fébrile de tous ses membres et le rire convulsif qui lui était particulier. Il ne savait point chanter, ni danser ; jamais une

¹ Ce mot est dérivé du verbe *baltate*, qui veut dire bavarder, déraisonner.

parole sensée n'était sortie de sa bouche ; il embrouillait et dénaturait tout ce qu'il rapportait ; en un mot il méritait à tous égards le surnom d'Obaldouï qu'on lui avait donné. Pourtant, je le répète, il était de toutes les réjouissances à quarante verstes à la ronde ; on était habitué à voir sa longue figure, et chacun le supportait comme un mal inévitable. Il est vrai qu'on le traitait avec mépris ; mais Diki-Barine était le seul qui sût le mettre à la raison.

Morgatch ne ressemblait en rien à Obaldouï. Quoiqu'il ne clignât point les yeux plus qu'un autre, le nom de Morgatch¹ qu'on lui avait donné était bien choisi ; le peuple russe montre généralement beaucoup de sagacité dans le choix des surnoms. Malgré toutes les recherches auxquelles je me livrai pour recueillir quelques renseignements détaillés sur le passé de cet homme, il m'a été impossible d'en éclaircir certaines parties, et j'ai tout lieu de croire que la plupart des habitants du pays ne sont pas plus avancés que moi. Je parvins à savoir qu'il avait été autrefois cocher dans la maison d'une vieille propriétaire sans enfant, et qu'il s'était enfui avec un attelage qu'on lui avait confié. Mais il reconnut sans doute que la vie errante n'est point sans inconvénient ; car au bout d'un an il revint tout éclopé et se jeta aux pieds de sa maîtresse. Plusieurs années d'une conduite exemplaire lui valurent l'oubli de sa faute ; il finit même par rentrer dans les bonnes grâces de sa vieille maîtresse,

¹ M. Cligneur.

qui lui rendit toute sa confiance et ne le jugea point indigne de remplir les fonctions d'intendant. Après la mort de sa maîtresse, il se trouva possesseur, on ne sait à quel titre, d'un acte de libération en règle ; il se fit inscrire dans la classe des bourgeois, s'occupa de commerce, et vint maintenant en rentier. C'est un homme d'une grande expérience ; il n'est ni bon ni mauvais, mais n'agit que par calcul ; c'est un vieux renard qui connaît les hommes et sait en tirer parti. Il joint la prudence à la hardiesse. Bavard comme une vieille femme, il ne se livre jamais et connaît à fond l'art de faire jaser son prochain. Au reste, il n'affecte point la simplicité, comme beaucoup d'autres hommes de cette catégorie, et il lui serait peut-être impossible de le faire ; son regard fin et pénétrant ne s'y prêterait point. Jamais ses yeux n'ont l'air de regarder simplement devant eux ; ils semblent constamment prendre note de tout ce qui se fait. Morgatch passe quelquefois des semaines entières à méditer une entreprise fort ordinaire, et souvent, au contraire, il se décide sans la moindre réflexion à une démarche des plus hasardées. A en juger d'après toutes les probabilités, il court à sa perte ; mais on est tout surpris d'apprendre qu'il est arrivé au but sans la moindre difficulté. Il est heureux et se repose sur son bonheur en toutes choses ; mais il est très-superstitieux et croit aux présages. On ne l'aime point dans le pays et il ne cherche nullement à s'y faire des amis, pourtant il est généralement considéré. Pour toute

famille, il n'a qu'un fils qu'il adore, et cette chétive créature, élevée par un tel père, est probablement appelée à une brillante carrière.—C'est son père tout craché, — disent déjà à demi-voix, en parlant de lui, les vieillards lorsqu'ils causent entre eux, assis sur leurs petits bancs pendant les longues soirées d'été, et ils n'en disent pas davantage; chacun comprend la portée de ces paroles.

Quant à Iakof le Turc et à l'entrepreneur, ils ne méritent point que je m'étende sur leur compte. Le premier était surnommé le Turc, parce que sa mère était une femme de cette nation qui avait été amenée comme prisonnière en Russie. C'était, dans toute l'acception du mot, un artiste; mais il n'en était pas moins ouvrier dans une fabrique de papier dont le propriétaire était un marchand. L'entrepreneur devait être, autant que je pus en juger, un bourgeois; il avait le ton leste et décidé que l'on remarque souvent chez les hommes de cette classe. Passons au portrait de Diki-Barine, qui vaut la peine d'être étudié avec plus de soin.

Lorsqu'on le voyait pour la première fois, on était frappé du caractère de force inculte et grossière qui était répandu sur toute sa personne. Quoique mal fait, il respirait la santé; et ce qui n'est pas moins étrange, c'est que cet homme, qui tenait un peu de l'ours, ne manquait point de grâce; cela provenait peut-être du sentiment de calme inaltérable que lui inspirait la conscience de sa force. Au premier abord

il était assez difficile de définir la condition de cet Hercule ; il ne devait point appartenir à la classe des *dyrovî* et ne pouvait être un bourgeois ou un pauvre écrivain en retraite ; il était impossible de le ranger parmi les petits propriétaires ruinés ou les piqueurs sans emploi qui battent le pays ; c'était vraiment un être tout à fait particulier. Personne ne savait comment il était tombé un beau jour dans le district ; on disait bien, il est vrai, que c'était un *odnovoretz* retiré du service, mais on ne savait rien de positif à cet égard. Comment aurait-on pu en être instruit ? Ce n'est point de lui assurément qu'on le tenait ; il était le plus sombre et le plus taciturne des hommes. Personne ne savait non plus quels étaient ses moyens d'existence ; il n'exerçait aucun métier et ne fréquentait aucun des habitants du pays, pourtant il avait de l'argent, ou pour mieux dire, il n'en manquait pas. Quant à sa conduite, elle n'était point à la vérité tout à fait exemplaire ; la modération n'était point son fait, mais il ne faisait point parler de lui. On eût dit qu'il ne prenait aucun souci des personnes qui l'entouraient, et jamais il ne leur demandait le moindre service. Diki-Barine (son véritable nom était Pérévlésof) n'en avait pas moins une grande influence dans le district ; on se soumettait à ses avis très-volontiers et sans délai, quoique bien loin de sembler exiger cette obéissance il n'en affichât même point la prétention. Mais son opinion faisait loi : la force a un irrésistible empire. Il buvait peu d'eau-de-vie, vivait très-chastement et ai-

maît passionnément le chant. Cet homme étrange avait en un mot quelque chose d'énigmatique ; il semblait renfermer dans son sein une force mystérieuse qui se tenait assoupie dans un repos farouche, parce qu'un secret pressentiment l'avertissait qu'une fois déchaînée elle briserait tout sur son passage, y compris celui qui la recélait ; et je me trompe fort ou Diki-Barine a déjà eu dans sa vie de ces débordements sauvages ; et s'il paraît aujourd'hui calme et impassible, c'est qu'instruit par l'expérience des dangers auxquels il a échappé il se tient enchaîné de ses propres mains. Enfin, je ne dois point oublier un trait de caractère qui m'a surtout frappé : il joignait à une cruauté native une grande délicatesse de sentiment ; jamais il ne m'est arrivé depuis de rencontrer pareil contraste.

Je reprends mon récit, que j'avais interrompu au moment où l'entrepreneur s'était avancé au milieu de la chambre. Il ferma un peu les yeux, et commença à chanter d'une voix de fausset qui était assez agréable, quoiqu'elle ne fût point très-pure. Il en jouait à plaisir, et passait alternativement des notes les plus aiguës aux plus basses ; mais il s'arrêtait de préférence aux premières, qu'il s'efforçait de soutenir avec une étonnante flexibilité de gosier. Parfois il s'interrompait brusquement et reprenait tout à coup avec une ardeur entraînante. Ses modulations étaient très-hardies et quelquefois il changeait de ton d'une façon très-originale ; un connaisseur l'aurait écouté avec

plaisir, et un Allemand l'aurait trouvé insupportable. C'était un ténor léger, un *tenore di grazia* en kaftane russe. Il ajoutait tant d'ornements aux paroles de la chanson qu'il avait choisie, que j'eus beaucoup de peine à en saisir quelques mots et entre autres ceux-ci :

Je labourerai, ma belle
Un petit coin de terre ;
J'y planterai, ma belle
De petites fleurs rouges.

Les assistants l'écoutaient avec beaucoup d'attention. Il n'ignorait pas qu'il avait à faire à des gens entendus, et c'est pourquoi il cherchait à déployer tout son savoir-faire. On s'y connaît en fait de chant dans notre province, et le village de Sergievsk, situé sur la grande route d'Orel, est renommé dans tout l'empire pour le mérite de ses chanteurs. L'entrepreneur s'évertua longtemps avant de toucher son auditoire ; il n'était point encouragé, soutenu par les assistants ; mais tout à coup l'habileté avec laquelle le chanteur venait de changer de ton éveilla un sourire de satisfaction sur la figure de Diki-Barine, et Obaldou ne put retenir un cri d'admiration. Ce sentiment gagna tous les autres paysans ; ils commencèrent à donner de temps en temps des marques d'approbation à demi-voix : — Bien ! Monte toujours, gail-lard ! Allons ! courage, aspic ! Allons donc ! chien que tu es ! Chauffe toujours ou qu'Hérode perde ton âme ! etc. — Nikolaï Ivanovitch, assis dans son

comptoir, balançait la tête en signe de satisfaction. Obaldouï battait la mesure des pieds et remuait les épaules en cadence. Quant à Iakof, ses yeux brillaient comme des charbons ardents; il tremblait de tous ses membres comme une feuille, et un sourire inquiet agitait ses lèvres. Diki-Barine était le seul dont la figure restât impassible; il se tenait toujours immobile. Cependant ses yeux arrêtés sur l'entrepreneur étaient un peu moins durs; mais sa bouche exprimait le dédain, comme d'ordinaire. Excité par ces encouragements, l'entrepreneur se mit à chanter avec une telle agilité et à tirer de son gosier des sons si brillants, que lorsque, complètement exténué par ces efforts, le visage pâle et inondé de sueur, il rejeta le corps en arrière et poussa avec effort un dernier cri, — tout l'auditoire y répondit par une exclamation frénétique. Obaldouï lui sauta au cou et l'embrassa avec tant de force de ses longs bras osseux qu'il faillit l'étouffer; la grosse figure de Nikolai Ivanovitch se couvrit d'une rougeur juvénile, et Iakofs'écria comme un fou : — Ah ! le gaillard ! comme il nous a chanté ça ! — Mon voisin, le paysan à la souquenille, frappa la table du poing en disant : Ah ! c'est bien ! que le diable m'emporte, c'est vraiment bien ! — et il cracha par terre d'un air décidé.

— Ah ! frère ! tu nous as fait plaisir, — cria Obaldouï sans lâcher l'entrepreneur tout épuisé. — Oui, vraiment, tu nous as fait plaisir. Tu as gagné, frère, tu as gagné ! Je t'en félicite, la chopine t'appartient. Iachka

n'est pas de ta force. Oui; c'est moi qui le dis, tu peux m'en croire.—Et il se remit à presser l'entrepreneur contre son sein.

—Lâche-le donc, enragé que tu es,—lui dit Morgatch avec dépit,—laisse-le s'asseoir sur le banc; ne vois-tu pas qu'il est fatigué? Quelle buse tu fais! oui, vraiment. Tu t'es collé à lui comme une feuille mouillée.

—Eh bien! soit; qu'il aille s'asseoir. Moi, je vais aller boire à sa santé,—lui répondit Obaldouf; et il se dirigea vers le comptoir.—A ton compte, frère,—ajouta-t-il en s'adressant à l'entrepreneur.

Celui-ci fit un geste d'assentiment, s'assit sur le banc, tira de son bonnet un essuie-mains et s'en essuya le front. Quant à Obaldouf, il s'empressa d'avalier un verre d'eau-de-vie; puis, suivant l'usage des ivrognes de profession, il poussa un gémissement rauque, et une expression de mélancolie se répandit sur ses traits.

—Tu chantes bien, frère, très-bien,—dit Nikolaï Ivanovitch d'un air aimable.—A ton tour Iachka, et surtout n'aie point peur. Nous allons voir qui l'emportera. L'entrepreneur chante vraiment bien.

—Fort bien,—ajouta la femme de Nikolaï Ivanovitch, et elle regarda Iakof en souriant.

—Ah! oui! ah!—dit à voix basse mon voisin.

—Ah! tête carrée de *Polekha*¹!—s'écria tout à coup

¹ On donne ce nom aux habitants d'une contrée boisée qui commence aux districts de Bolkof et de Jisdra. Ils sont renommés pour leur entêtement.

Obaldouï en s'approchant de ce dernier, et il se mit à sauter et à rire en le montrant du doigt. — Polekha ! Polekha ! Ah ! *Badi* !¹ qu'est-ce qui t'amène ?

Le pauvre paysan se troubla, et il se disposait déjà à sortir du cabaret, lorsque la voix retentissante de Diki-Barine se fit entendre.

— Insupportable bête ! — dit-il en grinçant les dents.

— Je ne fais rien... — balbutia Obaldouï. — Oui... c'est seulement...

— Allons ! bien ; tais-toi ! — lui répondit Diki-Barine. — Iakof, commence.

— Je ne sais, frère, — dit celui-ci en portant la main à la gorge, — oui ! hem !... je ne sais ce que je sens là, mais...

— Allons ! — reprit Diki-Barine. — N'as-tu pas honte d'avoir peur ? Commence ! Chante comme Dieu te l'accordera. — Et il reprit l'attitude attentive qu'il avait gardée en écoutant l'entrepreneur.

Après avoir gardé le silence pendant quelques instants, Iakof regarda autour de lui et se couvrit la figure avec la main. Tous les assistants arrêterent les yeux sur lui, et la physionomie de l'entrepreneur, qui n'avait exprimé jusque-là que la confiance et la satisfaction, laissa percer une agitation secrète. Il s'appuya contre le mur, les mains posées sur le banc, comme au commencement de la séance, mais il ne balançait plus les jambes. Lorsque Iakof se decouvrit la figure, il était pâle comme un mort, et ses

¹ Expression particulière à cette population.

yeux étaient presque entièrement fermés. Il poussa un profond soupir et commença... Le premier son qu'il articula était faible, tremblant ; on eût dit qu'il ne sortait pas de sa poitrine ; il semblait un écho lointain, et produisit une impression étrange. Tous les assistants se regardèrent, et la femme de Nikolai Ivanovitch se redressa. Le son qui suivit était plus ferme et plus prolongé, mais il était encore frémis-sant comme la dernière vibration d'une corde fortement tendue et touchée par une main hardie. Sa voix ne tarda pas à se développer, et il entonna une chanson mélancolique. « Plus d'un sentier tra-verse la plaine. » Ces paroles produisirent une émo-tion générale. Pour ma part, j'avais rarement en-tendu une voix plus touchante ; elle était, il est vrai, un peu fêlée, et je lui trouvai même une langueur maladive, mais elle exprimait en même temps la passion, l'insouciance de la jeunesse et une vigueur mêlée de tendresse dont l'effet était irrésistible. C'était bien là un chant russe, un chant qui allait droit au cœur. Iakof s'animait de plus en plus ; com-plètement maître de lui-même, il s'abandonnait entièrement à l'inspiration qui l'envahissait. Sa voix ne tremblait plus ; elle n'accusait plus que l'émotion de la passion, cette émotion qui se communique si rapidement aux auditeurs. Étant un soir, au moment de la marée montante, sur les bords de la mer dont le murmure devenait de plus en plus distinct, j'aper-çus une mouette immobile sur la plage ; elle tenait

son blanc poitrail tourné du côté de la mer empourprée, et ouvrant de temps en temps ses énormes ailes, semblait saluer et les flots qui s'avançaient et le disque du soleil... J'y songeai en ce moment. Iakof semblait avoir complètement oublié son rival et tous ceux qui l'entouraient, mais il était évidemment encouragé par notre silence et l'attention passionnée que nous lui prêtions. Il chantait, et chacune des notes qu'il nous jetait avait je ne sais quoi de national et de vaste, comme les horizons de nos steppes immenses. Je sentais que mes yeux commençaient à se remplir de larmes, lorsque tout à coup des sanglots étouffés frappèrent mes oreilles... Je me retournai... C'était la femme du cabaretier qui pleurait le front appuyé contre la fenêtre. Iakof jeta les yeux de son côté, et à partir de ce moment, le timbre de sa voix acquit une force, une douceur encore plus entraînante. Nikolai Ivanovitch baissa la tête. Morgatch se détourna; Obaldouï se tenait tout attendri, la bouche ouverte. Le paysan à la souquenille se blottit dans le coin en secouant la tête et en murmurant des paroles inintelligibles. Diki-Barine fronça les sourcils, et une larme sillonna sa joue bronzée; l'entrepreneur appuya son front contre son poing; et resta immobile... Je ne sais comment cette émotion générale aurait fini si Iakof ne s'était tout à coup arrêté au milieu d'une note élevée. On eût dit que sa voix s'était brisée. Personne n'ouvrit la bouche; chacun restait immobile; on semblait attendre qu'il reprît

son chant ; mais il ouvrit les yeux, et comme surpris de notre silence, il parcourut la chambre d'un regard inquiet. Il comprit bientôt que la victoire lui appartenait...

— Iachka, — dit Diki-Barine en appuyant la main sur son épaule, et il se tut.

Aucun d'entre nous n'avait encore bougé. L'entrepreneur fut le premier qui se leva ; il s'approcha de Iakof. — Tu... c'est toi, — lui dit-il avec effort, — qui as gagné, — et il sortit brusquement du cabaret.

A peine eut-il disparu que le charme sous lequel nous étions se dissipa ; nous commençâmes à parler gaiement entre nous. Obaldoul fit un saut en ricanant et en agitant les bras comme un moulin à vent. Morgatch se dirigea vers Iakof en boitant, et se mit à l'embrasser. Nikolaï Ivanovitch se leva et déclara solennellement qu'il offrait à l'assemblée une seconde chopine. Diki-Barine souriait, et son sourire avait une douceur qui contrastait étrangement avec l'expression habituelle de sa physionomie. Quant à mon voisin le paysan, il s'essuyait les yeux, les joues et la barbe avec les manches de sa souquenille, et répétait sans cesse dans son coin : — C'est beau ! Oui, que je sois le fils d'une chienne, si ce n'est pas beau ! — La femme de Nikolaï Ivanovitch était cramoisie ; elle se leva vivement et sortit. Iakof jouissait de son triomphe comme un enfant ; il était devenu méconnaissable ; ses yeux étincelaient de bonheur. On le traîna vers le comptoir ; il appela le paysan à la sou-

quenille, envoya chercher l'entrepreneur par l'enfant du cabaretiér, mais celui-ci ne le trouva pas. On se mit à boire.—Tu nous chanteras encore quelque chose, —répétait sans cesse Obaldouï en levant les bras.— Tu chanteras jusqu'au soir....

Je sortis après avoir jeté une dernière fois iès yeux sur Iakof. Je ne voulus point demeurer plus longtemps, dans la crainte de perdre une partie des douces impressions que je venais de ressentir. Mais la chaleur était encore excessive ; elle semblait avoir embrasé l'atmosphère, et on croyait distinguer à travers une poussière fine et noirâtre des milliers de petits points lumineux qui se détachaient en tournoyant sur l'azur foncé du ciel. Aucun bruit ne se faisait entendre, et ce silence avait quelque chose de navrant ; la nature semblait tombée dans une sorte d'accablement. Je gagnai un hangar et m'étendis sur un lit d'herbe fraîchement coupée, mais déjà desséchée. Je fus longtemps avant de m'endormir ; j'entendais toujours la voix mélodieuse de Iakof... Mais la fatigue et la chaleur finirent par l'emporter ; je m'endormis d'un profond sommeil. Lorsque je me réveillai, il faisait déjà nuit ; la rosée qui tombait avait mouillé le foin, et il répandait une odeur assez forte ; quelques étoiles brillaient faiblement à travers les branches du toit sous lequel je reposais. Je me levai ; les dernières lueurs du crépuscule s'éteignaient à l'horizon, et pourtant le feu du jour se faisait encore sentir au milieu de la fraîcheur de la nuit ;

la poitrine était encore oppressée; on cherchait à respirer un souffle de vent. Mais le temps était calme et aucun nuage ne ternissait le ciel d'un bleu sombre quoique transparent; des myriades d'étoiles à peine visibles scintillaient faiblement sur sa voûte immense. Quelques feux brillaient dans le village; un bruit confus, au milieu duquel je crus distinguer la voix de Iakof, frappa mon oreille; il venait du cabaret, dont la fenêtre était vivement éclairée. Des rires bruyants s'y élevaient aussi par moment. Je m'approchai de la fenêtre et, y appuyai mon front. Un spectacle animé, mais peu agréable, s'offrit à ma vue. Tous les paysans, y compris Iakof, étaient ivres. Ce dernier, qui était assis sur un banc, la poitrine nue, chantait d'une voix enrouée une sorte de ronde en s'accompagnant d'une guitare dont il pinçait les cordes avec nonchalance. Ses cheveux trempés de sueur tombaient en désordre, et sa figure était d'une pâleur effrayante. Au milieu de la chambre, Obaldouf, dont les membres semblaient disloqués, dansait en chemise devant le paysan à la souquenille grise. Celui-ci essayait de l'imiter, mais ses jambes commençaient à faiblir; il levait de temps en temps la main d'un air résolu et avec un sourire hébété. Malgré tous ses efforts, il ne pouvait parvenir à soulever ses paupières alourdies; elles retombaient à tout instant sur ses petits yeux avinés. Enfin, il était arrivé au dernier terme de l'ivresse; il se trouvait dans cet état heureux qui fait dire aux passants : • Tu es joli,

frère ! » Morgatch était rouge comme une écrevisse ; il avait les narines dilatées et souriait malicieusement dans un coin. Nikolaï Ivanovitch était le seul qui, en sa qualité de cabaretier, eût conservé son sang-froid. Quelques nouveaux personnages se trouvaient aussi dans la chambre ; mais Diki-Barine n'y était plus.

Je quittai la fenêtre et descendis rapidement la hauteur sur laquelle est situé le village. Au pied de cette élévation s'étend une vaste plaine ; les flots de brouillard qui l'inondaient l'agrandissaient encore, et elle semblait se confondre avec le ciel. Je marchais en silence, lorsque la voix perçante d'un enfant s'éleva dans le lointain. — Antropka ! Antropka... a... a... — criait l'enfant d'un ton plaintif et en traînant à perte d'haleine la dernière syllable. Puis, il s'arrêta ; mais il recommença bientôt. Sa voix retentissait au milieu de la nuit, qu'aucun souffle n'animait. Il s'obstina à répéter plus de trente fois le nom d'Antropka sans obtenir de réponse. Mais, tout à coup, on lui répondit à l'extrémité de la plaine, et d'une voix qui semblait venir de l'autre monde : — Quoi... oi... oi... oi... ? — L'enfant reprit aussitôt, mais avec une joie maligne : — Arrive ici, diable, loup-garou... ou... — Pourquoi... oi... oi... oi... ? — lui demanda-t-on après un moment de silence. — Parce que le père veut te donner une fessée... ée... ée... ée... — reprit vivement l'enfant. On ne lui répondit plus, et il se remit à appeler de plus belle ; mais ses cris devenaient moins

distincts. Je tournai le coin d'un bois qui précède mon village, à quatre verstes de Kolotovka. L'obscurité était profonde ; le nom d'Antropka s'élevait toujours faiblement dans la plaine.



XV

LE HAMLET DU DISTRICT DE TCHIGRI.

Pendant une de mes excursions, je fus prié à dîner par Alexandre Mikailovitch, riche propriétaire qui aimait beaucoup la chasse. Son bien se trouvait à cinq verstes environ d'un petit village où je m'étais arrêté. Je mis un frac que j'avais emporté avec moi, car il est toujours bon d'en avoir un, même à la chasse, et me rendis chez Alexandre Mikailovitch. On y dînait à six heures. J'arrivai à cinq et trouvai déjà une nom-

breuse réunion de nobles en uniforme, en habit de ville et beaucoup d'autres dont le costume ne pouvait être défini. Le maître de la maison me fit très-bon accueil ; mais il me quitta presque aussitôt et courut à l'office. Il attendait un grand personnage, et cette circonstance lui donnait une agitation qui n'était nullement en rapport avec sa fortune et la position qu'il occupait dans le monde. Alexandre Mikailovitch était garçon et il n'aimait point les femmes ; il ne recevait que des hommes. Sa maison était sur un grand pied ; il y avait fait des embellissements considérables depuis la mort de son père, et s'approvisionnait annuellement de vin à Moscou pour une quinzaine de mille roubles ; aussi était-il fort considéré dans le pays. Retiré du service depuis longtemps, il avait complètement renoncé aux honneurs. Comment expliquer le trouble auquel il était en proie depuis le matin de ce dîner solennel que devait honorer de sa présence un grand personnage ? « C'est là un de ces mystères qu'il ne faut point songer à éclaircir, » comme me dit un jour un ayoué de ma connaissance, lorsque je lui demandai s'il acceptait les pots de vin que lui offraient ses clients.

Resté seul, je passai dans les pièces où se trouvaient les invités. La plupart m'étaient complètement inconnus ; une vingtaine d'entre eux étaient déjà assis autour des tables à jeu. Parmi ces derniers se trouvaient deux militaires aux traits nobles, mais un peu fatigués, plusieurs hommes en habit civil, portant des

cravates très-hautes et des moustaches tombantes cirées avec soin, comme on n'en voit qu'aux hommes d'un caractère résolu et animés de bonnes intentions. (Ces hommes bien intentionnés battaient les cartes avec dignité et regardaient obliquement, sans tourner la tête, toutes les personnes qui s'approchaient d'eux); cinq ou six fonctionnaires du district, aux petits ventres rebondis, aux mains bouffies et moites, aux pieds immobiles (ces messieurs parlaient d'une voix douce, promenaient autour d'eux d'agréables sourires, tenaient leurs cartes contre leurs poitrines et se gardaient bien de frapper sur la table en battant atout; ils jetaient, au contraire, les cartes avec une certaine légèreté et leur faisaient rendre un petit bruit plein de convenance lorsqu'ils ramassaient les levées). Quelques autres gentilshommes étaient assis sur des canapés; il y en avait aussi qui se tenaient réunis en groupes auprès des portes et dans l'embrasure des fenêtres. Un homme d'un âge mûr, mais qui avait quelque chose de féminin, était seul dans un coin; il tressaillait par moment, rougissait, et pour dissimuler son embarras, quoique personne n'y prît garde, il agitait les breloques qui pendaient sur son ventre. Enfin plusieurs messieurs en fracs écourtés et en pantalons à carreaux sortant des ateliers d'un tailleur de Moscou, discutaient entre eux avec beaucoup de vivacité, mais sans suite, et tournaient d'un air dégagé leurs nuques grasses et luisantes. Un jeune blondin, d'une vingtaine d'années, mais déjà pâle et myope,

paraissait fort embarrassé de sa personne ; il était habillé de noir de la tête aux pieds, et, pour se donner une contenance, souriait malignement aux discours de ses voisins...

Le temps commençait à me paraître un peu long, lorsque je fus subitement abordé par un nommé Voïnitsine, jeune homme qui n'avait point achevé ses études et demeurait chez Alexandre Mikailovitch en qualité de... ; au fait, je ne sais trop en quelle qualité il y vivait. C'était un tireur habile et il dressait fort bien les chiens. Je l'avais déjà vu à Moscou ; il appartenait alors à une classe de jeunes gens qui remplissaient aux examens le rôle de « piliers », c'est-à-dire qui ne répondaient jamais aux questions des professeurs. On les appelait aussi les « porte-favoris ». Voici comment les choses se passaient : on appelait, je suppose, l'étudiant Voïnitsine ; celui-ci, qui jusque-là s'était tenu assis droit et immobile sur son banc, couvert de la tête aux pieds d'une sueur fiévreuse et promenant autour de lui un regard hébété, se levait aussitôt en boutonnant son uniforme jusqu'au cou, et se dirigeait en marchant de côté vers le bureau des examinateurs. — Veuillez tirer un billet, — lui disait d'un ton aimable le professeur. Voïnitsine allongeait le bras et touchait d'une main tremblante le paquet de billets. — Veuillez en prendre un sans choisir, au hasard, — ajoutait aussitôt avec impatience un petit vieillard irritable, professeur de quelque autre Faculté, qui prenait aussitôt en grippe le malheureux

porte-favoris. Voïnitsine se soumettait; il prenait un des billets, en montrait le numéro et allait se placer près de la fenêtre, jusqu'à ce que l'étudiant qui l'avait précédé au tableau eût achevé de répondre aux examinateurs. Tant que celui-ci continuait à parler, Voïnitsine tenait les yeux attachés sur son billet, et s'il les en détournait, c'était pour promener de nouveau autour de lui un regard effaré, tout en gardant une immobilité complète. Mais l'interrogatoire de l'étudiant est terminé, et on lui dit : — C'est bien, retournez à votre place, — ou même : — C'est bien, c'est très-bien, — suivant la manière dont il a répondu. On appelle Voïnitsine ; il se lève et s'avance d'un pas assuré vers la table du professeur. — Lisez votre billet, — lui dit-on. Voïnitsine prend son billet à deux mains et le lève de manière à en toucher presque le bout de son nez ; il le lit lentement et abaisse les mains avec encore plus de lenteur. — Eh bien ! veuillez répondre, — lui dit avec insouciance le professeur, en jetant le corps en arrière et en se croisant les bras sur la poitrine. Un silence sépulcral règne dans la salle. — Eh bien ! — Voïnitsine continue à se taire. Le petit vieillard, de l'autre Faculté, commence à s'agiter de nouveau. — Dites-nous donc quelque chose ? — Le malheureux Voïnitsine reste toujours la bouche close ; il semble pétrifié. On peut étudier à loisir dans la salle sa nuque aux cheveux coupés en brosse ; il la tient roide et immobile. Le petit vieillard s'agite de plus en plus ; les yeux lui sortent de la tête. Il est devenu décidé-

ment l'ennemi déclaré de Voïnitsine. — C'est assez singulier pourtant, — dit un des autres professeurs. — Vous restez là comme un muet. Est-ce qu'il vous est impossible de répondre ? Il faut nous le dire. — Permettez-moi de prendre un autre billet, dit enfin le malheureux d'une voix sourde. Les professeurs se regardent. — Eh bien, soit ! — répond, en faisant un geste de la main, celui qui préside à la séance. Voïnitsine tire un autre billet, se dirige de nouveau vers la fenêtre, vient se placer de nouveau devant la table et continue à rester silencieux comme un mort. Le petit vieillard est tellement exaspéré qu'il serait prêt à le dévorer. On finit par le renvoyer en lui donnant pour note un zéro. — Vous supposez sans doute qu'il va s'empresse de quitter la salle ? C'est ce qui vous trompe. Il revient à sa place et y demeure toujours aussi immobile qu'avant, jusqu'à la fin de la séance. En sortant, il s'écrie : — Quelle collé ! En voilà une chance ! — Et il se promène dans les rues de Moscou tout le reste de la journée, en se prenant de temps en temps la tête à deux mains et en maudissant le guignon qui le poursuit. Mais il ne songe nullement, bien entendu, à ouvrir un livre, et la même scène se reproduit aux examens suivants.

Tel est le personnage qui m'aborda, et nous nous mîmes à parler de Moscou.

—Voulez-vous, — me glissa-t-il à l'oreille, — que je vous fasse faire la connaissance de l'homme le plus spirituel du pays ?

—J'en serais charmé.

Voïnitsine me conduisit auprès d'un homme de petite taille dont la tête était couronnée d'un toupet énorme et qui portait moustaches ; il avait un frac marron et une cravate de couleur. Sa figure jaune et mobile exprimait effectivement la causticité et l'esprit. Un sourire moqueur errait sur ses lèvres, et ses petits yeux noirs et clignotants, bordés de cils inégaux, lançaient des regards très-assurés. Auprès de lui se tenait un propriétaire épais, à la mine délicate, douce-reuse, et... borgne. Il riait avant même que son voisin ouvrît la bouche, et ne se possédait pas de joie. Voïnitsine me présenta au malicieux petit personnage, qui se nommait Pêtre Pétrovitch Loupikine. Nous fîmes connaissance et échangeâmes les compliments ordinaires en pareil cas.

— Permettez-moi, — me dit inopinément Loupikine, d'une voix aigre, en prenant la main du propriétaire doux-reux, — de vous présenter mon meilleur ami. — Allons ! ne vous en défendez pas, Kirila Sélifanitch, — ajouta-t-il, — on ne vous mordra pas. Le voici, — et il me montra son voisin qui me saluait gauchement, — le voici, je vous le recommande, c'est un gentilhomme des plus honorables. Jusqu'à l'âge de cinquante ans il avait joui d'une santé parfaite ; mais il imagina tout à coup qu'il ferait bien de soigner ses yeux, et vous en voyez le résultat, — il s'est rendu borgne. Depuis lors, il s'est mis à traiter ses paysans et il le fait avec le même succès. Vous comprenez que

cette sollicitude leur inspire encore plus de dévouement à sa personne.

— Ah !... — dit Kirila Sélifanitch d'un air confus, et il se mit à rire.

— Achievez, mon cher ami. — Allons donc ! — reprit Loupikine, — vous pouvez être nommé juge ; et je suis même persuadé que cela vous arrivera, quoique je ne vous le souhaite pas. Je sais bien que les conseillers se chargeront de penser pour vous, mais vous ne pourrez vous dispenser de prononcer leurs décisions. Je suppose que le gouverneur se rende au tribunal, il ne manquera pas de demander pourquoi le juge reste court à chaque instant. On pourra lui répondre, il est vrai, que vous êtes apoplectique. Mais, dans ce cas, il ordonnera sans doute de vous saigner ; or dans votre situation cela serait peu convenable, n'est-ce pas ?

Le propriétaire à la mine douceuse riait à se tenir les côtes.

— S'en donne-t-il ! — reprit Loupikine en regardant avec une expression de méchanceté le ventre agité de Kirila Sélifanitch. — Au fait, pourquoi ne rirait-il pas ? — ajouta-t-il en s'adressant à moi ; — il est sain et repu, il n'a pas d'enfants, ses biens ne sont pas engagés, il peut droguer ses paysans tant qu'il veut, et sa femme est très-sotte. (Kirila Sélifanitch se détourna, fit semblant de ne pas entendre et continua à rire.) Je ris bien, moi, et pourtant ma femme s'est enfuie avec un arpenteur. (Il se mit à ricaner.) Ah ! vous ne le saviez pas ? Oui ; elle m'a planté là en me laissant une

lettre où elle me disait : « Mon cher Pètre Pétrovitch, pardonne-moi si je te quitte; c'est l'amour qui m'entraîne loin de toi avec mon bien-aimé. » L'arpenteur était, il est vrai, un homme auquel il était bien difficile de résister; il ne se coupait pas les ongles et portait des pantalons collants. Ma franchise vous étonne? Eh! mon Dieu! nous autres habitants de la steppe, nous sommes d'une franchise brutale.—Mais reculons-nous un peu; éloignons-nous du futur juge...

Il me prit sous le bras et nous nous approchâmes d'une fenêtre.

—Je passe ici pour un homme d'esprit,—me dit-il en continuant la conversation;—cela vous paraît étonnant, sans doute. Je ne suis, en réalité, qu'un homme aigri, qui dit franchement tout ce qu'il a sur le cœur; c'est ce qui fait que je parle avec tant d'assurance. Au reste, pourquoi me gênerais-je? Je n'ai pas la moindre estime pour l'opinion de mes semblables et ne leur demande rien. Je suis méchant; cela me donne un grand avantage; un homme méchant peut se passer d'esprit. D'ailleurs, vous ne sauriez croire à quel point la méchanceté rafraîchit le sang. Ainsi, par exemple, voyez l'état dans lequel se trouve aujourd'hui notre hôte. Pourquoi toute cette agitation? Il ne fait que regarder à sa montre, il sourit, il est tout en nage, il se donne un air important, il nous fait tous jeûner. On dirait qu'il n'a jamais vu un grand personnage! Tenez, le voilà qui s'élance de

nouveau ; j'ai vraiment cru qu'il allait tomber.

Et Loupikine fit entendre un petit cri sec et méprisant.

—Malheureusement, nous n'aurons point de dames, —reprit-il avec un profond soupir.—Nous allons faire un dîner de garçons. Cela me privera de bien des jouissances. Ah ! regardez, —me dit-il tout à coup, —voici le prince Kozelski qui s'avance. Là-bas ; ce grand barbu en gants jaunes. On reconnaît bientôt qu'il a été à l'étranger ; il se fait toujours attendre. C'est un imbécile ; il est bête à lui seul comme deux chevaux de marchands ; pourtant il daigne à peine nous adresser la parole à nous autres petits propriétaires, et les amabilités de nos pauvres femmes et de leurs filles ne lui arrachent qu'un sourire protecteur. Cependant, il se permet la plaisanterie, quoiqu'il ne nous honore pas longtemps de sa présence. Mais aussi quel esprit fin et délicat ! On dirait qu'il coupe un bout de corde avec un couteau émoussé. Il ne peut pas me souffrir ; je vais lui présenter mes hommages.

Et Loupikine courut au-devant du prince.

—Ah ! j'aperçois mon ennemi personnel, —reprit-il en revenant sur ses pas, —voyez-vous ce gros homme au teint de bistre, aux cheveux roides comme des soies de porc ? Le voilà qui jette les yeux autour de lui et se glisse le long du mur comme un loup. Je lui ai vendu 400 roubles un cheval qui en valait 1,000, et cet être sans nom a le droit de me mépriser. Cependant il est tellement dépourvu d'intelligence, surtout le matin

avant le thé et le soir en se levant de table, que lorsqu'on lui dit bonjour, il vous répond :—Comment? —Ah! voici le général,—continua Loupikine, —un général au service civil, un général ruiné. Il a une fille de sucre de betterave et une fabrique scrofuleuse. Pardon; je me trompe,—mais vous m'avez compris. Tiens! l'architecte est aussi des nôtres. C'est un Allemand qui porte moustaches et ne sait pas son métier, chose étrange! Au reste, à quoi lui servirait l'instruction? il lui suffit de savoir tirer parti de sa place et de fourrer des colonnes dans tous les plans qu'il présente aux nobles qui se croient les principales colonnes du district...

Loupikine se remit à rire..., mais une subite agitation se répandit dans les rangs des invités. Le grand personnage était enfin arrivé. Le maître de la maison se précipita dans l'antichambre. Quelques-uns de ses parasites et plusieurs des invités s'y élancèrent sur ses pas. Les conversations, jusqu'alors bruyantes, se changèrent aussitôt en causeries calmes et modérées qui rappelaient le murmure des abeilles au printemps dans leurs ruches. Deux personnes seulement, Loupikine, cette guêpe audacieuse, et l'épais frêlon Kozelski ne baissèrent point la voix. Mais le roi de la fête¹ ne tarda pas à paraître. Tous les cœurs se dilatèrent, des troncs informes se redressèrent sur son passage, et l'être sans nom lui-même, le propriétaire qui avait

¹ Ce grand personnage était probablement le gouverneur de la province.

acheté à bas prix le cheval de Loupikine, se pressa le menton contre la poitrine. Le grand personnage joua son rôle on ne peut mieux : au lieu de saluer, il inclinait la tête en arrière, et semait sur son passage des paroles gracieuses qui toutes commençaient par la lettre *a* prononcée d'un ton traînant et nasillard. Il lança un regard d'indignation sur la barbe¹ du prince Kozelski et tendit au général ruiné l'index de la main gauche. Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles il répéta à deux reprises qu'il était heureux d'être arrivé à temps, toute la réunion se dirigea vers la salle à manger, les dignitaires en tête.

Il est presque superflu d'apprendre au lecteur que le grand personnage eut la place d'honneur à table, entre le général au service civil et le maréchal de la noblesse, homme à la physionomie digne et ouverte, tout à fait en rapport avec sa chemisette empesée, son énorme gilet et sa tabatière ronde pleine de tabac français. Quant au maître de la maison, est-il besoin de décrire toutes les peines qu'il se donnait ? Il s'agitait, il courait, il parlait aux invités, donnait en passant un sourire au dos du grand personnage, et, s'arrêtant dans un coin de la salle comme un écolier en pénitence, il avalait à la hâte une assiette de soupe ou quelques bouchées de viande. Enfin, il serait parfaitement oiseux de raconter avec détail comment le maître d'hôtel apporta un poisson d'une archine² et

¹ Il est défendu aux gentilshommes russes de porter la barbe.

² L'archine équivaut à 0^m,71.

demie de long et tenant un bouquet dans la bouche ; comment les domestiques en livrée , et tous très-graves , s'approchaient , offraient d'un ton sérieux aux invités soit du malaga, soit du madère sec, et comment aussi la plupart des nobles assistants, surtout ceux d'un âge mûr, avalaient, comme s'ils s'étaient fait violence, un verre après l'autre, et comment, au bruit des bouteilles de champagne dont les bouchons parlaient avec force, on commença à porter des santés. Tous ces détails n'apprendraient rien de nouveau à mes lecteurs. Mais ce qui me frappa le plus, c'est une anecdote racontée au milieu du plus profond recueillement par le grand personnage lui-même. Quelqu'un, je crois que c'est le vieux général ruiné (il connaissait la littérature contemporaine), se mit à parler d'une manière générale de l'influence que les femmes exercent sur tous les hommes et surtout sur les jeunes gens. Oui, oui,—dit avec empressement le grand personnage,—c'est vrai ; mais il faut tenir les jeunes gens dans une étroite dépendance, sans quoi ils seraient tentés de s'enflammer pour le premier jupon venu. (Une gaieté enfantine épanouit les figures de tous les convives ; un d'eux était même tellement ravi qu'un sentiment de reconnaissance se lisait dans ses yeux.) Car,—ajouta le grand personnage,—les jeunes gens sont bêtes. Ainsi, par exemple, je vous citerai mon fils Ivan, qui est à peine dans sa vingtième année ; il me demanda l'autre jour la permission de se marier. Je lui dis : Imbécile, commence par servir. A cela, déses-

poir, larmes..., mais avec moi... on ne plaisante pas... — (Ces derniers mots furent prononcés d'une voix creuse, qui semblait sortir de son ventre; puis le grand personnage regarda majestueusement, en levant les sourcils beaucoup plus que d'ordinaire, le général civil qui était à sa droite. Celui-ci inclina doucement la tête sur son épaule et se mit à cligner rapidement l'œil gauche). — Maintenant, continua le grand personnage, il m'écrivit : « Merci, père, d'avoir mis à la raison un imbécile comme moi. » — Voilà comment il faut agir. — Ce petit discours fut accueilli, bien entendu, avec la plus grande faveur et une nouvelle animation se répandit dans les rangs des convives.... Aussitôt que le dîner fut achevé, toute la réunion se rendit dans le salon en faisant, il est vrai, un peu plus de bruit que lorsqu'on s'était assis à table; mais cette agitation était si mesurée qu'elle semblait avoir été autorisée par Son Excellence. On prit place autour des tables à jeu... Je passai ainsi toute la soirée tant bien que mal, et après avoir donné ordre à mon cocher de se tenir prêt pour le lendemain à cinq heures, je me rendis dans la chambre qui m'était destinée. Je ne me doutais guère que j'étais appelé à faire encore ce même soir la connaissance d'un homme fort curieux.

Le nombre des invités ne permettait pas que chacun d'eux eût une chambre pour lui seul. C'est pourquoi je ne fus nullement surpris d'apercevoir dans la petite pièce humide où me conduisit l'intendant d'Alexandre Mikailovitch, une personne qui se déshabillait. A peine

étais-je entré que mon compagnon se glissa dans son lit en ramenant les couvertures sur lui jusqu'au nez ; il agita un peu la tête sur son oreiller et lorsqu'il se fut calmé, je ne tardai pas à remarquer, sous son énorme bonnet de coton, ses yeux qui suivaient tous mes mouvements. Je m'approchai de l'autre lit et me couchai à mon tour entré les draps humides qui le garnissaient. Mon voisin se retourna...., je lui souhaitai une bonne nuit.

Au bout d'une demi-heure, je n'étais pas encore parvenu à m'endormir... Une foule d'idées confuses s'élevaient fort mal à propos dans mon esprit et s'y succédaient avec une monotonie et une uniformité opiniâtre, comme les seaux d'une roue hydraulique.

—Je crois que vous ne dormez pas?—me dit mon voisin.

—Mais non, comme vous le voyez. Il paraît que vous n'avez pas plus envie de dormir que moi?

—Je n'ai jamais envie de dormir.

—Comment cela?

—Mais oui, je m'endors je ne sais pourquoi ; je me couche ; je me mets comme cela ; et je m'endors.

—Pourquoi vous couchez-vous avant d'avoir envie de dormir?

—Que voulez-vous faire?

Je ne jugeai pas à propos de répondre à cette question.

—Je suis surpris,—reprit-il au bout de quelques instants,—de ne point sentir de puces. Il ne devrait pas en manquer.

—On dirait vraiment que vous les regrettez.

—Non ; je ne les regrette pas, mais j'aime la conséquence en toute chose. .

Tiens,—mè dis-je en moi-même,—comme il s'exprime !—Mon voisin gardait le silence.

—Voulez-vous faire un pari?—mè demanda-t-il tout à coup en élevant la voix.

—A quel propos ?

Mon voisin commençait à m'amuser.

—Tiens !... à quel propos ? le voici ; je suis sûr que vous me prenez pour un imbécile.

—Quelle idée !—lui répondis-je avec étonnement.

—Pour un habitant de la steppe, pour un rustre.... avouez-le...

—Je n'ai pas le plaisir de vous connaître,—lui répondis-je....—avez-vous pu supposer?...

—Comment ? Mais le son même de votre voix m'en a donné la certitude ; vous me répondez avec un air de dédain. Mais vous vous trompez ; je ne suis pas ce que vous pensez....

—Permettez....

—Non, permettez-moi de continuer. Et d'abord, je parle le français aussi bien que vous et l'allemand encore mieux ; puis, j'ai passé trois ans dans les pays étrangers ; j'ai habité la seule ville de Berlin pendant huit mois. J'ai étudié Hégel, mon cher monsieur, et je sais Goëthe par cœur. Enfin j'ai été longtemps amoureux de la fille d'un professeur germanique, ce qui ne m'apas empêché d'épouser, à mon retour, une

jeune personne poitrinaire, être chauve, mais fort remarquable. Vous voyez que je vous vauz bien; je ne suis pas un sauvage de la steppe, comme vous l'avez cru... je suis, aussi dévoré par la réflexion et n'ai rien de naïf.

Je levai la tête et me mis à regarder cet original avec un redoublement de surprise. Mais à la faible lumière du bougeoir qui nous éclairait, il me fut impossible de distinguer ses traits.

—Ah ! vous me regardez maintenant,—continua-t-il en rajustant son bonnet de coton,—et vous vous demandez probablement : comment se fait-il que je ne l'aie point remarqué ce soir ?—Je vais vous le dire. C'est parce que je n'ai point l'habitude de parler haut ; parce que je me cache dans la foule ; parce que je me tiens derrière une porte sans ouvrir la bouche ; parce que le maître d'hôtel, lorsqu'il passe devant moi avec un plateau, ne manque jamais d'élever son coude à la hauteur de ma poitrine.... Et pourquoi les choses se passent-elles ainsi ? Pour deux raisons : d'abord je suis pauvre, et en second lieu je me suis résigné. Avouez-le ? vous ne m'aviez pas remarqué.

—Effectivement, je n'ai pas eu le plaisir de vous....

—Eh ! oui ! oui,—me dit-il,—je le savais....

Il se mit sur son séant et se croisa les bras. L'ombre que son bonnet projetait sur le mur s'allongea et gagna le plafond.

—Avouez encore,—reprit-il tout à coup en me regardant de côté,—que vous me prenez pour un

franc original, comme on dit, ou même pour quelque chose de pire ; vous croyez peut-être que je veux me faire passer pour un original ?

—Je me vois forcé de vous rappeler encore une fois que je ne vous connais pas....

Il baissa la tête et parut réfléchir.

—Comment se fait-il,—ajouta-t-il bientôt,—que je me sois mis à causer ainsi avec vous, avec un inconnu ?

—Dieu seul, oui Dieu seul pourrait le dire ! (Il soupira.)

Ce n'est point apparemment à cause de certains rapports de nos âmes ! vous et moi, nous sommes l'un et l'autre des hommes comme il faut, c'est-à-dire des égoïstes ; je ne puis vous être d'aucune utilité, et vous ne pouvez avoir aucun intérêt à me connaître ; n'est-ce pas ? Cependant le sommeil nous fuit ; pourquoi ne bavarderions-nous pas un peu ? d'autant plus que moi, je suis en train, ce qui m'arrive rarement. Je viens de vous dire que je suis timide ; oui, et ce n'est pas parce que je suis un pauvre provincial sans titre, mais parce que j'ai beaucoup d'amour-propre. Pourtant, lorsque des circonstances favorables se rencontrent, circonstances que je ne saurais d'ailleurs prévoir ni même définir, il m'arrive souvent de perdre complètement ma timidité naturelle. C'est le cas aujourd'hui. Vous pourriez me mettre en présence du grand lama lui-même, et je ne craindrais pas de lui demander une prise. Mais vous avez peut-être envie de dormir ?

—Au contraire,—lui répondis-je avec empressement,—il m'est fort agréable de causer avec vous.

—Je vous amuse ; voilà ce que vous auriez dû me répondre. Tant mieux ; je vous disais donc qu'on veut bien me qualifier du titre d'original. Entendons-nous ; on ne me le donne, ce titre, que lorsque, entre autres niaiseries, mon nom vient à l'esprit du premier venu. Personne ne prend du reste le moindre intérêt à mon sort. On croit me blesser... Oh ! mon Dieu ! s'ils savaient... Je ne suis devenu ce que je suis que parce que je n'ai aucune originalité ! Aucune ; à moins qu'on ne m'attribue cette prétention à cause de quelques sorties que je me permets de temps en temps, comme aujourd'hui, par exemple, avec vous. Mais ces sorties ne valent pas deux kopeks. C'est là en fait d'originalité ce qu'il y a de plus commun ; c'est de l'originalité du plus bas étage.

Il tourna la tête de mon côté, et se mit à gesticuler.

—Mon cher monsieur !—s'écria-t-il bientôt.—A mon avis, les hommes que l'on nomme originaux l'emportent sur tous les autres ; ce sont les seuls qui aient le droit de vivre. *Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre*, a dit je ne sais qui. Voyez,—ajouta-t-il,—comme je prononce purement le français. Peu m'importe que tu aies la tête grosse, le crâne spacieux, l'intelligence ouverte, que tu sois au courant du siècle, si tu n'as rien qui te soit propre, rien de ton propre fonds ? Il y a un entrepôt de lieux communs de plus au monde ; mais le beau profit ! Non, sois plutôt un imbécile, mais à sa manière. Avoir sa propre odeur, une odeur qui vous distingue

des autres, voilà le mérite. Mais ne-croyez pas que je sois tourmenté du désir d'avoir une odeur bien marquée... Dieu m'en préserve ! Le monde est plein d'originaux ; il y en a partout ; tout homme est, à vrai dire, un original en son genre ; mais moi, je ne suis pas de ce nombre.

—Et pourtant,—reprit-il après une pause,—quelles espérances je donnais dans ma jeunesse ! Quelle haute idée j'avais de mon mérite avant de partir pour les pays étrangers, et dans les premiers mois de mon retour ! Il est vrai que pendant mes voyages j'avais l'oreille ouverte, j'étais aux aguets, je me tenais prudemment à l'écart, comme il convient à nous autres qui croyons tout deviner sans avoir rien appris, et finissons par reconnaître que nous ne savons rien.

—Un original ! Un original !—continua-t-il d'un ton de reproche et en branlant la tête.—On m'appelle un original !... et dans le fait, il n'existe pas au monde un homme qui le soit moins que votre très-humble serviteur. Je crois vraiment que j'ai été créé et mis au monde sur le modèle d'un autre ; je vous assure. Il me semble que ma vie entière n'est qu'une imitation ; je copie les écrivains que j'ai étudiés, je vis à la sueur de mon front. En un mot, je me suis instruit, j'ai aimé, je me suis marié contre mon gré, pour ainsi dire, comme pour remplir un devoir ou pour me conformer à une prescription, Dieu le sait !

Il enleva son bonnet, et le jeta sur son lit.

—Voulez-vous que je vous raconte ma vie,—me demanda-t-il d'un ton brusque,—ou plutôt quelques épisodes de ma vie?

—Faites-moi ce plaisir.

—Ou bien, non... je vous raconterai plutôt mon mariage. C'est une des circonstances les plus importantes de la vie que le mariage, la pierre de touche de l'existence ; l'homme s'y reflète comme dans un miroir... Mais la comparaison est bien rebattue !... Attendez ; je vais prendre une prise.

Il tira sa tabatière, qui était sous son oreiller, l'ouvrit, et reprit de plus belle en gesticulant, la tabatière à la main.

—Il faut, mon cher monsieur, que vous entriez bien dans ma position. Quel profit, je vous le demande, oui, quel profit pouvais-je retirer de l'encyclopédie de Hegel ? Faites-moi le plaisir de me le dire ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre cette encyclopédie et notre genre d'existence à nous autres Russes ? Comment voulez-vous qu'on applique à nos usages, non-seulement cette encyclopédie, mais la philosophie allemande en général... je dirai même... la science ?

Il fit un saut dans son lit, et continua en grinçant les dents : —Ah ! c'est comme cela ? Vraiment ? Mais alors pourquoi t'es-tu trainé dans les pays étrangers ? Pourquoi n'es-tu pas resté chez toi, afin d'apprendre à connaître ce qui t'entoure ? Tu aurais appris les besoins et l'avenir de ton pays, et par la même occasion tu aurais débrouillé, comme on dit, les questions

qui intéressent le plus ta propre existence... Allons donc!—reprit-il sur un autre ton, comme s'il avait cherché à s'excuser avec timidité; —Comment nous serait-il donné à nous autres de savoir ce qu'aucun savant n'a encore imprimé dans un livre? J'aurais été heureux de suivre ses leçons, les leçons de la vie russe... mais elle se tait, la chérie! Comprends-moi, dit-elle, comme cela; tout uniment. Mais je ne suis pas de cette force-là; il me faut à moi un résumé, des déductions toutes faites. En vérité? Des déductions? Oh t'en fournira, et de belles; écoute un peu nos Moscovites,—ce sont de vrais rossignols. Mais voilà le mal; ils chantent comme de vrais rossignols de Koursk et ne parlent pas comme des hommes. Je me mis donc à réfléchir; la science, me dis-je, comme la vérité, doit être la même partout. Et me voilà parti, avec l'aide de Dieu, pour les pays étrangers; me voilà au milieu des mécréants. Que voulez-vous? la jeunesse, l'orgueil m'avaient tourné la tête. Je ne voulais pas me noyer dans la graisse, comme on dit, avant le temps, quoique les bonnes gens affirment que l'on ne s'en porte pas plus mal. Au reste, celui à qui la nature n'a point donné de chair est assuré de ne jamais avoir de graisse sur son corps.

—Mais,—dit-il après un moment de réflexion :— Je crois vous avoir promis de vous raconter mon mariage. Écoutez-moi donc. Avant tout, je dois vous prévenir que ma femme n'est plus de ce monde; en second lieu, je vois que je serai forcé de vous raconter

ma jeunesse, sans quoi vous n'y comprendriez rien. Mais je suppose que vous n'avez pas envie de dormir?

— Non ; du tout.

— A merveille. Écoutez donc comme dans la chambre voisine M. Kantagrioukine ronfle d'une manière inconvenante... Mes parents n'étaient pas riches ; je dis, mes parents, parce que, suivant la tradition, ma mère avait un époux. Je ne me le rappelle pas ; on dit que c'était un homme fort ordinaire, au nez long et marqué de taches de rousseur ; il était roux et n'aspirait son tabac que par une seule narine. Ma mère avait son portrait dans sa chambre à coucher ; il était représenté en uniforme rouge, avec un collet noir qui lui montait jusqu'aux oreilles ; rien de plus ridicule. On me faisait passer devant ce tableau pour me donner le fouet, et ma mère ne manquait pas de me dire en le montrant : — « Il ne se serait pas contenté de cela. » — Vous devez comprendre ce que je ressentais en recevant cet avis. Je n'avais ni frères ni sœurs ; il m'était bien venu, si vous le voulez, un méchant petit bout de frère, malingre, le cou tout déformé par la maladie anglaise¹ ; mais il ne traîna pas longtemps. Comment se fait-il que la maladie anglaise ait gagné le district de Tchigri, dans le gouvernement de Koursk ? Mais il ne s'agit pas de cela. Ma mère prit soin de mon éducation avec l'ardeur effrénée d'une femme de la steppe ; elle y veilla depuis le jour

¹ On donne généralement ce nom en Russie à certaines affections scrofuleuses.

fameux de ma naissance jusqu'à ma seizième année...
Suivez-vous bien le fil de mon récit?

—Oui, certainement; continuez.

—C'est bien. Lorsque j'eus seize ans accomplis, ma mère, sans plus tarder, chassa mon précepteur français, l'Allemand Filipovitch, Grec de Njine; elle me conduisit à Moscou, m'inscrivit à l'Université, et rendit son âme au Seigneur, après m'avoir confié aux soins de mon oncle, l'avoué Koltoun-Baboura, oiseau dont la réputation s'étend bien au delà des limites du district de Tchigri. Mon oncle, l'avoué Koltoun-Baboura, me pilla sans miséricorde, suivant l'habitude; mais il ne s'agit point de cela, encore une fois. J'avais été bien préparé, il faut que je rende cette justice à ma mère, pour les cours de l'Université; mais le défaut complet d'originalité que je me reproche se faisait déjà remarquer alors dans ma manière d'être. Mon enfance ne se distingua nullement de celle de beaucoup d'autres enfants. Fatigué par une croissance hâtive, j'étais étiole comme si j'avais poussé sous un édredon. Je commençai à réciter des vers appris par cœur, et on m'attribua comme de coutume un penchant naturel pour... Ma foi, je n'en sais rien. Ah! oui, pour l'idéal! Je vous fais grâce du reste. A l'Université, il en fut de même; je me joignis bientôt à un petit cercle¹ de

¹ Kroujok, ou cercle. On donnait ce nom à de petites réunions de jeunes gens qui se groupaient autour de l'un d'entre eux. Ces réunions ont eu beaucoup de part au mouvement

jeunes gens. On avait alors d'autres habitudes ;... mais vous ne savez peut-être pas ce que j'entends par ce mot de cercle ? C'est Schiller, je crois, qui l'a dit :

Il est dangereux d'éveiller un lion,
Et la dent du tigre est terrible,
Mais un objet d'effroi plus terrible encore
C'est l'homme livré à l'erreur.

Non ce n'est pas cela qu'il a voulu dire ; ce n'est pas cela.. Il a voulu dire : C'est un petit cercle dans la ville de Moscou.

— Pourquoi un cercle d'amis vous inspire-t-il une pareille horreur ? lui demandai-je.

Mon voisin saisit son bonnet de coton et y enfonça la tête jusqu'au nez.

— Vous me le demandez ? — s'écria-t-il. — Je vais vous en dire la raison. Un cercle d'amis, — mais c'est un abîme où vient s'engouffrer toute indépendance de caractère ; un cercle d'amis tient la place de la société, il éloigne des femmes, il fait dédaigner tout échange d'idées et de sentiments ; un cercle d'amis... Oh ! attendez un peu ; je vais vous dire ce que c'est : un cercle d'amis n'est autre chose qu'un genre de vie uniforme et paresseux, auquel on prête l'apparence et la valeur d'une affaire raisonnable ; dans une réunion pareille, les conversations remplacent l'exercice de l'intelligence ; on y prend l'habitude du bavardage ; le travail solitaire, vraiment fructueux, devient anti-

littéraire et scientifique qui s'est produit en Russie depuis 1835 jusqu'en 1845.

pathique; on y gagne peu à peu une maudite dé-
mangeaison littéraire; on y perd, en un mot, toute
la fraîcheur, la virginité de l'âme. Un cercle d'amis,
mais c'est la platitude et l'ennui décorés du nom
d'amitié et de fraternité; on s'y assujettit volonta-
irement à une foule d'exigences absurdes, sous prétexte
de franchise et d'intérêt. Tout membre d'une de ces
réunions y acquiert le droit de fouiller, de ses doigts
malpropres, les coins les plus secrets du cœur de ses
camarades; et, grâce à ce beau privilège, les senti-
ments les plus réservés sont étalés au grand jour.
C'est dans ces petites coteries que triomphent les
phraseurs, les sages pétris d'amour-propre, les esprits
blasés avant l'âge; on y porte en triomphe les versi-
ficateurs sans talent, mais pleins d'allusions cachées,
et de pensées qui affectent la profondeur. Vous y
voyez des jeunes gens de dix-sept ans discuter sur les
femmes et sur l'amour; mettez-les en présence d'une
femme, ils se taisent ou lui parlent comme un livre,
et Dieu sait ce qu'ils lui disent! C'est dans les cercles
d'amis que fleurit l'éloquence artificielle, et on s'y
observe mutuellement avec non moins de zèle que les
fonctionnaires du corps de la police... O bienheureux
cercles! vous êtes bien des cercles, mais des cercles
magiques, au milieu desquels se sont déjà engloutis
bien des hommes d'un véritable mérite!

— Vous exagérez un peu, — lui dis-je, — pardonnez-
moi cette observation.

Mon voisin me regarda sans rien dire.

—Peut-être bien, Dieu le sait ! Peut-être avez-vous raison. Mais l'exagération est le seul bonheur qui nous reste, à nous autres. C'est ainsi, toutefois, permettez-moi de vous le répéter, que je passai quatre ans à Moscou. Il me serait impossible de vous exprimer, mon cher monsieur, la rapidité effrayante avec laquelle ces années s'écoulèrent pour moi ; je ne m'y reporte jamais sans que ces souvenirs n'excitent mon dépit et ne m'attristent. Le matin je me levais, et la journée se passait... ; on ne descend pas plus vite en traîneau une montagne de glace : à peine avait-on eu le temps de se retourner que déjà... il faisait nuit ; voilà déjà le domestique endormi qui s'avance pour vous passer une redingote. On s'habillait pour se traîner chez un ami ; une pipe, accompagnée de quelques verres de thé faible, vous y attendait. La conversation s'engageait, on discutait sur la philosophie allemande, sur l'amour, sur l'éternelle lumière de l'esprit, et beaucoup d'autres questions non moins abstraites. Que de fois n'ai-je point rencontré, comme ailleurs, dans une de ces visites, des jeunes gens d'une originalité véritable ! Malgré tous leurs efforts, ils ne parvenaient pas à se plier au joug, et la nature reprenait le dessus ; moi seul, malheureux que je suis, je me pétrissais de mes propres mains, comme un morceau de cire, sans que ma triste nature opposât la moindre résistance ! Cependant le temps avait marché, et je touchais déjà à ma vingt et unième année. J'entraï en jouissance de ma fortune, ou, pour

être plus exact, de la part de mon héritage paternel, que mon tuteur avait bien voulu me laisser ; je donnai la direction de mes biens à un affranchi nommé Vassili Koudriachef, et me rendis à Berlin. Je passai trois ans, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, dans les pays étrangers. Eh bien ! je m'y trouvai, comme ici, un être sans aucune originalité. D'abord, j'en appris nullement dans ces voyages à connaître l'Europe et les coutumes européennes ; j'entendais professer en allemand, et je lisais des livres écrits dans cette langue, sur le lieu même de leur publication.... Telle était la seule différence. Je vivais retiré en véritable moine ; je fréquentais quelques lieutenants en retraite, possédés, comme moi, du désir de s'instruire, mais d'une intelligence un peu lourde, et qui n'étaient point doués, tant s'en faut, du don de la parole. Je flânais avec des familles de voyageurs russes, originaires du gouvernement de Penza et d'autres gouvernements renommés pour l'agriculture ; je courais les cafés ; je lisais les journaux ; j'allais au théâtre. Mes relations avec les habitants du pays étaient peu intimes ; je me tenais sur la réserve en causant avec eux, et ne recevais chez moi personne, à l'exception de deux ou trois jeunes israélites dont je ne pouvais me défaire, et qui, en ma qualité de Russe, venaient à tout instant m'emprunter de l'argent. Mais un étrange hasard me conduisit dans la maison d'un de mes professeurs ; je vais vous le raconter. J'étais allé chez lui pour me faire inscrire au nombre de ses

auditeurs, et il n'imagina rien de mieux que de m'inviter à venir passer la soirée chez lui. Il avait deux filles qui frisaient la trentaine ; c'étaient de grosses gaillardes, au nez proéminent, aux cheveux bouclés, et aux yeux d'un bleu clair ; elles avaient les mains rouges et les ongles blancs ; mais que le bon Dieu les bénisse ! L'une d'elle se nommait Linchen, et l'autre Minchen. Je me mis à fréquenter la maison du professeur. Il faut vous dire que celui-ci n'était pas sot, il est vrai, mais un peu toqué ; il parlait en public avec assez de clarté, mais dans son particulier il bégayait affreusement, et relevait ses lunettes sur le front ; c'était du reste un homme fort instruit. Tout cela n'est encore rien. Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau jour je crus m'apercevoir que j'étais amoureux de Linchen. Pendant plus de six mois je restai dans l'incertitude. Il est vrai que nous causions peu ; je me contentais ordinairement de la regarder ; puis, je lui lisais des compositions touchantes, je lui pressais la main en secret, et le soir je rêvais à ses côtés, en regardant obstinément la lune, ou bien je restais les yeux levés. Oh ! si vous saviez quel bon café elle nous donnait ! Cela seul aurait dû me suffire ! Mais j'avais une inquiétude. Figurez-vous que dans mes plus douces extases je sentais quelque chose qui me suçait le creux de l'estomac, et aussitôt un petit frisson me courait sur le ventre. Enfin, je ne pus tenir plus longtemps à un pareil bonheur, et je m'enfuis. Je passai encore deux ans dans les pays étrangers ; je visitai

l'Italie, je me tins planté à Rome devant la Transfiguration, et à Florence devant la Vénus. Il m'arrivait de tomber dans des accès d'enthousiasme exagérés; c'était comme une véritable maladie. Le soir, je me mettais à composer des vers; j'avais commencé un journal; en un mot, je m'y conduisais comme tous les autres voyageurs. Cependant, il n'est vraiment pas difficile d'être original. Ainsi, par exemple, je n'entends absolument rien à la peinture et à la sculpture... J'aurais dû l'avouer... Non! Comment est-ce possible? Il faut prendre un cicérone, aller admirer les fresques...

Il baissa de nouveau la tête et ôta son bonnet.

—Je repris enfin le chemin du pays,—me dit-il d'une voix fatiguée;—j'arrivai à Moscou. Un changement étonnant s'opéra en moi. Pendant mes voyages, j'avais été taciturne; à Moscou, je me mis à bavarder avec une volubilité extrême, et Dieu sait quelle haute opinion je pris tout à coup de ma personne. Je rencontrai des gens qui poussèrent l'indulgence jusqu'à me considérer presque comme un génie; les dames écoutaient avec intérêt mes récits sans fin..., mais je ne sus point me maintenir sur ce glorieux piédestal. J'appris un beau jour qu'il circulait sur mon compte un commérage (je ne sais qui le mit au jour; c'est probablement quelqu'une de ces vieilles filles du sexe masculin, comme il n'en manque pas à Moscou); toujours est-il que le commérage grandit à vue d'œil, et il lui poussa même de petites moustaches, comme on en voit aux

fraises. Je pris la mouche, j'essayai de rompre ces fils gluants, et ne réussis qu'à m'y empêtrer; enfin je décampai. Ma conduite, en cette occasion, fut encore, comme vous le voyez, celle d'un imbécile; j'aurais dû attendre patiemment la fin de cette crise, comme on attend celle d'un accès de fièvre d'ortie, et les braves gens qui m'avaient si bien accueilli m'auraient de nouveau ouvert leurs bras; les dames qui avaient prêté une oreille complaisante à mes dissertations m'auraient accordé de nouveau leurs sourires..... Mais voilà le fait : je n'ai rien d'original. Je me sentis honteux, mon cher monsieur, du rôle que je jouais; ma conscience me reprocha de passer mon temps à bavarder dans tous les coins de Moscou; hier à l'Arbat, aujourd'hui à la Trouba¹, demain ailleurs, et toujours sur le même sujet..... Mais puisqu'on me le demande? Voyez un peu comment se comportent les hommes qui brillent dans cette carrière; ils n'ont aucun scrupule, au contraire, ils se sentent dans leur élément. Il y en a qui travaillent ainsi de la langue depuis vingt ans, et toujours dans la même direction... Mais pour cela il faut avoir une bonne dose d'amour-propre et une grande confiance en soi. Je ne manquais pas d'amour-propre, et même jusqu'à présent... Mais le mal est que n'ayant, comme je vous le répète, aucune originalité, je me suis arrêté à moitié chemin; la nature aurait dû m'accorder beaucoup plus d'amour-propre ou m'en priver entièrement.

¹ Quartiers de Moscou.

Je me sentis bientôt tout à fait mal à mon aise ; d'ailleurs les voyages avaient entièrement épuisé mes ressources, et je ne me souciais nullement d'épouser quelque jeune marchande aux formes avachies ; c'est pourquoi je retournai dans mon bien. Il me semble, — ajouta mon voisin, en me regardant de côté, — que je peux me passer de vous décrire les premières impressions qu'éveilla en moi la vie champêtre, le spectacle de la nature, les calmes jouissances que procure la solitude, etc.....

—Oui, sans doute, lui répondis-je.

—D'autant plus, —reprit mon interlocuteur, —que tout cela est absurde ; telle est du moins mon opinion. L'existence que je menais à la campagne était aussi triste que celle d'un chien à l'attache. Pourtant, lorsqu'à mon retour je traversai, au printemps, un bois de bouleaux dont tous les recoins m'étaient connus, j'éprouvai un vertige et des battements de cœur, tant l'attente confuse qui m'agitait était vive. Mais cette attente indéfinissable est, comme vous le savez, toujours déçue ; il survient presque toujours d'autres événements auxquels on ne s'attend guère, tels qu'épizooties, retard dans les redevances, ventes aux enchères, etc. C'est ainsi que je passais ma vie, tant bien que mal, dans les premiers temps ; je me faisais assister par un bourgmestre nommé Iakof, que j'avais choisi en place de mon ancien intendant, et qui se trouvait être, comme je pus m'en convaincre par la suite, encore moins fidèle que son prédéces-

seur, et avait en plus l'inconvénient d'empoisonner mon existence par l'odeur de goudron que répandaient ses bottes. Mais un beau jour, je me rappelai qu'une famille de ma connaissance vivait dans le voisinage; elle était composée de la veuve d'un colonel et de ses deux filles. Je fis atteler mon drochki et me rendis chez mes voisines. Ce jour devrait m'être à jamais mémorable. Six mois après j'épousai une des filles de la veuve du colonel.

Le conteur baissa la tête et leva les mains au ciel.

—Cependant,—reprit-il avec feu,—je ne voudrais pas vous donner une mauvaise opinion de la défunte. Dieu m'en préserve! C'était une noble et douce créature, capable de s'imposer les plus grands sacrifices, quoique je sois forcé de convenir que si je n'avais pas eu le malheur de la perdre, je n'aurais probablement pas eu le plaisir de causer aujourd'hui avec vous, car je puis encore montrer dans mon hangar une poutre à laquelle je m'étais plus d'une fois proposé de me pendre!

Il y a des poires,—continua-t-il après un moment de silence,—qu'il faut laisser quelque temps sous terre, à la cave, pour qu'elles acquièrent toutes leurs qualités; la défunte avait, à ce qu'il paraît, quelque rapport avec ces produits de la nature. C'est aujourd'hui seulement que je lui rends pleine justice. Ainsi, par exemple, je me souviens de certaines soirées que je passai avec elle avant notre mariage; non seulement elles ne m'inspirent aucun sentiment d'amer-

tume, mais leur souvenir me touche presque jusqu'aux larmes. Le bien de mes voisines était peu considérable ; elles habitaient une maison de bois, vieille, mais bien distribuée et située sur une hauteur, entre un jardin mal entretenu et une cour remplie d'herbe. Au pied de cette élévation coulait une rivière dont les bords étaient couverts d'arbres au feuillage touffu. Une grande terrasse conduisait de la maison dans le jardin ; devant la terrasse s'étendait une longue plate-bande pleine de roses, aux extrémités de laquelle s'élevaient des acacias qui, dès leur premier âge, avaient été tordus en spirale par le colonel. Un peu plus loin, au beau milieu d'une plantation de framboisiers abandonnée depuis longtemps, se trouvait un petit pavillon très-artistement décoré en dedans, mais tellement délabré à l'extérieur, qu'on ne pouvait le voir sans éprouver un sentiment de tristesse. On passait de la terrasse, par une porte vitrée, dans le salon, où l'on apercevait deux grands poêles de faïence, à droite un piano étrié couvert de cahiers de musique copiés à la main, un divan dont l'étoffe bleue ornée de dessins blancs était passée, une table ronde, deux étagères couvertes de babioles en porcelaine et en nacre du temps de Catherine ; sur les murs pendait un portrait représentant une jeune personne blonde aux yeux langoureux, pressant un pigeon contre son sein ; sur la table était un vase avec des roses fraîchement cueillies... ; vous voyez que je n'oublie rien. C'est dans cette chambre et sur la ter-

rasse-que se joua la tragi-comédie de mes amours. La maîtresse du logis était perpétuellement enrôlée à la suite de quelque accès de colère; c'était une femme d'une nature querelleuse et tyrannique, une vraie mégère. De ses deux filles, l'une, Véra, ne se distinguait en rien des provinciales ordinaires; l'autre, qui se nommait Sophie....; c'est elle que j'aimai. Les deux sœurs avaient une chambre à coucher commune; c'était une pièce moins grande que le salon, dans laquelle se trouvaient deux innocents petits lits de bois, des albums jaunis par le temps, et quelques portraits des amis et des amies, assez mal dessinés au crayon. On y remarquait surtout celui d'un monsieur dont la figure avait une expression d'énergie peu commune et au bas duquel était une inscription non moins énergique; il représentait un jeune homme qui, après avoir donné de grandes espérances, se perdit dans la foule, comme nous tous. Cette petite chambre contenait en outre des pots de réséda, les bustes de Goethe et de Schiller, quelques livres allemands, des couronnes desséchées et plusieurs autres souvenirs du même genre. J'entrais rarement dans ce modeste réduit; je n'aimais pas à m'y trouver : je m'y sentais oppressé, je ne sais pourquoi. Puis, — c'est vraiment singulier ! — Sophie me plaisait surtout lorsque je lui tournais le dos, ou encore, lorsque je pensais et rêvais plus ou moins à elle le soir, sur la terrasse. Je regardais alors les dernières lueurs du crépuscule, les arbres dont les petites feuilles vertes,

déjà plongées dans l'ombre, se dessinaient nettement sur la teinte rosée du ciel. Sophie était alors au salon et elle y répétait pour la centième fois un passage favori de Beethoven dont la mélodie était pleine de tristesse. Sa vieille mère ronflait paisiblement, assise sur le canapé. Vera se tenait dans la salle à manger, qu'inondait une lumière pourpre ; elle y préparait le thé : le samovar faisait entendre un murmure sonore qui avait un charme tout particulier ; on aurait dit qu'il se réjouissait. Les craquelins rendaient en se cassant un petit bruit plein de gaieté. On entendait le son argentin des cuillers qui frappaient contre les tasses. Un serin, qui s'égosillait depuis le matin, cessait de chanter subitement, et se contentait de jeter un cri de temps à autre ; il semblait adresser des questions. Quelques gouttes d'eau tombaient par moment d'un nuage transparent qui passait.... Je restais assis, j'écoutais, j'écoutais, je regardais, mon cœur se dilatait et il me semblait de nouveau que j'aimais. Enfin, un soir, après une de ces contemplations, je demandai à la vieille la main de sa fille, et deux mois après nous étions mariés. Je croyais l'aimer... ; maintenant encore, je ne sais vraiment si j'aimais Sophie. C'était une bonne créature, quoique peu communicative, elle ne manquait pas d'intelligence ni de sensibilité. Mais je ne sais si c'est au séjour de la campagne ou à toute autre raison qu'il faut l'attribuer, ce qu'il y a de certain c'est qu'elle avait au fond du cœur (en supposant que le cœur ait un fond)

une plaie secrète, ou pour mieux dire, un mal qui la minait sourdement et qu'il était impossible de guérir; elle ne s'en rendait pas compte elle-même, et moi je ne savais qu'en penser. C'est seulement après notre mariage, bien entendu, que je le découvris. Que ne tentai-je pas pour la guérir! ce fut en vain. J'avais dans mon enfance un pinson qu'un chat saisit une fois dans ses pattes; on le lui reprit, mais, malgré tous nos soins, mon pauvre pinson ne put se remettre entièrement; il se tenait tout ébouriffé sur son bâton, il dépérissait à vue d'œil, et ne chantait plus... Enfin, pour comble de malheur, un rat entra pendant la nuit dans sa cage et lui mordit le bec; cette dernière aventure le décida à mourir. Je ne sais quel est le chat qui avait tenu ma femme dans ses pattes, mais il est certain qu'elle languissait comme mon pauvre pinson. Quelquefois il lui prenait visiblement envie de secouer cette léthargie, d'aller s'ébattre librement en plein air, au soleil; elle s'y décidait, mais elle revenait bientôt se pelotonner dans son coin. Cependant elle m'aimait. Combien de fois ne m'a-t-elle point répété qu'elle n'avait rien à désirer!—Tfou! que le diable l'emporte! pendant qu'elle me parlait ainsi, elle avait la mort dans les yeux. Peut-être, pensai-je, y a-t-il quelque secret dans le passé? j'allai aux renseignements; mais je ne découvris rien. Maintenant, jugez-en vous-même; un homme original aurait haussé les épaules, il est possible même qu'il eût poussé quelques soupirs, mais il aurait fini par

en prendre son parti. Au lieu de me conduire de la sorte, je me mis à contempler les poutres de mon hangar. Ma femme avait conservé toutes ses habitudes de vieille fille, — Beethoven, les promenades nocturnes, le réséda, la correspondance avec ses amies, les albums, etc.; — elle ne pouvait se faire à un autre genre de vie, et surtout au rôle de ménagère. Cependant vous m'avouerez qu'il est fort ridicule de voir une jeune femme mariée en proie à une tristesse indéfinissable et chanter tous les soirs : « Ne la réveille point, dès l'aurore ¹. »

— Telle est l'heureuse existence que je menai pendant trois ans; Sophie mourut en couches de son premier enfant, la quatrième année de notre mariage, et, chose étrange, j'avais le pressentiment qu'elle ne me donnerait point de progéniture, et que l'être dont elle allait doter la terre n'y demeurerait pas. Je me rappelle encore fort bien l'enterrement. C'était au printemps; l'église de notre paroisse est petite, vieille; l'ikonostase ² est noirci par le temps, les murs sont nus, les briques dont elle est pavée intérieurement sont cassées en plusieurs endroits; de chaque côté du chœur est une vieille image. On apporta la bière; on la plaça au milieu de l'église, devant la porte de l'ikonostase, on la couvrit d'un drap usé et on disposa autour trois chandeliers. L'office com-

¹ Romance très-populaire en Russie.

² Cloison qui dans les églises du rite grec sépare l'autel du chœur; elle est couverte d'images.

mença. Un vieux sous-diacre portant une petite queue, et dont la ceinture verte était descendue au bas des reins, psalmodiait tristement devant le lutrin. Le prêtre était aussi un homme âgé; il n'y voyait guère et avait une bonne petite figure; sa chasuble était lilas avec des dessins jaunes; le prêtre faisait en même temps le service de diacre. Les fenêtres, qui étaient grandes ouvertes, laissaient entrer l'odeur des prés et le murmure des bouleaux pleureurs dont les feuilles naissantes étaient agitées par le vent; la lueur rougeâtre des cierges pâlisait à la lumière dorée d'une belle journée de printemps; le gazouillement des moineaux se faisait entendre dans l'église, et parfois le cri sonore d'une hirondelle retentissait sous la coupole. Au milieu de la poussière éclairée par un rayon de soleil se baissaient et se relevaient vivement les têtes blondes de quelques paysans qui priaient dévotement pour la défunte; un mince filet de fumée bleuâtre sortait de l'encensoir. J'avais les yeux arrêtés sur la figure de ma femme¹... Oh! mon Dieu! la mort, la mort elle-même ne l'avait point guérie, n'avait point fermé les plaies de son cœur... toujours cette muette expression de souffrance morale et de contrainte... elle semblait mal à son aise, même dans le cercueil.. Je me sentis une amertume profonde au cœur. C'était une bonne, une excellente créature,

¹En Russie, les cercueils restent ouverts jusqu'au moment où on les descend dans la fosse.

mais elle a bien fait de mourir pour son bonheur !

En ce moment les joues de mon interlocuteur se colorèrent subitement ; ses yeux devinrent ternes et mornes.

Mais il se remit bientôt, et continua en ces termes :

— Lorsque la tristesse qui s'était emparée de moi, après la mort de ma femme, se fut entièrement dissipée, je me disposai à me mettre, comme on dit, à la besogne. Je pris du service dans le chef-lieu du gouvernement ; mais je ne pus me faire à la vie d'employé ; ces grandes salles me donnaient la migraine, et mes yeux me refusaient tout service. D'autres motifs s'étant joints à ces inconvénients, je donnai ma démission. J'avais bien envie d'aller à Moscou, mais je manquais d'argent, et d'ailleurs... je vous ai dit que je me suis résigné. Ce changement s'opéra graduellement et tout d'un coup. Il y avait déjà longtemps qu'il s'était produit dans mes sentiments, mais la tête résistait encore. J'attribuais le calme de mes sentiments et la modestie qui m'était venue à l'influence de la campagne, au malheur... Mais j'avais déjà reconnu depuis longtemps, en outre, que presque tous mes voisins et mes voisines, tant jeunes que vieux, s'étaient entièrement familiarisés avec mon instruction, mes voyages dans les pays étrangers, et les autres avantages de l'éducation que j'avais reçue. Ils s'étaient même habitués peu à peu à me traiter tantôt assez grossièrement, tantôt sans façon, et ne m'écoutaient pas lorsque je leur présen-

tais quelques observations. J'avais oublié de vous dire aussi que la première année de mon mariage, l'ennui m'avait poussé à m'occuper de littérature; j'adressai même à un journal un petit article de ma façon, une nouvelle, à ce que je crois; mais peu de temps après je reçus du directeur de cette feuille une lettre fort polie dans laquelle il était dit, entre autres choses, que l'on ne pouvait me refuser de l'esprit, mais que je manquais de talent, et qu'en fait de littérature le talent est l'essentiel. J'appris en outre qu'un Moscovite, jeune homme du reste fort recommandable, qui s'était arrêté dans notre chef-lieu, avait parlé de moi à un voisin du gouverneur, comme d'un esprit borné et déjà usé. Mais l'aveuglement à peu près volontaire dans lequel j'étais resté plongé si longtemps n'était pas encore tout à fait dissipé; il me répugnait de me souffleter moi-même pour ainsi dire; cependant j'ouvris enfin les yeux. Voici comment j'y fus amené. L'ispravnik était venu pour appeler mon attention sur un pont de bois situé dans mes propriétés; le pont venait de s'enfoncer, mais je n'avais pas d'argent pour le réparer. Après avoir avalé un verre d'eau-de-vie, cet indulgent préposé à l'ordre public me reprocha paternellement ma négligence, tout en entrant parfaitement dans ma situation, et me conseilla de me borner à faire jeter un peu de fumier sur le pont par mes paysans. Puis il se mit à fumer et à me parler des élections auxquelles on allait bientôt procéder. Un certain

Orbassanof recherchait alors le poste de maréchal de la noblesse ; c'était un bavard, et avec cela il acceptait les pots-de-vin sans le moindre scrupule. Enfin il n'était pas riche ni remarquable par son origine. J'exposai ma manière de voir à son égard sans aucun ménagement ; je me croyais, je vous l'avoue, très-supérieur à M. Orbassanof. L'ispravnik me regarda, me frappa amicalement sur l'épaule, et me dit d'un air de bonhomie :—Ah ! Vassili Vassilitch, ce n'est pas à nous autres qu'il convient de juger les hommes comme lui... ce n'est pas notre affaire ! le grillon ne doit connaître que son coin.—Comment !—lui répondis-je avec dépit,—il me semble qu'Orbassanof et moi, nous sommes parfaitement égaux.—L'ispravnik quitta sa pipe, ouvrit de grands yeux, et éclata de rire.—Farceur,—reprit-il lorsque cet accès d'hilarité se fut calmé. Ah ! la plaisanterie est trop forte ! Comme il y va !—L'ispravnik continua à me railler ainsi jusqu'au moment de son départ ; il commença bientôt à me tutoyer et même à me donner de temps en temps des coups de coude. Il partit ; mais cette petite scène acheva de m'éclairer ; la coupe était déjà bien pleine, et il suffisait d'une goutte d'eau pour la faire déborder ; la visite de l'ispravnik en tint lieu. Je me mis à arpenter la chambre, et m'étant arrêté devant un miroir, j'y examinai longtemps mes traits décomposés, tirai lentement la langue, et me mis à hocher la tête avec un rire ironique. Le bandeau qui m'aveuglait était enfin tombé ; je voyais aussi

clairement que je distinguais l'image de mes traits dans le miroir, à quel point j'étais un être sans valeur, inutile, un homme sans la moindre originalité !

Le conteur s'arrêta.

— Je crois me rappeler, — reprit-il tristement, — que Voltaire a peint dans une de ses tragédies un monsieur qui se réjouit d'être parvenu aux dernières limites du malheur. Quoique ma destinée ne présente rien de tragique, je ne puis m'empêcher de me comparer un peu à ce personnage. J'ai appris à connaître les transports amers d'un désespoir raisonné ; je connais le bonheur que l'on ressent lorsque le matin, couché sur son lit, on maudit pendant des heures entières, et sans se hâter, le jour et l'heure de sa naissance... Il me fallut du temps pour ramener le calme dans mon esprit. Mais cela est fort naturel ; jugez-en vous-même. Le manque d'argent me retenait dans ce village que je détestais ; ni les affaires de ménage, ni le service, ni la littérature, en un mot, rien ne m'avait réussi. Je fuyais la société des autres propriétaires, la lecture n'avait aucun charme pour moi, et depuis que j'avais cessé mes bavardages et mes descriptions enthousiastes, nos jeunes demoiselles au ton sentimental et à l'embonpoint hydro-pique, toujours prêtes à s'écrier : — *Oh ! la vie !* — d'un ton d'exaltation flévreuse et en agitant leurs boucles, ne daignaient plus m'accorder la moindre attention. Il m'était impossible de vivre dans une solitude complète, et d'ailleurs je n'y aurais point réussi...

Savez-vous le parti que je pris? Je me mis à courir les propriétaires du voisinage. J'étais comme enivré de mépris pour moi-même, et je recherchais volontairement toutes les petites humiliations qui pouvaient m'avilir encore à mes propres yeux. Les domestiques ne me servaient pas à table, les maîtres de maison me recevaient avec froideur, enfin ils finissaient par ne plus faire la moindre attention à moi; il ne m'était plus permis de prendre part à la conversation générale, et réfugié dans un coin, je me mettais à soutenir par des exclamations approbatives les discours de quelque imbécile qui peu d'années avant, à Moscou, aurait baisé avec transport la trace de mes pas et le pan de mon manteau... Je ne me permettais même pas de croire qu'en me conduisant ainsi, je me livrais aux joies amères de l'ironie... D'ailleurs, peut-on s'y livrer lorsqu'on est seul? Voilà comment je me conduisis plusieurs années de suite, et je n'ai pas changé ce genre de vie.....

—Cela ne ressemble à rien,—grommela en ce moment dans la chambre voisine M. Kantagrioukine.

—Quel est l'imbécile qui s'avise de causer là-bas au milieu de la nuit?

Mon voisin cacha vivement la tête sous sa couverture, et se découvrant un peu, il me regarda d'un air timide et en me menaçant du doigt.

—Ts! Ts!—murmura-t-il, comme s'il saluait et demandait excuse à M. Kantagrioukine dans l'autre chambre. Il ajouta bientôt d'un ton respectueux :—

Oui ; pardonnez-moi ; veuillez me le pardonner.—Il lui est permis de dormir ; il a le droit de dormir,— continua-t-il à voix basse ;—il faut qu'il reprenne des forces, quand ce ne serait que pour pouvoir manger demain avec le même appétit. Nous n'avons pas le droit de troubler son repos. D'ailleurs, je crois avoir dit tout ce que j'avais à vous conter, et il est probable que vous avez aussi envie de dormir. Je vous souhaite une bonne nuit.

Mon interlocuteur se tourna vivement du côté du mur, et enfonça sa tête dans les coussins.

—Permettez-moi,—lui dis-je,—de vous demander votre nom...

Il releva brusquement la tête.

—Non, au nom du ciel !—me répondit-il,—ne me demandez pas mon nom et ne cherchez pas à le savoir. Que je reste à jamais pour vous, un inconnu, un Vassili Vassilitch cruellement éprouvé par le sort. D'ailleurs, je n'ai absolument rien d'original et ne mérite pas par conséquent un nom particulier. Cependant, si vous tenez absolument à m'en donner un, appelez-moi... le Hamlet du district de Tchigrî. Il y a de ces Hamlet-là dans tous les districts, mais peut-être n'en avez-vous pas rencontré jusqu'à présent. Adieu ; dormez bien.

Il se cacha de nouveau sous les coussins, et lorsqu'on vint me réveiller, le lendemain matin, il n'était plus dans la chambre. Il était parti avant le jour.



XVI

LE RENDEZ-VOUS.

J'étais assis près d'un arbre, dans un bois de bouleaux, en automne, vers le milieu du mois de septembre. Il tombait depuis le matin une pluie fine, et quelques chauds rayons de soleil perçaient parfois les nuages; le temps était variable. Le ciel, couvert de nuées blanches et sans consistance, s'éclaircissait subitement sur quelques points, et en s'ouvrant ainsi pour peu d'instants, les nuages laissaient à

découvert un ciel bleu et limpide, semblable à un œil doux et intelligent. Je regardais de tous côtés, et prêtais l'oreille au moindre bruit. Le feuillage qui s'étendait au-dessus de ma tête était presque immobile; le bruit qu'il rendait en s'agitant aurait suffi pour marquer la saison dans laquelle on se trouvait. Ce n'était point le gai frémissement des feuilles à peine éclosés, le doux et long murmure de l'été, le frôlement timide et froid qu'on entend dans les bois à la fin de l'automne, mais une sorte de Babil languissant et à peine sensible. Un vent léger effleurait par moment les cimes des arbres. L'intérieur du bois, qui était tout imprégné d'humidité, changeait à chaque instant d'aspect, suivant que le soleil brillait ou se voilait. Lorsqu'il y donnait en plein, le bois s'illuminait et s'égayait soudainement; les troncs élancés des bouleaux, assez écartés l'un de l'autre, prenaient tout à coup un éclat pareil à celui de la soie blanche; les petites feuilles qui couvraient le sol s'émaillaient aussitôt de mille nuances diverses et étincelaient comme l'or le plus pur; les tiges élégantes des grandes fougères empanachées qui avaient déjà revêtu la belle nuance qu'elles ont en automne, et qui ne le cède en rien au brillant coloris du raisin en pleine maturité, se croisaient et s'entremêlaient de mille manières sous mes yeux. Mais le soleil se cachait, et alors tout prenait aussitôt dans le bois une teinte bleuâtre; les tons les plus vifs s'éteignaient; les troncs des arbres devenaient d'un blanc

mat, comme celui de la neige qui vient de tomber, et dont le moindre rayon du froid soleil d'hiver n'a point encore effleuré la surface ; puis une pluie presque imperceptible pénétrait furtivement dans le bois et y répandait son léger murmure. Les feuilles des bouleaux étaient encore vertes pour la plupart, mais d'un vert déjà très-pâle ; on en distinguait seulement çà et là quelques-unes de nouvelle pousse toutes rouges ou d'un jaune d'or ; il fallait les voir s'embraser lorsqu'un rayon de soleil se glissait jusqu'à elles en diaprant sur son passage le réseau de petites branches humides qu'il traversait. Aucun oiseau ne chantait ; ils se tenaient tous blottis silencieusement dans le feuillage ; la mésange seule jetait par moment son petit cri moqueur, qui retentissait au milieu du silence comme le sort d'une clochette d'acier.

Avant de m'engager dans ce bois de bouleaux, j'avais traversé avec mon chien une forêt de trembles magnifiques. Je n'aime guère, je l'avoue, les arbres de cette espèce, avec leur écorce d'un lilas pâle, leur verdure grisâtre d'un aspect métallique qu'ils élèvent pour s'en recouvrir comme d'un éventail frémissant ; je n'aime point le balancement continu de leurs feuilles rondes et sales gauchement fixées à de longues attaches. Le tremble n'est beau que certains soirs d'été, lorsque, s'élevant au milieu d'un plateau de buissons, il intercepte les rayons du soleil couchant ; il étincelle et frémit, une lumière jaune mêlée de

pourpre l'inonde du sommet à la base. Le tremble me plaît encore par un temps serein, mais venteux ; il bruit et se balance alors au milieu des airs, et chacune de ses feuilles étant emportée par ce mouvement semble au moment de se détacher, et de prendre son vol dans la campagne. Mais je n'aime point les trembles en général, et c'est pour cela que j'avais franchi le premier bois sans m'y arrêter, pour venir me réfugier sous un bouleau dont les premières branches commençaient à peu de distance du sol, et pouvaient par conséquent me garantir de la pluie. Après avoir admiré le spectacle qui s'offrait à moi, je finis par m'endormir de ce sommeil calme et profond que les chasseurs seuls ont l'avantage de connaître.

Je ne sais vraiment combien de temps je dormis, mais lorsque j'ouvris les yeux, tout l'intérieur du bois était rempli de soleil, et l'azur du ciel qui perçait de tous côtés à travers le feuillage semblait étinceler de lumière ; les nuages chassés par un vent au souffle capricieux avaient disparu ; le beau temps s'était rétabli et l'air avait cette fraîcheur sèche et toute particulière qui remplit le cœur d'un sentiment de bien-être, et annonce presque toujours qu'une belle et tranquille soirée va succéder à une journée pluvieuse. J'allais me relever pour me remettre en chasse, lorsque mes yeux rencontrèrent une forme humaine qui se tenait immobile dans le bois. Je la regardai attentivement ; c'était une jeune

paysanne. Elle était assise à vingt pas de moi environ, la tête inclinée d'un air pensif et les deux mains négligemment posées sur les genoux ; l'une d'elles était à demi entr'ouverte et presque entièrement cachée par un épais bouquet de fleurs des champs. Le sein de la jeune rêveuse était agité, et à chacun de ses mouvements le bouquet glissait doucement sur sa jupe rayée. La chemise blanche qu'elle portait était fermée à la gorge et aux poignets, et embrassait étroitement sa taille en formant des plis courts moelleux ; une double rangée de grosses perles jaunes était passée autour de son cou et tombait sur sa poitrine. Elle était jolie. Son épaisse chevelure d'un blond cendré était partagée en deux demi-cercles soigneusement lissés et retenus par un bandeau rouge très-étroit qui surmontait son front blanc comme l'ivoire. Le reste de son visage était couvert de ce hâle doré qui est particulier aux peaux fines et délicates. Je ne pouvais distinguer ses yeux ; elle les tenait baissés ; mais je remarquai ses longs cils, ses sourcils minces et élevés, et ses paupières humides ; sur une de ses joues brillaient les traces d'une larme qui s'était arrêtée à ses lèvres pâlies. Elle avait le nez un peu gros et court, mais il ne déparait nullement l'ensemble de ses traits, qui étaient, comme je l'ai dit, fort agréables. L'expression qui les animait était pleine de charme ; elle peignait la douceur, la modestie, et en même temps la tristesse naïve d'un enfant qui ne sait point encore

raisonner sa douleur. Il était facile de voir qu'elle attendait quelqu'un; un léger craquement se fit entendre dans le bois, et aussitôt elle leva la tête et regarda de tous côtés; je vis briller en ce moment dans l'ombre transparente qui l'enveloppait ses grands yeux clairs et craintifs comme ceux d'une gazelle. Elle prêta l'oreille pendant quelques instants, les yeux tournés vers le point où ce craquement s'était élevé, soupira, tourna lentement la tête, et la baissant encore plus bas qu'avant, elle se mit à trier négligemment les fleurs qui étaient sur ses genoux. Ses paupières étaient rouges, une contraction pleine d'amertume agitait ses lèvres, et une nouvelle larme s'étant échappée de ses longs cils glissa en brillant sur sa joue.

Ainsi se passa une demi-heure environ; la pauvre fille ne bougeait pas; elle remuait tristement les bras par moment et écoutait, écoutait toujours. Quelque chose s'agita de nouveau dans le bois; elle tressaillit. Le bruit continuait, il devenait plus distinct, il se rapprochait, et je m'aperçus bientôt qu'il était produit par quelqu'un qui marchait d'un pas rapide. La jeune fille se redressa et parut intimidée, son regard attentif semblait frémissant, et bientôt il s'enflamma d'espoir. On pouvait apercevoir au milieu du fourré un homme qui s'avancait très-vite. Lorsqu'elle s'en fut assurée, elle rougit subitement, et un joyeux sourire s'épanouit sur ses lèvres; elle essaya de se lever, mais retomba presque aussitôt, pâle, troublée, et

demeura ainsi jusqu'au moment où l'homme qui s'approchait se fût arrêté à ses côtés ; elle leva alors sur lui un regard tendre , craintif , presque suppliant.

Toujours blotti dans mon embuscade, j'examinai attentivement cet homme , et l'impression qu'il produisit sur moi n'avait rien d'agréable. C'était, à en juger d'après les apparences, le valet de chambre favori de quelque jeune et riche propriétaire des environs. Son costume trahissait des prétentions au bon goût et à une négligence recherchée ; il portait un paletot court de couleur bronze et boutonné jusqu'en haut, probablement de la défroque de son maître, une cravate rose avec des pointes jaunies, et une casquette de velours noir à galon d'or dont la visière était rabattue sur son front. Le collet arrondi de sa chemise blanche lui coupait impitoyablement les joues et montait jusqu'à ses oreilles ; des manchettes empesées lui couvraient à moitié les doigts, qu'il avait rouges et difformes ; il avait plusieurs bagues d'or et d'argent ornées de petites turquoises. Sa figure rouge et impudente était de celles qui, autant que j'ai pu le remarquer, paraissent insupportables aux hommes, et plaisent malheureusement, il faut le dire, assez souvent aux femmes. Il s'efforçait visiblement de donner à ses traits un peu grossiers une expression de dédain et d'ennui ; il clignait continuellement ses yeux d'un gris clair, et qui sans cela étaient déjà presque imperceptibles ; il se ren-

gorgeait, abaissait les coins de sa bouche, bâillait sans en avoir envie, caressait d'un air dégagé les boucles de sa chevelure roussâtre arrangée avec le plus grand soin, et frisait les petits poils jaunâtres qui hérissaient sa lèvre supérieure; en un mot, il posait avec une affectation des plus ridicules. Il avait pris ces façons empruntées dès qu'il avait aperçu la jeune paysanne qui l'attendait; lorsqu'il s'en fut approché lentement, à pas comptés, il s'arrêta, haussa les épaules, fourra les mains dans les poches de son paletot, et après avoir honoré la pauvre fille d'un regard fugitif et indifférent, il s'assit lentement à ses côtés.

—Eh bien!—lui demanda-t-il en continuant à regarder d'un autre côté, en bâillant et en remuant une de ses jambes.—Y a-t-il longtemps que tu es ici? La jeune fille resta quelques instants sans trouver la force de lui répondre.

—Mais oui, Victor Alexandritch,—dit-elle enfin d'une voix basse.

—Ah!—fit-il en ôtant sa casquette et en passant dignement la main sur sa chevelure qui touchait presque ses sourcils; puis, il se recouvrit avec précaution et en promenant autour de lui un regard important.—Oui, je l'avais oublié. D'ailleurs, vois-tu, il pleut.—(Et ici il bâilla.)—J'ai des affaires par-dessus la tête!—(Il bâilla de nouveau.)—On ne sait comment s'en tirer, et le maître est impatient. Nous parlons demain.

—Demain?—s'écria la jeune fille, et elle le regarda d'un air épouvanté.

—Oui, demain. Allons! allons! je t'en prie,—reprit-il avec dépit, en remarquant que la jeune fille avait tressailli et baissait lentement la tête;—je t'en prie, Akoulina, ne pleure pas. Tu sais bien que je ne peux pas le souffrir.—(En prononçant ces dernières paroles, il fronça son nez épaté.)—Si tu le prends sur ce ton-là, je vais m'en aller. Quelle sottise! pleurnicher!

—Non, je ne pleurerai pas,—répondit vivement Akoulina en faisant un effort pour retenir ses larmes. —C'est donc demain que vous partez?—reprit-elle après une pause.—Dieu seul sait quand nous nous reverrons, Victor Alexandritch.

—Nous nous reverrons,—lui dit-il,—sois tranquille. Si ce n'est pas l'année prochaine, ce sera plus tard. Je crois que le maître désire prendre du service à Saint-Petersbourg,—continua-t-il avec insouciance et en parlant un peu du nez.—Peut-être irons-nous aussi à l'étranger.

—Vous m'oublierez, Victor Alexandritch,—dit tristement Akoulina.

—Non; pourquoi cela? Je ne t'oublierai pas; mais toi, sois bien raisonnable, ne fais pas la sotte, écoute ton père. Non, je ne t'oublierai pas, sois tranquille. —Et il bâilla de nouveau en s'allongeant de tout son long.

—Ne m'oubliez pas, Victor Alexandritch,—continua-t-elle d'une voix suppliante; — vous savez

combien je vous ai aimé, et je me suis entièrement donnée à vous. Obéir à mon père, Victor Alexandritch; mais comment voulez-vous que je le fasse?

—Comment?—dit-il, toujours couché sur le dos, d'une voix qui semblait partir de son ventre, et les main passées sous sa tête.

—Vous savez bien, Victor Alexandritch... vous savez...;—elle n'acheva pas.

Au lieu de lui répondre, Victor se mit à jouer avec ses breloques d'acier.

—Tu es une fille intelligente, Akoulina,—reprit-il enfin;—c'est pourquoi je te prie de ne pas radoter. Je veux ton bien; me comprends-tu? Oui, tu n'es pas bête, tu n'es pas tout à fait paysanne; et ta mère aussi n'a pas toujours été paysanne! Mais tu n'as pourtant pas d'instruction; par conséquent, tu ferais bien de m'écouter lorsque je te donne des conseils.

—Cela me fait peur, Victor Alexandritch.

—Allons donc! quelle sottise! ma chère; il y a vraiment bien de quoi s'épouvanter! Mais qu'as-tu donc là?—lui demanda-t-il en se rapprochant d'elle;—des fleurs?

—Oui, — dit tristement Akoulina; — voilà du bi-
dent des champs,—continua-t-elle en s'animant un
peu;—c'est bon pour les veaux. Voici du plantin, il
guérit des écrouelles. Voyez donc quelle drôle de
petite fleur; je n'en ai jamais vu de pareille; voici
des germandrées, et à côté des violettes. Voilà qui est
pour vous,—ajouta-t-elle en prenant un petit bou-

quet de bluets sauvages attachés avec un brin d'herbe.
—Les voulez-vous?

Le jeune valet de chambre tendit négligemment la main, prit le bouquet, en flaira les fleurs avec insouciance, se mit à les froisser entre ses doigts, et leva les yeux au ciel d'un air pensif et important. Akoulina le regardait... et ses yeux avaient une expression de tendresse, de dévouement et d'amour vraiment touchante. On voyait que la crainte de lui déplaire arrêta ses larmes, mais qu'elle lui faisait ses adieux et l'admirait pour la dernière fois. Quant à lui, il restait toujours étendu, comme un sultan, et semblait accueillir ses hommages avec une noble condescendance. J'avoue que sa figure rouge, dont l'indifférence empruntée laissait percer un sentiment d'amour-propre satisfait, m'inspirait un profond dégoût. Akoulina était si jolie en ce moment! Elle lui avait ouvert son cœur; elle s'abandonnait à lui entièrement, et lui... il laissa tomber le bouquet de bluets sur l'herbe, tira de la poche de son paletot un lorgnon à la monture de bronze, et essaya de le fixer à son œil; mais c'est en vain qu'il fronçait le sourcil, plissait la joue et se tordait même le nez, le lorgnon retombait toujours dans sa main.

—Qu'avez-vous là?—lui demanda la jeune fille d'un air stupéfait.

—Un lorgnon,—dit-il avec importance.

—A quoi cela sert-il?

—Pour y mieux voir.

—Donnez-le moi, que j'essaie.

Victor en parut contrarié, mais néanmoins il lui tendit le lorgnon.

—Prends garde de le casser.

—N'ayez pas peur ; je ne le casserai pas. — (Elle porta timidement le lorgnon à son œil droit.)—Je ne vois rien, —lui répondit-elle naïvement.

—Il faut fermer l'œil, — lui dit-il du ton d'un maître mécontent ; (elle ferma l'œil auquel elle avait appliqué le lorgnon).—Pas celui-là, bête que tu es ! L'autre, — s'écria Victor, et avant qu'elle ait eu le temps de suivre son avis, il lui reprit le lorgnon.

Akoulina rougit, commença à rire un peu et se détourna.

—Il paraît que ce n'est pas fait pour nous, —lui dit-elle.

—Je le crois bien !

La pauvre fille soupira profondément.

—Ah ! Victor Alexandritch !—reprit-elle tout à coup ;—comme nous allons être tristes lorsque vous n'y serez plus !

Victor essuya son lorgnon avec le pan de son paletot, et le remit dans sa poche.

—Oui, sans doute, —dit-il enfin ;—dans le commencement. —(Il lui frappa l'épaule d'un air de protection ; elle lui prit doucement la main et la baisa.) —Oui, sans doute, —continua-t-il en souriant d'un air satisfait ;—tu es une bonne fille ; mais que faire ?

Juges-en toi-même ; nous ne pouvons pas rester ici éternellement, mon maître et moi ; voilà l'hiver, et tu sais bien qu'à la campagne l'hiver est insupportable. A Pétersbourg, c'est tout autre chose. Là-bas, ce sont vraiment des merveilles, que toi, pauvrete, tu ne peux pas t'imaginer, même en songe. Des maisons, des rues, et une société, une instruction ! Enfin, tout au monde ! — (Akoulina prêtait l'oreille avec une attention dévorante, les lèvres légèrement entr'ouvertes, comme un enfant.)—Après tout,—ajoutait-il en se retournant sur l'herbe,—à quoi bon te parler de tout cela ? Tu ne peux pas me comprendre.

—Pourquoi le pensez-vous, Victor Alexandritch ?
—lui dit-elle ;—j'ai compris ; j'ai tout compris.

—Voyez-vous ça !

Akoulina baissa les yeux.—Autrefois vous ne me parliez pas comme cela, Victor Alexandritch,—reprit-elle sans lever la tête.

—Autrefois !—lui dit-il avec un mouvement d'humeur.

Ils se turent.

—Mais il est temps que je parte,—et il s'appuya sur le coude.

—Attendez un peu, — dit Akoulina d'une voix suppliante.

—Pourquoi faire ? je t'ai déjà fait mes adieux.

—Attendez,—répéta Akoulina.

Victor se recoucha et se mit à siffler. Akoulina le regardait toujours ; mais je remarquai que son sein

s'agitait ; ses lèvres frémissaient... Ses joues pâles se colorèrent un peu...

—Victor Alexandritch,—s'écria-t-elle enfin d'une voix déchirante ;— c'est bien mal à vous, Victor Alexandritch. J'en prends Dieu à témoin !

—Qu'entends-tu par là? — lui dit-il les sourcils froncés, en s'accoudant et en tournant la tête de son côté.

—C'est bien mal, Victor Alexandritch. Vous ne me dites seulement pas une seule bonne parole, avant de me quitter, moi, pauvre abandonnée que je suis !

—Que veux-tu que je te dise?

—Je n'en sais rien ; vous le savez mieux que moi, Victor Alexandritch. Voilà que vous partez, et vous ne me dites seulement pas... Qu'ai-je fait pour être traitée comme ça !

—Tu es drôle ! Que veux-tu?

—Pas seulement un petit mot...

—Allons ! tu radotes,—lui dit-il avec dépit, et il se leva.

—Ne vous fâchez pas,—continua-t-elle en retenant ses larmes.

—Je ne me fâche pas ; mais je te dis que tu es une sotte. Que veux-tu que je fasse ? Tu sais bien que je ne peux pas t'épouser¹ ? Que demandes-tu donc ? Quoi ?

—Il tendit le cou comme s'il attendait une réponse, et écarta les doigts.

¹ Un dvorovi regarderait comme une humiliation d'épouser une paysanne ; ce serait une mésalliance.

—Mais rien... je ne demande rien,—reprit-elle en balbutiant et en avançant vers lui d'un air craintif ses mains qui tremblaient.—Vous auriez pu me dire un seul petit mot...—Mais ici elle ne put se contenir, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

—Allons ! la voilà partie !—dit Victor avec calme et en avançant sa casquette sur son front.

—Je ne veux rien,—continua-t-elle en sanglotant et en se cachant la figure dans ses mains ;—mais que dira-t-on dans ma famille ? Comme on va me traiter, et que vais-je devenir ? Pauvre délaissée ! On va me donner à un homme que je n'aime pas, pauvre colombe que je suis !

—Va toujours ! va toujours !—dit Victor à demi voix et en s'agitant.

—Et lui, il ne veut seulement pas me dire un petit mot, un seul... S'il me disait, comme ça, Akoulina...

Mais elle ne put achever ; les sanglots étouffèrent sa voix, elle tomba sur l'herbe, la figure en avant, et se mit à fondre en larmes... Tous ses membres étaient agités d'un mouvement convulsif ; sa tête en était soulevée par moments... Le désespoir qu'elle avait contenu jusque-là l'avait vaincue, et elle s'y abandonnait entièrement. Victor resta là quelques instants à la regarder ; puis, il haussa les épaules, se détourna, et s'éloigna à grands pas.

Au bout de quelque temps Akoulina s'apaisa un peu ; elle redressa la tête, se leva rapidement, jeta les yeux autour d'elle et joignit les mains ; elle voulut

courir après lui, mais ses jambes fléchirent et elle tomba à genoux... Je ne fus point maître de moi, et me précipitai vers elle; mais à peine m'eut-elle aperçu que, retrouvant ses forces, elle se leva, poussa un petit cri, et disparut derrière les arbres en laissant ses fleurs éparpillées sur l'herbe.

Je m'arrêtai, et ayant relevé le bouquet de bluets, je sortis du bois et gagnai la plaine. Le soleil qui touchait déjà l'horizon était beaucoup moins ardent; il n'étincelait plus; il répandait une lumière égale et pâle. Il ne restait qu'une heure de jour tout au plus, et pourtant les premières teintes du crépuscule se distinguaient à peine. Un vent inégal venait à ma rencontre en passant sur les guérets jaunes et desséchés qui couvraient les champs; les petites feuilles racornies qu'il soulevait traversaient hâtivement la route, près du bois; les arbres qui la bordaient comme une muraille frémisaient tristement à son souffle; l'herbe roussie, les petits buissons, les moindres pailles étaient couvertes de ces innombrables fils d'araignée que l'on voit voltiger dans les airs en automne; ils étincelaient et flottaient en tous sens. Je m'arrêtai... je me sentais triste; la nature avait encore quelques restes de fraîcheur, mais c'était un dernier sourire qui faisait déjà pressentir les horreurs de l'hiver qui s'approchait à grands pas. Audessus de moi, et à une grande élévation, passa dans les airs un corbeau au vol pesant; il tourna la tête pour me regarder de côté, et disparut dans le

bois en jetant à plusieurs reprises son croassement lugubre ; une nombreuse volée de pigeons, indice de l'automne, parut dans la direction des aires, et s'étant formée subitement en colonne, elle s'abattit sur les champs. Le roulement d'une télèga vide se fit entendre derrière une colline aux flancs dépouillés...

Je regagnai la maison ; mais le souvenir de la pauvre Akoulina ne s'est point effacé de mon esprit, et je conserve encore son bouquet de bluets, quoiqu'il soit fané depuis longtemps.





XVII

TATIANA BORISSOVNA ET SON NEVEU.

Donnez-moi la main, cher lecteur, et laissez-vous conduire. Le temps est magnifique; nous sommes au mois de mai, et la voûte bleue du ciel est d'une limpidité parfaite; les feuilles naissantes des saules sont nettes et brillantes comme si on venait de les laver; la route large et unie que nous suivons est tapissée de cette petite plante à la tige rougeâtre dont les moutons font leurs délices; à droite et à gauche, sur

les flancs allongés des coteaux, se balancent doucement les champs de seigle encore vert et délicat; les petits flocons de nuages qui planent dans les airs projettent çà et là sur ces plaines immenses leurs ombres légères. Dans le lointain se distinguent de noires forêts, des étangs à la surface étincelante et des villages aux toits de chaume; les alouettes se lèvent par centaines en chantant, s'abattent la tête la première dans les champs, et s'y plantent le cou tendu sur les moëtes de terre; les corbeaux à bec blanc s'arrêtent au milieu de la route, vous regardent, se baissent un peu pour mieux voir, vous laissent passer et prennent lourdement leur vol; un paysan laboure son champ de l'autre côté d'un ravin; un poulain au poil roux, à la queue écourtée et à la crinière en désordre, galope sur ses pieds, encore mal affermis, à la suite de sa mère, et ses faibles hennissements frappent vos oreilles. Nous entrons dans un bois de bouleaux; une odeur forte, mais pleine de fraîcheur, vous prend doucement à la gorge. Voici l'entrée du village. Le cocher descend, les chevaux s'ébrouent; celui qui est au brancard agite la queue et se frotte la tête contre la douga, l'énorme barrière s'ouvre en criant. Le cocher remonte sur le siège. En avant! Le village se présente; nous passons devant les premières maisons, nous tournons à droite, et arrivés au fond d'un ravin, nous nous engageons sur une digue. De l'autre côté d'un petit étang, et derrière les cimes arrondies d'un bou-

quet de pommiers et de lilas, paraît un toit de planches jadis peint en rouge et surmonté de deux cheminées ; le cocher prend à gauche, le long d'un mur ; les aboiements étouffés de trois chiens dont la voix est cassée par l'âge se font entendre, et nous entrons dans une porte cochère qui est grande ouverte. Le cocher tourne lestement dans une vaste cour bordée d'écuries et de remises, salue gracieusement une vieille ménagère qui se tient à califourchon sur le seuil élevé de la porte d'un magasin, et s'arrête enfin devant le perron d'une petite maison dont les murs sont noircis par le temps et dont les fenêtres semblent toutes épanouies...—Nous sommes chez Tatiana Borissovna... Mais la voici qui ouvre un vasistas et nous fait signe de la tête.—Bonjour, mère !

Tatiana Borissovna est une femme de cinquante ans environ, aux grands yeux gris un peu saillants, au nez court, aux joues vermeilles et à double menton. Ses traits respirent la bonté et la douceur. C'est une femme très-remarquable. Restée veuve de bonne heure, elle habite constamment son petit bien, fréquente peu ses voisins et ne voit avec plaisir que des jeunes gens. Ses parents étaient de pauvres propriétaires, et ils ne lui donnèrent aucune instruction, c'est-à-dire qu'ils ne lui firent point apprendre le français. Tatiana Borissovna n'a même jamais été à Moscou, et, malgré le défaut d'éducation, ses manières sont simples et affectueuses ; elle est sensée et entièrement libre de préjugés ; enfin elle est si peu semblable à

toutes les autres femmes de sa condition, qu'il est impossible de ne point en être surpris. Comment ? une femme qui passe toute l'année à la campagne, dans un isolement complet, et ne se livre point aux commérages, qui parle sans crier et ne fait point de révérences, que les événements les plus insignifiants ne mettent point en révolution, qui ne s'étrangle pas en mangeant, et que la curiosité ne talonne pas ; quelle merveille ! Tatiana Borissovna porte ordinairement une robe de taffetas gris et un bonnet blanc garni de rubans lilas qui flottent sur ses épaules ; elle aime la table, mais sans excès, et abandonné à sa ménagère le soin de préparer les confitures et les conserves de toute espèce. — Comment passe-t-elle donc toute la sainte journée ? — me demanderez-vous. — Aime-t-elle la lecture ? — Non ; elle ne lit pas, et à vrai dire cela ne lui irait guère... Lorsqu'elle n'a point de visites, elle tricote près de la fenêtre en hiver, et en été elle se promène dans le jardin, arrose et plante des fleurs, passe des heures entières à jouer avec de petits chats, nourrit les pigeons... et s'occupe fort peu du ménage. Mais lorsqu'un des jeunes propriétaires du voisinage qui sont dans ses bonnes grâces vient la voir, Tatiana Borissovna se ranime ; elle le fait asseoir, l'abreuve de thé, écoute attentivement tous ses récits, plaisante, lui applique de petites tapes sur les joues tout en contribuant fort peu à la conversation ; elle aime à consoler, et sait donner au besoin un bon conseil. Combien n'a-t-elle pas reçu

de confidences et de secrets de famille ! Que de fois ses mains n'ont-elles pas été arrosées de larmes ! Elle se place ordinairement en face de son hôte et le coude légèrement appuyé contre la table, elle le regarde avec tant d'intérêt et avec un sourire si bienveillant, que le visiteur se dit : — Quelle femme excellente que Tatiana Borissovna ! Allons, je vais lui conter ce que j'ai sur le cœur. — On éprouve un sentiment de bien-être indéfinissable dans son petit appartement commodément distribué ; il y fait toujours beau temps, si l'on peut s'exprimer ainsi. Tatiana Borissovna est une femme extraordinaire, et pourtant personne n'en est frappé. Le bon sens, la fermeté, la liberté d'esprit, le vif intérêt qu'elle porte au malheur et aux joies de ses semblables, en un mot, toutes les qualités qui la distinguent semblent innées chez elle, et elle les exerce naturellement, sans le moindre effort... Il est impossible de se l'imaginer autre qu'elle est, et par conséquent on ne saurait lui savoir gré de ses mérites. Elle aime surtout à assister aux jeux et aux enfantillages des jeunes gens ; les bras croisés, la tête inclinée en arrière, les yeux à demi fermés et le sourire sur les lèvres, elle les regarde faire de son fauteuil, et tout à coup sa poitrine se soulève, elle soupire et s'écrie : — Oh ! mes enfants ! mes enfants ! — On sent le désir de se rapprocher d'elle pour lui prendre la main et lui dire : — Ecoutez-moi, Tatiana Borissovna ; savez-vous bien que vous ne vous rendez pas justice ?

Quoique sans instruction et d'une grande simplicité d'esprit, vous n'en êtes pas moins une femme très-distinguée.—Son nom seul a un attrait particulier ; il sonne agréablement à l'oreille ; il a quelque chose de familier ; on aime à le prononcer, et il appelle un sourire de satisfaction. Combien de fois, par exemple, ne m'est-il pas arrivé à moi-même de demander à un paysan que je rencontrais :—Par où faut-il prendre, frère, pour aller, je suppose, à Grochefka?—Rendez-vous d'abord, père, à Viasovoï, et de là à Tatiana Borissovna ; lorsque vous serez à Tatiana Borissovna, demandez ; on vous indiquera la route.—Et en prononçant le nom de Tatiana Borissovna, le paysan hochait la tête avec une expression particulière. Son état de maison est peu considérable et nullement en rapport avec sa fortune. Le ménage, la buanderie, les resserres et la cuisine sont dirigés par Agafia, vieille femme édentée pleurant à tout propos, mais d'une bonté rare ; elle avait été la bonne de Tatiana Borissovna. Deux jeunes filles robustes, aux joues pleines et violettes comme des pommes, servent sous les ordres de cette ménagère. Les fonctions de valet de chambre, d'intendant et de maître d'hôtel sont remplies par un vieux serviteur de soixante-dix ans, nommé Polycarpe, original sans pareil, qui a lu quelques auteurs russes ; ancien violon, il est grand admirateur de Viotti ; c'est en outre un ennemi déclaré de Napoléon, qu'il appelle dédaigneusement *Bonopartichka*¹,

¹ Petit Bonaparte.

et un amateur passionné de rossignols. Il en a toujours cinq ou six dans sa chambre, et dès que le printemps s'est déclaré, on le voit passer des journées entières assis près de ses rossignols, épiant le réveil de leurs chants. A peine l'un d'eux s'est-il fait entendre qu'il se couvre la figure des deux mains et s'écrie : — C'est touchant ! c'est touchant ! — et se met à pleurer à chaudes larmes. Le majordome a pour adjoint son petit-fils, Vacia, enfant d'une douzaine d'années, aux yeux vifs et aux cheveux bouclés ; Polycarpe l'aime à l'idolâtrie et le gronde du matin au soir. C'est lui qui s'est chargé de faire son éducation. — Allons, Vacia, — lui dit-il, — répète-moi cela : « Bonopartichka est un brigand ! » — Et que me donneras-tu, grand-père ?... — Je ne te donnerai rien. Qu'est-ce que tu es ? N'es-tu pas un Russe ? — Je suis Amtchanien, grand-père ; c'est à Amtchensk¹ que je suis né. — Oh ! tête sans cervelle ! Tu ne sais donc pas où est Amtchensk ? — Comment le saurais-je ? — Amtchensk est en Russie, imbécile. — Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ? — Comment ! qu'est-ce que ça fait ? Feu le très-illustre prince Mikail Ilarionovitch Golénichtef-Koutousof de Smolensk, a daigné chasser Bonopartichka du territoire de la Russie avec l'aide de Dieu. C'est même à cette occasion qu'on a fait la

¹ Les gens du peuple donnent à la ville de Mtsensk le nom d'Amtchensk, et les habitants de cette localité se nomment Amtchaniens. Ce sont des hommes entreprenants et déterminés ; de là vient le dicton d'après lequel on souhaite à son ennemi « qu'un Amtchanien s'introduise dans sa maison. »

chanson : « Bonaparte n'a pas envie de danser ; il a perdu ses jarretières. » Comprends-tu ? Il a délivré ta patrie.—Qu'est-ce que ça me fait !—Ah ! petite bête ; imbécile, si le très-illustre prince Mikail Ilarionovitch n'avait pas chassé Bonopartichka, quelque moussier t'appliquerait maintenant des coups de trique sur la tête. Il s'approcherait comme ça de toi et te demanderait : *Commane vou porté vou*, et puis, flan ! flan !—Et moi je lui donnerais du poing dans la panse.—Et lui il te dirait : « *Bonnejour, bonnejour, vené ici*, et te secouerait le toupet.—Et moi je lui en donnerais dans les jambes, je lui en donnerais dans ses jambes crochues.—C'est juste ; ils ont en effet les jambes crochues ; mais que ferais-tu s'il voulait t'attacher les mains ?—Je ne me laisserais pas faire ; j'appellerais Mikeï, le cocher.—Tu crois, Vacia, qu'un Français ne viendrait pas à bout d'un homme comme Mikeï ?—Certainement ; Mikeï est joliment fort, va !—Eh bien ! et qu'est-ce que vous en feriez ?—Nous lui en flanquerions sur le dos, et allez donc !—Et lui il se mettrait à crier : *Pardone, pardone si vou plé !* — Et nous lui dirions, non, pas de *si vou plé !* Français que tu es.—J'aime ça ; tu es un gaillard, Vacia. Allons ! crie donc : « Bonopartichka est un brigand. »—Et toi, me donneras-tu du sucre ?—Voistu ça ?...

Tatiana Borissovna connaît peu ses voisines ; celles-ci viennent rarement la voir, et elle ne sait pas leur être agréable ; elle s'endort au murmure de leurs voix, se

réveille en sursaut, s'efforce de tenir les yeux ouverts et s'endort de nouveau. Tatiana Borissovna n'aime point généralement les femmes. Un de ses amis, modeste et bon jeune homme du voisinage, avait une sœur, vieille fille de trente-huit ans et demi, excellente créature au fond, mais guindée, d'un esprit faux et enthousiaste. Son frère lui parlait souvent de leur voisine. Un beau matin cette chère personne se fait seller un cheval, et se rend, sans en souffler mot à qui que ce soit, chez Tatiana Borissovna. La voilà qui entre dans l'antichambre, en longue robe flottante, en chapeau recouvert d'un voile vert, et les boucles au vent; elle passe devant Vacia, qui reste stupéfait la prenant pour une roussalka, et se précipite dans le salon. Tatiana Borissovna en eut peur; elle essaya de se lever, mais ses jambes fléchirent.—Tatiana Borissovna, — lui dit l'apparition d'une voix suppliante,—pardonnez ma hardiesse; je suis la sœur de votre ami, Alexis Nikolaïevitch K., et il m'a tant parlé de vous, que je me suis décidée à faire votre connaissance.—C'est beaucoup d'honneur,—balbutia la maîtresse de la maison dans sa surprise. La voisine ôta son chapeau, étala les boucles de cheveux qui tombaient sur ses joues, s'assit à côté de Tatiana Borissovna, et lui prit la main...—La voilà donc,—dit-elle d'un ton pensif et attendri,—cette créature noble, douce, pure et sainte! La voilà donc cette femme à la fois naïve et profonde! Combien je suis heureuse! Comme nous allons nous aimer! Je vais

donc avoir quelques instants de calme... C'est bien comme cela que je me la figurais,—ajouta-t-elle à demi-voix en tournant les yeux avec langueur vers Tatiana Borissovna.—N'est-ce pas que vous ne m'en voudrez pas, ma bonne, ma tendre amie?—Mais comment donc; je suis heureuse... Voulez-vous accepter une tasse de thé?—La voisine sourit d'un air indulgent. — *Wie wahr, wie unreflectirt*¹! — reprit-elle en se parlant à elle-même.—Permettez-moi de vous presser dans mes bras, mon amie.

La vieille fille passa trois heures chez Tatiana Borissovna sans discontinuer de parler. Elle avait entrepris d'initier sa nouvelle amie aux mérites de sa propre nature. Aussitôt qu'elle fut partie, la pauvre Tatiana Borissovna se rendit au bain, s'abreuva d'une infusion de tilleul, et se mit au lit. Mais la vieille fille revint le lendemain; elle resta quatre heures, et promit à la malheureuse propriétaire de lui rendre visite tous les jours. Elle se proposait de compléter, comme elle le disait, l'éducation de cette riche nature, d'achever son développement, et elle l'aurait probablement rendue malade en peu de temps; mais heureusement qu'au bout de deux semaines environ, elle se désenchantait complètement de l'amie de son frère et s'éprit d'un jeune étudiant qui avait passé dans le pays et avec lequel elle engagea une correspondance qui lui prit tout son temps. Dans ses éptres, elle lui

¹ Comme elle est simple, naturelle!

souhaitait, selon l'ordinaire, une vie sainte et belle, s'offrait en sacrifice, ne voulait mériter d'autre nom que celui de sœur, se perdait dans des descriptions sans fin de la nature, invoquait Gœthe, Schiller, Bettina, parlait philosophie allemande, — et finit par plonger ce malheureux jeune homme dans le désespoir; mais la jeunesse reprit bientôt le dessus et un beau matin, il se réveilla animé d'une telle haine pour — « sa sœur et sa meilleure amie » — que dans le premier mouvement d'indignation, il faillit battre son valet de chambre, et longtemps après, la moindre allusion à un amour pur et dévoué le mettait hors de lui. A partir de ce moment, Tatiana Borissovna évita encore plus qu'avant d'entrer en relation avec ses voisines.

Mais, hélas ! il n'est rien de parfait en ce monde. Tout ce que je viens de vous communiquer sur l'intérieur de cette excellente dame est une vieille histoire; le calme qui régnait dans sa maison est détruit à jamais. Elle y a reçu depuis un an au moins un de ses neveux, un artiste pétersbourgeois. Voici les circonstances qui l'y ont amené :

Il y a huit ans environ qu'un enfant d'une douzaine d'années, nommé Androucha, orphelin de père et de mère, vivait chez Tatiana Borissovna; c'était le fils de son frère. Le petit Androucha avait les yeux grands et limpides, la bouche petite, le nez bien dessiné, le front haut; il avait la voix douce et timide, sa tenue était modeste et respectueuse; il était plein

de prévoyance et d'amabilité pour les personnes étrangères, et baisait la main de sa tante avec la tendresse d'un orphelin. A peine avait-on mis le pied dans la chambre qu'il vous apportait un fauteuil. Jamais il ne se permettait les polissonneries ordinaires à son âge; on ne l'entendait pas; il se tenait dans un coin, le nez sur un livre, sans bouger, et n'osait même pas s'appuyer contre le dossier de sa chaise. Arrivait-il une visite, mon Androucha se levait, souriait avec modestie et rougissait; lorsqu'on sortait de la chambre, il se rasseyait, tirait de sa poche une petite brosse à miroir et s'en frottait légèrement la tête. Il avait montré dès son bas âge beaucoup de goût pour le dessin; toutes les fois qu'il lui tombait entre les mains un morceau de papier, il demandait à Agafia, la sommelière, une paire de ciseaux, taillait avec soin le papier en carré, traçait autour une bordure et se mettait à l'ouvrage; il dessinait un œil avec une énorme pupille, un nez grec, ou bien encore une maison surmontée d'une cheminée, au-dessus de laquelle s'élevait un nuage de fumée en forme de vrille, un chien de face et ressemblant à un banc, un arbre avec deux pigeons, et au bas l'inscription suivante : — « Dessiné par André Belovsorof, tel quantième et telle année, au village de Mali-Bryki. » — C'était surtout quinze jours ou trois semaines avant la fête de Tatiana Borissovna qu'il dessinait avec le plus d'acharnement; il était le premier à la féliciter et lui offrait un rouleau de papier orné d'une faveur rose. Tatiana Boris-

sovna le baisait au front et ouvrait le rouleau ; le papier se déroulait et offrait aux regards curieux du spectateur un temple rond, aux ombres prononcées, avec des colonnes et un autel sur lequel se trouvaient une couronne et un cœur enflammé ; dans le haut de la feuille se déployait une banderole avec la dédicace suivante en caractères très-fins : — « A ma tante et bienfaitrice Tatiana Borissovna Bogdanova, son très-humble et très-dévoué neveu, en témoignage de la plus sincère affection. » — Tatiana Borissovna lui donnait un second baiser et un rouble ; mais elle ne lui était point très-attachée ; les manières obséquieuses d'Androucha lui déplaisaient souverainement. Cependant celui-ci grandissait et elle commença à s'inquiéter de son avenir... Un événement imprévu vint la tirer d'embarras.

Elle reçut un jour, il y a de cela huit ans environ, la visite d'un certain Pètre Mikallovitch Bénévolenski, conseiller de collège et chevalier de plusieurs ordres. Il avait servi autrefois dans la ville voisine et visitait très-assidûment alors Tatiana Borissovna. Au bout de quelques années, il s'était rendu à Pétersbourg, où il avait obtenu un poste assez important près d'un ministre, et dans une de ses missions pour affaire du gouvernement, il s'était souvenu de son ancienne amie, et avait résolu d'aller passer quelques jours auprès d'elle « dans le calme de la vie champêtre. » Tatiana Borissovna l'avait accueilli avec l'empressement qui lui était ordinaire, et M. Bénévo-

lenski... Mais avant de poursuivre ce récit, permettez-moi, cher lecteur, de vous dépeindre ce nouveau personnage.

M. Bénévolenski était un homme assez replet et de taille moyenne ; il avait quelque chose d'efféminé, ses jambes étaient grosses et courtes, ses mains molles et gonflées. Il portait ordinairement un frac assez ample et d'une extrême propreté ; sa cravate était très-haute, son linge d'une blancheur éblouissante ; une chaîne d'or brillait sur son gilet de soie ; un anneau surmonté d'une pierre fine ornait l'index de sa main droite, et sa perruque était d'un blond doré. Il s'exprimait d'un ton douxereux, mais persuasif, marchait avec précaution, souriait d'un air agréable, clignait agréablement les yeux et tournait agréablement son menton dans sa cravate... En un mot, toute sa personne était pleine d'agrémens. Le ciel lui avait accordé, en outre, un cœur excellent ; il pleurait et s'enthousiasmait très-facilement ; enfin, il avait pour les arts une passion bien désintéressée, car il n'y entendait, à vrai dire, absolument rien. C'est vainement qu'on aurait cherché à approfondir l'origine de cette passion : elle reposait sur des causes mystérieuses impossibles à pénétrer. Tout en lui, du reste, annonçait un homme positif, comme on en trouve à la douzaine... ; mais les individus de cette espèce sont assez nombreux dans notre pays.

L'amour que ces hommes témoignent pour les arts et les artistes leur donne un cachet de fadeur inex-

primable; il n'y a point de supplice qui puisse se comparer à l'ennui qu'inspirent leur conversation et tout rapport d'intimité avec eux; ce sont de véritables bûches enduites de miel. Ainsi, par exemple, jamais ils ne vous parleront de Raphaël ou du Corrège, sans user d'une périphrase, comme « le divin Sanzio, l'inimitable Allegri; » le talent le plus bourgeois, le plus emprunté et le plus suffisant est qualifié par eux de génie et de grand génie; le ciel bleu de l'Italie, les citronniers du Midi, les brouillards embaumés des rives de la Brenta, reviennent à tout propos dans leurs discours.—Ah! Vania! Vania!—ou bien—ah! Sacha! Sacha!—disent-ils entre eux d'une voix attendrie,—c'est dans le Midi qu'il nous faudrait aller...; nous sommes Grecs dans l'âme, Grecs de l'ancienne roche! Il faut les voir aux expositions, arrêtés devant les œuvres de certains artistes russes (il est bon de dire que tous ces messieurs sont grands patriotes); tantôt ils se reculent de quelques pas en inclinant la tête, tantôt ils se rapprochent de nouveau du chef-d'œuvre; leurs petits yeux brillent d'un reflet huileux...—Ah! bon Dieu!—s'écrient-ils enfin d'une voix brisée par l'émotion qu'ils éprouvent,—quel sentiment! quel sentiment! cela part du cœur! qu'il y a fourré d'âme! Oui, cela déborde de sentiment!... et l'invention! quelle invention! c'est vraiment une œuvre de maître!—Et si vous connaissiez les tableaux qui décorent leurs salons et les artistes qui viennent le soir chez eux prendre place autour de

leur table à thé et éconter leurs conversations ! Quels tableaux ! Des vues de leurs propres chambres en perspective avec une housse à droite sur le premier plan, un petit tas de poussière sur un parquet luisant, un samovar janne près de la fenêtre, et plus loin, le maître du logis lui-même en calotte rouge et la figure éclairée par un rayon de soleil éblouissant ! De quels disciples des Muses, aux longs cheveux et au sourire forcé et dédaigneux, ils aiment à s'entourer ! Quelles jeunes filles au teint blême et verdâtre s'égo-sillent à leurs pianos ! Car, il faut le dire, nous autres Russes, nous ne nous contentons pas d'un seul art : nous les embrassons tous à la fois. C'est pourquoi ces messieurs trouvent convenable de prendre aussi sous leur protection la littérature russe et surtout la littérature dramatique...—Les Jacob Sannazar¹ sont faits pour eux ; la lutte mille fois reprodnite du talent méconnu avec le monde, avec l'univers entier, les affecte profondément...

Le lendemain de l'arrivée de M. Bénévolenski, le soir, au moment du thé, Tatiana Borissovna dit à son neveu d'apporter ses dessins.—Il dessine?—s'écria avec un mouvement de surprise M. Bénévolenski, et il jeta sur Androucha un regard plein d'intérêt.—Oui vraiment, il dessine!—répondit Tatiana Borissovna.—Il a beaucoup de goût pour le dessin, et il l'a appris seul, sans maître.—Ah! montrez-moi ça! montrez-moi

¹ Mauvaise pièce d'un auteur russe nommé Koukolnik, qui a surtout pris ses sujets dans la vie des artistes.

ça! —reprit M. Bénévolenski. Androucha lui apporta ses cahiers en rougissant et le sourire sur les lèvres. M. Bénévolenski se mit à les examiner en connaisseur. —C'est bien, jeune homme, —lui dit-il enfin.—C'est bien, très-bien! —Et il caressa la tête d'Androucha, qui lui baisa inopinément la main.—Quel talent! c'est merveilleux! Je vous félicite, Tatiana Borissovna; je vous félicite.—Malheureusement, Petre Mikailovitch, nous n'avons pas de maître de dessin. En faire venir un de la ville, cela coûterait trop cher. Nos voisins les Artamonof en ont un, il est vrai, que l'on dit excellent; mais ils lui ont défendu d'aller donner des leçons au dehors. Ça lui gâterait le goût, à ce qu'ils prétendent.—Hum! fit M. Bénévolenski, et il se mit à réfléchir en regardant Androucha à la dérobée. — Nous reparlerons de cela, —reprit-il tout à coup et en se frottant les mains. Le jour même, il demanda à Tatiana Borissovna un entretien particulier, et ils s'enfermèrent dans la chambre. Au bout d'une demi-heure, on appela Androucha. Celui-ci se présenta; M. Bénévolenski se tenait près de la fenêtre; il avait le teint plus animé que d'ordinaire et paraissait tout radieux. Tatiana Borissovna était assise dans un coin; elle s'essuyait les yeux.—Allons, Androucha, —lui dit-elle au bout de quelques instants,—remercie Petre Mikailovitch; il te prend sous sa protection et va t'emmener avec lui à Pétersbourg.—La stupéfaction se peignit sur la figure d'Androucha.—Parlez franchement, jeune homme, —lui demanda M. Bénévolenski d'un

ton affable et protecteur.—Voulez-vous être artiste? Vous sentez-vous, comme on dit, une vocation pour la peinture?—J'ai envie d'être artiste, Petre Mikailovitch, —lui dit Androucha d'une voix tremblante.—S'il en est ainsi, je m'estime très-heureux. Il vous sera sans doute très-pénible de quitter votre digne tante pour laquelle vous devez nourrir la plus vive reconnaissance.—J'adore ma tante,—se hâta de dire Androucha en baissant les yeux.—Sans doute, sans doute, cela se conçoit et vous fait honneur; mais figurez-vous un jour... la joie que vos succès...—Embrasse-moi, Androucha, — lui dit l'excellente femme. Androucha lui serra au cou. — Maintenant, remercie ton bienfaiteur...—Androucha embrassa le ventre de M. Bénévolenski, se leva sur la pointe des pieds et finit par atteindre la main de son bienfaiteur, quoique celui-ci la retirât, il est vrai, mais sans y mettre trop d'empressement... Il est bien permis de faire plaisir à un enfant et de s'accorder à soi-même une satisfaction méritée. Quelques jours après, M. Bénévolenski partit avec son petit protégé.

Pendant les trois premières années de son séjour à Pétersbourg, Androucha écrivit assez souvent à sa tante, et il joignait souvent à ses lettres des dessins de sa composition. M. Bénévolenski ajoutait aussi quelques mots et paraissait très-satisfait de son élève. Mais peu à peu les lettres devinrent plus rares et elles finirent par cesser complètement. Pendant une année entière, Tatiana Borissovna resta sans

nouvelles de son neveu; ce silence commençait à l'inquiéter, lorsqu'elle reçut du jeune homme la lettre suivante :

« Ma chère tante,

« Mon protecteur Petre Mikailovitch est mort, il y a de cela quatre jours. Un coup d'apoplexie m'a privé à jamais de mon unique soutien... Je viens d'entrer, il est vrai, dans ma vingtième année; depuis sept ans que je travaille, j'ai fait de grands progrès, et j'espère que mon talent me suffira pour gagner ma vie. Je suis plein de courage, mais vous m'obligeriez beaucoup cependant si vous pouviez m'envoyer, par la première occasion, deux cent cinquante roubles, ma chère tante: Je vous baise les mains et suis, etc. »

Tatiana Borissovna envoya deux cent cinquante roubles à son neveu. Au bout d'un mois, il lui fit une nouvelle demande d'argent; elle rassembla ce qui lui restait et le lui adressa. Mais six semaines n'étaient pas écoulées qu'il la supplia de lui envoyer de l'argent pour acheter des couleurs, la princesse Terterechinof lui ayant commandé son portrait. Tatiana Borissovna s'y refusa. Puisqu'il en est ainsi, lui écrivit-il, je vais me disposer à me rendre auprès de vous, afin de rétablir ma santé à la campagne. Et effectivement, Androucha revint à Mali-Bryki, au mois de mai suivant.

Tatiana Borissovna ne le reconnut pas lorsqu'il se présenta devant elle. La lettre qu'elle avait reçue don-

nait à supposer qu'il était maigre et maladif; il avait au contraire les épaules carrées, beaucoup d'embonpoint, la figure large et enluminée, les cheveux épais et bouclés. Le fluet et pâle Androucha s'était complètement transformé; c'était maintenant le robuste Andreï Ivanovitch Belovsorof. Cette métamorphose ne se bornait pas à l'extérieur; la timidité méticuleuse, la circonspection et la propreté qui le distinguaient dans son enfance avaient fait place à une jactance insupportable et à une malpropreté révoltante; il se dandinait en marchant, se jetait sur les fauteuils, s'accoudait sur la table, s'allongeait et bâillait à pleine gorge; enfin il se comportait grossièrement avec les domestiques et même avec sa tante.—Je suis artiste, — disait-il, — et libre comme un kosak! C'est ainsi que nous sommes, nous autres.—Il lui arrivait de passer des journées entières sans toucher à une brosse; puis, il se disait inspiré et se démenait alors comme un homme ivre, lourdement, gauchement; ses joues s'injectaient de sang et ses yeux devenaient hagards; il se mettait à vanter son mérite, les progrès qu'il faisait; il disait que son talent se développait de jour en jour, qu'il marchait en avant..., mais le fait est que rien ne justifiait ses prétentions et que ses moyens étaient tout au plus suffisants pour faire des portraits supportables. Il était d'une ignorance crasse; il n'avait rien lu et prétendait qu'un artiste n'a pas besoin de lecture. La nature, l'indépendance, la poésie, voilà, selon lui, quel était son élément. Secouer sa chevelure épaisse,

chanter du matin au soir et aspirer voluptueusement la fumée de tabac, tels étaient les nobles délasséments dans lesquels il avait la prétention d'exceller. Mais ces allures de crâne russe ne vont pas à tout le monde, et les Poléjaïef de seconde main sont repoussants. Quoi qu'il en soit, notre artiste s'installa chez sa tante; il lui parut fort commode probablement de vivre à ses dépens. Les personnes qui rendaient visite à celle-ci n'avaient point à s'en féliciter; il leur était insupportable. Assis au piano (Tatiana Borissovna s'était permis d'en acheter un depuis longtemps), il se mettait à y jouer avec un doigt—« la Troïka rapide ¹, »—il prenait des accords, il frappait sur les pédales et passait souvent des heures entières à chanter d'une voix fausse et criarde des romances de M. Varlamof : —« Le Sapin solitaire »—ou—« Non, docteur, non, ne venez pas, »—et pendant qu'il roucoulait ainsi, ses joues, bouffies de graisse, étaient tendues et luisantes comme la peau d'un tambour. Quelquefois il entonnait subitement, d'une voix éclatante : —« Apaisez-vous, passions fougueuses... »—Tatiana Borissovna tressaillait à cette explosion inattendue.

—Les chansons que l'on compose maintenant,—me dit-elle un jour,—me surprennent beaucoup; on dirait de vrais désespérés qui chantent. De mon temps, c'était tout différent; les chansons les plus tristes n'avaient rien d'exagéré, et on les écoutait avec

¹ Romance russe.

plaisir. Tenez, en voici une que je me rappelle :

Viens me trouver dans la prairie
Où je t'attends toujours.
Viens me trouver dans la prairie,
Je gémis nuit et jour!
Plus de retards; dans la prairie
Accours, ô ma chérie!

Tatiana Borissovna sourit avec malice.

—Je sou... ou... ouffre! je sou... ou... ouffre!—
cria son neveu dans la chambre voisine, d'une voix
mugissante.

—Finis donc, Androucha.

—Mon cœur est brisé par ton absence,—continua
l'interminable chanteur.

Tatiana Borissovna secoua la tête.

—Oh! les artistes! quel supplice!

Un an s'est écoulé depuis cette époque. Belovsorof
est toujours chez sa tante et perpétuellement à la
veille de partir pour Pétersbourg. Il est devenu main-
tenant plus large que haut; sa tante (chose étrange)
l'adore, et toutes les jeunes personnes des environs en
raffolent.

La plupart des anciens amis de Tatiana Borissovna
ont cessé de fréquenter sa maison.



XVIII

LE MÉDECIN DE DISTRICT.

Comme je revenais un jour de la chasse, à la fin de l'automne, je fus saisi par le froid et tombai malade. Par bonheur, la fièvre me prit dans l'auberge d'une ville de district; j'envoyai chercher un médecin. Au bout d'une demi-heure, je vis paraître le médecin du district, petit homme brun et d'une apparence chétive. Il me prescrivit les sudorifiques ordinaires et un sinapisme, empocha très-lestement un

billet de cinq roubles, tout en faisant entendre une petite toux sèche et en regardant d'un autre côté, et se disposait déjà à sortir, lorsque, je ne sais à quel propos, il se mit à causer et reprit sa place. La fièvre m'agitait; je prévoyais qu'il me serait impossible de dormir et je ne demandais pas mieux que de bavarder avec ce brave homme. On nous servit le thé, et mon docteur devint encore plus causeur. C'était un garçon d'esprit; il parlait avec facilité et sa conversation était amusante. L'homme est une créature étrange; souvent on vit avec quelqu'un sur le pied de l'intimité sans lui ouvrir une seule fois son cœur, et d'autres fois, on est à peine entré en rapport avec une personne qu'il s'établit entre elle et vous un échange de confidences très-sincères. Je ne sais ce qui me valut la confiance de mon nouvel ami, mais il me raconta de but en blanc une aventure assez bizarre, que je vais communiquer à mes lecteurs, et cela, autant que possible, dans les mêmes termes que le narrateur.

—Vous n'avez pas l'honneur de connaître,—me dit-il d'une voix faible et tremblante (effet que produit ordinairement le tabac à priser de Bérézof lorsqu'on l'emploie sans mélange),—vous ne connaissez pas Pavel Loukitch Mylof, le juge du district. N'importe (il toussa et s'essuya les yeux). Voici la chose; c'était, pour ne pas mentir, pendant le grand carême, en plein dégel. J'étais donc chez lui, chez notre juge; nous faisions une partie de préférence: le juge est un honnête

homme et il joue très-bien la préférence. Mais tout à coup (le docteur affectionnait cette expression), on vient me dire :—« Un domestique vous demande. »— Que me veut-il ? répondis-je.—« Il vous apporte une lettre, sans doute d'un malade. »—« Apportez-moi la lettre. »—C'était effectivement un malade. Bon ! c'est notre gagne-pain, comme vous savez. Voici l'affaire ; la lettre était d'une veuve ; elle me disait, comme ça : « Ma fille se meurt ; arrivez, au nom du ciel ! j'ai envoyé mes chevaux pour vous amener. » Tout cela n'est encore rien. Mais figurez-vous qu'elle demeurait à vingt verstes de la ville ; il faisait nuit et les chemins étaient horribles. Puis, elle était pauvre ; je ne pouvais m'attendre à recevoir plus de deux roubles argent, et même c'était douteux ; il était plus probable qu'elle mè payerait avec de la toile ou du gruau. Cependant, vous savez, le devoir avant tout ; une montante m'appelait auprès d'elle. Je remets mon jen à Kalliopine, membre du tribunal, et je me rends à la maison. Arrivé à ma porte, je vois, en effet, une petite télèga attelée de deux chevaux de paysan, au ventre ballonné, au poil épais comme du feutre, et un cocher qui, par respect pour moi, était assis sur son siège, la tête découverte.—Allons, pensai-je, il paraît, frère, que tes maîtres ne roulent pas sur l'or.— Vous daignez sourire ; mais sachez que nous autres, pauvres diables, nous sommes très-observateurs ; qu'un cocher se tienne planté sur son siège comme un prince, qu'il reste couvert et ricane en jouant

avec son fouet, et nous pouvons hardiment compter sur deux billets de banque. Mais dans la circonstance dont il s'agit, ce n'était plus cela. Cependant, je vous le répète, le devoir avant tout; je prends donc les remèdes les plus nécessaires et me voilà parti.

Ce n'est pas sans peine que nous avançons; une route infernale, de la neige, des ruisseaux, de la boue, des fondrières et même une digue emportée,—c'était horrible! Cependant, nous voilà arrivés; j'aperçois une petite maison couverte de paille; les fenêtres sont éclairées. On m'attend sans doute. Une vieille femme à la mine respectable et en bonnet vient à ma rencontre : — « Sauvez-la, — me dit-elle, — la pauvre enfant se meurt. » — Je lui réponds : — « Ne soyez pas inquiète... » Où est la malade? » — « Par ici; venez. » — Je regarde; une petite chambre bien propre; une vieilleuse dans un coin; un lit sur lequel est couchée, sans connaissance, une jeune fille de vingt ans environ, dévorée par la fièvre et respirant avec effort; deux autres demoiselles, ses sœurs, se tenaient à ses côtés, tout en larmes et désespérées. — « Illelle était bien portante, — me dirent-elles, — et elle avait mangé avec appétit; ce matin, elle s'est plainte d'un mal de tête, et vous voyez maintenant dans quel état elle se trouve. » — C'était une fièvre chaude. — « Tranquillisez-vous, » — leur dis-je de nouveau; — nous autres médecins, vous savez, c'est notre devoir. Je m'approchai du lit. Je lui fis une saignée, j'ordonnai de lui mettre des sinapismes et prescrivis une potion. Tout

en donnant ces ordres, je tenais les yeux sur elle ; je la regardais, car, je dois vous dire, que je n'avais encore jamais vu des traits pareils ; c'était, en un mot, une beauté. Je me sentis tout ému. Quelle pitié ! Une figure si agréable, des yeux !... Mais voilà que, grâce à Dieu, elle se calme ; la transpiration se rétablit ; elle semble reprendre ses sens ; elle jette les yeux autour d'elle, sourit et se passe la main sur la figure... Ses sœurs se penchent vers elle et lui demandent : — « Qu'as-tu donc ? » — « Rien, » — répondit-elle en se détournant. — Je la regarde ; elle s'est endormie. — « Maintenant, — dis-je, — il faut laisser la malade en repos. » — Nous sortîmes tous de la chambre sur la pointe du pied ; il ne resta auprès d'elle qu'une femme de chambre, en cas de besoin. Un samovar nous attendait dans le salon avec une bouteille de Jamaïque ; dans notre profession, il est impossible de s'en passer. On me servit du thé, et voilà qu'on me supplie de passer la nuit... J'y consentis. Comment repartir à pareille heure ? La vieille gémissait toujours. — « Qu'avez-vous ? — lui dis-je, — elle vivra ; ne soyez pas inquiète ; vous feriez mieux de vous coucher, il est près de trois heures. » — « Me ferez-vous réveiller s'il arrive quelque chose ? » — « Je vous le promets ; je vous le promets. » — La vieille partit et les deux sœurs en firent autant ; on me dressa un lit dans le salon. Je me couchai ; mais impossible de dormir ; qu'est-ce que ça veut dire ? Pourtant, ce n'était pas faute de fatigue. La malade ne me sortait pas de la tête ; enfin, n'y

tenant plus, je pris le parti de me lever.—Allons voir, — me dis-je, — ce que devient ma malade. — Sa chambre était près du salon. Je me levai et ouvris doucement la porte; le cœur me battait. Je regarde; la femme de chambre dort la bouche ouverte; elle ronflait même, la brute. La malade avait la figure tournée de mon côté et les bras ouverts, la pauvre ! Je m'approche du lit;... elle ouvre tout à coup ses yeux et me regarde... — « Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? » — J'étais tout confus. — « N'ayez pas peur, mademoiselle, — lui dis-je, — je suis le docteur et je viens voir comment vous vous trouvez. » — « Vous êtes le docteur ? » — « Oui, le docteur ; madame votre mère m'a envoyé chercher à la ville ; nous vous avons saignée, mademoiselle ; veuillez dormir maintenant, et dans deux ou trois jours, nous vous remettrons sur pied , avec la grâce de Dieu. » — « Ah ! oui ! oui ! docteur, ne me laissez pas mourir, je vous en prie, je vous en prie. » — « Que dites-vous là ? que Dieu vous le pardonne ! » — Pourtant, elle doit toujours avoir la fièvre, — me dis-je, — il faut lui tâter le pouls. — Je ne me trompais pas. Elle me regarda ; et tout à coup elle me saisit la main. — « Je dois vous dire pourquoi je ne veux pas mourir ; je dois vous le dire, je dois vous le dire. Nous sommes seuls, maintenant ; mais vous me promettez bien, n'est-ce pas, de ne confier... Ecoutez-moi... — Je me baissai ; elle approcha les lèvres de mon oreille ; ses cheveux touchaient ma joue... ; je vous avoue que je commençais moi-même

à perdre la tête... Elle se mit à marmotter des paroles confuses; je n'y comprenais absolument rien. — Ah! — pensai-je, — c'est du délire... — Elle continua à parler, mais très-vite et je crois même dans une langue étrangère. Enfin, elle s'arrêta, tressaille, laisse retomber la tête sur le coussin et me menace du doigt. — « Tu entends, docteur, garde-moi bien le secret... Il est mort depuis longtemps, le malheureux, et l'enfant aussi... » — Je parvins tant bien que mal à la calmer; je la fis boire, et ayant réveillé la domestique, je sortis de la chambre...

Le docteur aspira de nouveau avec acharnement une prise de tabac et demeura comme pétrifié pendant quelques instants.

— Cependant, contre mon attente, — reprit-il, — le lendemain, la malade n'allait pas mieux. Je réfléchis et me décidai tout à coup à rester, quoique d'autres patients eussent besoin de moi. Pourtant, vous savez qu'il ne faut pas de négligence; la pratique en souffre. Mais en premier lieu, la malade était réellement dans un état désespéré; et en second lieu, je dois reconnaître qu'elle m'intéressait beaucoup. D'ailleurs, tous les membres de cette famille me plaisaient. Quoique sans fortune, ils étaient éclairés, ce qui est assez rare... Leur père était un homme instruit, un écrivain; il était mort dans la pauvreté, j'en conviens, mais il avait eu le temps de donner une excellente instruction à ses enfants; il leur avait laissé aussi beaucoup de livres. Je ne sais si c'est parce que je

m'occupais beaucoup de la malade ou pour d'autres raisons, mais je puis dire qu'on me traita bientôt dans la maison comme un parent. Sur ces entrefaites, les routes devinrent tout à fait impraticables; les communications étaient, on peut le dire, entièrement interrompues; on ne savait comment faire pour aller chercher des médecines à la ville... La malade ne se rétablissait pas; son état empirait de jour en jour... Mais voici que... Il faut vous dire... (le docteur s'arrêta). Je ne sais vraiment comment aborder cela... (il aspira de nouveau une prise de tabac, toussa et avala une gorgée de thé). Je vous dirai tout franchement... que ma malade... comment dirai-je la chose... bref, elle s'était éprise de moi... ou plutôt, non; ce n'est pas qu'elle se fût éprise de moi... Ecoutez... comment tourner cela?... (Le docteur baissa les yeux et rougit).

Non,—reprit-il avec vivacité,—qu'est-ce que je dis là? Il faut savoir se rendre justice. C'était une fille d'esprit, instruite; elle avait beaucoup lu, et moi, j'ai même oublié ma *latinité*; je n'en sais plus un mot. Quant à ma figure (le docteur se regarda avec un sourire de pitié), je n'ai pas non plus de ce côté-là de quoi me vanter. Cependant, je ne suis pas tout à fait imbécile, grâce à Dieu; je ne prends pas le blanc pour le noir; je saisis même bien des choses. Ainsi, par exemple, je compris très-bien qu'Alexandra Andrevna (c'était le nom de la malade) n'avait pas pour moi de l'amour, mais plutôt un sentiment amical ou encore une sorte d'estime. Quoiqu'elle ne s'en rendit

peut-être pas compte elle-même, sa position était telle qu'en vérité, vous le reconnaîtrez comme moi... Au reste,—continua le docteur, qui avait débité toutes ces paroles sans prendre haleine et avec un embarras visible;—il me semble que je me suis un peu embrouillé. Si je continuais comme cela, vous n'y comprendriez rien... Je vais mettre plus d'ordre dans mon récit.

Il acheva son verre de thé et reprit avec plus de calme :

—Ainsi donc, ma malade allait de mal en pis, de mal en pis. Vous n'êtes pas médecin, mon cher monsieur; vous ne pouvez pas savoir ce qu'éprouve un médecin, surtout dans les premiers instants, lorsqu'il commence à comprendre que la maladie prend le dessus. Que devient l'assurance? On se sent tout aba-sourdi. Il semble que l'on ait tout oublié, que le malade n'a plus aucune confiance en vous, que les personnes de son entourage, se doutant que l'on s'embrouille, vous rapportent de mauvaise grâce les nouveaux *symptômes*, qu'elles vous regardent en dessous, chuchotent entre elles... Ah! maudite situation! Il doit pourtant y avoir des médecines qui guérissent ce mal-là; il s'agit de les trouver.—Voyons, n'est-ce pas celle-là?—On l'essaye.—Non; ce n'est pas cela.—On ne donne même pas aux médecines le temps d'agir... On se jette sur l'une et puis sur l'autre. Le formulaire est là; on le consulte sans cesse, mais sans résultat. On serait tenté de l'ouvrir au hasard. Mais en

attendant, le malade se meurt. — Un autre médecin le sauverait peut-être, dit-on; vite, une consultation; ma responsabilité sera à couvert. — Mais quelle sottise figure le médecin ne fait-il pas en disant cela ! Avec le temps, il s'habitue à tout, il est vrai. Si le malade meurt, le médecin n'en est pas fautif; il a agi dans les règles. Quelquefois c'est autre chose qui tourmente le médecin; on lui témoigne une confiance aveugle, et il sent que le mal est sans remède. C'est le cas dans lequel je me trouvais; toute la famille d'Alexandra Andrevna avait une foi entière dans mon savoir et ne soupçonnait pas le danger que la malade courait. Je la tenais toujours dans cette illusion; cependant moi-même j'étais tout décontenancé, mon cœur était descendu dans les talons. Pour comble de malheur, les routes étaient devenues si mauvaises que le cocher mettait des journées entières pour aller chercher les médecines. Je ne quittais pas la chambre de la malade; je ne pouvais m'en arracher; je lui racontais des anecdotes amusantes, je jouais avec elle aux cartes; enfin, je cherchais à la distraire. Je passais les nuits à son chevet. La vieille me remerciait les larmes aux yeux; mais je me disais toujours : — Je ne mérite pas ta reconnaissance. — Il faut que je vous le confesse, maintenant je peux bien l'avouer, — j'étais devenu amoureux de ma malade. Et elle s'était attachée à moi aussi; j'étais le seul qu'elle laissât entrer dans sa chambre. Elle se mettait à causer avec moi, me demandait où j'avais étudié, comment je vivais, quels

étaient mes parents, les personnes de ma connaissance. Je savais que ces conversations lui étaient nuisibles, et pourtant je ne me sentais vraiment pas le courage de les lui défendre. Je me prenais la tête à deux mains en me disant :—Que fais-tu là, scélérat?... Quelquefois elle me tendait la main et se mettait à me regarder longtemps, longtemps; puis, elle se détournait, poussait un soupir et me disait :—« Comme vous êtes bon ! »—Ses mains étaient brûlantes, ses yeux étaient grands ouverts, mais languissants.—« Oui,—reprenait-elle,—vous êtes bon; vous êtes un brave homme; vous ne ressemblez pas à nos voisins; non, vous n'êtes pas comme lui...; comment se fait-il que je ne vous aie pas connu plus tôt ! »—« Alexandra Andrevna, — lui disais-je, — calmez-vous; j'apprécie, soyez-en bien persuadée..., je suis vraiment confus..., mais calmez-vous, au nom du ciel, tout s'arrangera... Vous vous rétablirez. »—Mais il est bon de vous dire, —ajouta le docteur en relevant ses sourcils et en se penchant vers moi,—que si la famille voyait peu les propriétaires des environs, c'est que les petits seigneurs étaient au-dessous d'elle, et que par fierté elle se tenait éloignée des richards. C'étaient,—je vous le répète,—des personnes très-distinguées, et alors, vous devez le comprendre, je me sentais on ne peut plus flatté. Elle n'acceptait les médecines que de mes mains..., elle se soulevait avec mon aide, la pauvre créature, elle avalait les potions et me regardait..., j'en étais tout bouleversé.

Cependant son état empirait toujours. — Elle mourra, — me disais-je, — elle mourra pour sûr. — Cette idée me désolait; j'aurais été prêt à prendre sa place dans un cercueil; sa mère, ses sœurs étaient là qui m'observaient, me regardaient dans le blanc des yeux..., et je leur inspirais déjà moins de confiance. — « Eh bien ! comment va-t-elle ? » — « Mais bien, bien... » — Il était fameux ce bien-là; j'en perdais la tête. Une fois, j'étais assis la nuit, tout seul, comme d'ordinaire, auprès de la malade. La femme de chambre y était aussi, mais elle ronflait comme une toupie. Il n'y avait pas à la quereller pour cela; elle était sur les dents. Quant à Alexandra Andrevna, elle s'était sentie bien mal toute la soirée; la fièvre l'avait épuisée. Jusqu'au milieu de la nuit, elle avait été très-agitée. Mais il me parut qu'elle s'était enfin assoupie, ou du moins elle ne bougeait plus et s'était couchée tranquillement. Une lampe brûlait dans un coin devant les images. Moi, j'étais assis la tête baissée, je sommeillais un peu, lorsque tout à coup je crois sentir que quelqu'un me pousse; je me retourne... Ah ! Seigneur Dieu ! Alexandra Andrevna tient ses grands yeux fixés sur moi... ; ses lèvres sont entr'ouvertes et ses joues enflammées. — « Qu'avez-vous ? » — « Docteur, n'est-ce pas que je mourrai ? » — « Qu'est-ce que vous dites là ! » — « Non, docteur, non, je vous en prie, ne me dites pas que je vivrai..., ne me le dites pas; si vous saviez... Ecoutez, je vous en conjure, ne me cachez pas ma position. » — Et elle était toute haletante. — « Si j'étais sûre de mourir,

je vous avouerais tout, tout. — « Alexandra Andrevna, calmez-vous donc ! — « Écoutez-moi bien ; je ne dormais pas, je vous regardais depuis longtemps... ; au nom du ciel !... j'ai confiance en vous ; oui, vous êtes un brave homme, un homme honnête. Je vous en supplie par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde !... dites-moi la vérité. Si vous saviez combien il m'importe de la savoir !... docteur, au nom de Dieu, avouez si je suis en danger ? » — « Que voulez-vous que je vous dise, Alexandra Andrevna ? — Je vous en conjure, parlez. » — « Je ne veux pas vous cacher, Alexandra Andrevna, que votre état est grave ; mais avec la grâce de Dieu... » — « Je mourrai, je mourrai ! » — Et elle en parut toute joyeuse ; sa figure s'épanouit ; je m'effrayai. — « Oh ! ne craignez rien, ne craignez rien ; la mort ne me fait pas peur. » — Elle se souleva précipitamment et s'appuya sur le coude. — « Maintenant... , oui, maintenant, je peux vous dire que je suis pleine de reconnaissance, que vous êtes un digne, un excellent homme, que je vous aime... » — Je la regardais tout éperdu, comme un insensé. — « Me comprenez-vous ? je vous aime... » — « Alexandra Andrevna, comment ai-je pu le mériter ? » — « Non, non, vous ne me comprenez pas..., tu ne me comprends pas. » — Et tout à coup, elle étendit les bras, me saisit par la tête et m'embrassa... Imaginez-vous que je fus sur le point de jeter un cri..., je tombai à genoux et me cachai la figure dans les oreillers. Elle se taisait, mais passait ses doigts tremblants dans mes cheveux et pleurait ; je l'entendais. Je me mis à la

consoler et à lui assurer...; je ne sais vraiment pas ce que je lui dis en ce moment. — « Vous réveillerez la femme de chambre, — repris-je enfin. » — « Alexandra Andrevna... soyez sûre... calmez-vous. » — « Allons, taisez-vous, — me répondit-elle, — que le bon Dieu les bénisse tous; qu'ils se réveillent, qu'ils viennent..., ça ne fera toujours rien; il faut que je meure... Et toi, que crains-tu? Lève donc la tête!... Mais peut-être ne m'aimez-vous pas, peut-être me suis-je trompée... Si c'est comme cela, je vous demande pardon. » — « Alexandra Andrevna, que dites-vous donc? Je vous aime aussi. » — Elle me regarda fixement, ouvrit les bras. — « Alors, viens m'embrasser... » — A vous dire franchement, je ne sais vraiment pas comment je ne suis pas devenu fou cette nuit-là. Je sentais que la malade précipitait sa fin; je voyais bien qu'elle délirait un peu; je comprenais même que si elle ne s'était pas su en danger de mort, elle n'aurait pas songé à moi. Mais il est triste de mourir à vingt-cinq ans sans avoir aimé; c'est là ce qui la tourmentait; voilà pourquoi, dans son désespoir, elle m'avait choisi; comprenez-vous? Cependant, elle me tenait toujours dans ses bras. — « Ayez pitié de moi, Alexandra Andrevna, et de vous-même, je vous en supplie. » — « Pourquoi? — me dit-elle, — à quoi bon me ménager? Je vais mourir... » — Elle répétait continuellement ces derniers mots. — « Ah! si je savais vivre et reprendre ma place dans le monde comme fille de gentilhomme, j'aurais rougi; oui, j'aurais eu honte...; mais dans la position où je suis, à

quoi bon ? » — « Mais qui vous a dit que vous alliez mourir ? » — « Allons, cesse donc ; tu ne me tromperas pas, tu ne sais pas mentir ; regarde-toi. » — « Vous vivrez, Alexandra Andrevna, je vous guérirai ; nous demanderons à votre mère de nous bénir..., nous nous unirons..., nous serons heureux. » — « Non, non, j'ai votre parole ; je dois mourir..., tu m'as promis..., tu m'as dit... » — « J'étais profondément ému, et cela pour bien des raisons. Quelles singulières circonstances il se présente parfois ! Ça n'a l'air de rien, et pourtant ça vous fait bien souffrir ! Il lui prit fantaisie de savoir mon nom de baptême. Il faut vous dire que, pour mon malheur, j'ai un nom très-vulgaire ; je me nomme Trifone ; oui, Trifone Ivanitch. Dans la maison, tout le monde m'appelait docteur. Me voilà donc obligé de lui dire : — « Je me nomme Trifone, mademoiselle. » — Elle fronça un peu les sourcils, branla la tête et murmura quelque chose en français ; rien d'agréable pour moi, j'en suis sûr. Puis elle se mit à rire, et d'un rire qui n'avait rien de bon non plus. C'est ainsi que je passai avec elle presque toute la nuit. Ah ! cette nuit, je m'en souviendrai jusqu'à ma dernière heure... Elle m'a brûlé le cœur, cette nuit-là !

Lorsque je sortis de la chambre le lendemain matin, je chancelais comme un homme ivre ; je ne vins la retrouver que dans la journée, après le thé. Grand Dieu ! elle était devenue méconnaissable ; on en met dans la bière qui ne sont pas plus effrayantes. Je vous le jure sur l'honneur, je ne comprends pas main-

tenant comment j'ai pu résister à ces tortures. La malade traîna encore, en râlant, trois jours et trois nuits, et quelles nuits ! Que ne me dit-elle pas ! La dernière nuit, j'étais assis auprès d'elle et priais Dieu.—Reprends-la au plus vite,—lui disais-je,—et moi avec... —lorsque tout à coup sa vieille mère paraît... Je l'avais déjà prévenue, la veille, qu'il restait peu d'espoir et qu'on ferait bien d'aller chercher un prêtre. La malade, lorsqu'elle aperçut sa mère, lui dit :—« Tu as bien fait de venir... ; regarde-nous tous les deux ; nous nous aimons ; nous nous sommes donnés l'un à l'autre. »—« Que dit-elle, docteur ? que veut-elle dire ? » —J'étais comme pétrifié.—« Elle a le délire,—lui dis-je, c'est la fièvre. »—Mais elle me coupait la parole.—« Allons donc !—reprit-elle,—tu me disais tout le contraire il y a un instant, et tu as accepté ma bague. Pourquoi ne pas l'avouer ? Ma mère est bonne ; elle nous pardonnera, elle comprendra cela, et moi je me meurs. Je n'ai pas besoin de mentir ; donne-moi la main ... »—Je me levai et sortis de la chambre en courant. La vieille comprit tout, comme vous devez bien vous en douter. Mais je ne vous fatiguerai pas plus longtemps, et d'ailleurs je vous avoue qu'il m'est très-pénible à moi-même de revenir sur ces scènes déchirantes. La malade mourut le lendemain. Que Dieu veuille avoir son âme ! (Le docteur prononça ces paroles avec précipitation et en soupirant.) Avant de rendre le dernier soupir, elle pria les siens de se retirer et de me laisser seul avec elle.—« Pardonnez-moi,—me dit-elle,—je

suis peut-être coupable à vos yeux... La maladie..., mais, je vous le jure, je n'ai aimé personne autant que vous... Ne m'oubliez pas..., conservez ma bague... »

Le médecin se détourna; je lui pris la main.

— Ah! — s'écria-t-il, — parlons d'autre chose, ou plutôt, ne voulez-vous pas faire une partie de préférence? Il ne nous convient pas, à nous autres, de nous laisser aller à des sentiments pareils. Il faut nous borner à penser à une chose; c'est d'empêcher les enfants de crier et la femme de nous dire des gros mots. Je dois vous apprendre que depuis je m'en suis uni, comme on dit, en légitime mariage. Oui, vraiment, j'ai pris une fille de marchand avec sept mille roubles de dot. On l'appelle Akoulina, et ce nom va bien avec Trifone. C'est, du reste, une assez méchante créature; heureusement qu'elle passe sa vie à dormir. — Eh bien ! notre préférence ?

Nous nous mîmes à jouer la préférence à un kopek la fiche. Trifone Ivanitch me gagna deux roubles¹ et demi et se retira tard, tout heureux de sa victoire.

¹ Autrefois la monnaie courante, en Russie, était le rouble assignat, qui contenait 100 kop. et valait environ 1 fr. 14 c. Maintenant l'unité monétaire est le rouble argent; il vaut 4 francs.





XIX

KACIANE ¹.

Je revenais de la chasse dans une télèga cahotante et je me sentais accablé par l'étouffante chaleur d'une journée d'été nuageuse (on sait que par un temps cou-

¹ L'auteur a représenté sous ce nom un sectaire, et s'il ne le dit pas, c'est que la censure s'y est opposée. On estime que le nombre des sectaires s'élève à treize millions; ils forment la partie la plus intelligente et la plus morale de toute la population.

vert la chaleur est quelquefois plus insupportable que par un temps clair, surtout lorsqu'il n'y a pas de vent). Je sommeillais en m'abandonnant avec une sombre résignation aux secousses de la télégä, dont les roues, desséchées et criardes, soulevaient sur la route battue une poussière blanche, fine, qui nous poursuivait sans relâche... lorsque, tout à coup, mon attention fut éveillée par l'inquiétude extraordinaire et les mouvements de mon cocher, qui jusqu'alors avait dormi encore plus profondément que moi. Il tira les rênes, s'agita sur son siège et commença à gourmander les chevaux, tout en jetant à chaque instant les yeux de côté. Je regardai autour de moi. Nous cheminions dans une vaste plaine labourée; des monticules peu élevés, aux flancs abaissés et que la charrue n'avait point respectés, formaient de longues ondulations; le regard ne pouvait embrasser que cinq verstes tout au plus; aucune habitation n'y paraissait; quelques petits bois de bouleaux interrompaient de leurs cimes dentelées et arrondies l'horizon qui s'étendait devant nous. D'étroits sentiers couraient le long des champs, se perdaient dans les creux, serpentaient autour des monticules. L'un de ces sentiers venait joindre la route à cinq cents pas de nous environ, et j'y distinguai je ne sais quel cortège. C'est ce qui attirait l'attention de mon cocher.

Je reconnus bientôt que c'était un enterrement. En avant, dans une télégä attelée d'un cheval marchant au pas, se trouvait un prêtre, et à côté de lui

était assis un sous-diacre qui tenait les guides ; derrière venaient quatre paysans, la tête nue et portant le cercueil recouvert d'un drap blanc ; deux femmes suivaient le cercueil. La voix faible et plaintive de l'une d'elles frappa tout à coup mon oreille ; j'écoutai.... elle chantait la complainte des morts, et ce chant traînant et monotone, expression d'une douleur sans espoir, se répandait tristement au milieu des champs déserts. Mon cocher fouetta les chevaux ; il voulait devancer le cortège ; la rencontre d'un mort porte malheur. Il réussit en effet à dépasser le point où le sentier que suivait l'enterrement vient couper la route ; mais nous n'avions pas fait cent pas au delà que tout à coup une secousse violente ébranla notre téléga ; elle s'inclina et nous faillîmes verser. Le cocher arrêta les chevaux qui continuaient à courir, fit un geste de la main et cracha par terre.

—Qu'y a-t-il?—lui demandai-je.

Le cocher descendit de son siège, en silence et sans se hâter.

—Qu'est-il donc arrivé ?

—L'essieu s'est cassé... il est brulé,—me répondit-il d'un air sombre, et il se mit à arranger avec une telle rudesse le collier du cheval de volée, que celui-ci faillit tomber de côté ; mais il se raffermir sur ses jambes, s'ébroua, se secoua et commença à se gratter tranquillement avec les dents la jambe de devant au dessous du genou.

Je descendis et me tins pendant quelques instants

sur la route dans une grande perplexité. La roue droite était presque entièrement rentrée sous la télèga et semblait lever en l'air son moyeu avec une sorte de désespoir.

—Qu'allons-nous faire? — demandai-je enfin au cocher.

—Voilà ce qui nous a porté malheur!—me répondit-il, en me montrant du bout de son fouet l'enterrement qui avait eu le temps de gagner la route et s'avavançait de notre côté.—J'ai toujours remarqué cela, —ajouta-t-il;—c'est une remarque très-vraie.... lorsqu'on rencontre un mort; oui.

Il se mit à tourmenter de plus belle le cheval de volée; mais celui-ci, le voyant décidément de mauvaise humeur, avait pris le parti de rester immobile et se bornait à remuer modestement la queue de temps en temps. Je fis le tour de la télèga et m'arrêtai de nouveau devant la roue.

Sur ces entrefaites, le triste cortège nous avait rejoint. Après avoir lentement détourné à droite sur la route, il passa devant nous. Mon cocher et moi nous ôtâmes nos chapeaux; nous échangeâmes un salut avec le prêtre et un regard avec les porteurs. Ils avançaient péniblement; leurs larges poitrines se soulevaient avec effort. L'une des deux paysannes qui suivaient la bière, était très-vieille et pâle; ses traits immobiles, cruellement ravagés par la douleur, conservaient une expression de dignité sévère et imposante. Elle marchait silencieusement et portait

de temps à autre sa main amaigrie à ses lèvres minces et enfoncées. L'autre, jeune femme de vingt-cinq ans au plus, avait les yeux rouges, humides, et la figure gonflée à force de pleurer ; lorsqu'elle fut près de nous , elle cessa sa plainte et se couvrit la figure avec sa manche. Le cortège nous ayant dépassé reprit le milieu de la route, et le chant plaintif, déchirant, de la jeune paysanne s'éleva de nouveau. Après avoir suivi quelque temps du regard et en silence le balancement du cercueil, mon cocher se tourna vers moi :

—C'est le charpentier Martine qu'on enterre,—me dit-il,—celui qui habitait Riabaïa.

—Comment le sais-tu ?

—Je l'ai reconnu aux paysannes. La vieille est sa mère et la jeune sa femme.

—Est-il mort de maladie ?

—Oui, d'une fièvre chaude. Il y a trois jours, l'intendant a envoyé chercher le *doctour*, mais on ne l'a pas trouvé à la maison. Martine était un bon charpentier ; il aimait un peu à lever le coude, mais c'était un bon charpentier. Comme sa femme se lamente ! Mais, du reste, c'est toujours comme ça ; les femmes n'achètent pas leurs larmes... les larmes des femmes sont toutes de la même eau ; oui.

Cette réflexion faite, il se baissa, passa sous le trait qui retenait le cheval de volée au brancard et saisit la douga des deux mains.

—Mais décidément, — repris-je, — qu'allons-nous faire ?

Le cocher appuya le genou contre l'épaule du cheval de brancard, secoua la douga deux ou trois fois et raffermi le harnais; puis, il repassa sous le trait, donna un coup de poing dans les naseaux du cheval de volée, s'approcha de la roue, et, sans la quitter des yeux, tira lentement de dessous les pans de son kaftane une tabatière d'écorce, en souleva lentement le couvercle par le bout de cuir qui y était fixé, plongea lentement ses deux gros doigts dans la tabatière (c'est à peine s'ils pouvaient y entrer), tourna et retourna entre ses doigts la pincée qu'il venait de prendre, fronça le nez d'avance et se mit enfin à le bourrer de tabac à plusieurs reprises, en accompagnant chaque aspiration d'un gémissement prolongé. Cette opération terminée, il fit une grimace significative, cligna ses yeux remplis de larmes et resta absorbé dans une profonde méditation.

—Eh bien!—lui dis-je enfin.

Le cocher replaça avec soin sa tabatière dans sa poche, avança son chapeau sur ses sourcils, sans le secours de ses mains, par un mouvement de tête, et remonta, toujours pensif, sur son siège.

—Où vas-tu?—lui demandai-je avec surprise.

—Veuillez remonter, — me répondit-il tranquillement, et il prit les guides.

—Mais comment ferons-nous pour avancer?

—Nous avancerons.

—Mais l'essieu...

—Veuillez monter:

—Mais l'essieu est cassé.

—Oui, pour cassé il l'est bien; mais nous finirons par arriver jusqu'au hameau voisin,—au pas, bien entendu. Les premières maisons sont là bas, sur la droite, derrière le bois. On l'appelle Joudino.

—Tu crois que nous y arriverons?

Le cocher ne daigna pas me répondre.

—J'irai plutôt à pied,—lui dis-je.

—Comme vous voudrez.

Il agita son fouet, les chevaux partirent.

Nous arrivâmes effectivement au hameau, quoique la roue droite de devant tint à peine et tournât d'une façon étrange. Elle avait failli se détacher tout à fait à une descente; mais le cocher l'apostropha d'une voix courroucée et nous arrivâmes heureusement. Le village que l'on nommait Joudino consistait en six petites isba qui avaient déjà perdu leur aplomb, quoiqu'elles fussent probablement construites depuis peu; toutes les cours n'étaient pas encore entourées de haies. En entrant dans le hameau, nous ne rencontrâmes aucun être vivant; on ne voyait même pas de poules dans la rue; un chien noir, à la queue écourtée, sortit avec précipitation d'un baquet complètement sec, où la soif l'avait probablement attiré, et se glissa immédiatement, sans jeter le moindre aboiement, sous une porte cochère. Je me dirigeai vers la première isba, entr'ouvris la porte qui donnait sur la cour, et appelai les maîtres de la maison,—personne ne me répondit. J'appelai une seconde fois;

un miaulement de chat affamé s'éleva derrière la porte de l'isba. Je la poussai du pied; un chat maigre passa rapidement entre mes jambes en faisant briller dans l'ombre ses yeux verts. J'avancai la tête dans la chambre; elle était sombre, enfumée et vide. Je regagnai la cour; il n'y avait personne non plus. Un veau mugit derrière une claie; une oie grise s'éloigna un peu en boitant. Je passai dans la seconde isba, elle était également déserte. Je me rendis dans la cour.

Au beau milieu de la cour, et à un endroit où le soleil donne en plein, était couché, la face contre terre et la tête recouverte d'un armiak, un être humain que je pris pour un jeune garçon. A quelques pas de lui, près d'une mauvaise téléga, se tenait, sous un hangar couvert de paille, un maigre petit cheval au harnais tout rapiécé. Les rayons du soleil qui passaient à travers les fentes du toit délabré marquaient de petites taches lumineuses son poil hérissé et d'un bai clair. Près de là, des sansonnets bavardaient dans une niche élevée et me regardaient du haut de leur gîte aérien avec une curiosité paisible. Je m'approchai du dormeur et essayai de le réveiller.

Il leva la tête, et dès qu'il m'eut aperçu, il s'agitait immédiatement sur ses jambes.

—Quoi! que voulez-vous? qu'est-ce que c'est?— marmotta-t-il encore à moitié endormi.

Je ne lui répondis pas d'abord, tant son extérieur me surprit. Représentez-vous un nain d'une cinquantaine d'années, avec une petite figure hâlée et ridée,

un petit nez pointu, de petits yeux bruns à peine visibles, des cheveux noirs et crépus qui s'épalaient comme une eouronne de champignons sur sa petite tête. Toute sa personne était maigre, chétive, et l'expression de son regard était si particulier, que je ne saurais le décrire.

—Que voulez-vous?—me demanda-t-il de nouveau.

Je lui expliquai ce qui m'amenait; il m'écouta sans détourner de moi, un seul instant, ses yeux au clignotement étrange.

—Ne pourrait-on pas nous procurer un nouvel essieu?—lui dis-je enfin.—Je le payerai avec plaisir.

—Mais qui êtes-vous? Êtes-vous chasseur?—me dit-il en me toisant de la tête aux pieds.

—Oui, je suis un chasseur.

—Ah! vous tuez les oiseaux du bon Dieu! les bêtes des forêts! Et vous croyez que de tuer les oiseaux du ciel et de répandre un sang innocent, ce n'est pas un péché?

Le petit vieillard traînait en parlant, et sa voix ne me surprit pas moins que son extérieur. Non-seulement elle n'était point cassée, mais elle avait même beaucoup de douceur; elle était jeune et presque aussi tendre qu'une voix de femme.

—Je n'ai pas d'essieu,—me dit-il après un moment de silence.—Celui-ci ne vaut rien (il me montra sa télèga); votre télèga doit être grande.

—Mais ne puis-je pas en trouver un dans le village?

—Le village? Allons donc! Personne n'en a ici. D'ailleurs personne n'est à la maison; on est au tra-

vail. Allez-vous-en,—dit-il subitement, et il se concha de nouveau.

Je ne m'attendais nullement à une pareille conclusion.

—Écoute, mon brave homme,—lui dis-je en touchant son épaule.—Rends-moi service; tire-moi d'embarras.

—Allez avec Dieu! Je suis fatigué, j'ai été à la ville,—me répondit-il, et il se couvrit la tête avec son armiak.

—Mais rends-moi donc un service,—je payerai.

—Je n'ai pas besoin de ton argent.

—Je t'en prie, mon brave homme.

Il se releva et s'assit en croisant ses petites jambes grêles.

—Je pourrais bien te conduire à la coupe. Des marchands nous ont acheté là-bas un bois. Que Dieu soit leur juge! ils abattent ce bois-là et ils y ont construit un comptoir. Que Dieu soit leur juge! là-bas tu pourrais commander un éssieu ou en acheter un tout fait.

—C'est cela!—m'écriai-je avec joie,—c'est cela! Allons!

—Un éssieu de chêne, un bon éssieu, continua-t-il sans bouger de place.

—Et cette coupe est-elle loin d'ici?

—A trois verstes.

—Eh bien! nous pouvons y aller dans ta téléga.

—Mais non.

—Allons! vieux, allons!—lui dis-je.—Mon cocher nous attend dans la rue.

Le vieillard se releva d'assez mauvaise grâce et ne suivit dans la rue. Mon cocher était fort mal disposé; il était allé faire boire les chevaux, mais le puits était presque à sec et l'eau avait très-mauvais goût. De là son courroux; l'eau est, comme disent les cochers, le point essentiel. Cependant, à la vue du vieillard, il se radoucit, secoua la tête et dit :

—Ah ! Kacianouchka, bonjour.

— Bonjour, Eroféi, bonjour à l'homme juste !—
répondit Kaciane d'une voix dolente.

Je communiquai au cocher la proposition du vieillard ; Eroféi y donna son approbation et entra dans la cour. Pendant qu'il détélaît les chevaux avec une sage lenteur, Kaciane se tenait le dos appuyé contre la porte cochère et nous regardait d'un air attristé moi et le cocher. Il paraissait tout inquiet, et je crus remarquer que notre visite imprévue lui était fort peu agréable.

—On t'a donc transporté aussi ?—lui demanda tout à coup Eroféi en soulevant la douga.

—Oui.

—Vraiment !—dit entre ses dents mon cocher.—
Tu sais bien, Martine le charpentier ? tu sais, Martine de Riabaïa ?

—Je le connais.

—Eh bien, il est mort. Nous venons de rencontrer son enterrement.

Kaciane tressaillit.

—Mort?—dit-il, et il baissa la tête.

—Oui, il est mort. Comment ne l'as-tu pas guéri? On dit que tu fais de la médecine. Tu es une espèce de guérisseur.

Le cocher raillait évidemment le vieillard.

—Est-ce là ta télèga?—lui dit-il en montrant la charrette avec l'épaule.

—Oui, c'est la mienne.

—Elle est fameuse, ma foi!—Et l'ayant prise à deux mains, par les brancards, il faillit la renverser les roues en l'air.—Ça une télèga? Et dans quoi irez-vous donc à la coupe? Jamais notre cheval de brancard n'entrera là-dedans; nos chevaux sont forts; mais ça, qu'est-ce que c'est!

—Je ne sais vraiment,—reprit Kaciane,—comment nous irons. A moins de prendre cette petite créature-là,—ajouta-t-il en montrant son cheval avec un soupir.

—Ça?—interrompit Eroféi, —et s'approchant de l'haridelle, il lui appliqua sur le cou le doigt du milieu de la main droite et la poussa avec mépris.—Voyez donc!—ajouta-t-il,—le corbeau s'est endormi.

Je priai Eroféi de l'atteler au plus vite. Il me tardait de me mettre en route avec Kaciane pour le bois, car on rencontre souvent des coqs de bruyère dans les coupes. Lorsque la télèga fut prête, je m'y installai tant bien que mal, avec mon chien, sur l'écorce de tilleul bosselée qui la garnissait, et Kaciane, roulé sur lui-même presque comme une boule, se plaça devant

moi ; il était toujours fort triste. Nous allions partir, lorsque Eroféi s'approcha de moi et me dit à l'oreille d'un air mystérieux :

— Vous faites bien, père, de partir avec lui. C'est, comment dirai-je... , une espèce d'innocent, et son surnom est la Puce. Je ne sais comment vous avez fait pour le comprendre.

Je me disposais à lui répondre que jusqu'à présent Kaciane me paraissait un homme fort raisonnable, mais il reprit de plus belle et toujours à voix basse :

— Faites seulement attention ; qu'il vous conduise bien où il vous a dit. Choisissez aussi vous-même l'essieu. Prenez un essieu bien solide. Dis donc, la Puce, —ajouta-t-il à haute voix, — peut-on trouver un peu de pain chez vous ?

— Cherche ; peut-être s'en trouvera-t-il, — dit Kaciane. Il tira les rênes et nous parthnes.

A mon très-grand étonnement, son petit cheval ne courait pas mal. Pendant toute la route, Kaciane conserva un mutisme obstiné. Lorsqu'il répondait à une question, c'était avec brusquerie et de mauvaise grâce. Nous arrivâmes bientôt à la coupe, et de là nous nous rendîmes au comptoir. Il se trouvait dans une isba isolée sur le bord d'un petit ravin, qui avait été transformé en étang au moyen d'une digue construite à la hâte. J'aperçus dans le comptoir deux jeunes commis marchands, aux dents blanches comme la neige, aux regards doncereux, à la parole insinuante et vive, au sourire plein de finesse. Je leur

achetai un essieu et retournai à la coupe. Je croyais que Kaciane y resterait avec la télèga et m'y attendrait. Mais il s'approcha subitement de moi et me dit :

—Tu vas sans doute tirer des oiseaux, n'est-ce pas? dis.

—Oui, si j'en trouve.

—J'irai avec toi. Le permets-tu?

—Oui, certainement.

Nous nous engageâmes dans la coupe; elle avait près d'une verste d'étendue. J'avoue que je m'occupai bien plus de Kaciane que de mon chien. C'est avec raison qu'on l'avait surnommé la Puce. Sa tête noire et découverte (sa chevelure épaisse pouvait fort bien lui tenir lieu de coiffure) se perdait au milieu des buissons et reparaissait soudainement un peu plus loin. Il marchait extrêmement vite et en sautillant, pour ainsi dire, se baissait à chaque instant, cueillait je ne sais quelles herbes, les fourrait dans son sein, marmottait je ne sais quoi entre ses dents et me regardait continuellement ainsi que mon chien, mais d'un œil Inquisiteur et méfiant. On trouve souvent dans les taillis et dans les clairières de petits oiseaux au plumage gris, qui passent continuellement d'un buisson à l'autre en sifflant et en faisant le plongeon. Kaciane les contrefaisait, leur répondait et les appelait. Un cailleteau lui partit entre les jambes en criant. Il l'imita en le suivant des yeux. Une alouette descendit de son côté en battant des ailes et en chantant à tue-tête; Kaciane répéta son chant. Mais il ne m'adressait pas un mot...

Le temps était devenu magnifique, et la chaleur ne diminuait pas. Quelques nuages élevés, et d'un blanc jaunâtre comme la neige qui tombe à la fin du printemps, plats et allongés comme des voiles repliées, nageaient dans le ciel serein. On voyait leurs bords dentelés se transformer avec lenteur, mais très-distinctement; ils se fondaient pour ainsi dire dans les airs et ne donnaient point d'ombre. Nous restâmes longtemps avec Kaciane dans le fourré. De jeunes rejetons, qui avaient à peine une archine de hauteur, entouraient de leurs tiges minces et lisses les souches noircies et couvertes de ces excroissances bosselées et aux bords grisâtres, dont on fait de l'amadou; des fraisiers en caressaient la surface de leurs petites moustaches roses; des familles entières de champignons les entouraient, échauffées et séchées par le soleil. Mes pieds s'embarrassaient sans cesse dans les hautes herbes; les feuilles, encore tendres et rougeâtres, avaient un éclat métallique qui m'éblouissait; le sol était émaillé de fleurs; c'étaient les clochettes bléues de l'herbe Robert, les petites coupes jaunes du glaucome, les pétales rosées de la chélidoïne; çà et là, sur le bord de chemins peu fréquentés, où le passage des téléga n'était marqué que par d'étroites bandes d'une herbe fine et roussie, des tas de bois, que le vent et la pluie avaient brunis, étaient rangés par sa-jènes¹; l'ombre légère qu'ils projetaient formait des carrés obliques; c'étaient les seuls endroits abrités du

¹ La sa-jène équivaut à 2^m, 13.

soleil. Un vent à peine sensible s'élevait par moments et tombait presque aussitôt... Il m'effleurait subitement la figure de son haleine ; tout s'agitait gaiement, se redressait et semblait s'animer autour de moi ; les palmes flexibles des fougères se balançaient avec grâce. Ce spectacle était réjouissant ; mais le vent cessait et tout retombait dans le silence. Les grillons seuls chantaient en chœur avec une sorte de rage ; ce cri sec, aigre et continu était fatigant. Il accompagne bien la chaleur persistante du milieu de la journée ; on le dirait créé par elle et comme évoqué des entrailles de la terre embrasée.

Après avoir longtemps marché sans lever une seule compagnie, nous atteignîmes enfin une autre coupe. Là, des trembles récemment abattus gisaient mélancoliquement à terre, écrasant sous leur poids l'herbe et les broussailles ; il y en avait qui étaient encore couverts de feuilles vertes, mais elles étaient mortes et pendaient, flasques et flétries, aux branches immobiles ; on en voyait d'autres dont les feuilles étaient déjà desséchées et racornies ; les copeaux frais et dorés, couchés en tas sous des troncs coupés et encore pleins de sève, répandaient une odeur aigre, mais agréable. Plus loin, près du bois, résonnaient sourdement des coups de hache, et de temps en temps, un arbre touffu s'affaissait majestueusement et avec lenteur ; il semblait saluer et ouvrir les bras.

Je fus longtemps sans rencontrer de gibier ; mais enfin un râle de genêt s'éleva d'un épais buisson de

chêne entremêlé d'absinthe. Je tirai ; le râle pirouetta en l'air et tomba. Au moment de la détonation, Kaciane se couvrit subitement les yeux avec la main ; il resta immobile pendant que je rechargeais mon fusil et ramassais l'oiseau. Lorsque je me fus remis en marche, il s'approcha de la place où était tombé le râle, se pencha sur l'herbe tachetée de quelques gouttes de sang, secoua la tête et me regarda d'un air craintif... Je l'entendis dire ensuite à demi-voix :— C'est un péché. Ah ! voilà qui est un péché !

La chaleur nous obligea enfin à chercher un refuge dans le bois ; je me jetai sous un épais buisson de noisetiers, au-dessus duquel un jeune platane étendait gracieusement ses branches légères. Kaciane s'assit sur le gros bout d'un bouleau abattu. Je me mis à le regarder. Les cimes des arbres étaient légèrement agitées, et l'ombre un peu verdâtre de leur feuillage passait et repassait lentement sur son corps chétif et enveloppé tant bien que mal dans un armiak foncé. Il ne levait pas la tête. Ennuyé de son silence, je m'étendis sur le dos et m'amusai à contempler le jeu paisible des feuilles qui se croisaient en tous sens et se détachaient sur le fond d'un ciel limpide. Rien de plus agréable que cette occupation ; on croit voir une mer immense qui s'étend au-dessous de vous ; les arbres ne paraissent point s'élever sur la terre, mais, comme les racines de plantes immenses, ils semblent descendre verticalement et plonger dans des flots clairs comme le cristal ; le feuillage a par place l'éclat

des émeraudes; ailleurs, il s'épaissit et prend une teinte d'un vert velouté presque noir; quelque part, dans l'éloignement, bien loin, à l'extrémité d'une branche effilée, se tient une feuille isolée, immobile sur un lambeau d'azur. Près d'elle en est une autre qui se balance; elle rappelle, par son mouvement, le jeu d'une nageoire de poisson, et ce mouvement paraît spontané et non point produit par le vent. Des ilots de nuées blanches et arrondies flottent dans les airs et passent... Mais, tout à coup, cette mer immense, cet éther radieux, ces branches et ces feuilles empourprées, tout cela s'ébranle, tressaille d'un éclat fugitif, et un murmure frémissant et frais, semblable aux clapotements continus d'une grève subitement envahie par les flots, vient frapper vos oreilles. Vous ne bougez pas. Vous regardez, et il est impossible d'exprimer par des paroles le sentiment joyeux, doux et tendre qui s'empare de votre cœur. Vous regardez. Cet azur profond et limpide éveille sur vos lèvres un sourire aussi pur que lui-même; des souvenirs de bonheur traversent votre esprit comme ces flocons de nuages qui se succèdent lentement; il vous semble que votre regard plonge toujours plus avant et vous entraîne après lui dans cet abîme éblouissant et tranquille; il vous est impossible de vous arracher de cette hauteur, de cet abîme.

—Maltre! eh! maltre!—me dit tout à coup Kaciane de sa voix sonore.

Je me soulevai avec surprise; il avait à peine répondu jusqu'alors à mes questions, et maintenant c'était lui qui m'adressait la parole.

— Que veux-tu?—lui demandai-je.

— Pourquoi as-tu donc tué cet oiseau?—me dit-il en me regardant fixement.

— Comment, pourquoi? Le râle de genêt, c'est du gibier; on le mange.

— Ce n'est pas pour cela que tu l'as tué, maître. Pour le manger? oh! non, tu l'as tué pour t'amuser.

— Mais toi-même, tu manges bien, je suppose, des oies et des poules.

— Ce sont des oiseaux que Dieu a faits pour l'homme. Mais le râle de genêt est un oiseau libre, un oiseau des bois. Et ce n'est pas lui seulement; il y a encore beaucoup d'autres créatures des bois, des rivières et des champs, et des marais, et des prairies, et du haut et du bas, et c'est un péché de les tuer; laissez-les vivre sur la terre jusqu'au terme qui leur est fixé. Une autre nourriture est donnée à l'homme; une autre nourriture comme une autre boisson, le blé, ce don de Dieu, et l'eau du ciel, et les animaux domestiques que nous ont légués les patriarches.

Je regardai Kaciane avec étonnement. Ses paroles coulaient d'abondance; il ne les cherchait pas, il parlait avec une inspiration calme et une gravité modeste, en fermant parfois les yeux.

— Ainsi, suivant toi, c'est aussi un péché de tuer des poissons? lui demandai-je.

—Le poisson a le sang froid,—dit-il avec assurance
—Le poisson est une bête muette, il ne connaît pas la peur, il ne se réjouit pas; le poisson est un animal sans conscience; le poisson ne sent rien; son sang même n'est pas vivant... Le sang,—reprit-il après un moment de silence,—n'est pas une chose sainte. Le sang ne voit pas le bon soleil de Dieu, le sang se cache de la lumière...; c'est un grand péché que de mettre du sang au grand jour, un grand péché, une chose affreuse... Oh ! affreuse !

Il soupira et baissa la tête. Mon étonnement augmentait, je l'avoue, de plus en plus. Ces paroles n'avaient rien de trivial; les hommes du peuple ne s'expriment pas ainsi, même ceux qui passent pour beaux parleurs. Le langage de Kaciane était à la fois noble, réfléchi et étrange. Je n'avais jamais rien entendu de pareil.

—Dis-moi, je t'en prie, Kaciane,—lui demandai-je sans quitter des yeux sa figure légèrement animée,—comment gagnes-tu ta vie ?

Il ne me répondit pas tout de suite, et son regard prit en ce moment une expression d'inquiétude.

—Je vis comme le Seigneur l'ordonne,—me dit-il enfin,—mais quant à un état, à vrai dire, je n'en ai pas. Dès mon bas âge, je n'ai jamais eu grande intelligence; je travaille tant que je peux, mais je ne suis pas bon travailleur. Que puis-je faire ? Je n'ai pas de santé, et mes mains sont bêtes. Au printemps, je vais prendre des rossignols.

—Tu attrapes des rossignols ? Mais tu viens de me dire qu'il ne faut prendre aucune créature vivante, ni dans les bois, ni dans les champs, ni ailleurs.

—Il ne faut pas les tuer, c'est vrai ; la mort vient prendre son bien sans cela. Voilà, par exemple, Martine, le charpentier, il n'a pas vécu longtemps, il est mort ; sa femme pleure maintenant son mari, ses petits enfants... Contre la mort, ni l'homme ni les animaux ne peuvent rien. La mort ne court pas, et pourtant on ne peut pas l'éviter par la fuite... Mais il ne faut pas venir à son secours. Moi, je ne tue pas les petits rossignols ; Dieu m'en préserve ! Je ne les attrape pas pour leur malheur, je ne leur fais pas perdre la vie ; je les prends pour le plaisir de l'homme, pour sa distraction et pour sa joie.

—Tu vas les chercher dans les environs de Koursk¹ ?

—Oui, et même plus loin, c'est selon. Je passe les nuits dans les marais, sur la lisière des bois ; je couche seul dans les champs, dans les endroits fourrés ; là, les courlis se mettent à siffler, les lièvres crient, les canards mâles cancanent... Les soirs, je remarque ; les matins, j'écoute, et à l'aurore j'entoure les buissons de filets... Il y a des rossignols qui chantent si plaintivement, si doucement... que ça fait peine.

—Et tu les vends ?

—Je les donne aux braves gens.

—Et que fais-tu encore ?

¹ Les rossignols de Koursk sont les plus estimés.

—Comment, ce que je fais ?

—De quoi t'occupes-tu ?

Le vieillard se tut.

—Je ne m'occupe de rien... Je suis un mauvais ouvrier. Je sais cependant lire et écrire.

—Ah ! vraiment ?

—Mais oui ; je l'ai appris avec le secours de Dieu, et de quelques bonnes gens.

—As-tu de la famille ?

—Non, je suis seul.

—Comment cela se fait-il ? tous les tiens sont donc morts ?

—Non, mais il ne m'est pas venu de bonheur dans la vie. Au reste, tout cela est la volonté de Dieu ; nous sommes tous aux ordres de Dieu ; mais il faut que l'homme soit juste, voilà tout, c'est-à-dire agréable à Dieu.

—Et tu n'as aucun parent ?

—Si fait... mais... comme ça...

Le vieillard se troubla¹.

—Dis-moi, je te prie,—ajoutai-je—: il me semble que mon cocher t'a demandé pourquoi tu n'avais pas guéri Martine ? Tu sais donc traiter les maladies ?

—Ton cocher est un homme juste, me répondit

¹ Les sectaires ne reconnaissant point l'autorité de l'Église officielle, les unions qu'ils contractent entre eux sont naturellement considérées comme illégitimes par l'autorité. Aussi n'aiment-ils pas à parler de leur famille devant des étrangers ; les continuelles persécutions auxquelles ils sont en butte les ont rendus très-méfians.

Kaciane d'un air pensif, mais il n'est pourtant pas sans péché. Il m'a appelé guérisseur... moi?... et qui donc peut guérir? Cela dépend de Dieu. Il y a bien, à la vérité, des herbes, des fleurs qui soulagent; oui, comme par exemple, le poivre d'eau; c'est une herbe qui est bonne pour les hommes, le plantain aussi; on peut en parler, ce sont de petites plantes pures, des herbes de Dieu. Mais il y en a d'autres, ce n'est plus ça; elles soulagent bien, mais c'est péché de s'en servir, c'est même un péché de parler d'elles. A la rigueur, on peut s'en servir, avec..., une prière, oui. Il y a aussi des mots comme cela...; celui qui croit peut être sauvé, —ajouta t-il en baissant la voix.

—Tu n'as rien donné à Martine? — lui demandais-je?

—Jel'ai appris trop tard — me répondit le vieillard. — Mais quoi! tout cela est écrit pour chacun. Martine n'était pas fait pour vivre longtemps sur cette terre; c'est certain. Oui, l'homme qui ne doit pas vivre longtemps ici-bas, le soleil ne le réchauffe pas comme les autres, et le pain ne lui est pas bon... C'est comme si quelque chose le rappelait. Oui, que Dieu ait pitié de son âme.

—Y a-t-il longtemps qu'on vous a transportés dans notre pays? —lui demandai-je.

Kaciane tressaillit..

—Non, il n'y a pas longtemps, quatre ans. Sous le vieux maître, nous habitions nos anciens villages;

mais la tutelle nous a transportés. Le vieux maître avait une belle âme, il était humble de cœur... Qu'il jouisse du royaume des cieux. Au reste, la tutelle n'a pas eu tort, il paraît que ça devait être comme cela.

— Où viviez-vous avant ?

— Nous sommes des bords de la Kracivaïa-métche¹.

— Est-ce loin d'ici ?

— Cent verstes.

— Et vous étiez mieux là-bas !

— Oui, nous étions mieux ; il y avait plus d'espace, plus d'eau, c'était notre nid ; ici le pays est étouffé, sec... Ici, nous sommes des orphelins. Lorsque là-bas, je veux dire sur les bords de notre rivière, on montait sur la colline, lorsqu'on se trouvait sur le sommet, Dieu du ciel ! comme c'était beau ! Ah ! on voyait des rivières, des coteaux, des bois ; plus loin, une église, et puis encore des prés. On voyait loin, très-loin ; on voyait si loin... qu'on voyait, on voyait... Oh ! vraiment ; ici, c'est vrai, la terre est meilleure, argileuse, une bonne terre grasse, disent les paysans ; quant à moi, il pousse toujours assez de blé pour moi.

— Avoue pourtant, — mon brave homme, — que tu aimerais à revoir ton pays.

— Oui, je le voudrais bien ; du reste, on est bien partout. Je suis un homme sans famille, qui aime à errer. Et puis quoi ? que gagne-t-on à rester chez soi,

¹ Jolie rivière du gouvernement de Toula, dont le nom signifie belle source.

et lorsqu'on sort, alors,—continua-t-il en élevant la voix,—on se sent soulagé, vraiment. Le soleil vous éclaire, on est plus en vue de Dieu, et on chante mieux. On regarde les herbes qui poussent autour de soi, et on en cueille quelques-unes; puis, c'est de l'eau de source qui coule, de l'eau sainte; on en boit, et on en remarque la place. Les oiseaux du bon Dieu chantent..... Au delà de Koursk commencent les steppes : que c'est beau ! Voilà qui est étonnant, qui est beau, qui réjouit l'homme ! c'est un bienfait du Seigneur ! On dit que les steppes s'étendent jusqu'aux mers chaudes où vit l'oiseau *gamaïoun*¹, au doux chant, et où les feuilles des arbres ne tombent ni l'hiver ni l'automne, et où poussent des pommes d'or sur des branches d'argent. Là, tout homme vit dans la joie et la justice... Voilà où j'irais avec plaisir ! Où n'ai-je pas été déjà ? J'ai été à Simbirsk, et à Roumène, les belles cités, et à Moscou même, la ville aux coupoles d'or; j'ai vu l'Oka, cette bonne nourrice, et la Tsna, la colombe; et le Volga, la bonne mère, et j'ai vu bien des gens, de bons paysans; j'ai été dans bien des villes honnêtes... Eh bien ! j'aurais été aussi là-bas ! oui... et là... et je ne suis pas le seul, moi pêcheur... Il y a bien d'autres paysans qui portent des lapti, qui courent le monde, et... qui cherchent la vérité... Oui !.. que faire vraiment à la maison ? Hein ? Il n'y a pas de justice dans l'homme... voilà le mal.

¹ Animal fabuleux dont le nom revient souvent dans les légendes et les contes populaires.

Kaciane prononça ces dernières paroles rapidement, presque d'une manière inintelligible. Il ajouta encore quelque chose qu'il me fut impossible d'entendre, et sa figure prit une expression si étrange que je me rappelai involontairement le surnom d'innocent dont mon cocher l'avait qualifié. Il hocha la tête, toussa légèrement, et parut revenir à lui.

— Quel soleil! — dit-il à demi-voix, — c'est une bénédiction du Seigneur. Qu'il fait bon dans les bois !

Il agita les épaules, resta un moment silencieux, jeta autour de lui des regards distraits, et se mit à chanter à demi-voix. Je ne pus distinguer toutes les paroles qu'il prononçait d'un ton larmoyant; je n'en saisis que les derniers mots :

On m'appelle Kaciane,
Mon surnom est la Puce.

Eh ! me dis-je, il compose !... Il tressaillit tout à coup et se tut en regardant attentivement au fond du bois. M'étant retourné, j'aperçus une petite paysanne de huit ans environ, en *sarafane*¹. Elle portait un mouchoir rayé sur sa tête, et un panier tressé pendait à son petit bras hâlé. Elle ne comptait probablement pas nous rencontrer; elle était, comme on le dit, tombée sur nous, et se tenait immobile au milieu d'un massif de noisetiers, dans une clairière ombragée, et me regardait d'un air craintif avec ses grands

¹ Jupon à bretelles que portent les paysannes.

yeux noirs. J'eus à peine le temps de l'examiner ; elle se jeta derrière un arbre.

Annouchka ! Annouchka ! viens ici, n'aie pas peur, —cria le vieillard avec douceur.

—J'ai peur, fit-elle d'une voix fluette.

—N'aie pas peur ! n'aie pas peur ! viens à moi.

—Annouchka sortit silencieusement de sa retraite, et s'avança en faisant un détour ; on entendait à peine le bruit de ses petits pieds sur le gazon touffu ; elle sortit du fourré près du vieillard... Ce n'était pas une enfant de huit ans, comme je l'avais cru d'abord à sa taille, mais bien une fille de treize ou quatorze ans... Quoique petite et maigre, elle était très-bien proportionnée et agile ; sa jolie petite figure avait une grande ressemblance avec celle de Kaciane lui-même, qui n'était pourtant point beau. Les mêmes traits aigus, le même regard étrange, malin et confiant, pensif et pénétrant, et les mêmes gestes... Kaciane la regarda attentivement ; elle lui tournait le côté.

—Tu ramassais des champignons ?—lui demanda-t-il.

—Oui, des champignons,—lui répondit-elle avec un sourire timide.

—Et tu en as trouvé beaucoup ?

—Beaucoup.

Elle lui jeta un regard ; et baissa de nouveau les yeux.

—En as-tu des blancs ?

—Oui.

—Montre, montre-moi ça.

Elle laissa glisser le panier de son bras, et souleva à moitié la large feuille de bardane qui couvrait les champignons.

— Eh ! dit Kaciane en se baissant sur le panier , qu'ils sont beaux. Ah ! Annouchka, c'est bien.

— Est-ce ta fille , Kaciane ? — lui demandai-je ?

Annouchka rougit subitement.

— Non , c'est comme ça.... une parente , — dit Kaciane en affectant l'indifférence. Allons ! Annouchka ! va-t'en , — ajouta-t-il aussitôt. — Que Dieu t'accompagne ; mais prends garde...

— Pourquoi s'en irait-elle à pied ? — lui dis-je, — nous pourrions la reconduire.

Annouchka rougit comme un coquelicot, saisit à deux mains la corde du panier et regarda le vieillard d'un air inquiet.

— Non, elle arrivera bien à pied, — dit-il, du même ton d'indifférence et avec lenteur.

— Pourquoi faire ?

— Elle arrivera comme cela. — Va-t'en.

Annouchka disparut rapidement dans le bois. Kaciane la suivit des yeux ; puis, il baissa la tête et sourit. Il y avait dans ce sourire contenu, dans le peu de paroles que Kaciane avait prononcées, et dans le son même de sa voix, une tendresse et une délicatesse étonnantes. Le vieillard regarda de nouveau du côté où Annouchka avait disparu, sourit de nouveau et secoua la tête à plusieurs reprises, en se frottant le visage...

— Pourquoi l'as-tu renvoyée si vite ? — lui demandais-je. — Je lui aurais acheté des champignons.

— Vous pourrez les acheter là-bas, à la maison, tout de même, si vous le voulez, — me répondit-il, en employant pour la première fois le terme : vous.

— Cette enfant est charmante, — lui dis-je.

— Oh ! non... non.... reprit-il comme malgré lui, et depuis ce moment il redevint taciturne.

Voyant que tous mes efforts pour le faire parler étaient inutiles, je me rendis dans la coupe. La chaleur avait un peu baissé; mais le guignon qui me poursuivait ne devait point s'arrêter là; je revins à Joudino avec un seul rôle de genêt et mon nouvel essieu. En approchant de la maison, Kaciane se tourna vers moi.

— Maître ! Eh ! maître, — me dit-il, — sais-tu que je suis coupable envers toi ; c'est moi qui ai éloigné de toi tout le gibier.

— Comment cela ?

— Ça, c'est mon affaire; tu as un chien instruit et fin, et cependant il n'a rien su trouver. Quand on pense à ce que font les hommes raisonnables ! — Voilà pourtant un animal, et qu'en a-t-on fait ?

J'aurais vainement essayé de persuader Kaciane qu'il est impossible de jeter un sort sur le gibier ; c'est pourquoi je n'y songeai pas. D'ailleurs, nous entrions dans la cour.

Annouchka n'était pas dans la chaumière ; mais elle avait déjà eu le temps de rentrer et de déposer le

panier avec les champignons. Erofèi ajusta le nouvel essieu, et après l'avoir soumis à un examen sérieux, il l'estima à un très-bas prix. Au bout d'une heure, je partis en laissant à Kaciane un peu d'argent qu'il n'accepta pas d'abord; mais après l'avoir tenu quelque temps sur sa main, en réfléchissant, il finit par le fourrer dans son sein. Pendant tout le temps que je restai encore dans la cour, il garda presque constamment le silence; il se tenait comme d'habitude appuyé contre la porte cochère, ne répondant pas aux sarcasmes de mon cocher, et me fit des adieux très-froids.

En entrant dans la cour, j'avais remarqué que mon Erofèi était de nouveau dans une disposition d'esprit très-sombre. Ce n'était pas sans raison; il n'avait rien trouvé à manger dans tout le village; l'eau pour abreuver les chevaux était mauvaise.... Nous partîmes. Le mécontentement d'Erofèi se lisait même sur sa nuque; quoiqu'il mourût d'envie de me parler, il attendait que je prisse le premier la parole, et se bornait à grogner tout en adressant aux chevaux des discours instructifs et quelquefois très-blessants. —Le beau village!—marmottait-il,—on appelle ça un village! Je demande du kwass, au moins,—et il n'y a pas même de kwass. Oh! Seigneur Dieu! Et l'eau!—c'est tout bonnement.... Pfou! (il cracha avec bruit). Ni concombre, ni kwass..., rien. Allons! toi,—ajouta-t-il en s'adressant au cheval de droite:—je te connais hypocrite! tu fais semblant de tirer... (et ici, il lui donna un coup de fouet); la bête

s'est tout à fait dérangée, et cependant elle était pleine de bonne volonté.... Nou ! nou ! qu'as-tu à tourner la tête...

Erofèi, — lui dis-je enfin, — quel homme est ce Kaciane ?

Erofèi ne me répondit pas tout de suite. Il était en général réfléchi et ne se pressait jamais ; mais je devinai immédiatement que ma question lui était fort agréable et qu'elle avait calmé sa mauvaise humeur.

— La Puce ? — dit-il enfin, après avoir agité les rênes, — c'est un homme étrange ; un véritable innocent. On trouverait difficilement un homme aussi singulier que lui. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à notre rouan ; il s'est laissé détourner aussi du travail ; je sais bien qu'on fait un pauvre travailleur avec un corps pareil ; mais cependant ! Il est comme ça depuis son enfance. Il voiturait avant avec ses oncles qui tenaient des chevaux ; mais il paraît que ça l'a ennuyé. — Il a quitté le métier. Il s'est mis à vivre à la maison ; mais n'a pas pu s'y tenir. Il est trop remuant ; c'est une vraie puce. Heureusement que Dieu lui avait donné un bon maître qui ne le tourmentait pas. Depuis ce temps-là, il ne fait plus que courir de droite et de gauche, comme un agneau égaré. Et puis il est si singulier ! Dieu sait ce qui lui prend ! Tantôt il est muet comme un tronc, tantôt il se met à parler, et ce qu'il dit, Dieu le sait. Est-ce une *manière* ? c'est un homme tout à fait extraordi-

naire. Il chante bien cependant, comme ça, gravement ;—c'est pas mal, pas mal !

—Et il traite aussi les malades ?

—Allons donc ! lui ? Un homme comme ça ! Pourtant il m'a guéri des écrouelles. — Lui, traiter ? allons donc ! C'est un homme sans esprit ; oui, vraiment, —ajoutait-il, après un instant de silence.

—Tu le connais depuis longtemps ?

—Oui, depuis longtemps ; nous étions voisins à Sit-chovki, lorsqu'ils étaient sur la Kracivaïa.

—Et cette petite fille que nous avons rencontrée dans le bois, Annouchka—lui est-elle parente ?

Eroféi me regarda par-dessus son épaule et se mit à rire.

—Ah !... elle... certainement qu'elle c'est sa parente. C'est une orpheline ; elle n'a pas de mère, et on ne sait même pas qui était sa mère. Mais elle doit lui être cependant parente ; elle tient par trop de lui. Enfin, elle vit chez lui. C'est une fille avisée, il n'y a pas à dire le contraire ; c'est une fille qui est bien, et lui, le vieux, il paraît l'aimer ; elle est bien, cette fille. Il est capable, vous ne le croirez jamais, il est capable d'apprendre à son Annouchka à lire et à écrire. Oui, vraiment, ça ne m'étonnerait pas ; c'est un homme si différent des autres, un homme changeant, et même qu'on ne peut expliquer.... Ei ! Ei !—s'écria tout à coup ici mon cocher en arrêtant les chevaux ; puis, se tournant de côté, il se mit à flairer l'air.

—Je crois bien que ça sent le brûlé ? Mais oui ! Ah ! ces

essieux neufs ! ne m'en parlez pas ;.. cependant je l'ai assez graissé, il me semble... Il faut que j'aille chercher un peu d'eau ; voilà justement un petit étang.

Erofëi descendit lentement du siège, détacha le seau, se dirigea vers l'étang, et revenu près de la télèga, ce n'est pas sans plaisir qu'il écouta le sifflement que fit le moyeu de la roue subitement inondé d'eau... Il recommença cette opération plus de dix fois dans le parcours de huit verstes, et nous n'arrivâmes à la maison qu'à la nuit tombante.



XX

MON VOISIN RADILOF¹.

... Les bécasses se tiennent souvent en automne dans les vieux parcs plantés de tilleuls ; nous avons beaucoup de ces endroits-là dans le gouvernement d'Orel. Nos grands-pères avaient coutume, lorsqu'ils choisissaient un emplacement où ils se proposaient d'établir leurs demeures, de réserver une ou deux déciatines de bonne terre pour y faire un verger

¹ Pour l'intelligence de ce récit, il faut savoir que les lois défendent en Russie d'épouser la sœur de sa femme.

avec des allées de tilleuls. Au bout de cinquante ou soixante ans, ces résidences, ces nids seigneuriaux, disparaissaient peu à peu de la surface de la terre ; les maisons pourrissaient sur place, ou bien on les vendait, et elles étaient transportées ailleurs. Les offices, qui étaient bâties en briques, se transformaient en monceaux de ruines ; les pommiers périssaient, et on les employait pour le chauffage ; les enclos et les haies étaient détruits, et bientôt il n'en restait plus le moindre vestige. Mais les tilleuls continuaient à prospérer, et maintenant, entourés de terres labourées, ils rappellent à notre génération inconstante nos pères et nos frères qui reposent dans l'éternité. Ces vieux arbres sont magnifiques, et la hache impitoyable du paysan russe les a respectés jusqu'à présent. Leurs feuilles sont petites, mais leurs branches robustes s'étendent en tout sens, et forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

Un jour que je battais les champs avec Jermolaï, pour y lever des perdrix, j'aperçus à quelque distance du lieu où nous étions un jardin abandonné, et me dirigeai de ce côté. A peine avais-je pénétré dans le fourré, qu'une bécasse s'enleva avec bruit d'un arbuste ; je tirai, et au même instant un cri partit à quelques pas de moi ; la figure épouvantée d'une jeune fille se montra derrière un arbre et disparut presque aussitôt. Jermolaï accourut vers moi.

— Pourquoi chassez-vous ici ? — me dit-il ; — c'est la résidence d'un seigneur.

Je n'avais pas eu le temps de lui répondre, et mon chien, qui s'était empressé d'aller chercher l'oiseau blessé, ne me l'avait pas encore rapporté avec sa gravité ordinaire, qu'un bruit de pas précipités se fit entendre ; un homme d'une taille élevée, et portant des moustaches, sortit du fourré et s'arrêta devant moi d'un air mécontent. Je lui fis des excuses, déclinaï mon nom, et lui offris la bécasse que j'avais abattue sur ses terres.

—Volontiers,—me dit-il en souriant,—j'accepte votre gibier, mais à une condition, c'est que vous viendrez le manger à dîner avec nous.

J'avoue que cette invitation ne me plaisait guère, mais il était impossible de ne point l'accepter.

—Je suis le propriétaire de ce bien et votre voisin Radilof,—continua mon interlocuteur.—Vous avez, sans doute, entendu parler de moi. C'est aujourd'hui dimanche, et je suppose que mon dîner sera passable ; sans cela je ne vous aurais pas invité.

Je lui répondis ce que l'on répond ordinairement en pareille circonstance, et nous nous acheminâmes ensemble vers sa demeure. Un sentier nouvellement sablé nous conduisit bientôt hors du bois de tilleuls ; nous entrâmes dans le verger. Au milieu de quelques vieux pommiers et d'épais buissons de groseilliers paraissaient çà et là des têtes de choux d'un vert tendre ; plus loin se dressaient de grandes perches entourées de houblon ; les plates-bandes étaient couvertes d'une forêt de petites branches garnies de pois

aux tiges desséchées ; d'énormes citrouilles aplaties semblaient se vautrer à terre ; on découvrait sous leurs feuilles anguleuses, et couvertes de poussière, des concombres jaunissants ; au pied des haies, se balançaient des orties élevées, et sur quelques autres points du verger croissaient en touffes des chèvrefeuilles, des sureaux et des églantiers, restes des anciennes plates-bandes du jardin. Près d'une petite rivière, remplie d'une eau rougeâtre et visqueuse, se dressait un puits entouré de mares, où des canards plongeaient et barbotaient diligemment ; un chien, qui tremblait de tous ses membres, rongait un gros os en fermant les yeux ; non loin de là, une vache au poil roux paissait paresseusement dans un petit parc et balayait par moments de sa queue son échine osseuse. Au détour du sentier que nous suivions, j'aperçus, à travers un rideau de saules et de bouleaux, une vieille maison grisâtre, au toit de planches et précédée d'un petit auvent délabré. Radilof s'arrêta.

—Allons!—me dit-il d'un ton plein de franchise et de bonhomie, et en me regardant en face,—j'ai cliangé d'avis; peut-être ne vous souciez-vous pas d'entrer chez moi ; c'est pourquoi....

Je ne le laissai pas achever, et l'assurai qu'il me serait au contraire fort agréable de dîner chez lui.

—Allons, faites comme vous voudrez.

Nous entrâmes dans la maison. Un jeune domestique, en long kaftane de gros drap bleu, vint à notre rencontre sur l'escalier. Radilof lui donna aussitôt

l'ordre d'offrir de l'eau-de-vie à Jermolaï, qui fit un profond salut à cet hôte magnanime, quoique celui-ci lui tournât le dos. De l'antichambre, qui était toute remplie d'estampes bariolées et de cages, nous passâmes dans une petite chambre qui était le cabinet de Radilof. Je déposai mon attirail de chasseur, et plaçai mon fusil dans un coin ; le garçon au long kaftane s'empressa de m'aider à me débarrasser de la poussière qui me couvrait.

—Allons maintenant au salon,—me dit Radilof d'un air aimable ;—je vais vous présenter à ma mère.

Je le suivis. Une femme âgée était assise sur le divan du milieu¹ ; elle portait une robe marron et un bonnet blanc ; sa figure maigre exprimait la bonté, et son regard timide était plein de tristesse.

—Voici, mamère,—me dit Radilof ;—notre voisin***

La petite vieille se leva et s'inclina, sans quitter l'épais ridicule en forme de sac qu'elle tenait de ses mains décharnées.

—Êtes-vous dans le pays depuis longtemps? — me demanda-t-elle en clignant un peu les yeux, et d'une voix faible et douce.

—Non ; il y a peu de temps.

—Et comptez-vous y faire un long séjour ?

—Je me propose de rester jusqu'à l'hiver.

La vieille dame se tut.

—Et voici Fedor Mikéitch,—me dit Radilof, en me

¹ On trouve ordinairement dans les salons de province trois divans.

désignant un homme grand et maigre que je n'avais pas remarqué.—Allons ! Fedia, montre ton talent à notre hôte. Pourquoi t'es-tu fourré dans ce coin ?

L'individu qu'il interpellait ainsi se leva immédiatement, prit sur la fenêtre un méchant violon qu'il appuya contre sa poitrine, saisit un archet par le milieu, ferma les yeux et se mit à danser en chantant et en raclant de son instrument. Il paraissait avoir soixante et dix ans ; une longue redingote de nankin flottait tristement sur ses membres osseux et desséchés. Il dansait avec des contorsions étranges ; tantôt il agitait sa petite tête chauve d'un air crâne, tantôt il la balançait avec langueur et comme s'il allait rendre l'âme ; il allongeait son long cou aux veines saillantes, piétinait sur place, et parfois pliait les genoux avec beaucoup de peine. Les sons qui sortaient de sa bouche édentée étaient aigres et sourds. Radilof comprit sans doute, à l'expression de mon visage, que le savoir-faire de Fedia ne me causait pas tout le plaisir qu'il s'en était promis.

— Allons, c'est bien, mon vieux ; en voilà assez — lui dit-il — tu peux aller chercher ta récompense. — Le vieillard posa immédiatement son violon sur la fenêtre, nous salua successivement, à commencer par moi en ma qualité d'étranger, et sortit de la chambre.

—C'était aussi un seigneur — reprit mon nouvel ami — il avait même une belle fortune, mais il l'a dissipée ; et maintenant il demeure chez moi. Autre-

fois il passait pour l'homme le plus entreprenant du gouvernement ; il a enlevé deux femmes à leurs maris, il avait des chanteurs et lui-même il chantait et dansait mieux que personne. Mais ne souhaitez-vous pas un verre d'eau-de-vie ? Le dîner est sur la table.

La jeune fille que j'avais aperçue dans le bois entra dans la chambre.

— Ah ! voilà Olga ! — dit Radilof en tournant un peu la tête, — je vous la recommande. Allons nous mettre à table.

Nous nous rendîmes dans la salle à manger. Pendant que nous prenions place, Fedor Mikéitch, les yeux brillants et le nez un peu rouge par suite de la récompense qu'il s'était administrée, chantait : *Reten- tissez foudres de la victoire*¹. On lui mit un couvert à part dans un coin, sur une petite table dégarnie de nappe. Le pauvre vieillard ne pouvait pas se vanter d'être propre, et c'est pourquoi on le tenait toujours un peu à l'écart de la société. Il se signa, poussa un soupir et se mit à dévorer comme un requin. Le dîner était effectivement assez bon, et suivant l'usage, on y servit, en l'honneur du jour, une gelée tremblante et des vents d'Espagne². Radilof, qui avait servi dix ans dans un régiment d'infanterie et s'était trouvé en Turquie pendant la dernière guerre, entama le chapitre de ses campagnes ; je l'écoutai avec plaisir

¹ Hymne célèbre composé du temps de Catherine.

² Gâteau soufflé dans le genre des pets de nonnes.

tout en regardant Olga à la dérobée. On ne peut pas dire qu'elle fût jolie ; mais le calme et la décision qui respiraient sur ses traits, son front blanc et large, sa chevelure épaisse, ses yeux bruns, petits, mais vifs, intelligents et limpides, auraient frappé tout autre homme à ma place. Elle suivit les récits de Radilof avec intérêt ou plutôt avec une attention passionnée et contenue. Radilof aurait pu être son père ; il la tutoyait, mais j'avais immédiatement deviné qu'elle n'était pas sa fille. Dans le cours de la conversation, il vint à parler de sa femme qui était morte, et ajouta, — sa sœur, — en montrant Olga. Celle-ci devint aussitôt toute rouge et baissa les yeux. Radilof se tut et entama un autre sujet. La vieille mère n'ouvrit point la bouche pendant tout le dîner ; elle ne mangea presque rien et ne me pressa pas de faire honneur aux plats qu'on nous servait. Je crus lire sur ses traits une sorte d'attente maladive et sans espoir, cette tristesse particulière qu'il est si douloureux de voir sur le visage des personnes âgées. A la fin du dîner, Fédor Mikéitch commença à célébrer ¹ le maître du logis et son hôte ; mais Radilof jeta les yeux sur moi et le pria de s'asseoir ; le vieillard passa la main sur sa bouche, baissa les yeux, fit un salut et se rassit modestement sur le bord de sa chaise. Lorsque le di-

¹ Il est encore d'usage en Russie, dans la province, de chanter à la fin du dîner les mérites de l'hôte à la table duquel on se trouve.

ner fut terminé, nous passâmes dans le cabinet du maître de la maison.

On trouve généralement chez les hommes qui nourrissent constamment une pensée ou une passion quelconque plusieurs rapports communs, qui donnent à leurs allures une sorte de ressemblance morale, quelque différentes que soient d'ailleurs leurs qualités, leurs talents, leur position dans le monde et l'éducation qu'ils ont reçue. Plus j'observais Radilof et plus il me semblait découvrir qu'il appartenait à cette classe d'individus. Il parlait, il est vrai, économie, recettes, foins, guerre, sans oublier les cancans du district et les prochaines élections de la noblesse; il en parlait naturellement et même avec chaleur; mais tout à coup il laissait échapper un soupir, retombait dans son fauteuil comme un homme qui est épuisé par un travail pénible et passait la main sur son front. On eût dit que son cœur chaud et généreux était saturé d'un unique sentiment. J'étais déjà fort surpris de le trouver indifférent aux choses qui passionnent le plus nos propriétaires campagnards; il n'aimait point la table, ni la chasse, ni les rossignols de Koursk, ni les pigeons épileptiques¹, ni la littérature russe, ni les chevaux qui vont l'amble, ni les redingotes à la hongroise, ni les cartes et le billard, ni les soirées dansantes, ni les voyages à la capitale et aux villes de gouvernement, ni les manufactures de pa-

¹ Pigeons qui, en volant, font des culbutes soudaines comme s'ils étaient pris de convulsions.

pier et les fabriques de sucre de betterave , ni les pavillons bariolés, ni le thé, ni les chevaux de volée qui caracolent en baissant la tête jusqu'à terre , ni même les gros cochers dont la ceinture est remontée jusqu'aux aisselles, ces majestueux cochers qui, à chaque mouvement de leur cou, écarquillaient les yeux, je ne sais pourquoi, au point qu'ils semblent au moment de leur sortir de la tête. Quel gentilhomme campagnard est-ce donc là? me dis-je. Pourtant je dois ajouter qu'il ne cherchait nullement à se donner l'apparence d'un homme sombre et mécontent de son sort ; au contraire, toute sa personne inspirait une bienveillance extrême, la cordialité la plus franche et une disposition presque humiliante à se lier avec le premier venu. On ne tardait pas à reconnaître, il est vrai, qu'il lui était impossible de s'attacher à quelqu'un , et cela non par défaut de sympathie , mais parce que tout son être se trouvait concentré pour le moment en lui-même. Lorsque je l'examinais attentivement, il m'était impossible de me figurer qu'il fût heureux ni dans le présent ni dans l'avenir. Il n'était pas beau ; mais son regard , son sourire, tout son extérieur exerçaient une secrète attraction ; j'ai dit secrète et c'est bien le mot. On se sentait porté, en raison même de cette apparence indéfinissable , à le connaître et à l'aimer. Parfois, sans doute, le propriétaire de la steppe se laissait voir en lui ; mais il n'en était pas moins un homme excellent.

Nous commençons à parler du nouveau maréchal

de la noblesse, lorsque la voix d'Olga se fit entendre : —Le thé est prêt,—nous dit-elle du salon. Nous nous rendîmes à son invitation. Fédor Mikéitch était assis à sa place ordinaire, dans un coin, entre la fenêtre et la porte, les pieds modestement retirés sous sa chaise. La mère de Radilof tricotait un bas. Les fenêtres qui donnaient sur le jardin étaient ouvertes, la fraîcheur de l'automne et le parfum des pommes se faisaient sentir dans la chambre. Olga se donnait beaucoup de mouvement pour préparer le thé. Je l'observai encore plus attentivement que pendant le dîner. Elle parlait peu, comme toutes les jeunes provinciales en général; mais je ne remarquai pas chez elle l'envie de dire quelque chose de gracieux, joint au sentiment d'une complète nullité et à la confusion que fait naître cette impuissance; elle ne soupirait pas comme si son cœur débordait de sentiments qu'elle contenait avec peine; elle ne roulait pas des yeux en souriant d'un air rêveur. Son regard était tranquille et indifférent comme celui d'une personne qui vient de ressentir un grand bonheur ou une émotion très-vive. Tous ses mouvements et sa démarche annonçaient la décision et la fermeté. Ce nouvel examen acheva de lui concilier mes bonnes grâces.

La conversation s'engagea de nouveau entre Radilof et moi. Je ne sais comment il se fit que nous en vinmes à discuter sur un point incontestable, à savoir, que des circonstances souvent assez insignifiantes

produisent une impression beaucoup plus forte que les événements les plus importants.

—Oui,— me dit Radilof,— je le sais par expérience, Vous n'ignorez pas que j'ai été marié près de trois ans; ma femme est morte en couches. Je croyais que je ne lui survivrais pas; j'étais on ne peut plus affecté, désespéré, mais il m'était impossible de pleurer, — j'étais comme un possédé. Lorsqu'on l'eût ensevelie suivant l'usage, on l'étendit sur la table¹, — dans la chambre où nous sommes. Le prêtre arriva avec les sous-diacres; on commença à chanter, à dire des prières et à brûler de l'encens; je me prosternai le front contre terre, mais sans verser une larme. Mon cœur et ma tête étaient comme pétrifiés; je me sentais anéanti. Ainsi se passa le premier jour. La nuit vint et, me croirez-vous? je m'endormis. Le lendemain matin, je me rendis dans la chambre où était le corps de ma femme. C'était en été, et le soleil l'éclairait de la tête aux pieds; un soleil éblouissant, — mais tout à coup j'aperçois... (Radilof tressaillit involontairement). Que pensez-vous? Un de ses yeux était entr'ouvert et sur cet œil marchait une mouche... Je tombai comme un mort, et lorsque je fus revenu à moi, je me mis à pleurer; rien ne pouvait me calmer...

Radilof se tut. Je le regardai et jetai ensuite les yeux sur Olga.... Je n'oublierai de ma vie l'expression

¹ En Russie, il est dans l'usage d'étendre les morts sur une table.

de sa figure. La vieille mère de Radilof posa son bas sur ses genoux, tira un mouchoir de son sac et essuya furtivement une larme... Fédor Mikéitch se leva subitement, saisit son violon et entonna une chanson d'une voix rauque et sauvage. Il se proposait sans doute de nous distraire ; mais le premier cri qu'il poussa nous fit frémir, et Radilof le pria de se taire.

—Au reste, — reprit-il, — ce qui est passé est sans remède ; impossible d'y rien changer , et puis... tout est pour le mieux en ce monde , comme l'a dit, je crois, Voltaire,—ajouta-t-il précipitamment.

—Oui, lui répondis-je,—c'est vrai; d'ailleurs, il n'y a pas de malheur qu'on ne puisse supporter, comme il n'y a pas de position, quelque critique qu'elle soit, dont on ne puisse se tirer.

—Vous croyez ?—me dit Radilof.—Peut-être avez-vous raison. Je me rappelle qu'en Turquie, j'étais à l'hôpital, mourant ; j'avais une fièvre putride. Le local n'était pas des mieux disposés ; mais à la guerre comme à la guerre ; on devait encore s'estimer fort heureux. Mais voilà qu'on nous amène de nouveaux malades ; où les mettre ? Le docteur s'agite, court ; impossible ! Il s'approche de moi, et demande à l'infirmier :—Est-il vivant ?—Celui-ci lui répond : — Il était encore en vie ce matin.—Le docteur se penche sur moi , il écoute ; je respire encore. Le cher homme ne put s'empêcher de dire :—Est-il possible d'avoir une nature aussi ridicule ; il n'en réchappera pas, il faut qu'il meure. Eh bien , non ! Il râle toujours, il traîne en

longueur; il occupe une place et nous en manquons.— Allons ! — me dis-je, — il paraît que je ne m'en tirerai pas.—Cependant je guéris, et comme vous le voyez, je suis encore de ce monde. Oui, vous avez raison.

—J'ai raison, dans tous les cas, —lui répondis-je, — car même si vous étiez mort, vous seriez sorti de la triste position dans laquelle vous vous trouviez.

—Sans doute, c'est vrai, —répondit-il en frappant sur la table avec force.—Il ne s'agit que de savoir prendre un parti.—A quoi bon rester dans une fausse position ?... Pourquoi hésiter, différer?....

Olga se leva précipitamment et sortit dans le jardin.

—Allons, Fédia, une ronde !—s'écria Radilof.

—Le vieillard fit un bond, se mit à marcher dans la chambre avec les mouvements élégants de ces chèvres¹ que l'on promène en public avec les ours apprivoisés, et entonna la chanson : — *Devant notre porte cochère...*

Le bruit d'un drochki se fit entendre dans la cour, et peu d'instants après parut dans la chambre un vieillard d'une taille élevée, assez replet ; c'était un odnodvoretz, nommé Oycianikof. Mais ce personnage est si remarquable, à tous égards, que je demanderai la permission au lecteur de lui consacrer un chapitre particulier. Pour le moment, je me borne-

¹ Ordinairement un homme s'affuble d'un costume qui rappelle la forme d'une chèvre et danse devant l'ours pour l'exciter.

rai à ajouter que je repartis le lendemain avec Jermolai, dès l'aube du jour, et que notre tournée terminée je revins à la maison. Quelques semaines se passèrent; je me rendis de nouveau chez Radilof, mais ni lui ! ni Olga n'étaient à la maison, et quinze jours après on m'apprit qu'il avait abandonné soudainement sa mère et qu'il s'était enfui avec sa belle-sœur. Ce départ émut tout le gouvernement, et c'est alors seulement que je m'expliquai l'expression qu'avait la figure d'Olga pendant que Radilof me racontait la mort de sa femme. Ce n'était pas uniquement de la douleur qu'elle ressentait en ce moment; elle était enflammée par la jalousie.

Avant de quitter ma terre, j'allai rendre visite à la vieille mère de Radilof, et la trouvai dans le salon; elle y jouait aux cartes avec Fédor Mikéitch.

—Avez-vous des nouvelles de votre fils?—lui demandai-je dans le cours de la conversation. La pauvre femme se mit à pleurer et je ne lui reparlai plus des fuyards.



XXI

L'ODNODVORETZ¹.

Figurez-vous, chers lecteurs, un homme de haute stature, corpulent, âgé de soixante et dix ans au moins, dont la physionomie rappelle un peu celle de Krylof² : le regard intelligent, les sourcils épais, le port noble, la parole mesurée, la démarche lente,—tel est en peu

¹ Gentilshommes tombés dans la pauvreté et qui ont perdu leurs droits. Ils forment une classe à part dans le pays.

² Fabuliste très-populaire en Russie.

de mots le portrait de Louka Pétrovitch Ovcianikof. Il portait ordinairement une large redingote bleue à longues manches et boutonnée jusqu'au cou, une cravate de soie verte, des bottes à la housarde ornées d'un gland et cirées avec le plus grand soin; sa tenue se rapprochait beaucoup, comme on le voit, de celle d'un riche marchand. Il avait les mains blanches, douces, bien faites, et tout en causant, il lui arrivait souvent de toucher un bouton de sa redingote. Avec son air imposant et paisible, sa sagacité et sa paresse, sa droiture et son opiniâtreté, Ovcianikof me rappelait nos anciens boyards d'avant Pierre I^{er}; le *feriaze*¹ semblait fait pour lui; c'était un des derniers représentants des hommes du siècle passé; tous ses voisins l'avaient en grande estime, et se faisaient honneur d'être de sa connaissance. Quant à ses frères les *odnodvoretz*, il s'en fallait de peu qu'ils ne lui adressassent des prières; ils en étaient très-fiers et se découvriraient du plus loin qu'ils l'apercevaient. Il est généralement assez difficile jusqu'à présent de distinguer un *odnodvoretz* d'un paysan; son ménage est souvent plus mal monté que celui du cultivateur serf, ses veaux ne sortent pas des champs de sarrasin, ses chevaux se traînent à peine, et des cordes leur servent de harnais. Ovcianikof faisait exception à la règle, quoique cependant il ne passât point pour un richard. Il habitait seul, avec sa femme, une petite maison commode et bien tenue; ses domestiques étaient peu

¹ Costume d'apparat des anciens boyards.

nombreux et habillés à la russe; il ne les nommait jamais autrement que mes « ouvriers » et les employait au labourage de ses terres. Au reste, il ne se donnait point pour noble, ne tranchait pas du seigneur, jamais il ne s'oubliait, comme on dit; il ne prenait point place à la première invitation qu'on lui faisait, et chaque fois que quelqu'un entrait dans la chambre, il se levait; mais il avait un maintien si digne et ses prévenances avaient un tel cachet de noblesse, que le nouveau venu le saluait involontairement avec beaucoup de respect. Ovcianikof s'en tenait aux anciens usages, non point par un attachement superstitieux, (il avait l'esprit assez indépendant), mais par habitude. Ainsi, par exemple, il n'aimait pas les équipages à ressorts, parce qu'il les trouvait incommodes; il ne sortait jamais qu'en drochki de course, ou dans une petite télèga avec coussins de cuir, et il guidait lui-même son beau cheval bai (il n'avait que des chevaux de cette robe dans ses écuries). Son cocher, jeune et beau garçon, les cheveux taillés à la russe¹, un armiak serré à la taille par une ceinture de cuir, et coiffé d'un bonnet de peau de mouton, se tenait respectueusement assis à ses côtés. Ovcianikof dormait toujours après le dîner, allait au bain tous les samedis, ne lisait jamais que des livres de piété (il se posait alors gravement sur le nez des lunettes d'argent), se levait et se couchait de bonne heure. Cependant il ne portait pas la

¹ Les paysans russes laissent tomber leurs cheveux jusqu'au bas des oreilles.

barbe et se coiffait à l'allemande. Il accueillait ses hôtes d'un air affable et caressant, mais il ne les saluait pas en s'inclinant profondément comme font les hommes du peuple, ne les accablait pas de prévenances et ne les régalaient pas de toutes sortes de conserves séchées et salées.—Femme,—disait-il avec lenteur, sans se lever, en se bornant à tourner un peu la tête de son côté,—apporte quelques douceurs à ces messieurs.—Il tenait pour un péché de vendre son blé,—c'est un don du ciel,—disait-il. Mais en 1840, à l'époque de la disette générale, il distribua toute sa provision de blé aux propriétaires et aux paysans des environs; l'année suivante, ceux-ci pleins de reconnaissance s'acquittèrent de leur dette en nature. Souvent les voisins venaient soumettre leurs différends à Ovcianikof, et presque toujours ils acceptaient sa décision et suivaient ses conseils. Un grand nombre d'entre eux achevèrent à l'amiable, grâce à lui, la délimitation de leurs biens; mais, après deux ou trois discussions avec des femmes nobles dont les possessions étaient situées dans le pays, il déclara une fois pour toutes qu'il renonçait à se porter médiateur entre des personnes du sexe féminin. Il ne pouvait supporter l'emportement, l'agitation, le bavardage et les tracasseries. Un jour le feu éclata chez lui; un de ses ouvriers entra tout effaré dans sa chambre, en criant : —Au feu ! au feu !—Eh bien ! qu'as-tu à crier comme ça ?—lui répondit tranquillement Ovcianikof.—Donne-moi mon bonnet et ma canne.—Il aimait à dresser

ses chevaux lui-même ; une fois un fougueux bitiouk¹ s'emportait en descendant une côte vers un ravin.— Allons, calme-toi, jeune étourdi, calme-toi,—lui dit paisiblement Ovcianikof,—tu vas te faire mal,—et un instant après le cheval, le drochki et un garçon qui était assis près d'Ovcianikof roulaient avec lui dans le ravin. Heureusement que le fond était tapissé de sable ; on n'eut à déplorer aucun malheur, le cheval seul se démit le pied.—Tu vois bien,—lui dit tranquillement Ovcianikof en se relevant,—je t'avais prévenu.—Il avait trouvé une femme qui lui était assortie. Tatiana Ilinichna Ovcianikof était de haute taille, grave et silencieuse ; on lui voyait la tête toujours ceinte d'un mouchoir de soie brun. Son abord était glacial, et pourtant personne n'avait jamais eu à se plaindre de sa sévérité ; bien mieux, un grand nombre de pauvres lui donnaient le nom de mère et de bienfaitrice. Des traits réguliers, de grands yeux noirs et des lèvres finement dessinées, témoignaient encore de sa beauté, qui avait été célèbre. Mais ce couple si bien assorti n'avait point eu d'enfants.

Je fis la connaissance d'Ovcianikof chez Radilof, comme je l'ai déjà dit, et, quelques jours après, je me rendis chez lui. Il était à la maison. Je le trouvai assis dans un grand fauteuil de cuir et lisant la « Vie des Saints. » Un chat gris filait couché sur son épaule. Il

¹ On donne ce nom à une race particulière de chevaux qui s'est propagée dans les environs du haras de Krenof, autrefois à la famille Orlof, dans le gouvernement de Voronège.

me reçut, suivant son habitude, d'un air prévenant et digne. Nous nous mîmes à causer.

—Parlez-moi franchement, Louka Pétrovitch,—lui dis-je dans le cours de la conversation,—l'ancien temps valait mieux que le nôtre.

—Pour certaines choses,—me répondit Ovcianikof. —Ainsi nous vivions plus tranquillement; il y avait plus de bien-être, c'est vrai; mais cependant notre temps vaut mieux, et, avec la grâce de Dieu, vos enfants se trouveront encore mieux que nous.

—Et moi, je m'attendais, Louka Pétrovitch, à entendre sortir de votre bouche l'éloge du vieux temps.

—Non, je n'ai pas à m'en louer pour ma part. Tenez, je vais vous en citer un exemple : vous êtes un seigneur comme feu votre grand-père, et pourtant votre pouvoir est bien moins étendu, et vous-même vous êtes un tout autre homme. Il y a bien encore des seigneurs qui nous oppriment, mais il paraît que c'est inévitable. A force de moudre, on finira par avoir de la bonne farine. Non, je ne reverrai plus toutes les choses que j'ai vues dans ma jeunesse.

—Qu'avez-vous donc vu ?

—Prenons, par exemple, votre grand-père dont je viens de parler. C'était un homme puissant, et il ne nous ménageait pas, nous autres. Tenez, vous connaissez sans doute,—vous devez connaître vos biens,—le coin de terre qui se trouve entre Tchaplighino et Malinina. On y sème maintenant de l'avoine. Eh bien ! il nous appartient; tout cet emplacement-là est à

nous. Votre grand-père nous l'a pris; il monta un jour à cheval, étendit la main de ce côté-là en disant : —Cela m'appartient.—Etil en fut le maître. Feu mon père (que Dieu ait pitié de son âme) était un homme juste, mais emporté; il prit l'affaire à cœur. On n'aime pas à se laisser dépouiller sans résistance. Il porta plainte en justice. Mais les autres eurent peur; il alla seul. Votre grand-père apprit bientôt que Petre Ovcianikof l'accusait d'avoir daigné lui prendre sa terre. Il nous expédia sur-le-champ son veneur Bahouche avec ses hommes... On se saisit de mon père et on le conduisit dans votre bien. J'étais alors un tout petit garçon; je le suivis nu-pieds. Savez-vous ce qui se passa? On l'emmena sous les fenêtres de votre maison et on le fouetta sous les fenêtres mêmes. Votre grand-père se tenait sur le balcon; il regardait l'exécution. Votre grand'mère était assise à la fenêtre; elle regardait aussi. Mon père lui cria : — Maria Vacilievna, ma mère, daigne intercéder pour moi; laisse-toi attendrir.— Mais elle se contenta de se lever et de regarder. Mon père fut obligé de promettre qu'il ne réclamerait plus, et de remercier qu'on l'eût laissé en vie. Demandez à vos paysans le nom que l'on donne à ce terrain. On l'appelle *la Trique*, parce que c'est à coups de trique qu'on se l'est approprié. Vous devez comprendre maintenant pourquoi les petites gens comme moi ne doivent pas regretter beaucoup l'ancien temps.

Je ne savais que répondre à Ovcianikof et n'osais même pas lever les yeux sur lui.

—Il nous était venu à la même époque un autre voisin, Stépane Niktopolionitch Komof. Il en fit voir aussi de cruelles à mon père. Si ce n'est pas d'une façon, c'est d'une autre qu'on nous arrangeait. Ce Komof était un ivrogne et il aimait à faire boire les autres. Lorsque, étant ivre, il avait dit en mauvais français, et en passant la langue sur les lèvres : — *C'est bonne!*—il se mettait à faire des choses à emporter les saintes images hors de la chambre. Il envoyait chercher les voisins dans des voitures qui étaient toujours là à ses ordres, et si l'un d'eux ne voulait pas venir, il courait le chercher lui-même. C'était un homme vraiment singulier. Il ne mentait pas lorsqu'il était à jeun; mais à peine avait-il bu un coup, qu'il se mettait à raconter comme quoi il avait trois maisons à Pétersbourg, une rouge avec une seule cheminée, une jaune avec deux cheminées et une bleue sans cheminées. Il disait aussi qu'il avait trois fils (il n'avait pourtant jamais été marié), dont l'un servait dans la cavalerie, l'autre dans l'infanterie et le troisième ne faisait rien. Chacun d'eux, ajoutait-il, habitait une de ces maisons; l'aîné y recevait des amiraux, le second des généraux et le troisième rien que des Anglais. Puis il se levait et disait :—A la santé de mon fils aîné! il est le plus respectueux des trois.—Et là-dessus, il se mettait à pleurer. Malheur à celui qui refusait de boire!—Je lui brûlerai la cervelle,—disait-il,—et ne permettrai pas qu'on l'enterre.—Quelquefois il se levait subitement et s'écriait :—Dansez,

enfants du bon Dieu, divertissez-vous et amusez-moi. —Et il n'y avait pas à dire ; il fallait danser à tout prix. Il avait mis sur les dents les jeunes filles dvo-
rovi. Toutes les nuits, elles chantaient en chœur jusqu'au matin, et celle qui montait le plus haut recevait une récompense. Lorsqu'elles ralentissaient leurs chants, il appuyait sa tête sur la main et commençait à gémir.—Oh ! pauvre orphelin que je suis ! Elles m'abandonnent, petit pigeon que je suis !—Les cochers accouraient aussitôt avec leurs fouets pour rendre des forces aux chanteuses. Il prit mon père en affection ; que voulez-vous ! Mais il faillit le mettre en terre ; il l'aurait tué certainement si, par bonheur, il n'était pas mort lui-même. Un jour qu'il était pris de boisson, il tomba du haut d'un colombier. Voilà ce que faisaient alors nos chers voisins.

—Les temps sont bien changés,—lui dis-je.

—Oui, oui,—me répondit-il.—Il faut avouer cependant que les nobles vivaient alors avec plus de pompe. Quant aux grands seigneurs, il n'y a pas de comparaison à faire ; j'ai eu le temps de les voir à Moscou. Mais on dit qu'à Moscou même, ils ne sont plus sur l'ancien pied.

—Vous êtes allé à Moseou ?

—Oui, mais il y a longtemps, très-longtemps. J'ai maintenant soixante-treize ans, et c'est à l'âge de seize ans que je suis allé à Moscou.

Ovcianikof soupira.

—Qui avez-vous vu en fait de grands seigneurs ?

—J'en ai vu plus d'un. Chacun pouvait les voir; leurs maisons étaient ouvertes à tout venant. Aucun d'entre eux cependant n'approchait du feu comte Alexi Grigoriévitch Orlof Tchesmenski. Je l'ai vu souvent; mon oncle était son intendant. Le comte daignait habiter alors près de la porte de Kalouga. C'était là un grand seigneur! Quel port! Quelles manières affables! On ne peut rien imaginer de semblable, et il est impossible d'en donner une idée. Quelle taille! il fallait voir! Quelle force, et avec cela quel regard! Avant de l'avoir vu on craignait d'entrer chez lui; on avait peur, on était intimidé; mais une fois entré, c'était comme un rayon de soleil qui vous réchauffait, et on se sentait tout réjoui. Il admettait tout le monde auprès de sa personne, et il avait tous les goûts possibles. Il menait lui-même aux courses¹, et jamais il ne devançait son adversaire en commençant, de peur de l'offenser; il avait soin de le dépasser seulement en approchant du but. Et qu'il était bon! il consolait le vaincu, il vantait son cheval. Il tenait des pigeons tourneurs de premier choix; il avait l'habitude de s'asseoir dans un fauteuil au milieu de la cour et donnait ordre de lâcher les pigeons; des hommes armés de fusils montaient aussitôt sur les toits environnants pour éloigner les éperviers. On portait aux pieds du comte un grand bassin d'argent rempli d'eau, et il y suivait les mouvements des pigeons. Des cen-

¹ Ces courses se faisaient au trot. Le comte Orlof a introduit en Russie une race de trotteurs qui existe jusqu'à présent.

taines de mendiants et d'infirmes étaient nourris à ses frais; que d'argent il distribuait! Mais lorsqu'il se mettait en colère, on aurait dit que le tonnerre grondaient. Cependant il faisait toujours plus de peur que de mal; à peine avait-on eu le temps de se reconnaître, que déjà il souriait. Lorsqu'il donnait un banquet, il enivrait toute la ville! Et comme il était habile! Le Turc, c'est lui qui l'a battu! Il aimait aussi à lutter; on lui amenait des lutteurs de Toula, de Karkof, de Tambof, de toutes parts. Le vaincu était récompensé; mais si quelqu'un terrassait le comte lui-même, celui-ci l'embrassait sur la bouche et le comblait de cadeaux. Pendant que j'étais à Moscou, il monta une course de chiens comme il n'y en avait jamais eu en Russie; il invita tous les chasseurs de l'empire, tous sans exception; il fixa un jour et leur donna trois mois pour se réunir. Les voilà qui arrivent avec leurs chiens, leurs piqueurs; une armée entière, une véritable armée! On commença naturellement par un festin, et puis on sortit de la barrière. Toute la ville accourut. Et que croyez-vous? C'est une chienne de votre grand-père qui devança tous les autres.

—N'est-ce pas Milovidka?—lui demandai-je.

—Oui, Milovidka, Milovidka. Le comte se mit à supplier votre grand-père.—Vends-moi ce chien,—lui dit-il,—je t'en donnerai ce que tu voudras.—Non, comte,—lui répondit-il,—je ne suis pas un marchand; je ne vendrais pas un chiffon inutile; je pourrais bien donner ma femme pour rien, en marque de considé-

ration, mais Milovidka, jamais ! Je me livrerai plutôt moi-même pieds et poings liés.—Et Alexi Grigoriévitch l'approuva.—Cela me plait !—lui dit-il. Votre grand-père emmena Milovidka dans sa voiture ; et lorsqu'elle mourut, on l'enterra dans le jardin avec de la musique. Oui, il fit enterrer la chienne, et donna ordre de placer une pierre sur la tombe d'une chienne.

—Il faut reconnaître qu'Alexi Grigoriévitch, du moins, n'a jamais fait de tort à personne.

—C'est toujours comme cela. Les gens qui ne peuvent pas nager en pleine eau sont ceux qui font le plus d'injustices.

—Qu'est-ce que ce Bahouche dont vous m'avez parlé ?—lui demandai-je après un moment de silence,

—Comment, vous connaissez Milovidka et ne savez pas ce qu'était ce Bahouche ? C'était un Tatare, le premier piqueur et l'écuyer de votre grand-père, qui n'avait pas moins d'affection pour lui que pour Milovidka. C'était un homme prêt à tout faire ; tout ce que votre grand-père lui commandait, il l'exécutait à l'instant même. Pour lui obéir, il se serait jeté sur la pointe d'un couteau. Et comme il excitait les chiens ! On l'entendait d'un bout à l'autre de la forêt. Mais souvent il lui prenait des caprices : il descendait de cheval et se couchait sur l'herbe. A peine les chiens avaient-ils cessé d'entendre sa voix, qu'ils s'arrêtaient. Ils

¹ Le piqueur qui lance les chiens courants dans le bois les excite par des cris tout particuliers. Les bons crieurs sont fort rares et se payent très-cher.

quittaient la piste, et rien au monde ne pouvait les décider à la reprendre. Votre grand-père se mettait en colère.—Que je meure si je ne fais pas pendre le mauvais drôle! Je le tournerai à l'envers, l'antechrist! Je lui ferai avaler ses talons, à ce misérable!—Mais il se contentait d'envoyer demander à Bahouche ce qu'il voulait et pourquoi il ne poussait plus les chiens. Bahouche exigeait ordinairement de l'eau-de-vie; il buvait un coup, se relevait et se remettait à hurler de plus belle.

—Vous aimez aussi la chasse, à ce que je vois, Louka Pétrovitch.

—Maintenant, c'est trop tard; lorsque j'étais jeune, je ne dis pas; mais, dans ma condition, c'est difficile. Il ne convient pas, à nous autres, de faire les seigneurs. Autrefois, il est vrai, un homme de notre classe, un buveur et un fainéant, se rapprochait des nobles et croyait qu'on le traiterait en camarade..., mais le beau plaisir qu'il y trouvait! Il se donnait en ridicule. On lui faisait enfourcher une rosse qui bronchait à chaque pas; on s'amusait à lui enlever son bonnet à tout instant; on lui appliquait des coups de fouet sous prétexte de battre son cheval; il fallait prendre tout cela en riant et servir de bouffon aux autres. Non, voyez-vous, plus on est dépendant et plus il faut s'observer, afin de ne pas se salir.

—Oui,—continua Ovcianikof avec un soupir,—il y a longtemps que je suis au monde; d'autres temps sont venus. C'est surtout dans la noblesse que le changement est grand. Les petits propriétaires ont

tous été au service ou du moins couru le pays; et les gros propriétaires sont aussi devenus tout autres. J'ai eu le temps de faire connaissance avec ceux-ci, avec les richards, à l'occasion du cadastre. Je ne vous le cacherai pas; en les voyant mon cœur se réjouissait. Ils sont devenus plus affables, plus polis. Mais ce qui m'étonne, c'est que, connaissant toutes les sciences, et parlant à vous remuer l'âme, ils n'entendent rien aux affaires et ne comprennent pas leurs propres intérêts. Le plus souvent, leur intendant, un simple serf, en fait tout ce qu'il veut. Vous connaissez sans doute Alexandre Vladimirovitch Korolef; c'est un véritable seigneur. Il est beau de sa personne, riche; il a étudié dans les *universités*, et je crois même qu'il a voyagé dans les pays étrangers; il parle facilement, avec modestie; il nous donne des poignées de main. Vous le connaissez? Eh bien, écoutez-moi. La semaine dernière, nous nous étions tous réunis à Berezovka, où nous avait convoqués Nikifor Ilitch, l'arbitre.— Messieurs, — nous dit celui-ci, — il faut procéder à l'arpentage de vos propriétés pour établir le cadastre. C'est une honte; nous sommes en arrière des autres; mettons-nous à la besogne.—On commença l'ouvrage et bientôt les discussions ordinaires s'engagèrent entre nous; notre fondé de pouvoir se met à faire l'important. Le premier qui s'emporta est Porfiri Ovtchikof..., et quelles raisons avait-il pour se démener comme ça? Il n'a pas un pouce de terrain à lui; il représentait son frère. Cependant il se mit à crier :—

Non ! vous ne me ferez pas aller ! Je ne suis pas de cette pâte-là ! Donnez-moi les plans ! Qu'on fasse entrer l'arpenteur ; servez-moi ce drôle-là. — Mais, au fait, — lui dit-on, — quelles sont vos prétentions ? — Vous me prenez donc pour un imbécile ? Ah ! vous croyez que je vais vous exposer mes conditions comme cela ? Non ; commencez par m'apporter les plans, les plans ! vous dis-je. — Et tout en pérorant ainsi, il frappait du poing sur les plans ; ils étaient devant lui sur la table. Il tint des propos très-blessants sur Marfa Dmitrevna. Celle-ci s'écria : — Comment osez-vous ternir ma réputation ? — Votre réputation ? — lui répondit-il, — je ne la souhaiterais pas à ma jument baïe. — On ne put le calmer qu'en lui faisant boire du madère. Mais à peine s'était-il apaisé, que d'autres élevèrent la voix. Le pauvre Alexandre Vladimirovitch restait assis dans un coin ; il hochait la tête et mordillait la pomme de sa canne. J'étais tout honteux de ce désordre ; j'aurais voulu être bien loin. — Que va-t-il dire de nous , le brave homme ? — pensai-je. Mais tout à coup il se lève et témoigne le désir de parler. L'arbitre s'écrie aussitôt : — Messieurs, messieurs, Alexandre Vladimirovitch veut prendre la parole. — Il faut rendre justice aux assistants ; tous s'empressèrent de faire silence. Alexandre Vladimirovitch commença. — Il me semble, messieurs, — leur dit-il, — que nous avons perdu de vue l'objet de cette réunion. La délimitation des propriétés n'est pas seulement utile aux propriétaires, elle a encore un autre avantage : c'est de rendre la

tâche du paysan plus facile; il faut alléger ses travaux et lui donner la possibilité de s'acquitter de ses redevances avec moins de peine. Jusqu'à présent, il ne connaît pas bien ses terres et souvent il est obligé de faire plus de cinq verstes pour aller labourer son champ. Comment se montrer exigeant à son égard? —Après cela, Alexandre Vladimirovitch nous dit qu'il était criminel aux propriétaires de ne pas s'occuper du bien-être de leurs paysans; qu'au bout du compte, et si on examinait bien les choses, leurs intérêts et les nôtres étaient communs : lorsqu'ils se trouvent heureux, nous sommes heureux; sont-ils malheureux, nous le sommes aussi. C'est pourquoi il serait vraiment coupable de se séparer sans avoir pu s'entendre, et cela pour des vètilles.—Il continua longtemps sur ce ton-là, et comme il parlait bien ! Ce qu'il disait allait droit au cœur. Les nobles qui l'écoutaient étaient tout penauds, et moi-même j'avais la larme à l'œil. Vraiment, on ne trouve rien de mieux dit, de plus sage dans les vieux livres. Mais savez-vous comment tout cela finit ? Il refusa lui-même de céder trois déciatines de marais et ne consentit pas à les vendre. Il dit : —Je ferai dessécher ces terres-là par mes gens et j'y construirai une fabrique de drap avec des perfectionnements. J'avais déjà fait choix de cet emplacement depuis longtemps pour réaliser mes projets. — Encore si cette raison avait eu quelque fondement ! mais non, le fait est qu'Antone Karacikof, un voisin d'Alexandre Vladimirovitch, avait refusé de donner

en cadeau cent roubles à l'intendant de celui-ci. Enfin on se sépara sans avoir rien fait. Mais Alexandre Vladimirovitch se croit toujours dans son droit et parle plus que jamais de sa fabrique de drap ; mais il ne songe pas à dessécher le marais.

— Et comment administre-t-il ses propriétés ?

— Il y introduit continuellement des changements. Les paysans n'en font pas un grand éloge ; mais il ne faut pas les écouter. Alexandre Vladimirovitch a raison.

— Comment ! Louka Pétrovitch ; je vous croyais attaché aux anciens usages.

— Quant à moi, c'est différent. Je ne suis ni gentilhomme, ni seigneur. Qu'est-ce que l'administration de mon domaine ? D'ailleurs, je ne saurais pas m'y prendre autrement ; je fais mon possible pour être juste et pour me conformer aux lois. — C'est tout ce que je veux. Les jeunes seigneurs n'aiment pas les anciens usages. Je les approuve ; il est bon de raisonner les choses. Mais voici le mal : ces messieurs en font trop. Ils traitent leurs paysans comme des joujoux ; ils les font tourner , tourner, et puis ils les jettent là. Et alors l'intendant, qu'il soit un serf ou un Allemand, prend le paysan dans ses griffes ! Vous ne trouverez pas un jeune propriétaire qui donne l'exemple et nous montre ce qu'il faut faire. Comment tout cela finira-t-il ? Est-il possible que je meure sans voir un nouvel ordre de choses ? C'est étonnant ! le vieux est mort et le nouveau ne paraît pas.

Je ne savais que répondre à Ovcianikof. Il jeta les

yeux autour de lui, s'approcha de moi, et me dit à voix basse :

—Avez-vous entendu parler de Vassili Nikolaïtch Lioubozvonof¹ ?

—Non, je ne le connais pas.

—Expliquez-moi donc, je vous prie, cette merveille; ça me passe; je tiens pourtant la chose de ses propres paysans, mais je n'ai rien compris à ce qu'ils me disaient. Vous savez qu'il est encore jeune et n'est entré que depuis peu en possession de ses biens après la mort de sa mère. Il arrive dans le village; les paysans s'étaient réunis pour voir leur nouveau seigneur et il vient les trouver. Les paysans le regardent; — quelle merveille ! le maître porte un pantalon de velours, comme un cocher, et des bottes qui lui montent jusqu'au genou, une chemise rouge et un kaftane; il laisse pousser sa barbe, et le petit bonnet dont il est coiffé est tout drôle, et sa figure aussi est drôle. Ce n'est pas qu'il soit ivre; non, mais il n'est pas dans son bon sens non plus. — Bonjour, enfants, — leur dit-il. — Que Dieu vous assiste ! — Les paysans s'inclinent; mais ils se taisent. Vous comprenez; ils étaient intimidés. Le maître paraissait avoir peur lui-même; cependant il continue à leur parler. — Je suis Russe, leur dit-il, — et vous aussi vous êtes Russes. J'aime tout ce qui est russe; j'ai le cœur russe et aussi le sang russe. — Puis, il s'écria

¹ Ce personnage représente un slavophile, c'est-à-dire un partisan de l'ancien régime et un adversaire des réformes introduites dans le pays par Pierre le Grand.

tout à coup, d'un ton de commandement.—Allons, enfants, entonnez-moi une chanson russe, une chanson nationale. — Les paysans étaient tellement effrayés que leurs genoux s'entre-choquaient ; l'un d'eux, plus hardi que les autres, commença une chanson, mais il se tut presque aussitôt et alla se cacher dans la foule. Savez-vous ce qui me surprend le plus dans tout ceci ? Nous avons eu souvent des seigneurs débauchés et communs ; ils s'habillaient presque comme leurs cochers, dansaient, chantaient, jouaient de la guitare, buvaient avec leurs *dvorovi* et leurs paysans ; mais, Vassili Nikolaïtch ressemble à une jeune fille ; il passe son temps à lire, à écrire ou à déclamer des cantates ; il ne s'entretient avec personne ; il est sauvage, et ne fait que se promener dans le jardin, comme s'il mourait d'ennui ou de tristesse. L'ancien intendant avait eu peur, lorsqu'on lui annonça la prochaine arrivée du jeune maître ; il se mit à visiter les paysans ; il les saluait très-poliment. Le chat sait bien à qui appartient la viande qu'il a mangée. Les paysans n'étaient pas dupes de ce manège. —Tu auras beau faire, mon gaillard,—se disaient-ils, —ça ne te tirera pas d'affaire, tu vas être obligé de rendre tes comptes, mon tourtereau. Nous allons te voir danser.—Mais ils se trompaient ; au lieu de cela, il arriva...—Dieu lui-même n'y comprendrait rien ! Le jeune maître le fit venir et lui dit en rougissant et d'une voix haletante :—Sache qu'il faut être juste, m'entends-tu ? n'opprime pas les paysans.—Et depuis,

il ne l'a plus appelé ; il vit dans sa campagne comme un étranger. Voyant cela, l'intendant s'est rassuré, et les paysans n'osent pas s'adresser à Vassili Nikolaïtch ; — ils ont peur. Voici encore une chose étrange ; le maître les salue, les regarde avec bonté, et malgré cela ils meurent de peur en le voyant. Comment expliquez-vous cela ? peut-être l'âge me rend-il bête ; mais je n'y comprends rien.

—Je répondis à Ovcianikof que M. Lioubozvonof était probablement malade.

—Lui malade ! il est aussi large que haut, et sa figure est toute ronde, malgré sa jeunesse.—Au reste, qui sait ?— Et Ovcianikof poussa un profond soupir.

—Allons ! laissons là les nobles, lui dis-je ; — parlons des odnodvoretz, Louka Pétrovitch.

—Non, dispensez-moi d'en parler, — me répondit-il précipitamment.—Vraiment..... je vous aurais raconté bien des choses ; mais à quoi bon ?—Ovcianikof fit un geste de la main.—Mettons-nous plutôt à prendre du thé. Nous autres odnodvoretz nous sommes des paysans ; d'ailleurs pourrions-nous être autre chose ?

Il se tut. On servit le thé ; Tatiana Ilinichna se leva et vint s'asseoir plus près de nous ; dans le cours de la soirée, elle était sortie et rentrée plusieurs fois sans faire le moindre bruit. Le silence régnait dans la chambre, Ovcianikof vidait gravement une tasse l'une après l'autre.

—Mitia est venu aujourd'hui,—dit Tatiana Ilinichna, à voix basse.

—Que veut-il? répondit Ovcianikof en fronçant les sourcils.

—Il est venu s'excuser.

—Ovcianikof hocha la tête.

—Je vous le demande,—dit-il, en se tournant vers moi.—Que faut-il faire avec des parents? on ne peut pourtant pas les abandonner.—Le ciel m'a gratifié d'un neveu; c'est un garçon qui ne manque pas d'esprit; il est intelligent, j'en conviens, il a fait des études,—mais je n'en tirerai rien de bon. Il était entré au service de la couronne; puis il l'a quitté, il n'avancait pas assez vite. Comment trouvez-vous cela? Il n'est pas noble, et un noble même n'arrive pas d'emblée au grade de général. Maintenant, il est sans emploi; et ce ne serait encore qu'un demi-mal; mais il s'est mis dans la chicane. Il compose des suppliques pour les paysans, des dénonciations; il dirige les *sotski*¹; il dévoile les tours des arpenteurs; il se traîne dans les cabarets, et fréquente des bourgeois et des garçons d'auberge. En continuant à suivre ce chemin-là, il peut aller loin. Les employés de la police l'ont déjà menacé plus d'une fois, mais il sait se tirer d'affaire; il les fait rire et les met ensuite dedans.—Allons, n'est-il pas dans ta chambre?—ajouta-t-il en se tournant vers sa femme: — je te connais; tu as

¹ Centenier ou paysan employé sous les ordres de l'*ispravnik* à la police du district.

le cœur tendre et tu l'as pris sous ta protection.

Tatiana Ilinichna sourit et baissa les yeux en rougissant.

— Je ne m'étais pas trompé, — reprit Ovcianikof, — allons, dis-lui d'entrer ; il n'y a rien à faire. Je lui pardonnerai, l'imbécile, en l'honneur de notre cher hôte. Allons, va le chercher.

Tatiana Ilinichna s'approcha de la porte et cria : — Mitia !

Un jeune homme de vingt-huit ans environ, grand, bien fait et aux cheveux bouclés, parut sur le seuil de la porte ; en m'apercevant, il s'arrêta. Il était habillé à l'allemande ; mais les manches de sa redingote étaient à gigot et leur dimension seule eût suffi à prouver que son tailleur était un vrai Russe de province.

— Allons, approche, approche, — lui dit le vieillard. — Tu es donc bien timide ? Remercie ta tante ; tu es pardonné. Voilà, père, je vous le recommande, — ajouta-t-il en me montrant Mitia ; — c'est mon neveu ; mais je ne peux pas en venir à bout. La fin du monde approche ! — Nous échangeâmes un salut. — Allons, raconte-nous la nouvelle affaire dans laquelle tu t'es fourré. Pourquoi se plaint-on de toi ?.... Parle donc.

Il était facile de voir que Mitia ne se souciait pas de s'expliquer et de se justifier en ma présence.

— Je vous raconterai cela plus tard, mon oncle, — lui dit-il en balbutiant.

— Non, explique-toi sur-le-champ, — reprit le

vieillard. — Tu ne voudrais pas parler devant monsieur, je le comprends : tant pis pour toi ; fais pénitence. Allons, veux-tu bien commencer, nous t'écoutons.

— Je n'ai pas à rougir, — dit Mitia avec vivacité et en secouant la tête. — Je vous en fais juge vous-même, mon oncle. Des *odnodvoretz* de Réchitilof viennent me trouver et me disent : — « Prends notre défense, frère. — « Qu'est-ce qu'il y a ? » — « Le voici : nos magasins à blé sont aussi bien tenus que possible ; un employé arrive tout à coup pour les inspecter. Il les visite et nous dit : — Vos magasins sont en désordre, il y manque bien des choses ; je vais en faire mon rapport. — Qu'est-ce qu'il y manque ? — C'est mon affaire, — nous répond-il. Nous nous étions réunis et on avait décidé qu'il fallait remercier l'employé suivant l'usage, mais le vieux Prokofitch s'y est opposé. Il nous dit : — De cette façon-là vous allez les allécher. Ce n'est pas ça. Est-ce qu'il n'y a plus de justice pour nous ? — Nous avons suivi le conseil du vieillard ; mais l'employé s'est fâché ; il a donné son rapport, il a porté plainte contre nous. Maintenant nous voilà dans de beaux draps. » — « Est-il bien vrai que vos magasins sont en bon état ? » — leur demandai-je. — « Nous en prenons Dieu à témoin ; rien n'y manque, et ils contiennent la quantité de blé exigée par le gouvernement. » — Si c'est comme cela, — leur dis-je, — n'ayez pas peur ; — et je leur ai fait un papier. On ne sait pas encore comment l'affaire tournera ; mais qu'on vous ait porté plainte

contre moi à ce propos, cela se comprend. Chacun pense à soi.

—C'est vrai,—reprit le vieillard à demi-voix ;—mais toi, tu n'y penses guère.—Tu tripotes encore je ne sais quoi avec les paysans de Choutolomof.

—Comment le savez-vous ?

—Il paraît que j'en suis instruit, puisque je t'en parle.

—C'est encore une affaire où je n'ai pas tort ; vous allez vous en convaincre. Le propriétaire Bezpandine a labouré quatre déciatines qui appartiennent aux paysans de Choutolomof. Il prétend que cette terre lui appartient. Les paysans sont à l'abrok ; leur maître est à l'étranger. Qui donc prendrait leur défense ? je vous le demande. La terre est pourtant bien à eux ; elle leur appartient depuis des siècles. Ils sont donc venus à moi et m'ont dit : — « Écris-nous une supplique. »

—Je l'ai fait. Lorsque Bezpandine l'apprit, il commença à me menacer.—Je lui désosserai les jambes à ce Mitia,—dit-il,—ou bien je lui ferai sauter la tête.—Nous verrons comment il s'y prendra ; jusqu'à présent elle est sur mes épaules.

—Allons, ne fais pas tant le brave,—lui dit le vieillard.—Elle est déjà bien malade, ta pauvre tête. Tu as tout à fait perdu l'esprit.

—Comment ! mon oncle, n'est-ce pas vous qui avez daigné me dire que ?....

—Je sais ce que tu veux me rappeler,—reprit le vieillard ;—c'est vrai, tout homme doit vivre selon la

justice, et secourir ses semblables est son devoir. Souvent il faut s'oublier soi-même, mais est-ce bien ainsi que tu agis ? Ne te trouve-t-on pas dans les cabarets ? Ne te régale-t-on pas ? Hein ? — « Dmitri Alexandrowitch, — te dit-on, — viens à notre secours, frère ; nous t'en saurons gré, » et on te glisse dans la main une pièce d'argent ou un assignat. Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas comme cela que les choses se passent ? Réponds-moi.

— C'est vrai et je reconnais mes torts ; mais je ne demande rien aux pauvres, et j'agis loyalement.

— Tu ne prends rien maintenant, — mais quand tu seras dans le malheur, tu finiras par prendre au pauvre comme au riche. Tu agis loyalement ? Que me contes-tu là ! Voudrais-tu me persuader que ceux que tu obliges sont tons des saints ?... Et Borka Perikodof, l'as-tu donc oublié ? Qui l'a pris sous sa protection ? Tu dois en savoir quelque chose.

— Perikodof était coupable, je l'avoue...

— Il avait dépensé l'argent de la couronne, rien que cela !

— Il faut aussi prendre en considération, mon oncle, la misère, une nombreuse famille...

— La misère ! la misère !... c'était un ivrogne, un mauvais sujet ; voilà la vérité.

— Il s'est mis à boire pour se consoler, — ajoute Mitia en baissant la voix.

— Pour se consoler ? Eh bien ! on vient en aide à un homme qui tombe dans le malheur et on ne passe

pas des journées entières à boire avec lui. Tu me diras qu'il sait bien parler : — la belle raison pour passer son temps au cabaret !

—C'est le meilleur des hommes...

—Tous ceux à qui tu as affaire sont des hommes excellents... À propos,—ajouta-t-il en s'adressant à sa femme,—lui a-t-on envoyé... tu sais bien?....

Tatiana Ilinichna lui répondit par un signe de tête.

—Qu'es-tu devenu ces jours derniers?—reprit le vieillard.

—J'étais à la ville.

—A jouer au billard, sans doute, à boire du thé, à gratter de la guitare, à traîner dans les tribunaux, à composer des suppliques dans les chambres d'attente, et à te pavaner avec des fils de marchands ? N'est-ce pas vrai ? Réponds-moi.

—Peut-être bien, si vous le voulez,—répondit Mitia en souriant.—Ah ! mais j'allais oublier de vous dire qu'Antone Martinitch Fountikof vous prie de venir dîner chez lui dimanche.

—Je n'irai pas chez ce pansu-là ; il me régale de poisson magnifique avec de l'huile rance. Que le bon Dieu le bénisse !

—J'ai rencontré aussi Fédocia Mikailof.

—Quelle Fédocia ?

—Une femme qui appartient au propriétaire Garpentchenko ; celui qui a acheté Mikoulino aux enchères. Fédocia est de ce pays-là. Elle payait un abrok de cent quatre-vingt-deux roubles et demi, et travaillait

à Moscou comme couturière. Elle sait bien son état; et on lui faisait à Moscou beaucoup de commandes, mais Garpentchenko l'a rappelée et il la tient sans lui donner aucune fonction. Elle voudrait bien se racheter, et en a même parlé à son maître, mais il ne lui a pas donné de réponse. Vous, mon oncle, qui connaissez Garpentchenko, vous pourriez lui en dire un mot. Quant à Fédocia, elle payerait son affranchissement un bon prix.

—N'est-ce pas avec ton argent? Hein? Allons, c'est bien! c'est bien! je lui en parlerai, je te le promets. Mais je ne sais pas,—continua le vieillard d'un air mécontent,—ce Garpentchenko, que Dieu le lui pardonne, fait argent de tout; il rachète les lettres de change, il prête à usure, il enchérit les terres qui se vendent à l'encan. C'est une triste acquisition pour le pays! Oh! ces nouveaux venus de la Petite-Russie me désolent: il sera difficile de s'entendre avec lui. Au reste, nous verrons.

—Tâchez d'arranger l'affaire, mon oncle.

—C'est bien, je tâcherai. Mais fais bien attention à toi! Tu m'entends? Allons! allons! ne cherche pas à t'excuser... Que Dieu te pardonne! que Dieu te pardonne!... Mais à l'avenir... prends garde à toi... sans quoi, je t'en avertis, Mitia, tu ne l'échapperas pas, tu finiras par te perdre. Je ne serai pas toujours là pour te donner un coup d'épaule... D'ailleurs je ne suis pas trop puissant moi-même. Allons! que Dieu t'accompagne!

Mitia sortit et Tatiana Ilinichna le suivit.

— Donne-lui du thé, bonne âme que tu es, — lui cria Ovcianikof. — Ce garçon là n'est pas bête, continuait-il, — et il est bon... — pourtant il m'inquiète.... Mais pardon ; je vous ai entretenu de choses bien peu intéressantes.

La porte de l'antichambre s'ouvrit et un homme de petite taille, aux cheveux grisonnants et en jaquette de velours, s'avança vers nous.

— Ah ? Frantz Ivanitch ! — s'écria Ovcianikof ! — Bonjour ! Comment allez-vous ?

Permettez-moi, chers lecteurs, de vous présenter ce nouveau personnage.

Frantz Ivanitch Lejeune, propriétaire du gouvernement d'Orel et mon voisin, s'était élevé à la condition honorable de gentilhomme russe d'une manière peu commune. Il était né à Orléans, de parents français, et servait en qualité de tambour dans l'armée avec laquelle Napoléon se proposait de conquérir la Russie. Tout alla pour le mieux dans les commencements, et notre Français entra dans Moscou, la tête haute. Mais au retour, le pauvre M. Lejeune, à moitié gelé et sans tambour, tomba entre les mains d'une troupe de bons petits paysans du gouvernement de Smolensk. Ces braves gens l'enfermèrent pour la nuit dans un moulin à foulon qui était abandonné ; ils le traînèrent le lendemain vers un trou qu'ils avaient fait dans la glace, et invitèrent le tambour de la grande armée à les honorer d'un plongeon. M. Lejeune

ne pouvait pas souscrire à cette proposition; il se mit à représenter à son tour, mais en français, aux paysans du gouvernement de Smolensk, qu'ils feraient beaucoup mieux de le laisser regagner ses foyers. — Ma mère est encore en vie, messieurs, — leur dit-il, — et c'est une tendre mère. — Mais les paysans, probablement dans leur ignorance de la situation géographique de la ville d'Orléans, continuèrent à le presser d'entreprendre un voyage aquatique en suivant le cours sinueux de la petite rivière de Guiloteïka, et ils s'étaient déjà mis en devoir de l'y décider par de légers horions dans la nuque et dans le dos, lorsque, à l'indicible satisfaction de M. Lejeune, une clochette se fit entendre. Bientôt après il vit paraître sur la digue un énorme traîneau dont le dossier élevé était recouvert d'un tapis à grands ramages, et que traînaient trois chevaux vigoureux et bien nourris. Cet équipage portait un gros propriétaire, aux joues vermeilles, qui se tenait chaudement enveloppé d'une pelisse de loup.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il aux paysans.

— Nous noyons un Français, père.

— Ah ! fit le propriétaire d'un ton indifférent, et il se détourna.

— Monsieur, monsieur, — lui cria le pauvre diable.

— Eh ! eh ! reprit l'homme à la peau de loup d'un air indigné. — Tu marches sur Moscou avec la coalition des vingt peuples de la gentilité; tu brûles Moscou, maudit que tu es, tu enlèves la croix du grand Ivan ¹, et main-

¹ Le plus haut clocher du Kremlin.

tenant, — *Moussié, Moussié !* tu cries, maintenant tu te tiens la queue et l'oreille basse ! Tu mérites ton supplice ! En avant, Filka' !

Les chevaux se mirent en mouvement.

— Au reste, arrête un peu, ajouta le propriétaire. — Eh ! toi, *Moussié*, sais-tu la musique ?

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! mon bon monsieur, — répétait Lejeune.

— Quels hommes que ces gens-là ! Pas un qui sache le russe ! *Miousik, miousik, savé miousik, vou ? savé ?*

— Allons, parle donc ! *Compréné ? savé miousik, vou ? na fortopiané joué savé ?*

Lejeune comprit enfin ce que lui demandait le propriétaire et il lui fit un signe de tête affirmatif.

— Oui, monsieur, oui, oui, je suis musicien ; je joue de tous les instruments possibles ; oui, monsieur, sauvez-moi, monsieur.

— Allons ! ton Dieu te protège, — reprit le propriétaire. — Enfants, lâchez-le ; voilà vingt kopeks pour boire.

— Merci, père, merci. — Tenez, veuillez le prendre.

On plaça Lejeune dans le traîneau. Il était tout suffoqué de joie ; il pleurait, tremblait, saluait, remerciait le propriétaire, le cocher, les paysans. On ne lui avait laissé sur le corps qu'une camisole verte avec des rubans roses, et il gelait à pierre fendre. Le propriétaire jeta silencieusement les yeux sur ses membres bleuis et roidis par le froid, l'enveloppa

dans sa pelisse et le conduisit chez lui. Tous ses gens accoururent. On se hâta de réchauffer le malheureux Français; puis on lui donna à manger et on l'habilla. Le propriétaire le présenta à ses filles.

—Enfants,—leur dit-il,—voilà un maître que je vous amène. Vous ne me laissiez pas de repos; vous me demandiez toujours de vous faire apprendre la musique et le dialecte français. Voilà un Français qui sait jouer du forte-piano.—Allons, *moussié*,—ajouta-t-il en montrant une méchante épinette achetée cinq ans avant à un juif qui vendait de l'eau de Cologne,—montre-nous ton talent; *jouïé*.

Lejeune s'assit plus mort que vif devant le piano; c'était la première fois de sa vie qu'il posait ses doigts sur des touches.

—*Jouïé jé, jouïé jé*,—répétait le propriétaire.

Le malheureux frappa sur les touches comme sur la peau d'un tambour et tout à fait au hasard...—Je croyais,—raconta-t-il ensuite,—que mon bienfaiteur allait me saisir par le collet et me jeter hors de chez lui.—Mais à la grande surprise de l'improvisateur forcé, le propriétaire, après avoir prêté pendant quelques instants l'oreille, lui frappa sur l'épaule en disant: —C'est bien ! c'est bien ! je vois que tu sais ton affaire, va maintenant te reposer.

Au bout de quelques semaines, Lejeune alla s'installer chez un autre propriétaire, homme riche et instruit à qui son caractère franc plut beaucoup. Il épousa une jeune personne que le proprié-

taire avait élevée, entra au service, acquit le rang qui donne la noblesse, et maria sa fille à un gentilhomme du gouvernement d'Orel, ancien officier de dragons et versificateur; il se transporta bientôt après à Orel et s'y établit.

Tel est l'individu généralement connu sous le nom de Frantz Ivanitch, que je vis entrer chez Ovcianikof avec qui il était très-lié.....

Mais il y a longtemps que nous sommes chez cet Odnodvoretz; c'est pourquoi je vais mettre un terme à mon éloquence.



XXII

LE BOIS ET LA STEPPE.

Il est fort possible que le lecteur soit lassé de mes récits. Qu'il se rassure; je me bornerai aux pages qu'il vient de lire; mais avant de prendre congé de lui, je ne puis m'empêcher d'ajouter encore quelques remarques sur la chasse.

La chasse au fusil a un singulier attrait par elle-même, *fur sich*, comme on disait autrefois, à l'époque où la philosophie de Hegel était en faveur. Mais

supposons que la chasse ne soit point de votre goût ; vous n'en aimez pas moins la nature, et par conséquent il est impossible que vous ne nous portiez envie à nous autres chasseurs... Ecoutez !

Connaissez-vous, par exemple, les jouissances que l'on éprouve lorsqu'on part pour la chasse, avant le lever du soleil, par une belle journée de printemps ? Vous sortez sur le perron..., le ciel est d'un gris sombre, quelques étoiles brillent çà et là ; un souffle humide s'élève et arrive en courant comme une vague légère. Entendez-vous le murmure discret et confus de la nuit?... les arbres bruissent doucement dans les ténèbres. On étend un tapis sur la télèga, et on place sous vos pieds une boîte renfermant le samovar. Les chevaux de volée frissonnent, s'ébrouent et piétinent avec grâce ; une paire d'oies blanches qui viennent de s'éveiller traversent la route lentement et en silence. Dans le jardin, derrière une haie, ronfle paisiblement le gardien ; au milieu de l'atmosphère refroidie, le moindre son reste immobile et se soutient longtemps. Vous voilà assis, les chevaux s'enlèvent, la télèga roule avec fracas... Vous avancez,—vous passez devant l'église, vous descendez la colline et prenez à droite, en suivant la digue... ; l'étang commence à peine à se couvrir de vapeurs. Vous avez un peu froid, et vous vous couvrez la figure avec le collet de votre manteau ; le sommeil vous gagne. Les chevaux traversent à grand bruit les flaques d'eau ; le cocher siffle sur son siège. Mais vous avez déjà fait quatre

ou cinq verstes... Le ciel rougit à l'horizon, les corneilles s'éveillent dans les arbres et y voltigent lourdement; des moineaux babillent autour des meules. L'ombre diminue, la route est plus distincte, le ciel s'éclaircit, les nuages blanchissent, les champs sont plus verts. Dans les isba, on aperçoit la flamme rougeâtre des loutchina; des voix endormies se font entendre dans les cours. L'aurore s'allume peu à peu; déjà quelques traînées d'or traversent le ciel et le brouillard se pelotonne dans les ravins; le chant de l'alouette a retenti, un vent avant-coureur du jour s'est élevé, et le disque empourpré du soleil se montre lentement. La lumière se répand comme un torrent, et le cœur frémit comme un oiseau. Tout respire la fraîcheur et la joie ! Vous promenez les yeux autour de vous. Là-bas, derrière le bois, paraît un village; plus loin vous en découvrez un autre avec une église blanche; plus loin encore s'élève sur une montagne un petit bois de bouleaux; au delà du bois s'étend le marais vers lequel vous vous dirigez. Allons ! mes bons chevaux, vite; au grand trot!... il ne nous reste plus à faire que trois petites verstes. Le soleil monte rapidement; le ciel est pur... le temps sera beau; un troupeau sort lentement d'un village et se dirige de votre côté. Vous achevez de gravir la côte... Quel coup d'œil magnifique ! une rivière qui coule en serpentant sur une étendue de dix verstes au moins bleuit à travers le brouillard; de vertes prairies en bordent le cours; derrière sont des mon-

ticules, et dans le lointain des vanneaux tournoient en criant au-dessus d'un marais. La vue traverse, comme une flèche, le fluide lumineux répandu dans les airs, et on découvre distinctement les objets les plus éloignés... Qu'on respire librement ! Que les membres ont de souplesse ! Combien l'homme ranimé par la fraîche haleine du printemps se sent dispos et plein de vigueur !....

Mais rien n'égale une belle matinée du mois de juillet ! un chasseur seul peut apprécier le bonheur que l'on éprouve à errer dans les buissons aux premières lueurs de l'aube. La trace de vos pas se détache en vert sur l'herbe que blanchit la rosée. Vous écartez le feuillage mouillé d'un buisson, et vous vous sentez inondé de la chaleur embaumée de la nuit qui s'y trouvait emprisonnée ; l'air est imprégné de la fraîche amertume de l'absinthe, du parfum mielleux que répandent le blé noir et le trèfle ; dans l'éloignement, un bois de chênes se dresse comme un mur qu'illumine la lumière empourprée du soleil ; il fait encore frais, mais on pressent déjà l'ardeur du jour. L'air est tellement embaumé que vous en éprouvez une sorte de vertige. Le taillis est interminable... Au loin seulement se distinguent çà et là quelques champs de seigle jaunissant et de minces bandes de sarrasin rougeâtre. Le bruit d'une télèga se fait entendre ; c'est un paysan qui vient au pas, et il choisit d'avance pour son cheval un endroit ombragé... Vous échangez le bonjour avec lui, et à peine

l'avez-vous dépassé que le son métallique de la faux qu'il aiguise frappe vos oreilles. Le soleil monte toujours; l'herbe sèche rapidement, et déjà la chaleur commence à se faire sentir. Une heure, deux heures se passent... Le ciel est plus foncé à ses bords; l'air est immobile et comme embrasé.—Frère, où peut-on se désaltérer?—demandez-vous à un faucheur.—Là-bas dans le ravin, il y a une source.—Vous gagnez le fond du ravin en traversant un épais taillis de noisetiers, qu'enlacent des plantes grimpantes. Le paysan ne vous a point trompé, une source se cache au fond du ravin; un buisson de chêne étale avidement au-dessus de l'eau ses branches feuillues, de grosses bulles d'argent se détachent du lit de mousse fine et veloutée qui en tapisse le fond, et montent en se balançant à la surface. Vous vous étendez au bord, votre soif est apaisée, mais la paresse l'emporte et vous restez immobile. L'ombre qui vous enveloppe de tous côtés est imprégnée d'une fraîcheur odorante; vous la respirez avec délices, et les buissons qui couvrent le flanc du ravin, devant vous, semblent jaunir à l'ardeur du soleil. Mais qu'est-ce? Un vent subit passe sur la campagne; l'air semble s'ébranler; ne serait-ce point le tonnerre? Vous sortez du ravin... Le ciel prend à l'horizon une teinte de plomb. Est-ce la chaleur qui épaissit l'air, ou bien un orage qui se prépare? Voilà qu'un éclair brille dans le lointain; c'est un orage. Le soleil est toujours éclatant; on peut encore chasser. Mais le nuage grandit à vue d'œil..., il s'al-

longe par-devant et s'avance comme une voûte. L'herbe, les buissons, tout s'obscurcit soudainement... Vite ! n'est-ce pas un hangar qui s'élève là-bas?... Vite!... Vous y arrivez en courant ; vous entrez... Quelle pluie ! quels éclairs ! Le chaume du toit laisse pénétrer la pluie çà et là, et elle humecte le foin odorant... Mais le soleil reparait, l'orage s'est dissipé, et vous quittez la grange. Ah ! comme tout étincelle gaiement autour de vous ! comme l'air est frais et limpide ! comme elle est douce l'odeur des fraises et des champignons...

Voici que le jour baisse. Le crépuscule du soir éclaire la moitié du ciel comme un vaste incendie. Le soleil se couche. Autour de vous, l'air paraît transparent comme le cristal ; mais dans le lointain, vous voyez descendre mollement des vapeurs qui semblent encore chaudes ; la rosée se répand ; les plaines, qu'inondaient peu d'heures avant les flots dorés du jour, revêtent une teinte rose ; les arbres, les buissons, les hautes meules de foin projettent des ombres qui s'allongent de plus en plus... Le soleil a disparu ; une étoile s'allume et tremble au milieu de la mer de feu qui embrase le couchant.... Mais cet océan enflammé commence à pâlir ; le ciel bleuit ; les ombres se confondent, la nuit vient. Il est temps de regagner son gîte, le village, l'isba où vous comptez coucher. Le fusil sur l'épaule, vous marchez d'un pas rapide, fusiez-vous accablé de fatigue... Mais l'obscurité augmente rapidement ; vous n'y voyez plus à vingt pas ;

les chiens blancs même se détachent à peine au milieu des ténèbres. Au-dessus d'un amas de noirs buissons, la couleur du ciel s'éclaircit un peu.... Serait-ce un incendie ?—Non ; c'est la lune qui se lève.—Mais bientôt, sur votre droite vous découvrez les feux d'un village... Voici votre isba. Vous y distinguez, par la fenêtre, une table couverte d'une nappe, une lumière ; c'est le souper qui attend.

Un autre jour, vous faites atteler un drochki léger et vous vous rendez dans les bois pour chasser la gelinotte. Qu'il est agréable de s'engager dans une route étroite, que bordent comme un mur des champs de seigle en pleine croissance ! Des épis viennent vous frapper doucement la figure, les bluets s'accrochent à vos pieds, les cailles crient autour de vous, le cheval trotte paisiblement. Voici le bois avec son ombre et son silence. Les cimes des hauts trembles murmurent au-dessus de votre tête ; les longues branches pendantes des bouleaux se balancent à peine ; le chêne majestueux se dresse comme un vigoureux athlète, à côté de l'élégant tilleul. Vous suivez un sentier émaillé d'ombre et de verdure ; de grosses mouches jaunes se tiennent immobiles dans l'air et disparaissent subitement ; des moucheron s'agitent par essaims qui semblent clairs à l'ombre et noirs au soleil ; les oiseaux chantent paisiblement. Que la voix argentine de la fauvette au joyeux et innocent babillard se marie bien au parfum du muguet ! Allons, enfonçons-nous dans le bois,... le fourré s'épaissit... un

calme indéfinissable gagne doucement tout votre être. Mais à un léger souffle de vent, les cimes des arbres s'agitent, et ce bruit rappelle, à s'y méprendre, celui d'une cascade... Des herbes élancées croissent çà et là sur le lit de feuilles fanées qui sont tombées l'année dernière ; des champignons se dressent séparément coiffés de leurs chapeaux. Un lièvre part tout à coup à quelque distance de vous..., les chiens s'élancent à sa poursuite avec des aboiements sonores...

Et que cette forêt est belle à la fin de l'automne, lorsque les bécasses arrivent ! Jamais la bécasse ne se tient dans le fourré, il faut l'aller chercher sur la lisière du bois. Il ne fait point de vent ; mais il n'y a pas non plus de soleil, d'ombre, de mouvement, ni même de bruit ; une odeur vineuse, particulière à l'automne, est répandue dans la campagne ; un brouillard transparent se tient immobile au-dessus des champs qui jaunissent dans le lointain. On aperçoit des arbres se dessinant sur un ciel pâle, d'un blanc laiteux ; quelques feuilles dorées pendent encore çà et là sur les branches nues des tilleuls. La terre humide semble élastique sous le pied ; les herbes hautes et desséchées ne bougent pas, et de longs fils étincellent sur l'herbe décolorée. On respire librement, mais un trouble étrange vous agite. Pendant que vous suivez la lisière du bois, les yeux fixés sur votre chien, le souvenir des personnes que vous aimez, tant mortes que vivantes, vous revient à l'esprit ; des impressions depuis long-

temps oubliées se raniment soudainement ; l'imagination voltige et plane comme un oiseau et vous croyez voir toutes les images que vous évoquez ainsi. Votre cœur se met à battre-soudainement avec force ; vous vous élancez avec passion vers l'avenir ou vous vous perdez entièrement dans le passé. Toute votre vie se déroule alors à vos yeux ; l'homme se possède complètement, il semble ressaisir tout son passé, tous ses sentiments, toutes les forces de son âme, et rien dans la nature environnante ne vient troubler ces rêveries ; point de soleil , point de vent, aucun bruit...

Et un jour d'automne, par un temps clair, un peu froid, lorsqu'il a gelé le matin et que les bouleaux argentés, semblables aux arbres dont parlent les contes de fées, sont couverts de rameaux d'or ; lorsque le soleil est bas et que ses rayons n'ont plus de force, mais étincellent encore plus vivement qu'en été ! Un petit bois de tremble, entièrement dépouillé de feuilles et inondé de lumière, semble tout joyeux de sa nudité ; la gelée blanchit encore le fond de la vallée, et un vent frais soulève légèrement et chasse devant lui les feuilles desséchées qui couvrent le sol. De longues vagues bleues courent gaiement sur la rivière et balancent doucement les oies et les canards dispersés à sa surface ; le vent vous apporte le bruit d'un moulin à demi caché par des saules, et au-dessus duquel des pigeons de toutes couleurs tournoient rapidement dans les airs...

Les jours brumeux d'été ont aussi leurs beautés, mais les chasseurs ne les aiment point. Impossible de tirer ces jours-là ; une pièce de gibier qui se lève sous vos pieds disparaît presque aussitôt au milieu des ténèbres blanchâtres et immobiles que répand le brouillard. Mais comme tout est tranquille et silencieux autour de vous ! Tout est réveillé et tout se tait. Vous passez devant un arbre ; aucune de ses feuilles ne bouge ; il semble goûter le repos avec délices. Une ligne noire se distingue au milieu de la vapeur qui est uniformément répandue dans les airs... Vous la prenez pour un rideau de bois ; vous approchez, et le bois se change en une bande d'absinthe qui se dresse entre deux champs. Au-dessus de votre tête, autour de vous, le brouillard s'étend de tous côtés... Mais un léger souffle de vent se fait sentir ; un coin du ciel, d'un bleu pâle, se montre confusément à travers la brume raréfiée qui se met en mouvement et semble flotter comme de la fumée ; un éclatant rayon de soleil perce, inonde les champs, frappe la forêt... ; puis, tout s'obscurcit de nouveau. Ces alternatives se répètent souvent ; mais comme le temps devient serein et magnifique, lorsque la lumière, ayant triomphé définitivement dans cette lutte, les derniers flots du brouillard échauffé, tantôt se rapprochent et s'étendent comme une nappe, tantôt s'enroulent et s'évaporent dans les profondeurs lumineuses d'un ciel d'azur...

Mais vous voici en route pour une partie éloignée de la steppe. Après avoir fait près de dix verstes en

suivant des chemins de traverse, vous arrivez à la grande route. Vous dépassez de longs convois de charrettes, vous laissez derrière vous des auberges sous les auvents desquels fument des samovar, et dont les portes cochères, grandes ouvertes, laissent plonger vos regards jusqu'au fond des cours garnies de puits; les villages, les longues et vertes chènevières se succèdent; vous marchez ainsi longtemps, longtemps... Les pies voltigent sur les saules qui bordent la route; des paysannes, armées de longs râtaux, traversent les champs; un piéton en vieux kaftane de nankin, un havresac sur le dos, chemine d'un pas fatigué; une lourde voiture de seigneur, attelée de six chevaux efflanqués et fourbus, vient lentement à votre rencontre; elle passe et vous apercevez le coin d'un coussin qui sort de la portière, et derrière, sur un sac entouré de nattes, attachées avec des cordes, se tient cramponné un laquais en redingote et couvert de boue jusqu'aux sourcils. Voici la ville du district avec ses maisonnettes de bois inclinées sur leurs fondements, ses haies sans fin, ses maisons de marchands construites en briques et inhabitées, son vieux pont jeté sur un profond ravin... En avant! en avant!... La steppe commence. Quelle vue on découvre du haut de cette montagne! Au milieu de la plaine, des mamelons écrasés, labourés et ensemencés du haut en bas, ressemblent à d'énormes vagues affaissées sur elles-mêmes; des ravins, aux flancs couverts de buissons, serpentent entre ces hauteurs; de petits bois

sont dispersés çà et là comme des îles, et des sentiers étroits courent d'un village à l'autre ; quelques églises blanches et élancées paraissent dans le lointain ; une petite rivière, bordée de buissons, serpente au milieu de la plaine, et son cours est interrompu de distance en distance par des digues ; quelques outardes rangées en file se tiennent immobiles dans un champ éloigné ; une vieille maison seigneuriale, entourée de ses dépendances et de jardins fruitiers, est comme blottie au bord d'un petit étang ; mais vous avancez toujours. Les mamelons s'abaissent de plus en plus , et la campagne est presque entièrement dégarnie d'arbres. La voilà enfin, la vraie steppe, immense, sans limites !

Et en hiver, la chasse au lièvre sur les monticules de neige ! L'air que l'on respire est glacial, l'éclat de la surface scintillante qui s'étend de tous côtés vous fait involontairement cligner les yeux, et vous les reposez avec bonheur sur le ciel vert qui surmonte les bois rougeâtres. Et les premières journées du printemps, lorsque tout brille et s'écroule ! Au milieu de l'épaisse vapeur que répand la neige fondue , on respire déjà le parfum de la terre réchauffée, et, sur les points où les rayons obliques du soleil l'ont mise à découvert, les alouettes chantent en toute confiance, tandis que les torrents, couverts d'écume, se précipitent avec un joyeux mugissement de ravin en ravin...

Mais il est temps de finir. Je viens de parler du printemps et ce souvenir est venu s'offrir à moi fort à

propos : au printemps, on se quitte avec moins de regret; au printemps, les heureux même se sentent attirés vers les régions lointaines... Adieu, chers lecteurs, je vous souhaite un bonheur inaltérable.

FIN.



TABLE

	Pages.
<u>AVERTISSEMENT.....</u>	<u>I</u>
<u>I. Le Bourgmestre.....</u>	<u>1</u>
II. Jermolaï et la Meunière.....	29
<u>III. Birouk.....</u>	<u>53</u>
<u>IV. Malinova.....</u>	<u>69</u>
<u>V. La Mort.....</u>	<u>89</u>
<u>VI. Lgove.....</u>	<u>115</u>
<u>VII. Le Comptoir.....</u>	<u>137</u>
<u>VIII. Karataïef.....</u>	<u>169</u>
<u>IX. Lébédiane.....</u>	<u>195</u>
<u>X. Tchertapkanof et Nédopouskine.....</u>	<u>219</u>
<u>XI. La Prairie.....</u>	<u>253</u>
<u>XII. Les Deux Propriétaires.....</u>	<u>289</u>
<u>XIII. Kor et Kalinitch.....</u>	<u>305</u>
<u>XIV. Les Chanteurs.....</u>	<u>329</u>

	Pages
XV. Le Hamlet du district de Tchigri.....	361
XVI. Le Rendez-vous.....	407
XVII. Tatiana Borissowna et son neveu.....	425
XVIII. Le Médecin de district.....	447
XIX. Kaciane.....	465
XX. Mon voisin Radilof.....	499
XXI. L'Odnodvoretz.....	515
XXII. Le Bois et la Steppe.....	547

FIN DE LA TABLE.











